

**Harry
Dickson-09**

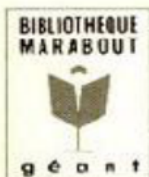
Ray, Jean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JEAN RAY

Harry Dickson 9



CINQ AVENTURES INTEGRALES
La conspiration fantastique • Le studio rouge • La maison du grand péril • Le dancing de l'épouvante • L'homme au mousquet



Jean RAY

Harry Dickson

Tome 9

CINQ AVENTURES INTÉGRALES



BIBLIOTHÈQUE
MARABOUT

1970, by Éditions Gérard & C°, Verviers.
Éditions Marabout

Note de la team AlexandriZ

En choisissant de diffuser les nouvelles telles que rééditées par *Marabout* dès 1966, la T.A. ne respecte pas l'ordre de parution originale.

Sans respect de l'ordre chronologique, ce recueil comprend donc les nouvelles :

Année de parution	Titre
----------------------	-------

1936	La conspiration fantastique
------	-----------------------------

1937	Le stilet rouge
------	-----------------

1935	La nuit du grand péril
------	------------------------

1938	Le dauphin de l'épouvante
------	---------------------------

1935	L'homme au mousquet
------	---------------------

Vous en avez l'habitude, maintenant ! Quelques nouvelles s'ajoutent aux cinq : *le décapité vivant*, paru en même temps que *la conspiration fantastique* et *La nuit de Barcelone* diffusé en même temps que *l'homme au mousquet*.

CONSPIRATION FANTASTIQUE

La livraison originale, intitulée « La conspiration fantastique », comporte également un autre récit que nous publions à la suite de celui-ci, dans l'ordre déterminé par Jean Ray.

Liminaire

Il a été fort difficile au scribe, chargé de rédiger les mémoires du prestigieux détective Harry Dickson, de condenser, en quelques pages, ce qu'il présente aujourd'hui au lecteur comme une aventure de Harry Dickson.

L'étrange et terrible histoire de « l'homme traqué par l'enfer » n'est qu'une suite de situations sombres et angoissantes, qu'on aurait dû qualifier d'inextricables, si Dickson ne s'y fût trouvé mêlé.

Le détective lui-même, tenu à certaines discrétions, n'a pas livré toutes ses notes à son biographe ; d'autres, par contre, furent écrites de sa main.

Il est incontestable que du moment où il s'institua le protecteur et le défenseur du singulier inconnu dont le lecteur fera bientôt la connaissance, « l'enfer » s'est tourné contre le détective lui-même.

Le biographe s'excuse donc, auprès du lecteur, de la façon dont il a dû lui présenter cet ouvrage : une suite d'événements terrifiants, hallucinants, gravitant autour d'une seule et même personne, et se dénouant tout à coup avec une déconcertante brusquerie.

Quand Harry Dickson prit connaissance de ce récit joint à celui de ses autres aventures, il resta longtemps rêveur.

— J'hésite à vous en autoriser la publication, dit-il après une longue réflexion, car il est incontestable que ces pages vont rouvrir des plaies qui ont à peine eu le temps de se fermer. Ensuite, il m'est impossible de livrer certains noms à la malignité publique.

— Ces noms ont été changés par nos soins.

— Est-ce bien suffisant ? Si d'aucuns n'y verront qu'une aventure policière, contée avec plus ou moins d'entrain, d'autres, voyant plus clair, vont essayer de lire entre les lignes, tireront des conclusions erronées ou... parfaitement justes. Deux choses redoutables qu'il faudrait éviter !

Puis il eut un geste de lassitude.

— Soit, faites...

Et nous avons entrepris de raconter ce qui va suivre.

1. Le tragique inconnu

Penché sous la bourrasque qui accourait avec furie du nord-nord-ouest, un homme marchait dans une rue déserte des environs de Clissold Park.

La rue n'était éclairée qu'au gaz, et l'ouragan avait éteint deux réverbères sur trois.

L'homme devait de temps à autre, se garer le long des murailles pour éviter les avalanches de briques et de tuiles détachées des toitures par la force de la tempête.

Le plus nocturne des chiens ne se serait pas hasardé dehors par cette nuit de tourmente et, pourtant, le passant prenait visiblement toutes les précautions pour ne pas être vu.

Il s'enfonçait parfois dans les profondeurs obscures d'un porche et y restait de longues minutes, l'œil aux aguets, pour repartir ensuite d'une démarche hésitante.

Pourtant, il semblait parfaitement connaître ce quartier suburbain, maussade et terne, de Stoke Newington, car il avait fait de savants crochets à travers un labyrinthe de rues neuves et sans visage, tellement pareilles qu'en plein jour un moins initié s'y serait perdu.

Il marchait ainsi depuis plus de cinq quarts d'heure, faisant détour sur détour, dédaignant les plaques indicatrices des rues, en homme qui sait parfaitement où il va.

Aux approches de minuit, il longeait une longue rue obscure, qui se terminait en un haut mur de briques rouges, pareil à ceux qui entourent les usines ou les asiles.

De fait, c'était une manufacture de construction assez récente, mais une faillite l'avait obligée à licencier son personnel et à clore ses portes.

Arrivé à la hauteur des bâtiments qui avaient dû servir de bureaux, le noctambule pouvait lire les écriteaux jaunes, annonçant que l'usine et les terrains industriels étaient à vendre.

L'homme ne s'en soucia pas. Il inspecta un moment la rue où valsaient éperdument les feuilles mortes, pourchassées par les rafales, et brusquement s'engouffra sous l'espèce de tunnel qui précédait la grande porte fermée de l'usine vide.

Dans un des vantaux, un portillon étroit avait été pratiqué. L'homme glissa une clef dans la serrure, donna deux tours rapides et soudain disparut. Il était à présent de l'autre côté de la grande porte

et, par une mince fente, observait la rue qu'il venait de quitter.

Qu'espérait-il donc y voir sinon les paquets de pluie poussés en trombe par le puissant souffle d'ouest ?

Son attente dura cinq minutes, dix peut-être, puis une lueur courut sur les pavés luisants d'eau. Une auto avançait lentement, basse, puissante, monstrueuse. Ses deux phares, légèrement orangés, éclairaient très bas le pavé ; mais à la hauteur du capot se trouvait un petit projecteur mobile dont le faisceau balayait, méthodiquement, la rue et ses façades.

Arrivée à la hauteur de l'usine, la voiture ralentit visiblement, sans s'arrêter toutefois.

Derrière la porte, l'homme retint son souffle.

Il ne pouvait rien voir que la voiture aux vitres sombres ; néanmoins, il distingua qu'une de ces dernières était légèrement baissée et laissait passer le canon court d'une petite mitrailleuse.

Puis l'auto disparut de son champ de vision, et l'homme respira.

— Cinq minutes plus tard, murmura-t-il, ou une seule hésitation sur le chemin à prendre, et j'avais vingt balles de cette Hotchkiss dans la peau.

Le tunnel qui s'amorçait devant la porte se prolongeait pendant une vingtaine de mètres et s'ouvrait tout grand sur une cour dallée où, ici et là, surgissaient quelques squelettes d'arbres.

Au-delà, les ténèbres du néant commençaient.

L'homme reprit sa course, car vraiment il courait.

Il plongea dans cette obscurité sans miséricorde, comme un nageur désespéré dans des flots inconnus et hostiles.

La grande cour traversée, se dressaient devant lui les imposants bâtiments de l'usine. Il semblait bien les connaître, car il escalada un perron, poussa une porte que seul un loquet fermait, traversa dans le noir la salle des machines aux vagues luisances métalliques, où stagnait encore une odeur d'huile rancie, puis fila comme un zèbre le long d'un interminable couloir à verrière déjà encombré de débris rudéraux de toutes espèces.

La traversée de ces bâtiments désolés lui prit près d'un quart d'heure avant qu'il n'accédât à un mur d'enceinte, au faite hérissé de tessons de bouteilles et de hallebardes de fer.

Avec une déconcertante adresse, il évita les embûches en escaladant le mur, et d'un bond de félin, se trouva hors de l'usine dans une ruelle étroite et toute noire. Le pavage y faisait absolument défaut, et les pluies en avaient fait un immonde cloaque.

— Au moins l'automitrailleuse ne pourra se frayer un chemin par ce boyau, monologua l'homme.

L'autre côté de la ruelle était formé également par une muraille de briques, mais deux ou trois petites façades de maisons s'y

encastraient.

L'inconnu s'avança vers l'une d'elles, tâta sa porte et en trouva la serrure. Alors il travailla sans bruit, mais avec fièvre.

Il tira des clefs et des rossignols de sa poche, les essaya en vain, les remplaça par d'autres.

Son obstination prévalut : la porte s'ouvrit.

Il entra, ferma avec un soin parfait la porte violée et, pour la première fois, fit usage d'une minuscule lampe électrique, ne dardant hors de sa mince lentille qu'un unique rayon rougeâtre.

Cette chétive clarté lui suffit pourtant pour découvrir un escalier de bois qu'il monta. Au fond d'un couloir, il avisa enfin une porte basse.

Là il fit halte et respira profondément avant de frapper au panneau sur un rythme spécial et bizarre : trois coups secs, trois longs, trois brefs, puis deux coups espacés. Cela fait, il recula vivement et attendit. Tout resta silencieux, mais l'intrus avait dirigé le rayon de sa lampe à la hauteur des yeux, et voici ce qu'il vit au bout de quelques minutes.

Quelque chose glissa devant le bois, s'avança sournoisement et fusa avec un bruit aigu avant de disparaître : il avait pu voir une terrible lame recourbée, tournoyant en une giration de faux.

S'il s'était trouvé devant la porte, l'effroyable couperet l'aurait décapité d'un coup.

Pourtant, l'horrible chose ne semblait pas grandement l'émouvoir, car il s'approcha de nouveau et refrappa les mêmes coups. Alors la porte s'entrebâilla et il entra.

Il se trouvait dans une pièce de petites dimensions, mais agencée et meublée avec un raffinement quasi théâtral : Des tapis de haute laine aux magnifiques tons dégradés recouvraient les murs. Des coussins en brocart d'or et d'argent jonchaient le plancher. Un radiateur électrique rougeoyait dans un coin, près d'un large divan bas, et deux globes opalins adorablement irisés déversaient une lumière de féerie sur ce décor harmonieux.

Dans cette clarté diffuse, l'homme apparut : forme noire, indistincte dans une ample cape sombre, un chapeau de feutre mou rabattu sur les yeux, le visage complètement noyé dans l'ombre du haut collet relevé.

Il restait debout, sans mouvement, dans l'attente.

Une draperie se souleva lentement, resta comme suspendue : quelqu'un, dans une pièce contiguë, devait l'observer avec une attention passionnée.

La draperie s'écarta davantage.

— Relevez votre chapeau, dit une voix sourde, si vous n'êtes pas celui qui doit venir, vous êtes un homme mort, vous le savez bien.

L'homme obéit. Aussitôt un soupir s'éleva derrière la draperie.

— Harry Dickson !

Le détective laissa glisser son manteau de ses épaules, car il faisait une chaleur torride dans le petit salon.

— Oui... faites vite, Sir !

— Ainsi, vous m'avez trouvé ici ?

Harry Dickson manifesta un peu d'impatience mêlée d'inquiétude.

— Je vous ai trouvé ici, en effet, Sir, et vous savez ce que cela signifie pour vous.

— Je sais : si moi, Harry Dickson, je vous ai découvert dans cette impossible demeure, les autres en feront autant.

— C'est exact, heureusement que maintenant, comme toujours, je les devance de quelque temps.

— De combien de temps environ, Harry Dickson ?

— Si je dis une demi-heure, c'est beaucoup !

— Il me faut dix minutes pour être prêt, est-ce trop ?

— C'est énorme, mais je vous les accorde, Sir.

L'habitant de l'étrange maison se retira, sans s'être découvert, derrière la draperie qui retomba.

Harry Dickson resta immobile, indifférent au féerique décor qui l'entourait. Il avait tiré de sa poche un énorme revolver parabellum, une véritable mitrailleuse de poche, qu'il tenait pointée vers la porte.

Les dix minutes ne s'étaient pas écoulées que la draperie se souleva de nouveau et qu'un homme parut, drapé dans un manteau sombre à peu près pareil à celui du détective, portant un large chapeau de feutre noir profondément enfoncé sur les yeux.

— Éteignez les lumières, ordonna brusquement le détective.

L'inconnu étendit la main vers un commutateur dissimulé dans une moulure des lambris et toutes les douces clartés s'évanouirent.

— Dégagez la fenêtre avec prudence.

Un faible rai de lueur grise apparut quand les deux épais rideaux s'écarterent.

De là, le détective avait vue au-dessus du mur d'en face, sur une des cours de l'usine qu'il venait de quitter.

Une luciole sembla voltiger dans les ténèbres des bâtiments déserts.

— Ils sont déjà là..., murmura-t-il ; ils sont allés plus vite en besogne que je ne l'avais pensé.

— Nous sortons par la ruelle ? demanda l'inconnu d'une voix blanche.

— Je n'ai pas prévu d'autre sortie et le temps nous fait complètement défaut.

Harry Dickson avait rajusté son manteau et renfoncé son chapeau sur les yeux ; son compagnon regarda autour de lui et poussa un

soupir de regret.

— En route pour une autre retraite, murmura-t-il, et après celle-là ?

Le détective ne répondit pas, mais lui fit signe de faire diligence.

Ils se trouvèrent, quelques instants plus tard, dans la ruelle où la pluie s'était mise à tomber avec rage.

— Ah, fit Dickson, je l'avais pensé, ils sont allés quérir des chiens.

— Dans ce cas, nous risquons d'être perdus, gémit doucement l'inconnu.

— Non, puisque j'avais prévu le cas... tenez, répondit le détective.

Et il jeta une poignée de boules de verre qui éclatèrent avec un bruit sec de l'autre côté de la ruelle.

— Qu'est-ce ?

— Du benzol et du goudron, deux substances qui ont immédiatement raison du meilleur flair canin.

Un aboiement étouffé leur parvint d'au-delà du mur, mais déjà ils avaient quitté la ruelle en courant.

Un grand parc dénudé se dressa bientôt devant eux ; c'était Clissold Park, avec sa petite rivière à méandres.

Harry Dickson descendit un escalier de pierres bleues et s'arrêta devant une grille de fer. L'eau de la petite rivière d'agrément filait sous un tunnel bas, vers d'incertaines profondeurs.

D'un coup sec, il poussa la grille, l'ouvrit.

— Nous descendons dans les égouts de Londres, n'est-il pas vrai ? demanda son compagnon.

— Pas tout à fait, les eaux s'arrêtent aux filtres de la New River, mais c'est suffisant : là-bas, nous remonterons à la surface.

« Le long des New River Company Works vous trouverez une petite auto Morris. Elle vous est destinée. Je ne puis rien faire d'autre pour vous ce soir.

— C'est suffisant, répondit l'étranger.

Et tout fut comme Dickson l'avait dit.

L'inconnu prit place dans l'auto sans ajouter un mot à l'adresse du détective, démarra et disparut dans la nuit tourmentée.

Harry Dickson suivit un instant la voiture des yeux, puis, par un immense détour, regagna la ville.

Ce n'est qu'à l'aube qu'il retrouva Baker Street où il se coucha harassé, les membres brûlant de fièvre.

Ici le biographe est obligé de retourner quelques mois en arrière, et le lecteur aura à le suivre dans une antique petite ville de la Prusse

orientale. Cela par un matin terrible entre tous.

Dans la cour de la prison cellulaire, une exécution capitale est imminente.

Comme dans plusieurs communes de Prusse, les condamnés à la peine suprême y sont exécutés à l'aide de la guillotine et non par la hache. L'appareil de justice est presque vieux d'un siècle^[1] et ressemble à un hideux jeu de mailloche d'une hauteur démesurée.

D'antiques traditions entourent le supplice : les juges revêtent la toge noire, ainsi que le pasteur qui assiste le condamné. La garde militaire porte, outre le casque à pointe, d'anciennes vareuses hanovriennes écarlates : ainsi l'exige la coutume locale. Seul le bourreau officie en redingote et chapeau haut de forme, comme en France.

Une clarté laiteuse apparaît au-dessus des toits, puis un pan de ciel bleu où voguent des nuages nacrés. Ce beau jour va débiter par une scène atroce.

Entre deux aides, le condamné s'avance en chancelant. Il porte un pantalon sombre et la veste de coutil des détenus. Son visage est neutre, d'une teinte cendreuse, sans expression aucune. Fixez-le attentivement et vous aurez toutes les peines du monde à vous souvenir de ses traits.

On remarque pourtant qu'il est chauve, que quelques maigres touffes de poils gris se hérissent en épis le long de son cou maigre.

Dès qu'il apparaît dans la cour de la prison, l'accusateur public s'avance vers lui et, d'une voix monotone, lui lit l'arrêt de mort :

— Muller, ou qui que vous soyez, car ce nom est faux, vous avez été condamné à la peine de mort pour l'assassinat de trois personnes, un homme et deux femmes. Le Président du Reich n'a pas cru devoir faire usage en votre faveur de son haut droit de grâce. Que Dieu ait pitié de votre âme !

Puis d'une voix plus forte, se tournant vers l'exécuteur des hautes œuvres :

— Bourreau, faites votre devoir !

En un clin d'œil, l'homme fut jeté sur la planche (qui n'était pas à bascule comme dans les guillotines modernes), deux cercles de fer lui emprisonnèrent les chevilles, un autre la ceinture. Le cou maigre fut glissé dans la lunette. Le bourreau leva la main vers le bouton de commande du couperet. La lame luisait bleue et froide dans la clarté matinale.

Soudain, une porte s'ouvrit avec fracas et un geôlier, bousculé, vint rouler sur le pavé presque aux pieds des soldats.

— Qu'arrive-t-il ? hurla l'accusateur public.

— Halte ! Au nom du Président ! La grâce est accordée au condamné !

Les assistants virent alors qu'un homme en complet de voyage, brandissant un papier officiel, se trouvait au milieu d'eux.

Son visage ruisselait de sueur.

Tout à coup, un nom courut parmi les représentants de l'autorité.

— Dickson... Mais c'est Harry Dickson ! Donnerwetter !

Le premier juge s'était saisi du papier qu'il parcourait d'un œil hagard.

— C'est parfaitement en ordre... Dieu du ciel, trois secondes plus tard, l'inévitable se serait produit !

Il se tourna vers le bourreau.

— Le supplice n'aura pas lieu..., qu'on ramène le condamné dans sa cellule !

— La grâce de... Muller a été signée hier soir, dit sombrement Harry Dickson, vous auriez dû être prévenus par téléphone, mais tous les fils ont été coupés entre votre ville et Berlin. Je l'avais prévu... Je suis arrivé en auto, mais j'ai fait des rencontres.

— Lesquelles ? demanda le juge.

Le détective haussa les épaules.

— Peu importe, les gens qui ont détruit les communications ont naturellement surveillé la route. Il y a quelques traces de balles sur ma voiture, mais cela est réellement sans importance.

— C'est vous, Mr. Dickson, qui avez provoqué la mesure de clémence du Président ? demanda le juge avec respect.

— C'est moi, et non seulement la grâce du condamné mais l'ordre de son élargissement immédiat, car l'homme est parfaitement innocent des crimes qu'on lui impute !

— Oh, Mr. Dickson, comment peut-on dire, s'exclama l'accusateur, c'est moi qui ai tenu l'accusation et...

— Dès que les fils téléphoniques et télégraphiques seront rétablis, vous recevrez une invitation pressante de vous rendre à Berlin, docteur Bauer, répondit sans aménité le détective. Là vous attend une nouvelle très personnelle : celle qui vous relève de vos fonctions. Votre négligence a été monstrueuse !

— Je saurai me défendre, s'écria le docteur Bauer, rouge de colère.

— Très bien, mais vous aurez à répondre à une série de questions que j'ai d'ailleurs formulées moi-même : dans une maison louche de cette ville, on trouve un nommé... Muller, devant trois cadavres fraîchement occis par une main féroce. Comment Muller se trouve-t-il dans votre ville ? Qu'y fait-il ? Qui est-il ? Trois questions auxquelles vous auriez été bien en peine de répondre.

— Muller avait du sang plein les mains. Il se les était torchées à une serviette : on l'a retrouvée, maculée de sanglantes empreintes digitales qui sont les siennes. La preuve était donc faite ! jubila

l'accusateur.

— Avez-vous fait analyser le sang trouvé sur la serviette ?

— À quoi bon !

— Vous auriez découvert que ce n'était pas du sang humain, mais du sang de lapin, docteur Bauer, et que cette serviette était préparée d'avance.

— Mais Muller n'a pas nié un seul instant !

— A-t-il avoué ?

— Pas non plus... À vrai dire, il n'a jamais soufflé mot !

— Qui donc, depuis son arrestation, lui portait ses repas ?

— Le chef de la pistole, le gardien Dreichmann.

— Où est-il ?

— Il est parti en congé depuis trois jours.

— Depuis trois jours, il se trouve à Berlin, où il est entendu par une commission de justice spéciale, à laquelle il a fini par avouer qu'il mettait chaque jour des drogues dans la nourriture du condamné.

— Quelles drogues et pourquoi ? hurlèrent les juges.

Harry Dickson secoua tristement la tête.

— Ces drogues sont des substances stupéfiantes annihilant chez le nommé... Muller toute pensée, toute mémoire, toute personnalité, voilà ce que nous pouvons affirmer. Mais le mobile de cet acte reste encore mystérieux. Dreichmann avait promis de tout dire et... une heure après il était mort.

— Et..., murmura le juge à l'oreille de Harry Dickson, qui est donc... Muller ?

Le détective se mordit les lèvres et son regard devint dur et méfiant.

— Je n'en sais rien, dit-il.

*

L'homme que Dickson avait vu partir dans l'auto Morris, par les tristes rues de Stoke Newington, était celui qu'il avait sauvé de l'échafaud prussien, et dont il disait ignorer le nom.

2. La boutique de Barnabé Jess

Dans une rue latérale de Black-Friars Road, la vieille Surrey Row, se situent quelques échoppes charmantes et vieillotées qui font la nique aux prétentieuses maisons neuves voisines, car leurs jolies façades anciennes se trouvent sous la puissante protection de la Commission des Édifices publics. L'une d'elles surtout attire l'attention du flâneur, car elle semble tirée tout récemment d'une boîte de construction de Nuremberg. Elle est toute en petites fenêtres à vitraux, avec d'adorables sculptures antiques : guivres, gargouilles et tarasques. L'enseigne du lieu est bien en harmonie avec toutes ces splendeurs d'un autre âge : « La boîte à musique. » Un écriteau sur beau parchemin déclare, en écriture gothique enrichie d'enluminures, que le maître de céans, Barnabé Jess, répare toutes les mécaniques et se recommande pour la construction de machines et de jouets automatiques.

Le minuscule étalage est un véritable paradis pour les gamins de Black-Friars qui, au sortir de l'école, vont coller leur nez contre ses vitres.

On y voit, en effet, de merveilleuses petites scènes d'automates.

Un monsieur en redingote vert olive tire une sonnette ; aussitôt, une fenêtre s'ouvre à l'étage et une dame en bigoudis se penche au-dehors, dans un geste de souriant accueil.

Une barque vogue sur un océan en furie que survole une mouette, tandis qu'un phare fait pivoter des lumières rouges et vertes.

Un gourmand avale incessamment des gigots, des poulets et des jambons qui, sans trêve, garnissent son assiette ; c'est la dégustation perpétuelle !

Mr. Barnabé Jess, un beau vieillard à barbe de fleuve, préside à toutes ces splendeurs et accueille les moindres clients, même ceux qui ne viennent que par curiosité, par un bon sourire.

Il n'est pas très causeur, mais laisse volontiers parler les autres. Il jouit d'une très grande estime, non seulement dans le quartier, mais jusqu'aux confins de Londres, car il construit aussi des appareils d'optique et l'observatoire de Greenwich ne dédaigne pas de lui passer des commandes.

Parmi ses clients de renom, on trouve également Harry Dickson, et il paraît que le vieillard s'en montre assez fier : lorsqu'il peut parler du détective, il devient enfin loquace.

C'est qu'il lui a rendu dans le temps un fier service.

Jess avait terminé un travail très délicat pour un musée du continent. Il s'agissait ni plus ni moins de la reproduction d'un des célèbres automates de Vaucanson. Il avait consacré une année entière à ce travail et, l'ayant achevé, l'avait expédié à son client.

Hélas... le temps passait et l'automate n'arrivait pas à destination.

Barnabé Jess ne faisait pas grand cas de l'argent, mais la perte d'une de ses plus belles œuvres lui mettait la mort dans l'âme.

La chose vint aux oreilles de Harry Dickson qui, prenant le vieil artiste en pitié, résolut de s'en occuper.

L'automate fut retrouvé au moment où son voleur allait l'envoyer à un receleur fameux, connu pour servir d'intermédiaire entre un tas de larrons et d'acheteurs dénués de scrupules.

Et Barnabé Jess et le détective devinrent une paire de bons amis.

Aussi ne devons-nous pas nous étonner de les voir fumer leur pipe sur le pas de la porte de la petite échoppe de Surrey Row, en échangeant des réflexions sur le temps qu'il fait et qu'il fera demain, puis d'entendre le détective accepter l'offre du vieillard de prendre, auprès du feu, « un bon grog bien chaud et bien épicé ».

Ce soir-là, le temps était humide et glacial à souhait pour de pareils régals.

Mr. Barnabé Jess posa les gros volets de chêne devant ses fenêtres, assujettit une barre de fer devant la porte, glissa des verrous supplémentaires puis rejoignit son invité dans l'arrière-cuisine-salle à manger, où une grosse salamandre rougeoyait de toutes ses vitres de mica.

De chaque côté du feu trônait un fauteuil en velours d'Utrecht. Les deux hommes s'y installèrent en silence.

Aussi longtemps que Mr. Barnabé Jess avait officié dans son magasin ou qu'il s'était trouvé dans la rue, un bon sourire avait illuminé sa face patriarcale, mais maintenant, seul avec le détective, il avait troqué ce sourire contre une morne gravité.

Harry Dickson le regardait avec attention.

— C'est bien, je vois, dit-il tout à coup.

L'autre poussa un profond soupir.

— C'est très dur, Mr. Dickson, il est vrai que je commence à m'y faire, mais ces damnées machines à calculer me donnent bien du fil à retordre ; il est heureux que vous soyez là.

— Donnez, dit froidement le détective.

Alors une curieuse chose se passa.

Au lieu de passer son temps à causer, à boire ou à fumer, Harry Dickson endossa une blouse de travail, vissa une loupe dans l'orbite de son œil gauche, s'installa devant un établi et, armé de pinces et de tournevis, se mit à remonter une machine à calculer.

Barnabé Jess suivait les moindres gestes du maître détective d'un regard attentif, mais à aucun moment il n'intervint.

— Là, fit enfin le singulier ouvrier, ce n'était pas bien grave, un petit ressort détendu et une roue dentée qui ne mordait plus.

— Dieu merci, fit le mécanicien rassuré.

— Rien de nouveau ?

— La chambre est toujours vide et à aucun moment la lampe ne s'est allumée.

— Vous avez la liste des clients qui se sont présentés aujourd'hui ?

— La voici, Mr. Dickson.

Sur une page de cahier d'écolier, des noms se trouvaient inscrits ; Dickson se mit à les lire à haute voix.

— Edward Lommer, directeur de l'école professionnelle pour garçons de Black-Friars Road : réparation d'une lunette d'arpenteur.

« Matthew Mason, particulier, Borough Road, une pendule à jaquemarts à réparer.

« Eleazar Dorkling, une jumelle de marine faussée.

« Aaron Cohen, revendeur, une boîte à musique cassée.

« Lady Crompton, Fentiman Road... Tiens, tiens, elle vient de loin, Lady Crompton, et que vous a-t-elle apporté ? Cette machine à calculer ?

Harry Dickson s'était réinstallé dans le fauteuil d'Utrecht et se mit à bourrer sa pipe.

— Pourquoi Lady Crompton a-t-elle besoin d'une machine à calculer ? Je me le demande... et encore cette Burroughs toute neuve, car elle est neuve !

Il s'était mis à fumer à petits coups serrés et rapides.

— Une Burroughs neuve..., mais une machine pareille ne se détraque pas une fois en dix ans, et jamais encore de cette façon. Attendez !

Il s'était remis à examiner l'appareil.

— Bien m'en a pris, s'écria-t-il soudain, je n'avais pas vu cette anicroche au différentiel. La machine aurait à peine fonctionné qu'une nouvelle panne se serait produite, et en même temps on aurait conclu que Barnabé Jess était un ignare ou un négligent, en tout cas pas un roi de la mécanique.

Il se remit au travail et pendant une demi-heure, les deux hommes n'échangèrent plus un seul mot.

— Fini ! dit enfin Dickson avec satisfaction.

— La machine a été détraquée à dessein, n'est-il pas vrai ? demanda le vieillard en branlant sa tête chenue.

— Cela se conçoit, mon vieux !

— Je crois qu'il commence à faire malsain ici, fit Barnabé Jess

sonneur.

Tout à coup, Harry Dickson poussa une exclamation étouffée.

— Mon pauvre ami, j'allais vous jouer un bien vilain tour !

— Et comment ? s'écria le mécanicien tout éberlué.

— En réparant si bien la machine à calculer !

— Mais...

— Ah non, pas de mais, rendez-moi ce tournevis que je tarabiscoté un peu le différentiel pour que la machine retombe en panne dès qu'on s'en servira, c'est la seule façon de sauver votre peau, bel innocent !

L'ouvrage fait à rebours, Harry Dickson considéra en souriant le vieil homme dont le visage reflétait l'incompréhension la plus complète.

— Personne ne vous oblige à y comprendre quelque chose, mon ami, dit-il, moi-même j'erre dans d'épaisses ténèbres, mais une chose est évidente ; la maison de Surrey Row est « faite » ; peu importe d'ailleurs, tôt ou tard elle devait l'être, je m'étonne même que cela ait duré si longtemps.

— Pourtant, vous ne paraissez pas trop mécontent, Mr. Dickson ! fit l'autre avec reproche.

— Et je ne le suis pas : enfin je tiens un nom et une adresse : Lady Crompton, Fentiman Road.

— Et dans tout ceci... quel est mon rôle ?

— Votre rôle ? Il allait être bientôt celui d'un mort. Oui, si la machine avait été bien réparée, vous étiez cuit comme une châtaigne sous la cendre. Certes, vos bourreaux auraient bientôt constaté leur erreur, mais ce n'était pas une raison pour vous faire grâce, bien au contraire.

Harry Dickson se leva, se rendit dans le magasin et en revint avec le beau parchemin gothique, qu'il se mit aussitôt à recouvrir de larges caractères d'imprimerie.

— Que faites-vous, Mr. Dickson ? demanda Barnabé Jess.

— Lisez vous-même.

— « Fermé pour cause de maladie », lut le mécanicien.

Il réfléchit tout un temps.

— Alors on ferme boutique ?

— Comme vous le dites !

— Et... Et... vous savez bien ?

— La pie ne revient pas au nid brûlé !

— Bon, j'entends..., d'ailleurs le rôle était devenu fatigant et monotone ; de plus, je n'avais pas la vocation. Vous permettez...

Mr. Barnabé Jess porta la main à sa barbe et l'arracha d'un coup sec.

Et, poussant un soupir de délivrance, parut Tom Wills, l'élève

favori du détective Harry Dickson.

*

Ici le biographe reprend la parole.

Pourtant, pendant des années, les habitants de Black-Friairs ont connu le doux et serviable Barnabé Jess. Pourtant, sa renommée de mécanicien avait franchi les limites du quartier.

Et voici que nous voyons Tom Wills arracher sa fausse barbe et retourner joyeusement à Baker Street, laissant derrière lui une boutique vide avec un écriteau de départ.

Pourtant, il y a un Barnabé Jess, mais qui est-il ? Et où est-il ?

Le biographe fait mention du mystère et passe à d'autres aventures de Harry Dickson ayant trait à cette ténébreuse et – à première vue – incohérente histoire.

*

— Et si l'adresse de Fentiman Road était fausse ?

C'était Tom Wills qui, tout à coup, lançait cette remarque, le lendemain matin, comme ils s'apprêtaient à repartir en campagne.

— Elle ne le serait jamais qu'à moitié, riposta le détective avec un sourire de sphinx, et je m'explique, histoire de ne pas vous faire languir : ceux qui ont remis la machine à calculer...

— ...ou celui, car c'est un commissionnaire qui me l'apporta.

— Je n'attache aucune importance à cela. Donc ceux-là essayaient, de cette manière habile et détournée, de savoir si Barnabé Jess était réellement Barnabé Jess. Comme vous le savez, ce dernier est un admirable mécanicien, qui réparerait une anicroche du genre en un tour de main.

« Mais les gens en question se doutent d'une certaine substitution. Ils veulent en faire la preuve, car ils ne tiennent nullement à poursuivre, persécuter, capturer ou occire un autre que Barnabé Jess.

« J'ai eu soin de renvoyer la machine par un commissionnaire à Lady Crompton, avec un mot d'excuse pour votre départ précipité, et une facture qui, d'ailleurs, fut réglée rubis sur l'ongle. Ils ont dû être d'abord fort alarmés à Fentiman Road, en apprenant ce départ intempestif, puis rassurés en constatant que leur Burroughs était si mal réparée.

— Mais, s'écria Tom, vous avez eu tort, maître, vous auriez dû me laisser passer pour Barnabé Jess, me faire tomber entre leurs mains et...

— Et vous sauver in extremis de quelque sort aussi mystérieux qu'effroyable ? ricana Harry Dickson. Non, mon petit, je n'ai pas voulu

me hasarder jusque-là, parce que ceux qui pourchassent Jess sont encore trop forts pour nous.

— Et s'ils allaient se douter que nous avons eu partie liée avec ce diable d'horloger, et comprendre que nous connaissons leur adresse ?

— Ils se doutent de tout cela en ce moment, et je suppose qu'ils seront assez audacieux pour jouer cartes sur table avec moi.

Mrs. Crown, la gouvernante, frappa à la porte.

— C'est une dame en grand deuil, annonça-t-elle. Elle n'a pas voulu dire son nom, mais elle prétend que vous l'attendez, Mr. Dickson.

— C'est exact, veuillez donc l'introduire sur-le-champ.

La gouvernante eut à peine le temps de s'effacer qu'une dame imposante, en vêtements de deuil et cachée des pieds à la tête par un immense voile de crêpe, entra dans le bureau et vint immédiatement se poster contre la table.

— Lady Crompton, dit froidement Harry Dickson, je vous préviens qu'au moindre geste suspect d'une de vos mains, je vous tire une balle dans la tête.

Un rire ironique sonna derrière le voile.

— Je vous croyais moins couard, grand Harry Dickson, mais le fait est que tout est possible dans votre vilain métier. Je vous croyais aussi plus intelligent et plus perspicace, en tout cas suffisamment pour savoir que mes amis et moi avons déjà eu cent occasions de vous abattre.

Harry Dickson salua, les yeux railleurs.

— Je suis pourtant assez intelligent pour comprendre que vous ne le ferez pas, dit-il.

— Et pourquoi donc, monsieur le prophète ?

— Parce que ce n'est que par moi seul, pour autant toutefois que je fasse un faux pas, que vous pouvez arriver... à celui que vous savez.

Elle resta immobile comme une statue de ténèbres.

— Quel intérêt avez-vous de vous acoquiner avec... lui ? demanda-t-elle enfin d'une voix rauque.

Harry Dickson fit un geste vague qui le dispensa de répondre.

— Pourquoi ne seriez-vous pas des nôtres ?

— Il est seul, répondit simplement le détective.

Elle poussa un ricanement atroce.

— Bon, voilà que vous glissez sur la pente de la sentimentalité ! Toutes les désillusions, quant à votre personne, seront donc miennes aujourd'hui... Est-ce de l'argent qu'il vous faut ?

Une lueur mauvaise parut dans les yeux de Harry Dickson.

— Faites attention, Lady Crompton, dit-il doucement, je pourrais interpréter ces mots comme une injure.

— Bêtises, dit-elle. Enfin, je comprends, vous restez de « son »

côté. Tant pis pour vous, Harry Dickson. Et maintenant écoutez-moi bien : vous connaissez mon nom et mon adresse, l'un et l'autre sont exacts.

Le détective hocha lentement la tête.

— Je m'en suis bien douté, mylady, et, à vrai dire, je n'y attache aucune importance. Les gens qui vous emploient sont assez avisés pour savoir que j'aurais beau vous entourer d'une surveillance de tous les instants, ouvrir des enquêtes à votre sujet, demander des renseignements sur vos relations, je ne trouverais rien. Permettez-moi l'expression : vous êtes une estafette sans point d'appui. Il n'y a entre vous et « vos amis » aucune liaison de fait. Même si je vous donnais un mot pour eux, autre que celui de mon ralliement, vous seriez fort en peine pour le faire parvenir.

— Oui, murmura-t-elle, vous avez raison, diable d'homme que vous êtes.

— Adieu, mylady, je crois que nous n'avons plus rien à nous dire, acheva Harry Dickson en saluant avec raideur.

Sans un mot, elle se retourna et sortit. Tom la vit monter dans une auto de garage qui tourna bientôt le coin de la rue.

— Développez la plaque, Tom !

— Ah... vous avez fait cela ?

Depuis quelques mois, un constructeur suisse avait installé, dans le bureau du détective, un ingénieux petit appareil à rayons Roentgen pouvant prendre certains clichés à l'insu des personnes présentes dans la pièce. Le détective le manœuvrait aisément, par une simple pression du pied, grâce à un minuscule plateau mobile sous la carpette de la table. Au bout d'une vingtaine de minutes, le jeune homme présenta à son maître une radio-photo séchée à l'alcool, où des formes curieuses étaient visibles.

— Mais c'est l'intérieur de son sac à main ! s'écria Tom.

— Un bien volumineux sac à main... voyons ce que les rayons indiscrets vont nous apprendre : quelques livres d'or, un petit automatique... Ah ! j'y suis, un cylindre de métal, tout à fait mignon, et puis ce petit nuage... Vous savez ce que c'est ?

— À franchement parler, pas du tout !

— C'est un petit ballon rouge !

— Hein... un... petit ballon...

— ... rouge, oui, comme on en offre aux enfants sages certains jours de fête. Mais il est dégonflé. Toutefois, ce petit cylindre métallique contient plus d'hydrogène qu'il n'en faut pour le faire s'envoler vers les nuages.

Tom Wills haussa les épaules d'un air mécontent.

— Si cela l'amuse, il ne faut pas l'en empêcher.

— Pas si vite, mon petit. Rappelez-vous une des dernières paroles

que j'eus pour la dame en noir : « Si je vous donnais un mot autre... »

« Mais si j'avais accepté de passer dans l'autre clan, Lady Crompton aurait pu faire parvenir un message à « ses amis ».

« Un message innocent qu'ils auraient vu de loin, sans être vus eux-mêmes : un petit ballon rouge montant dans le ciel.

— Ah, fit Tom, et n'auriez-vous pas, par hasard, l'intention de lâcher vous-même un petit ballon ?

Harry Dickson s'esclaffa.

— Vous mettez le doigt dans le mille, Tom ! Nous allons nous y employer sur-le-champ, car certainement les instructions reçues par la dame Crompton ont été d'agir vite. Une fois le petit sphérique en l'air, les choses vont changer de face ! Les « amis » de lady Crompton ne sentiront plus obligés à une discrétion aussi rigoureuse. Ils vont accourir chez elle, pour apprendre à quelles conditions j'ai consenti à les servir. Je vais enfin savoir quelque chose à leur sujet.

— Mais ils verront qu'on les a joués !

— En effet, et je crois que leur fureur sera assez grande pour devenir homicide à notre égard. Baker Street deviendra un endroit brûlant pour nous.

— Si je comprends bien, ce lâcher d'un petit ballon rouge va nous exiler pour un certain temps de notre demeure ?

— Bien deviné, mon petit. À partir de l'envol de notre joujou aérien, nous deviendrons des nomades, des errants et, surtout, des hommes pourchassés et traqués par des démons à face humaine !

3. Le petit ballon rouge

Le petit ballon rouge fut lancé vers l'heure de midi.

Harry Dickson et son élève s'étaient glissés dans la cour intérieure d'un grand immeuble de rapport, situé à peu de distance de la demeure de Lady Crompton. C'était une maison qui avait dû connaître son temps de gloire au siècle dernier, car plusieurs plaques en granit sombre, aux lettres décorées, répertoriaient les hommes célèbres qui y avaient résidé.

À présent, elle était scindée en appartements, pour la plupart inoccupés si on en croyait les nombreux écriteaux jaunes. Aucun concierge ne remarqua l'entrée des détectives, et comme ces derniers passaient par le porche, ils virent une loge nue et déserte.

— Ceci est l'endroit idéal, avait déclaré Harry Dickson.

Au fond de la cour, ils avaient découvert un escalier en colimaçon conduisant vers des appartements mansardés, complètement abandonnés.

La chance leur était propice : les murs des jardins avoisinants étaient bas et, de leur position élevée, ils pouvaient voir parfaitement la maison de Lady Crompton, le perron de façade donnant dans Fentiman Road, ainsi qu'une partie du jardin.

— À vol d'oiseau, le petit ballon rouge ne partira qu'à vingt mètres du jardin de Lady Crompton, constata Tom Wills. À moins d'avoir le nez collé dessus, un observateur s'y tromperait. En tout cas, le signal est choisi d'une façon bien ingénieuse.

À l'aide d'un cylindre d'hydrogène, la baudruche rouge se gonfla bientôt et on entendit, au loin, Big-Ben sonner douze coups quand, par la lucarne entrebâillée du toit, le petit aéronef prit son vol.

— À présent, tenons les yeux rivés sur la maison de Lady Crompton, ordonna le détective.

— Voyez-vous que nous ayions fait cela à tort, murmura Tom Wills devenant soudain sceptique. Il est vrai que ce ne serait jamais qu'un petit ballon rouge de perdu et une heure vaine passée dans une méchante mansarde...

— Silence ! grogna le maître.

Une automobile longue et basse tourna brusquement l'angle de Carroun Road et s'arrêta devant Crompton House. L'homme qui se tenait au volant sauta sur le trottoir et escalada les marches du haut perron d'un pas délibéré.

— Justes dieux !...

Tom qui avait entendu ce murmure, se retourna vers son maître et vit son visage atterré et livide.

— Qui est-ce ?

— Peu importe pour le moment, répondit le détective d'une voix à peine audible, mais ce que je puis vous dire, mon ami, c'est que c'est certainement un des hommes d'Angleterre avec qui j'aimerais le moins entrer en lice !

— Pourquoi ? demanda Tom Wills angoissé.

— Parce que nos chances de succès sont minces, dit durement Harry Dickson, avec un éclair de colère désespérée dans les yeux.

Il s'était accoudé contre le portant en faux marbre de la cheminée et réfléchissait éperdument.

— Il comprendra immédiatement, continua-t-il, car c'est une créature extrêmement intelligente. Il connaîtra en quelques secondes notre projet comme si on le lui avait exposé en détail. Il agira sur-le-champ, cela va sans dire.

— Nous devrions donc nous en aller sans tarder, conseilla Tom Wills.

Son maître éclata d'un rire amer.

— Nous en aller ? Ah ouiche, nous n'aurions pas fait trois pas dans la rue qu'un accident quelconque nous coucherait sans vie sur le sol. Pour le moment, nous sommes ici dans une sécurité relative, mais cela ne durera pas, je vous le jure. Je m'attendais certes à quelqu'un de puissant... mais à lui...

— Dites-moi donc qui c'est ! supplia le jeune homme.

— Malheureusement, c'est là un secret qui ne m'appartient pas tout à fait, Tom, répondit gravement le détective... Plus tard, vous saurez pourquoi et vous approuverez mon silence.

— Je n'ai fait que l'entrevoir, dit le jeune homme, et j'ai eu l'impression d'un homme assez ordinaire, d'âge mûr, un peu bedonnant et de mise peu recherchée. Quand il partira, je ferai plus attention.

— Petit malheureux ! Gardez-vous-en bien. Je connais l'homme ; en sortant de la maison, si toutefois il en sort, il n'y aura pas une fenêtre qu'en l'espace de quelques secondes il n'ait pas observé, pas un passant qu'il n'ait pas vu et qu'il ne puisse reconnaître ensuite jusqu'à la trame de ses habits.

— Une créature bien extraordinaire dans ce cas, riposta Tom avec une nuance de raillerie dans la voix.

— En effet... c'est un fou !

Tom bondit.

— Un fou... mais alors...

— J'ai dit un fou et il en est ainsi. Mais un fou terrible,

effroyable, dont l'esprit présente des faces d'intelligence surhumaine à côté d'autres pleines de ténèbres. Je vais lui donner un nom : nous l'appellerons Lord Nox parce que Nox signifie Nuit.

— On voit comme un miroir qui brille par intervalles à l'une des fenêtres de Lady Crompton, dit tout à coup Tom Wills.

Le maître l'attrapa par l'épaule et le força à reculer jusqu'au fond de la chambre.

— Attention, vous dis-je, c'est une lunette d'approche qui est braquée sur les alentours. N'entrons pas dans son champ, ce serait signer notre propre arrêt de mort à bien bref délai.

— Allons-nous rester à nous morfondre dans cette sale maison ? se lamenta le jeune homme.

— Nous allons commencer par l'explorer avec toute la prudence désirable et voir quelles chances de fuite elle nous laisse, trancha le maître.

— Et une fois sortis d'ici, que ferons-nous ?

— Nous entamons la grande lutte, Tom, et maintenant que je sais à qui j'ai affaire, une partie de ma tâche s'en trouve facilitée, je sais où me diriger. Mais chacun de mes pas, de nos pas, sera entouré de dangers, ne l'oubliez pas. J'avais pensé, de prime abord, que nous aurions affaire à des ennemis implacables disposant d'une réelle puissance, mais je n'aurais osé envisager la présence de Lord Nox parmi eux.

Ils étaient sortis de la chambre qui les avait abrités jusqu'alors et, par un long palier sonore, se dirigeaient vers un escalier étroit menant aux étages inférieurs. En passant devant les longues théories de fenêtres poussiéreuses, Tom pouvait voir les jardins des maisons voisines, éclairés par la lumière mobile et chaude de la méridienne.

Le grand immeuble, du moins l'aile qu'ils parcouraient, devait être presque complètement inoccupé.

Tout à coup, une bouffée d'air chaud leur parvint, chargé d'une lourde senteur de charbon mêlée à des relents de parfumerie et d'encens. Harry Dickson avait fait halte et Tom vit que son visage avait encore blêmi.

— J'ai l'esprit à l'envers, murmura-t-il, je pense à des choses impossibles.

Ils traversaient une galerie étroite ne prenant jour que par une étroite fenêtre donnant sur une cour intérieure, sombre comme un puits.

L'odeur se faisait de plus en plus pénétrante et Tom comprit qu'ils se dirigeaient vers sa source.

Ils s'arrêtèrent enfin dans un obscur corridor finissant en cul-de-sac, au fond duquel on voyait une porte aux panneaux épais.

De toute évidence, le parfum têtu et accablant émanait de la

chambre, derrière la porte close.

Tom vit son maître chanceler quand il saisit le bec-de-cane et le tourna. La porte n'était pas fermée au verrou et le jeune homme vit une pièce aux fenêtres obturées de lourdes tentures, faiblement éclairée par une ampoule électrique voilée de gaze. Un feu continu bourré d'antracite répandait une chaleur suffocante. Tom vit une multitude de coussins de velours et de soie, des tapis orientaux, mais pas l'ombre d'une présence humaine. Déjà le détective s'était élancé à l'intérieur.

— Impossible ! gémissait-il... Ah, quelle atroce fatalité s'est donc mise contre nous dans cette aventure !

Il bouleversait les coussins avec une sorte de rage froide, sondait les murs à coups de poing. Mais la pièce n'avait d'autres issues que la porte par où ils étaient entrés et les deux fenêtres complètement obturées, aux vitres éteintes sous une couche de peinture vitrauphane.

— Dieu merci, il est parti..., murmura enfin le maître, détendu.

— Qui ?... supplia Tom... qui ? Je vous en prie, maître, ces énigmes sont aussi déroutantes que terribles pour moi.

— L'homme que j'ai pour mission de protéger, Tom, répondit simplement Harry Dickson en se laissant tomber sur une pile de coussins.

— Chut ! fit Tom, on marche dans l'escalier.

Le détective grinça des dents.

— Ils ont découvert bien vite notre retraite, gronda-t-il.

Ses regards erraient sur les murs tendus de draperies lamées et, tout à coup, ils eurent un éclair. Dans un angle, il venait de découvrir une petite panoplie comprenant quelques armes exotiques : une sagaie, un couteau de jet, un arc et trois flèches.

Précautionneusement, il vérifia ces dernières et poussa une exclamation de joie. Puis il décrocha l'arc et le garnit d'un trait empenné.

— Une simple écorchure de cette pointe et l'homme atteint ne pourra plus esquisser l'ombre d'un geste avant de mourir, dit-il d'une voix sauvage en s'avançant à pas de loup vers la porte.

Auparavant, il avait éteint la lumière, de sorte que la chambre était plongée dans une obscurité complète.

Bientôt, Tom y vit glisser une clarté terne : son maître venait d'entrebâiller la porte.

Il vit la haute silhouette du détective se profiler sur le pâle écran du jour, l'arc soulevé à la hauteur de la poitrine.

Une marche craqua, toute proche, un pas assourdi s'avança dans le boyau, vers la chambre où ils se tenaient cachés.

Tom entendit un léger sifflement.

— Venez, ordonna le détective d'une voix haletante, la route est

libre pour le moment... Venez, faites vite, les secondes sont précieuses.

Dans la pénombre du corridor, le jeune homme distingua une silhouette appuyée contre le mur.

— Inutile de chercher à le reconnaître, murmura Harry Dickson, cela ne nous apprendrait rien, ce n'est qu'un anonyme, comme nous en rencontrerons encore bien d'autres.

— Et si on le trouve là ?

— On se chargera bien de le faire disparaître, soyez-en certain, répliqua amèrement le détective.

Il scrutait attentivement les profondeurs humides de la petite cour intérieure, sur laquelle s'ouvrait une des fenêtres de la galerie.

— Ah, jubila-t-il doucement, cette fois-ci la chance est avec nous !

Il désigna du doigt une échelle à incendie scellée dans la muraille, depuis les dalles de la courette jusqu'à la toiture.

— Nous montons sur les toits ? demanda Tom.

— Au contraire, nous descendons, répondit le maître. Il y a une trappe dans le pavé de la cour, et elle doit mener dans les caves de l'immeuble. Les escaliers de la maison nous sont certainement interdits, mais ils ne doivent pas encore avoir songé aux souterrains. Je les connais : presque tous aboutissent à d'antiques tuyaux d'écoulement, larges comme des tunnels, dans les anciens égouts d'Upper-Kennington, aujourd'hui abandonnés par le service des eaux, mais rejoignant encore le collecteur de Lambeth.

Tout en parlant, il avait ouvert la fenêtre et s'était mis à descendre l'étroite échelle, rongée par la rouille.

Promptement, ils avaient soulevé la trappe et s'étaient mis à courir dans d'énormes souterrains, où les rayons de leurs lampes électriques ameutèrent des légions de gros rats bleus.

Harry Dickson avait été bon prophète : après quelque hésitation, ils découvrirent en effet les anciennes conduites d'eau où ils s'engagèrent, suffoquant presque à chaque pas, car les anciens égouts tout proches leur envoyaient des bouffées d'air méphitique.

— À mon avis, nous sommes en ce moment sous Upper-Kennington Lane, dit Harry Dickson en suivant un mince trottoir dépassant d'un pied à peine une épaisse rivière de nauséabonde gadoue. Marchons droit au nord et nous devons fatalement atteindre les grilles de la Tamise, à Lambeth Reach.

— Sauvés ! s'écria Tom Wills.

— Pour le moment oui, mais combien d'heures serons-nous en sécurité ? répondit le maître d'une voix lourde d'appréhension.

Tout se déroula pourtant comme il l'avait prévu.

Bientôt, il y eut des reflets blancs sur l'affreuse masse stagnante de la rivière souterraine et, arrivant à un coude, ils virent au loin un

pan de ciel, derrière une vaste grille.

— Tiens, dit Tom en y accédant, elle n'est pas fermée comme on l'aurait cru !

— Bizarre, chuchota le détective, puis il huma l'air. Je m'en doutais bien ! Il nous a précédés !

— Lord Nox ?

Harry Dickson haussa les épaules avec un peu de pitié.

— Oh non, celui-là aurait plus de raison de nous suivre que de marcher devant nous. Mais l'habitant de la chambre de tout à l'heure.

— Allons-nous essayer de le rejoindre ?

Encore une fois le détective fit le même geste.

— Je ne le pense pas. À ce moment, nous ne lui serions que d'un piètre secours. Il est d'ailleurs assez habile pour se tirer d'affaire quand il faut. Nous le retrouverons toujours quand il le faudra.

— C'est une bien singulière façon de protéger quelqu'un, répliqua Tom Wills d'un air mécontent.

— À singulière aventure, procédés singuliers, répliqua le maître, goguenard.

— Regardez, un canot de la police fluviale, dit soudain le jeune homme, portant ses doigts à ses lèvres pour lancer un coup de sifflet.

— Imprudent ! gronda le maître en empêchant vivement le geste.

— Mais nous ne pourrions mieux trouver que des gens de la police ! protesta le jeune homme.

Alors le détective eut une réponse vraiment étrange.

— Même la police n'est pas de nos amis, pour le moment !

Le canot s'éloignait déjà dans la direction de Westminster et Harry Dickson attendit qu'il eût complètement disparu.

À travers la grille, il inspectait longuement les alentours.

— Je crois avoir trouvé, dit-il enfin.

Tom suivit la direction de ses regards et vit, à une cinquantaine de yards de la grille, un remorqueur dont l'équipage s'apprêtait à aller luncher dans une des cuisines populaires du voisinage.

— Allons-nous monter à son bord ? demanda-t-il, ce serait bien hasardeux.

— Aussi nous nous en garderons bien, mais comme vous pouvez le voir d'ici, il y a déjà un grappin tendu entre sa plage arrière et cette grosse péniche à fond plat, chargée à couler de ballots et de caisses. Il ne nous faudra franchir que quelques pas pour l'atteindre et nous avons des chances de ne pas être vus à cette heure creuse.

En quelques enjambées, la distance fut en effet franchie, et les deux nouveaux stowaways s'installèrent fort commodément derrière un gros rempart de caisses imposantes.

Harry Dickson ricana d'aise : l'endroit ne formait pas seulement une excellente cachette, mais un véritable poste d'observation, car par

les longs et minces interstices entre les caisses on avait vue sur toute une partie du fleuve et de l'Embankment.

Ils y étaient depuis un quart d'heure à peine, quand Tom remarqua que l'attention du maître semblait vivement sollicitée par quelque chose qui se passait à l'angle de Vauxhall Bridge. Deux hommes, qui se donnaient des allures de touristes étrangers, semblaient en extase devant le panorama brumeux du fleuve dont ils fouillaient chaque recoin à l'aide de jumelles prismatiques ; en même temps, venant de la direction de Chelsea, un petit yacht à moteur, battant un pavillon du club fluvial, descendait la river avec lenteur.

— Regardez-moi ces deux hublots dévissés, Tom, ricana doucement le maître, et dites-moi s'ils ne vous apprennent rien.

— Pas trop, si ce n'est que deux petites hampes de fanions dépassent.

— Innocent, ce sont deux mignonnes mitrailleuses Hotchkiss, munies de silencieux perfectionnés. Si elles se mettaient à bavarder de concert, il n'y aurait pas un marinier à vingt pas pour relever la tête, car leur staccato étouffé se confondrait avec celui du moteur qui aussitôt se mettrait à tourner à plein régime. Mais, en même temps, une pluie de balles balayerait le quai à l'adresse de certaines personnes de notre connaissance.

— Nous-mêmes ?

— Et qui d'autre, cher garçon ! Bon, voici d'autres touristes qui se complaisent beaucoup sur le quai, en face de Grosvenor, et qui ne perdent de vue aucun pouce de terrain, aussi lointain qu'il peut paraître, grâce aux jumelles Zeiss dont on voit, de temps à autre, briller les lentilles.

— Regardent-ils du côté de la grille ? Dans ce cas, ils pourraient bien deviner notre retraite.

— Heureusement non, ce qui me fait supposer que ce ne sont que les sous-ordres de Lord Nox, le bien nommé, et qu'il ne dirige pas en personne les opérations contre nous. Ah bon, j'aime mieux cela...

L'équipage du remorqueur était revenu et aussitôt les chauffeurs se mirent à pousser les feux. Un coup de sirène retentit, la péniche reçut une secousse et bientôt s'éloigna du quai. À la remorque du toueur, elle gagna le milieu du fleuve et le remonta.

On passa sous Chelsea Bridge, sous Albert Bridge, sous Battersea Bridge. On quittait Londres vers la lointaine banlieue de Fulham.

Il commençait à faire frais sur l'eau. Les détectives sentirent les premières atteintes de la faim.

Sous la main de Tom, quelque chose de poisseux suinta d'une caisse et, curieux, le jeune homme lut sur l'étiquette : Figues de Smyrne.

— Tant pis, dit Harry Dickson, quand son élève lui fit part de sa

découverte, nous voici définitivement passés de l'autre côté de la légalité.

Ils écartèrent une des planches du colis et en retirèrent quelques poignées de gros fruits sucrés.

Au soir tombant, le remorqueur fit halte près des réservoirs de Castelnau, le long d'un quai sinistre portant le joli nom de Tea Rose Wharf. Les détectives quittèrent furtivement le bord de la péniche et s'enfoncèrent dans l'ombre.

4. Le chapeau de Lady Crompton

Deux gentlemen devisent.

Ils sont soucieux et parlent à voix basse, comme s'ils craignaient l'indiscrétion des murs. Pourtant, ces murs sont à belle distance d'eux, puisque la pièce où ils se tiennent est énorme.

C'est une grande salle au parquet luisant comme un miroir. Aux murs, quelques toiles de grande valeur, un Gainsborough, un Dürer, deux portraits d'apôtres peints par Van Dyck.

Un vaste bureau en occupe le centre et, bien que de dimensions inusitées, il paraît perdu sur l'immensité luisante du plancher.

De hautes et lourdes draperies masquent les fenêtres qui sont énormes comme celles des églises. Un seul lustre est allumé, ainsi que deux grosses lampes sur le bureau, mais toute cette lumière ne parvient pas à chasser les ombres de cette grandeur murée.

— Chelsham, dit l'un d'eux, comme tout cela me paraît sombre.

L'autre va répondre, mais le premier lève la main.

— Non, non, je parle ce soir à l'ami, au camarade d'enfance. Vous allez comme jadis m'appeler John, je l'entends ainsi. C'était le bon temps : vous étiez Nick et j'étais John. Il ne manque que Nat à l'appel pour que le trio soit complet.

— Nat nous avait promis de venir, dit Chelsham.

— C'est un distrait qui ne respecte pas plus le temps que le reste, répond John en souriant ; il est capable d'arriver en retard au Jugement dernier !

— Nat nous en veut un peu. Il dit que nous avons manqué de confiance en lui en mêlant un étranger à une affaire où, d'ailleurs, aucun de nous trois n'y comprend goutte...

— Je ne considère pas Harry Dickson comme un étranger, mais comme un conseiller, presque comme un ami, à qui l'on a recours dans les situations désespérées.

— Pauvre Nat, lui qui déteste tout ce qui est police et détective, voilà qu'il a bien voulu se charger aujourd'hui d'aller aux nouvelles, comme un vulgaire commissionnaire. C'est un immense sacrifice qu'il vous fait, avouez-le..., John.

Un téléphone ronfleur se met à gronder sur la table et Chelsham s'en empare. Son visage s'éclaire et il repose l'appareil avec une grimace joyeuse.

— Enfin, voici l'ineffable Nat ! Et il n'est en retard que d'un quart

d'heure sur le rendez-vous assigné !

— C'est un record, je le reconnais.

Au fond de la salle, une porte s'ouvre à deux battants et, bientôt, un gentleman arrive dans le cercle de lumière.

— Allons, Nat, éternel retardataire, aux nouvelles, ordonne Chelsham en tendant une main cordiale au nouveau venu.

Celui-ci serre la main tendue, fait une révérence amusante à l'autre gentleman et lève les bras au ciel.

— Quelle corvée, Dieu de Dieu, je ne suis pas un détective, moi !

— On ne vous en demande pas tant, Nat, réplique Chelsham, mais seulement d'aller aux nouvelles chez un détective.

— J'ai commencé par en être malade. Je m'imaginais très bien en papillon et même en insecte, mais en ces démons d'hommes...

« Enfin, je suis allé sonner à Baker Street, j'en avais presque la nausée : heureusement Dickson n'était pas chez lui.

— Heureusement ! s'exclament les autres avec reproche.

— C'est comme je vous le dis, je n'aurais pas pu lui cacher le mépris que j'ai pour les gens de son métier. Une impolitesse flagrante m'a ainsi été épargnée !

— Et les nouvelles que nous attendons avec une telle impatience, vous le savez bien, vilain homme !

Le gentleman prend un air contrit.

— Celles que je vous apporte vous chiffonneront sans doute quelque peu. Pour autant que ce soient des nouvelles : Harry Dickson a disparu, ainsi qu'un petit morveux qui lui sert d'élève.

Une vive consternation se dépeint sur les traits de ses amis.

L'un d'eux, celui qui veut être appelé John, est devenu très pâle et ses mains tapotent fiévreusement la table.

— Je désire... je veux que l'on retrouve Dickson, dit-il !

La voix a sonné d'une façon impérieuse et les deux autres s'inclinent comme devant un ordre formel.

— Que pensez-vous de Scotland Yard ? dit enfin Nat avec peine.

— Vous savez bien que cela ne peut se faire.

— Nat ! dit soudain Chelsham, on compte sur vous. Allez !

— Allez ! ajoute l'autre d'une voix sombre.

Nat s'incline, il n'a plus sa mine joyeuse et insouciant de tout à l'heure. Tête basse, il parcourt d'immenses corridors, descend un perron, traverse une pelouse grande comme un parc public.

Quand une grille s'ouvre enfin devant lui, une sentinelle lui présente les armes.

... Et, une fois de plus, le biographe prie le lecteur de l'excuser pour le mystère qu'il est obligé de laisser planer sur cette entrevue nocturne et sur l'identité des trois gentlemen dans le grand salon seigneurial.

Cette nuit-là, Harry Dickson et Tom Wills atteignirent Barnes, puis, tournant à gauche, les eaux lentes de la Beverley Brooks.

Une résille de petits canaux de mauvaise navigation leur barrait la route de temps à autre.

Tom Wills avançait comme un automate, la gorge sèche, n'ayant plus le courage de souffler mot. Il observait toutefois que la marche du maître s'était précipitée, comme s'il voulait absolument arriver au plus tôt à un endroit déterminé. Enfin Harry Dickson consentit à desserrer les dents.

— La prédestination existe, dit-il.

Tom ne répondit pas, trop las pour faire un effort de pensée.

— Le remorqueur n'aurait pu faire meilleure route, continua le détective. C'est comme s'il marchait selon la volonté du destin. Il aurait pu prendre une tout autre direction. Le sort a voulu qu'il n'en fût pas ainsi. À présent, nous ne fuyons plus, Tom !

— Et que faisons-nous alors ? ronchonna le jeune homme.

— Nous travaillons, Tom, nous avançons sur une piste déterminée, vers un endroit qui n'est plus trop éloigné d'ici.

— Dieu merci...

— Ne chantez pas trop vite grâce, mon petit, car ce n'est pas un endroit de repos pour nous, à moins que ce ne soit celui du repos éternel, ce qui n'est pas exclu en ces circonstances.

Il parlait avec fièvre et continuait à presser le pas.

Devant eux se levait lentement, hors de l'ombre, le formidable massif de Richmond Park avec ses grandes futaies et ses halliers touffus. Un peu avant d'arriver aux lumières de Rochampton Gate, ils quittèrent le cours du Beverly Hill pour s'enfoncer sous le sombre couvert des arbres, au long d'une allée de gravier blanc.

Au bout de quelque temps, une grille leur barra le passage.

— Maître, murmura Tom en désignant un écusson armorié en haut des tiges de fer lancéolées, avez-vous vu ?

— Quoi donc, mon garçon ?

— Ces armes héraldiques... Vous savez à qui appartient le château qui se trouve au bout de cette avenue ?

— Certainement, je le sais, car c'est ici que nous venons.

Tom Wills en eut le souffle coupé.

— C'est un peu fort !

Harry Dickson fit un geste de résignation.

— Que voulez-vous...

— Oh, voici que vous forcez la serrure ! s'indigna le jeune homme.

— C'est-à-dire que je l'ouvre avec des précautions sans pareilles. Venez !

— Si l'on nous trouve ici, je me demande quelles explications vous fournirez !

— Il y a bien des chances pour que cette demeure soit sans habitant pour le moment.

— Non ! fit Tom.

Le détective se tourna vers lui avec étonnement.

— Pourquoi ce « non » péremptoire ?

— Il n'y a pas longtemps qu'une automobile a stationné à cet endroit, voyez donc cette flaque d'huile.

Harry Dickson se pencha vers le sol, sa lanterne électrique allumée mais ne laissant filtrer qu'un unique rayon.

— Vous avez raison... Ah, voici les empreintes des pneus : comme ils sont éloignés les uns des autres.

— C'est que la machine est très longue !

Harry Dickson gémit.

— Longue et basse ! Seigneur, quelle nouvelle ignominie s'est perpétrée en un si court intervalle !

Ce fut presque au pas de course qu'ils achevèrent de parcourir l'avenue pour arriver en vue d'une demeure longue, à un seul étage et surmontée d'une vilaine tour carrée.

Aucune lumière ne brillait aux fenêtres, obturées pour la plupart par de lourds volets de fer.

Tom ne protesta plus quand il vit son maître s'escrimer contre la porte, l'ouvrir et entrer délibérément dans un hall obscur comme la nuit même. Il avait à peine franchi le seuil que le jeune homme le vit chanceler comme un homme ivre.

— L'odeur... l'odeur ! se lamenta-t-il tout bas.

Tom la reconnut : c'était celle de la petite chambre torride de la maison abandonnée de Fentiman Road.

Jamais il n'avait vu le maître plus désarmé, aussi peu sûr de lui. Il grinçait des dents, serrait éperdument les poings.

— L'homme que vous devez protéger est venu ici, dit Tom Wills.

— Oui, répondit sauvagement Harry Dickson, il est venu !

— Est-il en danger ?

— Et comment !

— Mort ? L'a-t-on tué ?

— Non... ce serait terrible, effroyable, abominable !

Ils étaient entrés dans un bureau-bibliothèque où régnait un violent désordre. Livres et papiers gisaient épars.

Harry Dickson alluma sa lampe et s'installa devant la table.

— Prenez place dans ce fauteuil, Tom, dit-il, et dormez ; je n'aurai pas besoin de vous avant quelque temps.

— Dormir ici... et si l'on vient ?

Harry Dickson éclata d'un rire sarcastique.

— Personne ne viendra, soyez-en convaincu... Allons, dormez. Bientôt, vous aurez besoin de toutes vos forces, mon pauvre garçon !

Tom obéit ; il se laissa choir dans un profond fauteuil en cuir et, quelques minutes plus tard, la fatigue de la journée eut raison de ses craintes et il s'endormit.

Quand il s'éveilla, la lampe du détective brûlait encore, mais une clarté terne luisait aux fentes des volets.

Harry Dickson, blême, les traits tirés, finissait l'examen d'une grosse liasse de papiers et s'apprêtait à partir.

— Vous vous éveillez à temps, mon petit, en route !

— Votre nuit de veille n'a-t-elle pas été vaine, au moins ?

— Non, elle ne l'est pas, bien que les résultats en soient bien décevants pour moi. Je comprends beaucoup de choses à présent, mais cette compréhension me montre toute l'horreur de l'affaire et ses difficultés presque insurmontables.

— Nous aurons à changer d'aspect, ajouta-t-il en tirant de sa poche une boîte plate à postiches.

Une heure plus tard, deux bons fermiers achetèrent dans une boutique de banlieue, à Richmond, de confortables manteaux de voyage, bien que de très vilaine coupe, et des coiffures à l'avenant.

— Ce camouflage ne nous servira que pendant quelques heures, Tom, déclara le détective. Nous devons même nous séparer, car voyager de concert attirerait trop l'attention sur nous. Mais nous nous retrouverons bientôt.

— Et où donc ?

Harry Dickson lui dit quelques mots à l'oreille et le visage du jeune homme refléta la plus complète stupeur.

— Nous passons donc la Manche ? Nous nous rendons sur le Continent ?

— Oui... Ainsi tout est entendu et compris.

Ils s'étreignirent longuement les mains, brusquement émus au-delà de toute pensée, comme s'ils pressentaient les dangers sans nombre qui allaient fondre sur eux. Puis ils se séparèrent sans un mot, la silhouette de Tom s'estompant sur la route de Montlake, celle de Harry Dickson se perdant dans les brumes matinales de la rive.

*

Sur le quai de Douvres, où Tom attendait le moment de s'embarquer sur la malle pour Calais, le jeune homme se heurta à un monsieur d'âge incertain, habillé d'une grosse veste normande, et dont les traits lui rappelaient vaguement quelque chose.

Il se souvint alors des trois touristes entrevus de loin, au coin de Vauxhall Bridge. L'homme fumait une grosse pipe, à tête de faïence brune, en rejetant avec force d'épais nuages de fumée.

Tom, qui avait les apparences d'un jeune rural tâtant pour la première fois du mal de mer, passa devant lui sans que l'autre sourcillât.

L'homme continuait à fumer avec frénésie et, soudain, le jeune détective eut l'impression que cette manière inusitée d'user du tabac pouvait bien être un signal ou, du moins, signifier quelque chose.

Mais quoi ? Le maître ne voyageait pas à bord de la malle de Douvres à Calais, peut-être qu'il userait d'un transport tout à fait particulier. À ce sujet, il n'avait fait à Tom aucune confidence.

Et si les bouffées de tabac de plus en plus précipitées le concernaient ? S'il avait été découvert sous son maquillage ?

Ayant franchi la coupée de bâbord, le jeune homme s'était installé dans un des fauteuils pliants, en feignant de lire un journal d'intérêt local, ce qui ajoutait à la vraisemblance de son travestissement.

Les yeux fixés sur un article d'élevage colombophile, ses pensées travaillaient sans relâche.

À quel moment l'homme s'était-il mis à fumer avec tant de force ?

Au moment où lui, Tom Wills arrivait sur le quai ?

Non, impossible, puisqu'il y était déjà depuis un bon moment quand le manège commença.

Il se mit alors en devoir de rassembler ses souvenirs immédiats, essayant de se rappeler la moindre image précédemment entrevue.

Il revit en pensée une charrette chargée d'oranges se mettre en mouvement, puis un steward quitter le bord de la malle et partir en courant vers les bureaux du quai. Ensuite, un omnibus d'hôtel lui revint en mémoire, un gros car automobile peint en jaune et bleu, qui déversa quelques voyageurs sur le quai.

Halte ! L'image se précisait soudain : une dame habillée d'un épais costume à carreaux écossais, chapeautée de noir, au visage dissimulé par une voilette était descendue de voiture et avait immédiatement gagné le bord. Aussitôt, l'homme s'était mis à fumer.

Qui était cette dame ?

Tom n'eut plus guère le temps d'y réfléchir, car un steward lui réclama son billet de passage et la sirène du steamer lança trois notes aiguës dans l'air brumeux. Les pales des hélices se mirent à brasser l'eau de la darse et, lentement, la malle quitta le pied d'amarrage.

Sur le quai, l'homme éteignait sa pipe et s'en allait d'une démarche lourde, sans même tourner la tête.

Mais, dans l'esprit du jeune homme, une conviction s'était faite : le fumeur avait signalé la présence de la voyageuse à quelqu'un qui se

trouvait à bord.

Tom se leva et se mit à déambuler sur le pont, momentanément désert à cause des embruns qui le mouillaient. L'examen du pont-promenade ne lui apprit rien. Sans doute la passagère avait-elle pris place au salon des dames, dans lequel les gentlemen n'étaient pas admis.

Il passa donc devant le salon interdit, dont la porte était restée ouverte. La dame était là, assise à une table du fond. Comme il passait, elle releva un coin de sa voilette pour déguster une tasse de thé brûlant que l'on venait de servir.

Ce que le jeune homme vit de son visage ne lui apprit rien sur le moment, mais il se rappela le geste et, peu après, l'ample sac de voyage en cuir noir.

— Tudieu, grommela-t-il, j'y suis, c'est Lady Crompton !

Il remonta sur le pont. Le temps se mettait au beau ; le navire avançait dans une gloire de soleil jeune, poursuivi par des centaines de mouettes criardes. Des marsouins batifolaient autour, voulant gagner de vitesse le grand poisson métallique.

— Pourquoi signaler la présence de Lady Crompton, murmura-t-il, alors que cette femme est des leurs ?

Le maître n'étant pas là pour fournir la réponse, il dut y pourvoir lui-même, et il s'en tira avec honneur.

— Elle met les voiles ! Elle fuit ! Elle a mal travaillé !... Elle a peur !

Il se tenait accoudé sur la lisse, les yeux sur les côtes de France qui devenaient visibles sur l'horizon dépouillé de brumes.

Soudain, un grand cri retentit, suivi d'une course éperdue d'hommes d'équipage sur le pont.

— Un homme par-dessus bord !

La sirène lança un long sifflement de détresse et le navire stoppa, courant lentement sur son erre.

Un point noir dansait dans le sillage au gré de la houle.

Les portemanteaux grincèrent et un canot fut descendu, monté par six hommes qui se hâtèrent de faire force rames vers l'endroit du sinistre.

Du bord, on les voyait tourner en rond, cherchant en vain.

L'homme ne remontait pas à la surface.

Mais quand les sauveteurs revinrent à bord, l'un d'eux tenait en main un petit objet fripé et humide.

— Ce n'était pas un homme, dit-il, mais une femme.

Tom Wills reconnut alors le chapeau de Lady Crompton.

5. La guillotine évanouie

Dans la soirée, Tom Wills arriva dans une petite ville du Pas-de-Calais. Il y faisait froid, triste et sombre. Quelques réverbères à flammes rousses en illuminaient le mail maussade.

Malgré l'heure relativement tardive, toutes les fenêtres des auberges et des débits de boissons rougeoyaient encore.

Tom crut même détecter un certain air de fête, bien qu'il n'y eût pas de monde dehors, un air de fête qui se serait réfugié dans les cafés. En prenant place à l'auberge des *Trois Rois Mages*, un patron rubicond et hilare se chargea vite de le mettre au courant.

— Vous savez, monsieur, dit-il en le servant amplement de pain, de fromage et de jambon fumé, vous savez, un pareil événement est une vraie bénédiction pour nous. Les étrangers affluent depuis hier, j'ai loué jusqu'aux chambres de bonnes, et je couche sur le billard. Encore ne dormira-t-on pas beaucoup cette nuit, car c'est fixé à cinq heures.

Tom Wills se garda bien de le questionner et se contenta d'opiner du bonnet. L'hôte était bavard et la commande d'une bouteille de vin bouché le disposait bien à l'égard de son client ; il prit familièrement place à sa table et continua :

— Une affaire de crime assez vulgaire au fond, n'est-il pas vrai, monsieur ? Un couple de vieux fermiers assassinés par leur valet, un certain Picard, qui fréquentait les mauvaises maisons quand il venait en ville.

« Voici dans le *Petit Audomarois*, qui sort tout frais des presses, le portrait de ce misérable. Picard y est assez ressemblant. Voulez-vous voir ?

Il lui tendit une feuille encore humide d'encre d'imprimerie, où s'étalait en première page un affreux cliché, représentant un homme d'âge incertain, au regard éteint et morne.

— Ah oui, il ne fait pas le fier sur le portrait ! continua l'aubergiste ; quelle vilaine tête, hein ? Ce n'est pas dommage que, dans quelques heures, elle tombera dans le panier de son de Monsieur de Paris.

Le jeune homme avait compris.

Tous ces gens qui étaient décidés à passer une nuit blanche, en buvant et en festoyant, attendaient l'heure d'une terrible justice.

La guillotine allait être dressée sur la place publique et quelques

heures à peine les séparaient du sanglant spectacle.

Il jeta un regard distrait sur le portrait et tout son être en reçut une secousse : il reconnaissait vaguement ces traits !

Oui, c'étaient ceux qu'il avait adoptés lui-même en jouant le rôle de Barnabé Jess, mais seulement quand il n'y avait pas ajouté la barbiche grise.

— Il faut dire, continua le patron des *Trois Rois Mages*, que ce Picard est autrement mieux qu'il n'est représenté là-dessus. Les photographies du Parquet ne l'ont pas avantageé, et puis la prison, le procès et la terreur du châtement ont dû faire le reste.

« Je suppose que vous essayerez de voir quelque chose de l'exécution ?

— C'est bien pour cela que je suis venu, répondit Tom Wills.

— Eh bien, ce n'est pas loin d'ici. La « veuve » sera montée devant la porte de la prison qui se trouve en retrait de la place Gambetta.

Place Gambetta !

C'était là que le maître l'avait fait venir, en lui indiquant uniquement un numéro, le 31 bis.

— Vous n'avez qu'à suivre la rue sur votre droite, en sortant d'ici, et vous tomberez en plein sur ladite place, expliqua l'hôte serviable. Cependant, c'est encore trop tôt. Le bourreau et ses aides ne sont pas encore arrivés, mais les bois de justice sont déjà en gare. Je vous conseille fort d'aller jusqu'au champ de manœuvres, vous y verrez un grand fourgon plat, avec une bâche et une inscription en lettres blanches : « Fragile ».

« Est-ce assez plaisant ? La guillotine est fragile, il ne faut pas qu'on la bouscule trop ! Par hasard, n'y aurait-on pas mis l'étiquette : « Haut et bas » ?

Le tavernier trouva sa plaisanterie fort à son goût et se mit à rire bruyamment avant d'aller la servir à d'autres tables.

Tom trouva pourtant son conseil bon à suivre et se dirigea vers la gare et, de là, vers le champ de manœuvres.

Le sinistre fourgon s'y trouvait, remisé sur une voie de garage.

Des idées se pressaient, tumultueuses, dans sa tête.

Le maître n'avait pas pris le temps de le mettre au courant, peut-être ne l'avait-il pas voulu, et à présent Tom le blâmait vertement de sa retenue. Pourtant, une de ses idées devenait fixe : il fallait empêcher l'exécution capitale, tout comme celle de jadis sur la terre allemande.

Alors un projet téméraire prit corps dans son esprit.

Au loin, une grosse locomotive destinée à un convoi de marchandises manœuvrait devant un poste d'aiguillage se trouvant sur la voie de garage, à quelques mètres du fourgon.

Il vit la machine franchir l'aiguille et le convoi reçut un coup qui

rapprocha la dernière voiture de celle qui portait le lugubre colis. Tom Wills bondit entre les rails, saisit un lourd crochet de fer qui pendait, l'ajusta fébrilement dans la haussière métallique et se rejeta vivement sur le remblai.

Il était temps, un coup de sifflet strident déchira l'air, des nuages de vapeur blanche et une nuée d'escarbilles brûlantes s'envolèrent de la cheminée de la locomotive, et aussitôt le convoi s'ébranla, prit de la vitesse, se fonda dans la nuit, emportant pour une destination inconnue le fourgon et les bois de justice !

Alors quelqu'un se mit à rire dans la nuit, mais Tom eut beau regarder autour de lui, il ne vit personne.

*

Place Gambetta : une esplanade triangulaire aux ormes chétifs. À l'un des angles d'un bâtiment carré et noir, dont un fenestron est faiblement éclairé, la prison municipale.

À quelques mètres de la porte, un sac... un sac de sciure de bois. C'est tout ce qui annonce le prochain crime légal.

La place est déserte, un vent âpre s'est levé, fouillant les arbres, la pluie s'est mise à tomber, fine et glacée.

Tom cherche le numéro 31 bis et ne le découvre pas. La dernière maison porte le numéro 31. Mais à côté d'elle, il y a un terrain vague.

Tom franchit une minable clôture de planches vermoulues et se trouve au milieu d'un dépotoir, où il s'empêtre dans des tessons de bouteilles, des vieilles ferrailles et des briques éparées.

Tout au fond, il y a une mesure abandonnée, tombant en ruines et ressemblant à une misérable demeure de zoniers.

C'est vers elle qu'il se dirige. Il en pousse la porte branlante et se trouve dans un intérieur sordide et désert.

— Mes félicitations, Tom !

La voix sort de l'ombre, mais avec un cri de joie, le jeune homme la reconnaît : c'est celle de Harry Dickson.

— Vous avez prévenu mon geste de quelques secondes, Tom, dit le maître, et je m'en félicite, car pour peu j'allais arriver en retard. Diable, j'ai eu des difficultés pour arriver ici, la route est jonchée d'ennemis comme de feuilles sèches. Mais ils doivent penser que je n'étais pas au courant.

— L'homme... murmure Tom Wills, l'homme qui va être exécuté...

— Je vous crois assez fort pour l'avoir deviné, Tom. Ce Picard possède une certaine ressemblance avec le personnage que j'ai pour mission de sauver d'un destin défini : mourir sur l'échafaud.

« Mes recherches de la nuit dernière dans le château de Barnes

m'avaient renseigné à ce sujet. Avec quelle vélocité la terrible meute a joué son grand coup ! Malgré moi, j'admire leur rapidité...

— Votre homme a été substitué à Picard, le condamné à mort ! s'écrie Tom.

— C'est juste, et avec une dextérité telle que je m'y perds encore.

— Impossible ! murmura l'élève.

— Tout est possible quand il s'agit de gens comme nos adversaires. Ils s'y entendent pour mettre en branle les complicités les plus coupables.

— Hélas, dit Tom Wills, nous n'avons fait que gagner du temps... à moins que votre homme parle !

— S'il parlait, on le prendrait pour un fou ou un simulateur, mais même devant la mort il ne parlera pas, je le sais.

— C'est bien étrange, en effet.

Et le maître n'en dit pas davantage à ce sujet.

Alors Tom revint à sa première idée.

— Ce n'est jamais qu'un peu de répit que nous avons obtenu en envoyant la guillotine se balader sur le rail !

— C'est tout ce qu'il nous faut pour l'heure !

— Comment, cela suffira pour que l'homme ne soit pas exécuté ?

— Certainement ! Demain matin arrivera la grâce présidentielle. Tout rentrera dans l'ordre, car le public admettra qu'un homme qui fut aux portes de la mort ne repasse plus par les mêmes heures d'angoisse.

— Cela le sauvera-t-il au moins ?

— Cela le sauvera parce que pendant les prochains jours, il n'y aura meilleur refuge pour lui qu'une cellule de prison !

— Mais les autres ? Ses ennemis ? Ne s'en prendront-ils pas à lui, dès sa sortie de geôle ?

— Non, pas pour le moment, ils doivent préparer un nouveau coup du genre. Cela ne se fait pas du jour au lendemain et l'occasion ne se présentera plus pour eux.

— Vous semblez bien certain de vous, maître !

— Oui, parce qu'à présent cette affaire n'a plus de mystère pour moi. Je sais tout ce qu'il faut savoir.

— Et nous ?

— Voilà le grand point. Notre rôle se termine ici, et je vous avoue que vous êtes pour quelque chose dans la promptitude de cet achèvement. Mais tout n'est pas fini pour autant puisqu'il nous faut rentrer en Angleterre.

— Comment ? Rien n'est plus facile, il me semble !

— Mon pauvre garçon ! Comme si nos adversaires n'allaient pas comprendre sur l'heure que Harry Dickson s'en est mêlé et qu'il se trouve dans les environs. Mon protégé est à l'abri, mais je ne le suis pas.

Harry Dickson se tut et son élève raconta brièvement les péripéties de la journée ; quand il en vint à parler de Lady Crompton, le détective gronda.

— Elle a pris peur, et pour cause ; on a dû imputer l'histoire du faux ballon rouge à une faute de sa part. Elle a pris le large. On l'a rejointe et on s'en est débarrassé proprement. Le même sort nous attend, Tom, si nous n'avons pas la chance avec nous.

À travers les palissades de l'enclos, ils virent un peu de mouvement sur la place. Trois hommes se hâtaient vers la prison en faisant de grands gestes.

— Vous l'avez reconnu, Tom ?

— Mais non, je n'ai vu que des ombres !

— Mais quelles ombres ! C'est l'exécuteur des hautes œuvres et ses deux aides qui viennent raconter à la direction de la prison la fugue de leur affreuse machine !

Tout à coup, une auto aux phares resplendissants arriva en bolide et stoppa devant la sombre porte.

Un homme en descendit et comme il s'avavançait fébrilement vers la sonnette, il parut un moment dans la faible lumière des phares. Tom Wills poussa un cri et murmura un nom.

— Taisez-vous ! ordonna durement le maître, de pareils noms ne se prononcent pas ! Non, pas même devant les murs. Vous êtes Anglais, Tom !

Le jeune homme baissa la tête et ne souffla plus mot.

Mais un moment après, le détective se mit à rire.

— Ce brave... Nat, murmura-t-il. Tout est pour le mieux.

— Vous l'appellez Nat ?

— Pas moi, mais quelqu'un d'autre !

— Comment est-il ici ?

— Parce que je l'ai prévenu.

— Au diable, grommela Tom. Comme toujours, c'est beaucoup trop compliqué pour moi.

— Parlons d'autre chose, mon petit. Je m'étonne de ne pas encore avoir entendu vos questions au sujet de notre étrange rendez-vous d'aujourd'hui.

« C'est que, dans ma cervelle, se trouvent comme incrustés les plans de plusieurs centaines de villes du continent et d'ailleurs. C'est ce qui m'a permis de vous fixer un rendez-vous aussi précis. J'ai dû user, lors de notre séparation, d'un langage très bref, télégraphique presque, parce que je sentais l'ennemi très proche de nous.

L'homme que Dickson avait appelé Nat avait disparu à l'intérieur du pénitencier et son chauffeur quittait la voiture pour se diriger vers un cabaret dont les lumières luisaient au loin dans la nuit.

Le détective se précipita.

— Voici une première occasion qui se présente ! Vite !

— On barbote l'auto de Messire Nat ?

— Je lui en ferai mes excuses plus tard !

Harry Dickson avait bondit au volant et Tom à ses côtés ; l'auto démarra et fila en trombe à travers la petite ville obscure.

— Pourvu que l'on puisse s'en servir assez longtemps, opina craintivement le jeune homme.

Le détective ne répondit pas, mais son élève le sentait soucieux. Pour le moment, il donnait tous ses soins au véhicule.

Bientôt l'aiguille-témoin du compteur kilométrique atteignit le chiffre maximum.

La route filait toute droite et, à un certain moment, elle se mit à longer un remblai de chemin de fer. À leur gauche, une lumière rougeâtre étoilait l'horizon.

— C'est votre fameux convoi, Tom, ricana le détective, il a fait du chemin depuis son départ et je doute fort que la veuve puisse revenir à temps sur la place... Au diable, qu'est cela ?

C'était une lumière blanche, à présent, qui courait à toute vitesse sur la route, devant eux.

— Une moto... et je parie bien des choses que je connais le démon qui la pilote à une telle allure !

— Il veut rejoindre le train ! s'exclama Tom qui commençait à y voir plus clair.

— Ils sont donc au courant... déjà ! gronda Harry Dickson. Quelles créatures d'enfer ! Bénie soit l'auto de Mister Nat !

Il avait à peine dit cela que le pare-brise s'étoila.

— J'aime mieux cela, dit le détective avec un éclat sauvage dans la voix. Ils ont tiré les premiers. À nous, la revanche ; cette manœuvre me convient !

La moto roulait maintenant en retrait de la route, ne stoppant pas mais ralentissant sensiblement sa course.

— Prends le volant, Tom, et dépasse-les à toute allure !

Dans le faisceau des phares, on vit que les deux hommes prenaient leurs dispositions pour descendre de leur engin.

Mais l'auto fonçait déjà sur eux. Deux flammes jaillirent du côté de la moto et frappèrent le capot de la voiture. Harry Dickson se pencha légèrement hors de l'auto, levant la main. Tom Wills dépassa la moto comme un boulet, en même temps une forte détonation éclatait à ses côtés.

— C'est une grenade Mills, Tom... une des meilleures que nous possédions... À ce moment, il ne reste plus grand-chose de la moto et des deux assassins. Le train peut continuer son voyage.

Mais quelques minutes plus tard, Tom poussa un cri de colère.

— Nous n'avançons plus guère... là, nous sommes en panne !

— Ce sont les deux dernières balles de ces bandits qui nous valent ce contretemps, répondit Dickson, mais nous n'avons pas le temps de réparer l'avarie. Nous avons des jambes et nous devons nous en servir !

L'auto fut abandonnée à son sort et les deux détectives s'avancèrent sur une route noire comme l'encre.

Au bout d'un quart d'heure de marche, le détective leva brusquement la tête.

— Entendez-vous, Tom ?

— Quoi... ce sont eux ?

— Non, c'est elle plutôt... c'est la mer !

On entendait parfaitement le bruit monotone du ressac sur la plage et bientôt une terne clarté apparut au bout du chemin.

— Nous voici devant une route barrée, dit sombrement le jeune homme.

— Pas tant que cela !

— Tiens, fit soudain Tom Wills, il y a une lumière devant nous.

Ils se dirigèrent de ce côté et bientôt les formes d'une villa solitaire se dessinèrent dans le noir.

Harry Dickson grogna d'aise.

— C'est un poste de garde-côtes, dit-il, je crois que nous ferons bien d'y chercher un asile passager !

Mais son élève le retint.

— Maître, regardez donc, sur la plage, devant vous : un avion !

Harry Dickson ricana.

— Décidément, nous n'avons pas fait appel en vain à la chance !

Il s'était approché de l'appareil mais soudain, se rejeta en arrière.

— Ne touchons pas à cela, Tom ! C'est sacré !

— Pourquoi ?

— Je crois que vous l'apprendrez bientôt !

Il avait tourné le dos à l'aéroplane et, d'un pas fiévreux, se dirigeait vers la villa.

Il frappa à la porte qui fut aussitôt ouverte. Tom vit un uniforme français.

— Angleterre ! dit Harry Dickson et sans un mot l'homme s'effaça.

La lumière brûlait dans le salon où une salamandre ronronnait d'une douce flamme. Deux gentlemen se tenaient assis près d'elle ; ils se levèrent à l'entrée du détective et de son élève.

Harry Dickson s'inclina longuement devant l'un d'eux qui, après une seconde d'hésitation, s'approcha de lui.

— Majesté... murmura le détective.

Tom Wills chancela.

C'était le roi d'Angleterre.

6. La conspiration fantastique

— Mr. Dickson ? demanda le roi.

— Sire, répondit le détective, nous attendons encore quelqu'un.

— En effet.

Le roi se tourna vers l'autre gentleman qui se tenait immobile, assis près du feu et le présenta.

— Le duc de Chelsham, mon cousin. Harry Dickson s'inclina.

Un long silence tomba, que personne ne rompit.

Enfin, de la route, monta le bruit d'une automobile lancée à toute vitesse. Puis des coups ébranlèrent la porte et un troisième gentleman roula à l'intérieur de la villa plutôt qu'il n'y entra.

— Dieu merci, j'ai vu que l'avion royal était encore en place, s'écria-t-il, mais figurez-vous qu'on m'a dérobé mon auto. Alors, j'ai dû en emprunter une à un fonctionnaire de l'endroit.

Tom reconnut, en effet, le petit homme qu'on appelait Nat.

Celui-ci reconnut à son tour les détectives et son visage se rembrunit.

— Les agents de police, grommela-t-il ; allons bon, il fallait bien mêler ces gens à l'affaire !

— Le comte Warwolk, mon cousin, présenta le roi.

— Sire, répondit le détective, nous nous connaissons.

— Certainement, nous nous connaissons, riposta aigrement Warwolk, et pourquoi ne nous connaîtrions-nous pas, je me le demande ?

— Allons, Nat, dit le roi d'un ton conciliant, ne vous chameillez pas, dites-moi plutôt si...

— Tout est en ordre, je suppose que Mr. Dickson y est pour quelque chose.

— Tout l'honneur en revient à mon élève, Tom Wills, répondit doucement le détective.

— Attendez-vous encore quelque chose, Mr. Dickson, demanda le roi ?

— Votre bon plaisir, Majesté, pour parler enfin.

Le roi hésitait visiblement.

— Soit, dit-il d'une voix sourde, parlez, Mr. Dickson. Personne n'est de trop ici pour entendre...

Il regarda du côté de Tom Wills en hésitant visiblement. Harry Dickson le rassura en déclarant :

— Mon élève a joué un grand rôle dans cette affaire, Majesté, et surtout dans son étrange dénouement.

D'un geste simple, le souverain pria les deux détectives de prendre place. Chelsham et Warwolk se tenaient immobiles à côté du feu, les regards dans la flamme. Harry Dickson commença, parlant lentement, d'une voix volontairement voilée.

— Dans l'entourage de Votre Majesté vivait un seigneur portant un des plus grands noms du pays, d'une belle intelligence et d'une grande culture.

« Ce que presque tout le monde ignorait, c'était qu'un accident vulgaire, une chute de cheval, le mit un jour à deux doigts de la mort.

« Ceci arriva dans un endroit désert de l'Ecosse et les familiers du blessé gardèrent le silence à ce sujet.

« Ils avaient une raison : le gentilhomme guérit de corps mais non d'esprit ; la chute avait occasionné de graves lésions cérébrales.

« Elles ne ternirent pourtant pas son intelligence, mais y provoquèrent des troubles fort étranges.

« Ami des sciences positives d'abord, il se tourna aussitôt vers les sciences occultes, mais il le fit clandestinement. Il se cacha pour s'entourer de nécromans, de kabbalistes, de magiciens de toutes espèces.

« Un jour, un des astrologues à son service tira son horoscope et lui déclara entre autres insanités :

« — Vous êtes de sang royal et le trône vous attend. Mais un de vos ancêtres est mort sur l'échafaud, par ordre du roi, et son ombre demande toujours vengeance de l'opprobre, du fond de la nuit éternelle où elle erre. Il faut qu'un homme de sang royal, très proche du roi, meure d'une semblable façon par votre faute, qu'il ait la tête tranchée par le bourreau... Vengez-le et, un jour, le trône sera vôtre.

« Le gentilhomme occultiste crut aveuglément ces horribles sornettes. Il fouilla d'anciennes chroniques et découvrit que l'astrologue avait dit vrai quant à la mort honteuse et tragique de son lointain aïeul.

« Dès ce moment, son dessein était fermement arrêté.

« Cet homme était riche et intelligent ; il eut tôt fait de s'entourer de courtisans qui non seulement épousèrent son idée fixe, mais poussèrent à sa réalisation, gagnés eux aussi par la trouble possibilité de satisfaire leurs ambitions.

« Et leurs manigances prirent bientôt l'allure d'une véritable conspiration. Restait à trouver la victime.

« Un être proche, très proche de Votre Majesté, avait depuis sa jeunesse quitté la cour et ses fastes pour se retirer dans une humble retraite.

« Original, intelligent mais taciturne et obstiné, il vivait dans

Londres même, gagnant sa vie comme horloger et se faisant appeler Barnabé Jess. En réalité, il se nomme...

— Non, intervint le souverain, ne le dites pas, je ne le veux pas !

Harry Dickson s'inclina et, sur un nouveau geste du roi, continua son récit.

— Le conspirateur, que j'appellerai désormais le fou, car c'est un fou, savait tout cela. Il vit dans ce solitaire une victime toute trouvée, prédestinée même. Et depuis, il chercha par tous les moyens à le faire périr sur l'échafaud, mais seulement là où les condamnés à mort ont encore la tête tranchée.

« Tout le mystère est là, Majesté !

« Vous avez bientôt appris, Sire, que Barnabé Jess était traqué d'une manière mystérieuse, dont vous ignoriez pourtant la raison. Vous-même, vous m'avez donné, par l'entremise du comte Warwolk, l'ordre de le protéger contre des ennemis invisibles et pourtant redoutables.

« Mais... Barnabé Jess était un original, comme je vous l'ai dit, et, très souvent, j'ai dû le protéger malgré lui.

— Comment avez-vous appris la vérité ?

— Il m'a fallu beaucoup de temps pour l'apprendre, bien qu'au fond elle fût moins compliquée qu'on eût pu le croire, Sire, mais Barnabé Jess n'a jamais rien fait pour m'y aider. C'était un fataliste qui se soumettait d'avance à son sort, quel qu'il pût être.

« Dès que mes ennemis sentirent que ma protection devenait réellement efficace, ils tournèrent leurs armes contre moi.

« Ils étaient en nombre ! Ils possédaient des ramifications partout et, la politique aidant, ils se croyaient certains de votre chute et de l'avènement du félon, dont pourtant ils ignoraient la folie.

— Vous connaissez cet homme ?

— Certainement, Sire, car il a commis des imprudences, mais dès que j'eus la conviction qu'il dirigeait ses étranges manœuvres contre Barnabé Jess, sachant qu'il était fou, je commençai à entrevoir des lueurs de vérité. Alors, je cambriolai son château, un de ses châteaux, et j'y découvris, parmi un arsenal de sorcier digne du Moyen Âge, tous les fils de la singulière conspiration.

— Et ce château..., murmura Sa Majesté.

— Se trouve à Barnes !

Le comte Warwolk bondit comme un tigre.

— Sale flic ! Mon château se trouve à Barnes !

Le roi s'était levé, pâle, les traits bouleversés par une douleur immense.

— Warwolk... Nat... vous... Oh, ce n'est pas possible !

Mais le détective leva la main.

— Attendez, Sire, je n'ai pas tout dit, le duc de Chelsham possède

également un château dans cette région.

Tous se retournèrent, horrifiés, vers Chelsham.

Il continuait à regarder le reflet rouge de la salamandre, sans faire un geste, la tête légèrement penchée sur la poitrine.

— Nick, s'écria le roi, parlez donc.

Chelsham garda le silence.

— Nick ! répéta le souverain.

Harry Dickson lui posa doucement la main sur le bras.

— Inutile, Sire, le duc de Chelsham ne vous entend plus. Il y a dix minutes qu'il est mort.

— Il s'est empoisonné ! s'écria Warwolk.

Harry Dickson secoua tristement la tête.

— Non, mais Dieu a eu pitié de lui ; une congestion cérébrale, due sans doute à la violente émotion de me savoir au courant de son effroyable secret, l'a foudroyé.

Le roi se couvrit le visage de ses mains tremblantes.

— Je désire rester seul avec lui, murmura-t-il, ce fut mon ami d'enfance, mon compagnon de jeux, je l'appelais Nick... que Dieu ait pitié de sa pauvre âme !

*

Ainsi finit ce que le biographe appelle « la conspiration fantastique ».

Peu de choses de cette affaire ont transpiré dans le public.

De sévères sanctions furent prises contre les alliés de Sir Chelsham, qui aboutirent toutes à l'exil.

Quelques-uns n'ont pas gardé le silence qu'il aurait fallu, et c'est pourquoi Harry Dickson ne s'est que mollement opposé à laisser figurer ce récit parmi ses aventures.

Il faut certes avouer qu'il contient des lacunes, mais Harry Dickson s'est toujours refusé à les combler.

Comme il s'agit surtout d'attaques directes contre sa personne, entreprises par des conspirateurs haut placés, il est dans son droit et on ne peut lui reprocher son silence.

Nous savons que Barnabé Jess a repris son métier d'horloger, mais il ne le pratique plus à Londres, ni même en Angleterre.

De temps à autre, Harry Dickson s'offre un voyage assez lointain : il va rendre visite à son ancien protégé, qui n'a plus besoin de sa vaillante garde, à présent, mais est resté un de ses amis les plus dévoués.

FIN

LE DÉCAPITÉ VIVANT

Comme son biographe achevait la lecture du récit précédent, Harry Dickson lui dit d'un air détaché :

— Oui, et cela suffit, mais puisque nous sommes au chapitre tragique des exécutions capitales, laissez-moi vous raconter la plus étrange sans doute de celles que relatent les annales criminelles, et où je jouai un rôle.

« C'était en 189..., et j'étais encore bien jeune ; je faisais à cette époque un séjour prolongé en France.

« J'avais suivi attentivement, dans une petite ville de l'Est, le procès d'un jeune homme accusé d'avoir assassiné une voisine.

« Les preuves étaient accablantes, pourtant j'y découvris des lacunes. J'en fis part à l'avocat de la défense, mais il ne put en faire un usage utile. L'homme – un certain Arnould Pouchet – fut condamné à mort.

« Je ne me désespérai pas, car il me restait encore assez de temps pour me mettre au travail et faire éclater au grand jour l'innocence du condamné. Mais j'avais compté sans l'imprévisible.

« Quelques semaines plus tard, je tombai malade : j'avais contracté de violentes fièvres paludéennes, en allant chasser dans les marais. Pendant des jours, je luttai contre la mort et, le danger passé, je restai plongé dans un état de prostration telle que mes médecins craignirent pour ma raison.

« Jugez de mon angoisse quand, aux premiers jours de ma convalescence, j'appris que le recours en grâce d'Arnould Pouchet était rejeté.

« Je sautai hors du lit et me fis conduire, en voiture, à la ville voisine où Pouchet était détenu dans la prison municipale.

« Une nouvelle terrible m'y attendait : Pouchet serait exécuté à l'aube prochaine !

« Il était six heures du soir ; dans un demi-tour d'horloge, le crime légal, car c'en était un, serait consommé.

« Je télégraphiai à Paris, mais hélas, je ne possédais pas encore toutes les preuves nécessaires et surtout je ne jouissais pas encore, à ce moment-là, d'un bien grand crédit auprès des autorités judiciaires.

« On me répondit en retour... par un refus de surseoir à l'exécution.

« Il était huit heures. J'étais seul, sans amis, dans une ville étrangère. Mais quand je dis sans amis, j'exagère car, au cours de ma

maladie, j'avais reçu les soins d'un médecin, celui précisément qui était attaché au service de la prison où se trouvait Arnould Pouchet.

« J'eus avec lui une conversation d'une heure.

« À dix heures, le bourreau et ses aides vinrent présenter leurs lettres de créance au directeur de la prison, puis ils allèrent prendre un peu de repos dans une auberge voisine.

« C'était un jour de foire et il y avait beaucoup de monde dans la petite ville. J'entends encore la musique des limonaires et des carrousels à vapeur, je revois les lumières violentes des tentes et le remous de la foule qui se promettait, pour l'aube, une autre fête...

« À quatre heures, les bourreaux dressèrent la guillotine, puis on procéda au réveil du condamné et à sa dernière toilette.

« À cinq heures, il quitta sa cellule, mains liées, pieds entravés, et le sinistre cortège s'achemina vers le greffe où devaient avoir lieu les formalités de la levée d'écrou.

« Comme celles-ci s'accomplissaient, les lumières s'éteignirent brusquement. On accourut avec des lanternes, des lampes, des bougies, bref tout un attirail d'éclairage de fortune.

« On s'aperçut alors que le condamné à mort s'était évanoui aux mains des bourreaux.

« Le médecin l'examina.

« — Il n'est qu'évanoui, dit-il, il serait inhumain de le tirer de cet état, l'exécution peut avoir lieu.

« Les aides du bourreau durent le transporter jusqu'à la guillotine. Rapidement, l'exécuteur des hautes œuvres fit fonctionner le déclic et le couperet s'abattit. « Justice » était faite !

« Le médecin se pencha sur l'affreux panier à moitié rempli de son et constata le décès. Le corps fut transporté dans un fourgon vers le cimetière voisin où l'inhumation eut lieu.

« La famille ayant réclamé le corps, celui-ci n'échoua pas à l'amphithéâtre de médecine.

« Deux mois plus tard, je parvins à obtenir la révision du procès et l'innocence d'Arnould Pouchet fut reconnue.

« On réhabilita sa mémoire...

« Et Arnould Pouchet revint d'Angleterre en France !

« Eh bien, oui...

« En passant par le champ de foire, j'avais vu un musée de figures de cire dirigé par deux Anglais, les meilleurs prestidigitateurs que j'aie jamais connus. Ils acceptèrent d'essayer le plus formidable tour de passe-passe qui fût : escamoter un homme.

« À l'aide d'un narcotique puissant, le véritable bourreau et ses aides furent endormis à l'auberge. Quand ils se réveillèrent, le soleil était haut dans le ciel. Alors ils comprirent avec terreur qu'ils avaient manqué leur exécution.

« Mais je leur fis croire que, par une fantaisie d'original, j'avais pris leur place avec deux de mes amis.

« Le crurent-ils vraiment ? Je n'en sais rien, mais ils admirent que le plus prudent était de se taire. Ce qu'ils firent.

« Maintenant, voici la marche de l'étrange substitution.

« J'avais pris la figure du bourreau, et mes deux prestidigitateurs celui de ses aides. Nous avions habillé une des poupées de cire comme le sont les condamnés à mort à leurs derniers instants et nous lui avions même donné une certaine ressemblance avec Pouchet.

« Avec une habileté fabuleuse, l'un de mes aides « passa » la poupée de cire à l'intérieur de la prison et la dissimula sous un voile noir, comme ceux que les illusionnistes emploient pour escamoter un homme sur la scène.

« Quand les lumières s'éteignirent, je me trouvais aux côtés de Pouchet et je lui fis une piqûre au bras, qui eut pour effet de le plonger dans un évanouissement subit. Il disparut immédiatement sous le voile noir et la poupée de cire prit sa place.

« L'exécution terminée, mes aides retournèrent à la prison, pour discuter avec le greffier et enlever la caisse à outils qu'ils avaient eu soin de laisser à l'intérieur de la geôle : Pouchet endormi.

« Sans eux et sans leur adresse, sans l'aide du médecin, j'eusse été impuissant, je l'avoue.

« Cette histoire, à mon avis, peut faire pendant à celle qui précède, où je joue également le rôle accablant d'un homme seul qui met des bâtons dans les roues de la Justice, roues qui ne tournent pas toujours rond, comme vous le savez.

FIN

LE STUDIO ROUGE

1. Comment le studio rouge fut découvert

L'angoissant mystère du studio rouge date de l'époque, toute récente, où la municipalité de Londres décida de faire démolir un complexe d'immeubles vétustes dans le torve quartier d'Houndsditch. Les démolisseurs menaient l'ouvrage bon train, car les entrepreneurs devaient terminer les travaux à date fixe, sous peine de lourdes amendes. Les vieilles demeures avaient aux trois quarts disparu, quand les ouvriers se heurtèrent à un énorme bloc de maçonnerie qui résista à l'acier des pics et des pioches.

Déjà, on parlait de se servir de dynamite, quand les archéologues, mis au courant, s'imaginèrent pouvoir découvrir les fondations d'une vieille abbaye dont les archives parlaient, peu ou prou, mais parlaient tout de même. Le département des travaux publics subit l'assaut de ces gentlemen redoutables, opiniâtres entre tous, et une trêve de plusieurs semaines fut imposée aux démolisseurs, pour permettre aux amateurs d'antiquités de faire quelques recherches sur les lieux.

Après des explorations minutieuses, des mensurations précises, des palabres aussi savantes que nombreuses, les intéressés se trouvèrent acculés à une solution peu ordinaire.

Le cube de maçonnerie s'enfonçait profondément sous terre ; il avait été construit à l'aide de matériaux aptes à défier les siècles et remontait, selon les uns, au XIII^e, selon les autres, au XII^e siècle. On ne décelait en rien l'usage auquel il avait pu être destiné et, chose curieuse, il ne présentait aucune ouverture. Les entrepreneurs, consultés, supposèrent qu'on se trouvait devant un bloc de moellons sans aucun creux.

Mais les archéologues s'obstinèrent. Une fois que ces gens tiennent une proie, ils ne la lâchent guère : ce n'est un secret pour personne.

Il faut ajouter que des hommes en vue s'étaient tout à coup entichés de cette pierraille multisentenaire et, de ce fait, elle fit les frais de conférences et de mémoires que lui consacrèrent ces amis du passé.

Sir Eli Handowe, dont on connaît les travaux réputés sur les XII^e et XIII^e siècles, tant du point de vue historique qu'architectural, s'était

mis à leur tête. Il était parvenu à constituer une ligue de protecteurs qui avait pour but de sauver définitivement du pic ou de la mine ces briques séculaires. Parmi ces gloires, ou du moins ces renommées, on relève les noms de Gregory Surbass, docteur en histoire, professeur à Kings College ; Eliphas Silversmith, l'artiste peintre de grande réputation, attaché au département des arts du British Museum ; James Doomstetter, archéologue amateur et riche mécène ; Lord Athelstane Cobwell, professeur et auteur historique ; Sebald Linkins ainsi qu'une dizaine de personnalités de second ordre mais de valeur reconnue.

Ceux qui ont suivi, dès le début, cette affaire énigmatique (il est vrai qu'ils ne sont pas légion) se souviennent des discussions passionnées que cette lourde trouvaille suscita dans ces milieux éclectiques.

Le docteur Surbass tenait à « son abbaye » et essayait de faire admettre par ses confrères, sans trop apporter de preuves à l'appui de sa thèse, qu'en des temps lointains s'élevait, à cet endroit, une petite abbaye dite de Saint-Berran.

À quoi, son collègue Sebald Linkins répliqua ironiquement :

— Très bien, cher confrère, fabriquez des abbayes. Ce n'est pas si difficile, après tout. Mais pour ce qui est des saints... Qui donc est ce bienheureux Berran ?

Surbass ne sut que répondre et fut déclaré battu.

Après d'interminables séances, on se serait rallié au désir général de faire enclore ce vénérable bloc et de prier la commission des monuments publics de le déclarer tabou, si le détective Harry Dickson n'avait assisté à l'une des dernières assemblées.

Harry Dickson était assez intimement lié avec Lord Cobwell et avait souvent assisté, avec autant d'intérêt que de plaisir, aux causeries instructives que ce gentleman aimait organiser pour des groupes d'amis et d'amateurs.

— J'aimerais bien jeter un coup d'œil sur l'objet de tant de controverses, avait-il déclaré à son ami.

Ce dernier avait accepté avec joie de le piloter sur le chantier de Houndsditch abandonné par les ouvriers.

Le détective fit le tour du puissant polyèdre, écoutant attentivement les explications que lui fournissait son cicérone, tâtant d'une main distraite les moellons graniteux qui, après tant de siècles, revoyaient la lumière du jour et, tomba soudain en arrêt, comme un pointer qui sent une bécassine embusquée dans les roseaux.

— À quelle date remonte cette construction souterraine, Sir Athel ? demanda-t-il.

— Je crois que le docteur Surbass a raison quand il l'estime du XIII^e siècle au moins, déclara Lord Cobwell. En effet, mon cher

Dickson, les bâtisseurs de ces âges lointains se servaient souvent de fine fleur de farine pour leurs mélanges constructifs et, en tout cas, de farine de seigle.

Harry Dickson poussa la pointe de son canif dans un des interstices, gratta et regratta si bien qu'il finit par enlever quelques parcelles d'un ciment pulvérulent qu'il examina avec grande attention.

Lord Cobwell le vit hocher la tête et l'entendit murmurer quelques mots indistincts.

— Ne seriez-vous pas tout à fait d'accord avec ce bon docteur Surbass ? demanda-t-il en souriant.

— Pas pour ce qui concerne cet angle de la maçonnerie, dit le détective. Voici un mortier excellent, j'ose le dire, mais qui ne doit rien à nos blondes céréales, Sir Athel, ni aux constructeurs du temps des croisades : il est tout ce qu'il y a de moderne.

— Par exemple ! murmura Lord Cobwell.

Harry Dickson ramassa une pierre calcaire qui traînait à ses pieds et qui, faisant office de craie, lui servit à tracer sur le flanc raboteux des pierres de taille, un rectangle haut de cinq pieds et large de trois.

— Regardez, Lord Cobwell, les pierres que j'ai enfermées dans ce tracé rectangulaire : elles sont vieilles, soit, mais elles sont d'une autre nature que celles qui ont servi au reste de cette construction. Alors que ces dernières sont d'un beau porphyre pur, comme on n'en emploie plus guère de nos jours, celles que mon tracé isole sont du grès à enclaves, d'emploi courant dans certaines bâtisses modernes.

— Qu'en concluez-vous ? demanda Sir Athelstane, vivement intéressé par la tournure que prenait l'entretien.

— Que ce rectangle est une porte murée et qu'il se pourrait fort bien qu'il y ait quelque chose derrière ce mur improvisé ! répondit nettement le détective.

Il n'en fallut pas davantage à Lord Cobwell pour convoquer tous les membres de la ligue qui, de commun accord, décidèrent de faire appel aux bons offices des ouvriers démolisseurs.

Pics et ciseaux à froid suivirent fidèlement les lignes dessinées à la craie par Harry Dickson et, bientôt, les premières pierres s'ébranlèrent.

Tout à coup, un des outils, manié avec un peu plus de force s'enfonça et disparut dans le vide. On entendit le bruit étouffé de sa chute.

— Il y a un trou derrière le mur ! s'écria l'ouvrier.

Et, aussitôt, ses compagnons se mirent à l'ouvrage avec une ardeur accrue.

Les pierres tombèrent une à une et une ouverture sombre se dessina.

— Laissez passer quelques minutes avant qu'on s'y hasarde,

conseilla le détective. L'espace, là derrière, est sans doute fort restreint et l'air qui y stagne peut parfaitement être vicié et dangereux à respirer. Qu'entre-temps on apporte des lanternes.

— Si vous voulez revendiquer le risque et l'honneur, Mr. Dickson ? dit Sir Cobwell en tendant à son ami un fanal allumé.

L'ouverture était suffisamment grande pour laisser passer un homme et, élevant la lanterne au-dessus de sa tête, Harry Dickson plongea dans les ténèbres.

Il traversa un couloir très étroit où il dut marcher tête baissée et qui, brusquement, fit un coude.

Celui-ci franchi, la clarté de la lanterne se heurta à une surface rougeâtre, incertaine.

— Une draperie ! murmura le détective avec étonnement.

Il toucha, du doigt, une étoffe épaisse comme du feutre et si lourde qu'il lui fallut faire un effort pour l'écarter.

— Approchez, cria-t-il à ceux qui l'attendaient dehors. L'air n'est pas balsamique ici dedans, mais il n'offre aucun danger à respirer... Venez, je crois que nous allons trouver du nouveau.

Du nouveau ! C'était peu dire devant le spectacle qui s'offrit aux archéologues quand ils eurent suivi Dickson, spectacle qu'on ne se serait pas attendu à trouver au sein d'un séculaire bloc de maçonnerie.

Derrière la draperie de feutre rouge s'ouvrait une chambre carrée, d'une hauteur de douze pieds, aux murs nus et lisses. Le sol était complètement couvert d'un tapis épais de la même consistance que la draperie.

Il y avait des meubles : une large table rectangulaire, lourde et massive, entourée de sept sièges grossiers. Au milieu de la table se trouvait une grande lampe pansue, dont le système rappelait celui des anciennes lampes Carcel. C'était tout. Mais ce qui étonnait surtout, c'était que tout y était d'un rouge uniforme, un rouge excessivement vif. Un enduit écarlate, luisant comme une laque, donnait cette teinte aux murs, au plafond et aux meubles ; cette même couleur se répétait sur la lampe, mais non par le truchement d'un enduit.

Harry Dickson fit apporter des lanternes supplémentaires et procéda aussitôt à un examen approfondi des lieux.

Les autres le laissaient faire, muets, frappés de stupeur devant tant d'inattendu.

Enfin, le détective déposa son fanal à côté de la lampe éteinte et se mit à donner les explications que tout le monde attendait de lui.

— Il n'y a pas d'autre issue à cette pièce que la porte et le passage par où nous nous sommes introduits, déclara-t-il.

« Les meubles, qui semblent grossiers, ne le sont pas ; ils sont plutôt massifs, mais construits avec un soin absolu. Leur bois est d'une essence rare que je ne puis encore préciser. Le tissu dont sont faits la

draperie et le tapis est une sorte de feutre, différent toutefois de celui qui s'emploie couramment chez nous. La peinture est une laque pétrifiée, très précieuse, d'une épaisseur et d'une résistance inhabituelles. Quant à la lampe, elle est taillée dans un bloc de jade rouge, substance rare, coûteuse, et d'une espèce que l'on ne retrouve que dans les bibelots, d'immense valeur, de la dynastie chinoise des Ming.

— Pourtant, rien ne décèle ici la mode chinoise, objecta le docteur Surbass.

— Je vous le concède volontiers, docteur, répondit le détective, et je vous en dirai même davantage : tout ceci est furieusement moderne et ne date que de quelques années, tout au plus.

— À qui et à quoi cette étrange chambre a-t-elle pu servir ? murmura Lord Cobwell.

— L'homme ici présent qui connaît le mieux le vieux Londres est certainement le professeur Sebald Linkins, dit Harry Dickson. Peut-être pourra-t-il nous dire quelle construction s'élevait à cet endroit précis.

— Certainement, je le sais, s'écria Mr. Linkins d'une voix grinçante comme une vieille lime. Je prétends même le savoir fort bien mais cela ne nous servira pas à grand-chose, soyez-en certains. C'était une sale bâtisse, une maison-caserne où habitaient, tant bien que mal, une centaine de familles, dans des logements affreux qu'on leur louait à la petite semaine. Elle a été désaffectée depuis plus de quatre ans, par mesure d'hygiène. Ce ne sont évidemment pas des locataires de ce genre qui ont dû se servir de ce studio rouge !

— Évidemment, répéta Harry Dickson tout songeur.

— Messieurs Doomstetter et Silversmith, qui sont des collectionneurs et des sinologues, pourront peut-être nous apprendre quelque chose au sujet de cette chambre même ? suggéra le détective.

Les deux gentlemen interpellés secouèrent la tête.

— Comme vient de le dire le docteur Surbass, rien ne révèle ici la mode chinoise, affirmèrent-ils. Certes, le jade rouge et, peut-être, l'enduit de laque sont d'origine chinoise, mais c'est absolument tout. L'orfèvrerie qui rehausse la lampe est un travail moderne et européen.

— En tout cas, déclara Lord Cobwell, la trouvaille est d'importance et il importe qu'elle soit soigneusement gardée.

— Ceci est d'ordre pratique et raisonnable, acquiesça le docteur Surbass. Ces objets sont d'une valeur inestimable. Je propose qu'une équipe d'ouvriers soit affectée à sa surveillance, cette nuit, et forme autour du bloc de maçonnerie un cordon protecteur. Quelqu'un de nous restera sur place, je veux bien être celui-là.

— Et pourquoi ne serait-ce pas moi ? s'écria aigrement le professeur Sebald Linkins. Mon honoré confrère désire sans doute

avoir toute une nuit à lui pour se livrer, ici, à une enquête profitable.

Le docteur Surbass haussa une épaule méprisante.

— Soit, que ce soit mon confrère Linkins qui sacrifie son sommeil, accepta-t-il. Demain, nous reprendrons la discussion.

— Et l'on discutera plus longtemps qu'aujourd'hui, ricana le grincheux Linkins.

On convint d'une heure matinale pour se retrouver sur le chantier d'Houndsditch. L'équipe de garde prit ses positions de nuit et le professeur Sebald Linkins, après avoir réclamé l'apposition immédiate d'une légère clôture de planches devant l'ouverture, se retira dans le studio mystérieux, avec une lanterne suffisamment garnie d'huile pour brûler toute une nuit.

*

Les membres du club arrivèrent presque en même temps que Harry Dickson, le lendemain matin, tant chacun avait hâte de se replonger dans le mystère de la veille.

Les hommes de l'équipe les reçurent en bâillant.

— Le professeur Linkins n'est donc pas encore venu prendre l'air ? leur demanda Sir Cobwell.

Le contremaître frotta ses yeux lourds de sommeil.

— Je suppose qu'il dort encore. Vous voyez bien qu'il n'a pas encore poussé la porte, répondit-il avec un gros rire. Mais ce doit être un drôle de corps, votre professeur Pickles ou comment l'appeliez-vous ?

— Pourquoi donc ?

— Au milieu de la nuit, il s'est mis à chanter... mais à chanter si drôlement que cela vous donnait le mal de mer.

— Oui, ajouta un des hommes, c'était bizarre, comme dit le patron... On ne peut pas dire, pourtant, que c'était vilain, mais cela vous rendait tout chose... je ne sais pas expliquer. Heureusement, ça venait de loin et ça n'a pas duré longtemps. Il doit avoir des trous dans la voix car il a poussé une ou deux notes qui vous faisaient grincer des dents, comme lorsqu'on rabote une pierre de marbre sans la mouiller suffisamment.

— Pourtant, vous devez être habitués à des bruits semblables, sur les chantiers de construction, dit Harry Dickson.

— Tiens, fit le contremaître, étonné, c'est juste ce que vous dites là, gov'nor... mais je le maintiens : cela faisait mal à entendre et tous nos hommes ont hurlé comme des chats.

Un des assistants frappait déjà les planches à coups de poing, en appelant le professeur par son nom.

Personne ne répondit.

Légèrement inquiet, Harry Dickson arracha la clôture et se fit donner une lampe. Il s'enfonça immédiatement dans l'obscurité du passage en appelant Sebald Linkins : il n'obtint pas de réponse.

Comme il approchait de la tenture rouge, il heurta du pied un objet métallique : c'était la lanterne du professeur dont les vitres étaient en pièces. D'un geste nerveux, le détective écarta la lourde draperie et la lumière de son fanal éclaira le studio rouge.

Le professeur Sebald Linkins était là... si, toutefois, on pouvait reconnaître encore le savant dans la créature au masque fou qui se tenait immobile sur l'une des chaises.

Ses bras s'étiraient en longueur sur la table ; le buste s'y reposait à moitié ; les yeux révulsés jaillissaient littéralement des orbites tandis que la bouche s'ouvrait sur une grimace démesurée, atroce à voir.

Harry Dickson, le premier réflexe d'horreur surmonté, intima à ses compagnons l'ordre de se tenir hors de la chambre mystérieuse et examina le cadavre. Deux minces filets de sang coulaient des oreilles, si minces qu'on aurait dit deux lignes tracées à l'encre rouge sur la cire des joues ; du front et du nez, une abondante sueur avait dû fluer, laissant des traces sur l'enduit laqué de la table.

Le détective fit le tour de la pièce, cherchant en vain la trace révélatrice d'une présence coupable en ces lieux : il n'y en avait pas.

Il appela Sir Cobwell et eut avec lui un bref entretien.

— Du sang-froid, du calme, ordonna-t-il, c'est ce que vous allez exiger de vos amis, Sir Athel. Sommes-nous devant un crime ?... Mon instinct le dit, mais rien ne le prouve encore. Le cadavre de l'infortuné Linkins devra être autopsié sur l'heure ; la police viendra immédiatement et prendra la garde de ces lieux.

L'examen du cadavre fut confié au médecin légiste, le docteur Miller, une vieille connaissance à qui Dickson accordait le plus large crédit.

Le résultat en fut aussi étrange que décevant.

— Toutes les réactions d'une peur formidable sont présentes, déclara le médecin légiste au détective. Pourtant, ce n'est pas cela qui a pu tuer Linkins mais bien une fantastique hémorragie cérébrale, tellement intense que je n'avais jamais pensé qu'il pût en exister de pareille.

— Et le malheureux est mort foudroyé...

— Non, il a passé par les affres d'une brève mais combien horrible agonie. Tous ses muscles sont tordus, comme s'il avait subi je ne sais quel infernal supplice. Non, je n'ai jamais rencontré de cas pareil, je vous le jure !

Trois volontaires veillèrent la nuit suivante dans le studio tragique et Harry Dickson se joignit à eux.

La consigne était de rester tout le temps en contact avec l'équipe

policière du dehors en donnant, de trois en trois minutes, un signe vocal.

La nuit se passa sans anicroche.

Le lendemain, les meubles furent transportés dans un cabinet spécial du British Museum, sous la garde particulière d'Eliphas Silversmith. L'ouverture dans le bloc de maçonnerie fut murée.

Deux jours plus tard, une formidable explosion ébranla le quartier : le fameux bloc avait été partiellement anéanti et, de la chambre rouge, il ne restait plus trace.

Ce fut vraiment par miracle que les hommes de garde autour de l'étrange trouvaille s'en tirèrent avec d'insignifiantes blessures.

Cela permit à Harry Dickson de les soumettre à un interrogatoire serré.

— Non, nous n'avons rien vu... pas un chat... pardon, nous ne dirions pas la vérité, un chat, nous en avons vu un, en effet ; en tout cas, cela ressemblait à un chat..., mais il a filé comme un éclair entre les pierres.

Telle fut la déclaration du brigadier de service, et les autres policiers de garde la corroborèrent.

Harry Dickson se trouvait seul, sans point d'appui, devant le plus complet des mystères.

2. Trois visiteurs

L'affaire de la tragique et mystérieuse chambre rouge s'ébruita avec une vélocité et une passion dont d'aucuns doivent encore se souvenir. Cette tapageuse publicité, comme c'est souvent le cas d'ailleurs, au lieu d'apporter une aide utile à l'enquête, ne fit que compliquer les choses.

Les hypothèses les plus saugrenues furent émises par les journaux les plus graves, jusqu'au moment où un obscur hebdomadaire reprit, pour son compte, une théorie assez rabâchée et largement assaisonnée de fantaisie : celle du culte rendu secrètement, dans de nombreux grands centres d'Europe, à la diablesse Mélanie Balder[2].

Oui était cette Mélanie Balder ? Il est difficile de donner des précisions à ce sujet. On la savait luciférienne, c'est-à-dire l'incarnation partielle du démon, vivant quelque part dans le vaste monde, comme une femme adulée et respectée, sinon crainte. On citait même des têtes couronnées... Pendant les huit jours qui suivirent l'explosion d'Houndsditch, la table de travail de Harry Dickson se couvrait, à chaque courrier, de lettres, d'esquisses, de grimoires, de révélations dues à des pratiques de magie noire ou rouge, dont aucune vraiment ne méritait de retenir l'attention du détective. Le huitième jour, peu après le déjeuner, un visiteur sollicita un entretien urgent et fut introduit.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, gros et rougeaud, habillé à la façon d'un campagnard aisé. Il eut quelque peine à aborder la question qu'il désirait traiter avec le détective.

— Mon nom est Murdoch Blossom, dit-il, je suis éleveur et cultivateur à Maidstone, dans les environs de Bradford. J'ai lu dans les journaux tout ce qui se rapportait à la singulière affaire du studio rouge et de Mélanie Balder, une femme bien plus singulière encore.

« Je ne comprends pas grand-chose à ces diableries et sans doute je n'y attacherais aucune créance, n'était une histoire assez peu ordinaire qui me regarde de près. Il y a trois ans, je reçus la visite d'un gentleman de Londres qui me demanda de lui envoyer régulièrement des poules noires. Peu importe qu'elles fussent grasses ou maigres, de telle ou telle race, mais il fallait, avant tout, que leur plumage fût d'un noir parfait. Il n'y aurait pas de discussion sur le prix des volailles.

« Le marché fut conclu et, dans les premiers temps, je dus envoyer la marchandise en consignment, à Liverpool Station, au nom de Mr.

Brooker. Après, je fus prié de l'envoyer directement à un certain Mr. Lamy, habitant Cutler Street, n° 18c, dans Houndsditch. Le paiement se fit toujours correctement. Il y a un an environ, le dernier se fit attendre. Je ne voulais pas faire de rappel de crainte de froisser de bons clients mais, comme mes affaires m'appelaient à Londres, je décidai de passer moi-même dans Cutler Street. À l'adresse indiquée, je trouvai une maison de chétive apparence, sous-louée en chambres et en appartements. Je m'enquis auprès du concierge d'un certain Mr. Lamy et j'appris que le gentleman en question avait déménagé depuis plusieurs semaines sans dire où il se rendait.

« Le concierge était bavard et se plaignait fort d'avoir perdu un locataire bon et tranquille comme Mr. Lamy.

« Il me fit même voir l'appartement que ce dernier avait occupé : une suite de trois jolies chambres très claires et qu'il louait à un prix vraiment raisonnable. Les pièces étaient vides et propres. Une seule chose y avait été oubliée, c'était un morceau de cire à cacheter, d'un beau rouge brillant, posé sur un coin de la cheminée.

« Machinalement je jouai avec ce bout de cire et la couleur m'en parut si attrayante, qu'avec l'agrément du concierge, je le mis en poche.

« Depuis, j'ai voulu m'en servir pour cacheter des lettres mais je découvris que ce n'était pas de la cire et qu'elle ne brûlait pas plus qu'une pierre. En lisant le *Sunday Chat* dont je suis un fidèle abonné, j'ai lu des considérations très curieuses ayant trait à l'affaire qui vous préoccupe en ce moment. On y parlait de pratiques de magie ancienne où le sang répandu de volailles noires jouerait un certain rôle.

J'ai pensé alors à mon client d'antan et également au morceau de substance rouge que j'avais conservé. Je vous l'apporte ; il vous sera peut-être plus utile qu'à moi-même.

Murdoch Blossom défit un paquet qu'il tira de sa poche et tendit au détective un petit cylindre, gros comme un pouce, d'une magnifique couleur écarlate. Harry Dickson s'en saisit. Il ne fut pas long à constater que la substance était d'une nature semblable à celle de l'enduit dans la chambre rouge.

— Pouvez-vous me décrire, aussi minutieusement que possible, l'homme dont vous avez un jour reçu la visite à Maidstone, Mr. Blossom ? demanda-t-il.

— Certainement, bien qu'il n'offrît rien de remarquable. C'était un petit homme, bas sur pattes, très maigre et myope comme une taupe, puisqu'il portait de grosses lunettes convexes. Il parlait avec difficulté, comme quelqu'un qui souffre de l'asthme et est proche d'une crise. Il était très mal habillé, mais pas pauvrement. Il ne m'avait pas dit son nom, mais quand je refis la même description au concierge, je pus facilement conclure qu'il s'agissait de son locataire,

Mr. Lamy.

« Le gardien de la maison me raconta également que Mr. Lamy était un petit rentier mais qu'il corsait ses revenus en jouant au voyageur de commerce, ce qui l'obligeait à de fréquents déplacements. Il ne pouvait dire à quel commerce son locataire se vouait mais à certaines odeurs qui flottaient parfois dans son appartement, il aurait juré qu'il s'occupait de produits pharmaceutiques. Il ne recevait jamais de visite et payait ponctuellement son terme.

Murdoch Blossom se tut et Harry Dickson commençait déjà à le remercier, quand le campagnard reprit :

— Je dois vous avouer, Mr. Dickson, que ceci n'est pas le seul but de ma visite, qui a un caractère plus intéressé que vous ne pourriez le croire.

« Je n'aurais pas entrepris le coûteux voyage de Bradford à Londres, si autre chose n'avait été en jeu et, notamment, ma sécurité personnelle.

« Deux jours après la mort de ce pauvre gentleman qui passa la nuit dans l'ancre de la magie, comme les journaux l'appellent, je reçus une lettre de Londres. Elle ne contenait qu'une feuille de papier pliée en quatre et portant ces mots dactylographiés : *Oubliez Mr. Lamy et les poules noires, si vous tenez à la vie.*

« D'ailleurs, la voici.

C'était une simple enveloppe commerciale et le papier avait été arraché à un gros bloc-notes d'un usage très répandu, vendu à bon compte dans les moindres papeteries.

Les caractères semblaient appartenir à une machine américaine, Remington ou Underwood, assez usagée, vu l'usure des lettres e, a, h, v et des chiffres.

Le détective la mit de côté sans mot dire et Mr. Blossom, en se redressant, ajouta :

— C'est mal me connaître, Mr. Dickson, que de procéder envers moi par des menaces : je suis un ancien soldat colonial de l'armée des Indes.

Le détective lui serra chaudement la main.

— Voilà ce qui s'appelle parler, cher Mr. Blossom, dit-il d'une voix cordiale ; je suis toujours heureux d'avoir affaire à un homme ! Vos renseignements me sont précieux, plus peut-être que je ne puis me rendre compte pour l'heure. Il est surtout intéressant de savoir que la maison de Cutler Street, dont vous parlez, appartient au complexe d'immeubles qui a été démoli à Houndsditch.

« Maintenant, permettez-moi de vous poser quelques questions.

« Avez-vous une idée de la raison pour laquelle ce Mr. Lamy s'est adressé à un éleveur de volailles de Bradford au lieu de se fournir chez un de vos confrères moins éloigné de la métropole ?

Murdoch se mit à rire.

— Mais oui, mais oui... le bonhomme ne voulait que des poules noires, complètement noires. Cette variété, qui n'est qu'occasionnelle dans les autres établissements, ne l'est pas tout à fait chez moi.

« En revenant des Indes, j'ai rapporté des œufs d'une géline appelée, à tort ou à raison, poule tibétaine. Elle vit à l'état presque sauvage dans les plaines herbeuses proches de l'Himalaya. Il n'y a pas de variété meilleure pour obtenir des croisements robustes, résistant aux nombreuses maladies propres aux gallinacés, notamment la pépie et la morve. Quelques spécimens ont pu éclore dans mes couveuses et je suis arrivé à conserver la race, à travers de nombreux tâtonnements. Pourtant, je dois avouer que sur quinze et souvent vingt gélines, je n'en obtiens qu'une d'une couleur parfaitement noire.

Une expression de vif intérêt se peignit sur le visage du détective en apprenant ce que Mr. Blossom lui racontait avec simplicité, en s'excusant presque d'énoncer des choses aussi banales.

— Puis-je savoir dans quelles régions de l'Inde vous avez servi ? demanda-t-il à son visiteur.

— J'ai d'abord été versé dans le bataillon d'administration de Calcutta mais ensuite, à cause de ma santé, on m'a envoyé à Simla, dans les montagnes.

Il bomba légèrement la poitrine.

— J'ai fait partie de l'expédition de Lord Bathurst, dans le Népal...

Harry Dickson se renversa sur son siège et regarda avec admiration cet homme simple qui pourtant avait vécu dans l'ombre de la gloire.

— Le Népal... le royaume interdit, voisin de l'Himalaya ! Il y a fort peu de Blancs qui y soient arrivés, il me semble.

— En tout et pour tout, deux cents, depuis que l'Angleterre est maître de l'Inde, affirma Mr. Blossom en souriant.

Ils prirent congé sur une dernière manifestation de mutuelle estime et Harry Dickson se frotta longuement les mains.

« Les poules noires... les gélines tibétaines... le Népal... Eh ! une satanée terre de magie, sur la foi de mes lectures... Mais tout ceci est bien vague encore. »

— Qu'y a-t-il de nouveau ?

Cette apostrophe, assez mécontente, s'adressait à Mrs. Crown, sa gouvernante, qui venait de pousser la tête par l'entrebâillement de la porte.

— C'est un monsieur qui se nomme comme une bouteille de stout Bass ou quelque chose du genre. Il me paraît très impatient d'être reçu par vous, Mr. Dickson.

— Le professeur Surbass ? fit le détective, en cachant une forte

envie de rire. Introduisez-le donc, je suis bien aise de le voir !

L'honorable Gregory Surbass paraissait fort ému, et même en colère.

— J'accuse... s'écria-t-il quand il eut repris son souffle, j'accuse cet intrigant d'Eliphas Silversmith de vouloir garder, pour lui seul, les découvertes qu'il pourra faire aisément en étant maître absolu des objets enlevés au studio rouge ! Voici plusieurs jours que je le supplie de me les laisser voir, aux fins d'un examen minutieux, et il refuse !... Je vous dirai même davantage, Mr. Dickson, il refuse de me recevoir, ainsi que tout membre de la ligue protectrice que vous connaissez mieux que personne.

— Et qu'aimeriez-vous examiner, docteur Surbass ? demanda le détective.

— L'enduit rouge qui recouvre les meubles, qui est le même que celui des murs à jamais perdu, hélas, pour nos recherches.

— Qu'à cela ne tienne, répondit Harry Dickson en lui tendant le bloc de pseudo-laque que lui avait remis Murdoch Blossom.

Gregory Surbass poussa un rugissement de joie et pria le détective de lui prêter une forte loupe.

L'examen dura quelque temps mais, au fur et à mesure qu'il avançait, le docteur poussait des petits gloussements de joie.

— C'est bien cela ! jubila-t-il enfin. Mais savez-vous, Mr. Dickson, que c'est la chose la plus ahurissante du monde ?

— Non, je ne le sais pas, confessa le détective. Qu'a donc de particulier ce brimborion rouge ?

— Brimborion ! s'écria le professeur, scandalisé. Mais il y eut des gens – et il y en a sans doute encore aujourd'hui – qui auraient donné la moitié de leur vie pour en posséder une parcelle pas plus grande qu'un pois chiche ! C'est la pierre ématille ! Le fameux talisman nécessaire à toutes les pratiques de magie noire ou rouge qui se respectent !

Il se leva, arpena la chambre et se mit à parler comme s'il se trouvait devant un auditoire d'étudiants attentifs :

— La pierre ématille est une espèce d'hématite très rare, qu'on trouve, paraît-il, dans le nid des huppes, mais surtout d'une variété de huppes qui vivent dans les forêts hindoustanes. On n'en connaît que fort peu... Et voici qu'une chambre entière s'en trouve tapissée... oui, je dis bien : tapissée. La pierre ématille a la propriété de se dissoudre dans un liquide appelé « grand dissolvant » et dont la composition n'est connue que de quelques rares pratiquants de sciences occultes. Évaporée par l'action du feu, la solution prend la forme d'un colloïde brun qu'on peut couler dans des formes et qui, en durcissant à l'air, prend une couleur plus rouge encore et plus éclatante que l'ématille elle-même : on la nomme, alors, « pierre renforcée ». Comment les

bougres mystérieux qui ont construit l'inferral studio rouge sont-ils parvenus à se procurer un nombre aussi formidable de pierres ématilles ? Qu'on ne me le demande pas, je n'en sais rien !

— Et quelle serait la propriété magique de cette pierre ? demanda Harry Dickson d'une voix amusée.

— Ne vous moquez pas, Mr. Dickson. Tant d'événements terrifiants et incompréhensibles gravitent à travers l'histoire, autour de ce talisman diabolique par excellence ! Après certaines incantations, elle pouvait rendre leur propriétaire invisible, lui révélait les trésors cachés, facilitait les pactes avec les démons, donnait la puissance et aussi le pouvoir d'envoyer, à distance, la mort et la maladie à ses ennemis ; elle était même à la base des philtres d'amour les plus efficaces.

— De tout ceci, dit le détective, je retiens que le studio rouge a dû servir à des pratiques inconnues d'occultisme.

— C'est évident, et vous faites bien de dire : inconnues car, au point de vue de la magie, cette chambre écarlate doit avoir été un arsenal formidable, d'où devaient partir des forces mystérieuses.

« Ah ! Mr. Dickson, pourquoi laisser de tels instruments aux mains d'un Eliphas Silversmith ?

Harry Dickson le regarda avec une nuance de reproche dans les yeux.

— Que reprochez-vous à Mr. Silversmith, docteur Surbass ? demanda-t-il. C'est un peintre de grande réputation et un fonctionnaire dont le British Museum estime, à juste titre, les connaissances et l'intégrité.

— Billevesées, hurla l'irascible professeur. Eliphas Silversmith est un fourbe. Il mène une vie de patachon, c'est moi qui vous le dis ! Sans doute, pendant la journée on peut le trouver dans son magnifique atelier d'Holborn ou dans son cabinet de conservateur-adjoint au musée, mais la nuit... Il court la gueuse, Mr. Dickson, dans les plus bas quartiers de Londres, comme un vulgaire matelot en bordée. Il boit, il organise des orgies avec des gens sans aveu et... et... il est pourri de dettes, cet individu !

Le professeur Surbass s'arrêta, essoufflé et un peu inquiet aussi, d'en avoir tant dit.

— Je crains, murmura-t-il avec un peu de honte, que vous ne me considériez comme un triste calomniateur, Mr. Dickson, mais j'étais hors de moi en arrivant ici, du fait de l'insolent refus que j'avais essuyé de la part de Mr. Silversmith... Maintenant, je dois à la vérité d'ajouter que tout ce que je viens de vous dire sur son compte est exact et aisément vérifiable.

Harry Dickson réfléchit.

— La vie privée de Mr. Eliphas Silversmith ne nous regarde pas...

du moins pour le moment, dit-il lentement. Mais tout vient à point dans une enquête comme celle-ci. Par conséquent, je vous promets une discrétion absolue quant à ce que vous venez de m'apprendre sur le compte de ce... gentleman.

« Le refus que vous avez essayé ne se justifie pas tout à fait, je vous le concède, mais pour le moment, les meubles du studio rouge appartiennent avant tout à la justice. Vous venez de me donner des informations qui pourraient être précieuses, et je dois vous en remercier. Pourriez-vous m'indiquer des pratiquants sérieux et surtout honnêtes – j'aimerais dire « scientifiques » des sciences occultes dont vous venez de parler ?

Gregory Surbass se gratta le menton, d'un air perplexe.

— C'est assez difficile, ce que vous me demandez là... Tous ces gens se cachent. Seuls les charlatans font parade de leur faux savoir ; les véritables initiés, eux, professent une horreur sacrée de toute publicité. Pour ma part, je ne pourrais vous indiquer qu'une seule personne, mais je doute fort qu'elle réponde à un appel venant de vous, et...

Il hésitait visiblement.

— Promettez-moi de ne jamais me mêler à cette affaire, supplia-t-il, c'est-à-dire, de ne jamais révéler que le renseignement vient de moi. La personne est tellement haut placée..., mais il se peut que votre ami Lord Cobwell puisse exercer une pression sur elle, ou, du moins, sur sa bonne volonté.

— Tout cela vous est promis, docteur... Voulez-vous parler, à présent ?

— C'est la baronne d'Hock..., murmura Surbass.

— Diable ! La propre cousine...

— Oui, elle a du sang royal dans les veines. Vous savez bien que ses aïeux furent de la journée d'Hastings ! On dit..., murmura Surbass.

— Tant de choses, mais dites quand même ! invita Dickson en souriant.

— Que la baronne et la fameuse, la mystérieuse Mélanie Balder ne feraient qu'une seule et même personne !

Harry Dickson ne riait plus. Ses pensées voyageaient ; elles prirent bientôt une forme qui ne lui sembla pas rassurante, au premier abord.

La baronne Elisabeth d'Hock possédait une fortune prodigieuse. Elle était restée célibataire, malgré les offres de mariage les plus brillantes.

Supérieurement intelligente, mais se sachant laide et difforme, elle avait compris que toutes ces avances s'adressaient à ses millions plus qu'à sa personne. Aussi les prétendants avaient-ils été renvoyés sans ménagements.

Elisabeth d'Hock possédait, à Londres, un hôtel, vieux mais beau. Elle l'habitait rarement, lui préférant la hautaine solitude de son château et de ses vastes domaines des Cornouailles.

On la savait éprise d'art ancien et d'histoire. Mais elle se montrait revêche envers les autres savants en la matière, – et très avare.

— Comment savez-vous que la baronne se prête à des pratiques aussi... superstitieuses pour une femme d'une si haute culture ? demanda le détective au professeur Surbass.

Celui-ci manifesta quelque embarras.

— Il me coûterait de vous mentir au point où nous en sommes, Mr. Dickson, dit-il, tandis qu'une légère rougeur montait à ses joues parcheminées. Moi-même je me suis diverti... oui, diverti seulement, à ce genre de pratiques. Dans le département de la bibliothèque de Charter-House, qui est sous ma surveillance sont enfermés des livres fort rares traitant des sciences secrètes ; notamment une copie, partielle mais exacte, du Grand Albert et de la Clavicule du roi Salomon. On y trouve même des traités, rarissimes, fournissant une étude explicative de la partie hermétique des Védas, – la grande science hindoue.

« Un décret royal, datant de l'année 1660, défend la lecture de ces œuvres, et il est toujours en vigueur.

« Un jour, la baronne d'Hock est venue me trouver. Elle prétendait me faire outrepasser l'ordre royal et, naturellement, je refusai.

« — Adressez une requête à Sa Majesté, lui suggérai-je. Elle seule a le droit de vous donner une pareille autorisation.

« Elle a commencé par se moquer de moi, puis elle a fini par tempêter, menacer, se conduire comme une furie même, mais je tins bon... Alors...

— Alors elle passa aux promesses, acheva Harry Dickson.

Le professeur baissa honteusement la tête.

— C'est vrai... je les ai acceptées. Je n'ai que mes honoraires de professeur, qui ne sont pas brillants, et les livres d'histoire coûtent si cher.

« Je lui ai donné l'occasion de se documenter dans la partie interdite de la bibliothèque ; depuis, je sais que la baronne d'Hock est férue des choses de ce genre, comprenez-vous ?

Mrs. Crown frappa à la porte.

— Mr. James Doomstetter désire être reçu par vous, annonça-t-elle.

— Cet excellent Doomstetter ! s'écria Surbass avec enthousiasme. Ce n'est pas un savant, il s'en faut même de beaucoup, mais c'est un mécène, et comme il est généreux ! Les fourbes en profitent pour lui refiler des Vénus de Milo en carton-pâte et des toiles préraphaélites

fabriquées en série par les rapins de Soho, mais il ne se plaint jamais, même pas lorsqu'il apprend qu'il a été roulé. Je vais partir mais, auparavant, j'aurai grand plaisir à lui serrer la main !

Ainsi fut fait quand le riche collectionneur fut introduit.

— Je suis venu rendre visite à Mr. Dickson pour voir où on en était avec ce terrible studio rouge qui nous a donné à tous notre part d'émotion, dit Gregory Surbass en serrant la main de Mr. Doomstetter. Je parie qu'un même vent vous amène, cher ami ?

Le collectionneur, un petit homme à mine effacée et douceuse, hocha la tête d'un air embarrassé.

— Ne partez pas, Surbass, vous pourrez peut-être appuyer ma requête auprès de Mr. Dickson. J'étais venu pour acheter... hum... Je crois que c'est fort osé de ma part, mais vous savez que je ne vis que pour mes collections, et je payerai tout ce qu'il faudra...

— Dites donc, cher Mr. Doomstetter, invita le détective d'une voix aimable.

— Eh bien..., excusez-moi si ma prière vous semble trop audacieuse... je suis venu demander l'autorisation d'acheter les meubles du studio rouge !

3. La deuxième victime du studio rouge

Harry Dickson vit les deux visiteurs s'éloigner dans Baker Street, se donnant le bras comme de vieux amis, le professeur Surbass gesticulant, selon son habitude, Mr. Doomstetter opinant du bonnet et écoutant bien plus qu'il ne parlait.

Ce dernier s'en allait un peu déçu et attristé, car le détective lui avait fait entrevoir l'impossibilité d'acquérir les meubles pour le moment.

Il avait pourtant consolé l'un et l'autre en leur remettant un billet pour Mr. Eliphas Silversmith, insistant pour que l'interdiction de voir les objets mystérieux soit levée en leur faveur.

Ah ! Dickson était à cent lieues de prévoir que la fatalité le guettait, une fois de plus, au détour de la rue.

Les visiteurs partis, il s'était plongé immédiatement dans une recherche documentaire ardue. Ceux qui ont suivi d'assez près la carrière de Harry Dickson n'ignorent pas que le prestigieux détective bâtissait ses plus fameux succès sur un véritable travail de bénédictin.

Entre chien et loup, il fut tiré de son labeur par une furieuse sonnerie de téléphone.

C'était le sergent Carter de la police métropolitaine, affecté à la brigade de surveillance spéciale du British Museum, qui l'interpellait.

— Pourriez-vous venir d'urgence au musée, Mr. Dickson ? demanda le policier. Il y a quelque chose qui tarabuste le directeur général. Il a également invité le superintendant Goodfield à venir le trouver sans retard.

Mû par un mauvais pressentiment, le détective abandonna ses livres et se fit conduire en toute hâte au British Museum. Il arriva au moment de la fermeture des portes.

À peine avait-il traversé le premier couloir du département des bureaux que Goodfield arriva, tout affairé, à sa rencontre.

— Je crois que ce maudit studio rouge est encore une fois en jeu, maugréa l'excellent homme. L'adjoint du directeur général va vous recevoir à l'instant ; il est en conférence avec un secrétaire du Département des Musées, et je crois que l'entretien est plutôt orageux.

Harry Dickson s'approcha de la porte matelassée du cabinet directorial : il ne dut commettre aucune indiscretion pour entendre la voix furibonde du secrétaire morigénant son sous-ordre.

— Il faut que ces histoires finissent, monsieur le directeur, nous

en avons assez de retrouver chez les marchands de bric-à-brac de Cheapside des objets provenant des collections de ce musée, et provenant, notamment, des vitrines d'art qui sont sous la garde de Mr. Eliphas Silversmith !

— Ouais, grommela Goodfield, ce n'est pas notre faute si nous entendons sans écouter aux portes. M. le secrétaire a la voix tellement perçante !

Sur ces entrefaites, la porte verte s'ouvrit et le directeur-adjoint invita, d'un geste courtois, les policiers à entrer.

— Mr. Dickson..., commença-t-il, cherchant péniblement ses mots, et vous aussi, Mr. Goodfield, nous nous sommes décidés à vous faire venir...

— Au sujet des objets confiés à la garde de Mr. Silversmith et vendus chez les regrattiers de la City ? demanda narquoisement le détective. Mon ami Goodfield et moi, nous sommes un peu au courant, grâce au diapason extrêmement élevé de la voix de M. le secrétaire.

Celui-ci, un gros homme à la mine vulgaire, les regarda d'un air rogue, et finit par grogner :

— Hum..., ces choses ne sont pas très importantes, en somme, et c'est pour cela que j'ai élevé la voix sans penser à mal.

— Et ce n'est pas cela non plus qui m'inquiète outre mesure, dit à son tour le directeur, car les objets dérobés sont d'assez minime valeur. Néanmoins, il était de mon devoir d'en parler à Mr. Silversmith. C'est ce que je me proposais de faire ce matin. Je le convoquai, ici, à mon bureau, mais il ne vint pas. J'ai fait téléphoner chez lui, son domestique m'a répondu qu'il n'était pas revenu à son domicile. Cela non plus n'a rien de bien extraordinaire. Mais, par un garçon de salle, j'appris que, vers l'heure de midi, on a vu Mr. Silversmith quitter précipitamment le Département, accompagné de deux de ses amis que vous connaissez : Mr. Doomstetter et le docteur Surbass. Ni l'un ni l'autre de ces deux gentlemen n'est revenu, depuis, à son domicile. Sans doute, il n'y a pas lieu de s'alarmer outre mesure, mais... ah ! j'espère que nous n'allons pas nous trouver devant une nouvelle horreur !

— Qu'est-ce à dire ? demanda Harry Dickson, étonné devant cette brusque interjection.

— Vous connaissez mieux que personne le studio rouge de Houndsditch et les incompréhensibles meubles qui ont été confiés à notre garde, Mr. Dickson. Mr. Eliphas Silversmith les avait fait déposer dans une salle attenante à ses bureaux.

« Voici que, dans le courant de cet après-midi, un surveillant de ronde entendit un bruit étrange s'élever de ce cabinet : c'était une sorte de chanson aux notes tellement discordantes que l'homme dut s'enfuir en se bouchant les oreilles. Il ne revint que lorsque le silence

retomba. Alors, il frappa à la porte, sans toutefois recevoir de réponse.

« Il m'avertit un peu plus tard et je me rendis sur place. Je découvris que la porte était nantie de serrures nouvelles, très compliquées, et que les deux fenêtres donnant sur une des cours avaient été obturées à l'aide de lourds volets intérieurs, assujettis par de grosses barres de fer. L'affaire du studio tragique m'était trop fraîche dans la mémoire pour prendre des responsabilités sans avertir, au préalable, mes chefs directs. J'ai donc averti M. le secrétaire Chickens, qui a bien voulu se déranger personnellement et qui m'a enjoint d'avoir recours à vous, Mr. Dickson, et à la police officielle, avant de procéder à l'effraction du cabinet en question.

— Ne perdons pas une minute ! dit vivement le détective, en songeant à l'affreuse chanson que les ouvriers du chantier d'Houndsditch avaient entendue, eux aussi.

La porte était de chêne robuste et les serrures dignes d'une chambre forte de banque. Ordre fut donné à deux vigoureux surveillants de défoncer un des panneaux à l'aide de la hache et du marteau.

— Je me demande ce que l'on va trouver derrière, murmura Goodfield à l'oreille de son célèbre ami.

— Un mort, Goodfield... et quel mort ! répondit tout aussi doucement Harry Dickson.

Goodfield allait répondre, tout effaré par une pareille affirmation, quand le panneau attaqué vola en éclats.

Un des gardiens passa la main par l'ouverture et fit fonctionner les verrous mécaniques à l'intérieur : la porte s'ouvrit.

La salle était grande et la clarté du jour, qui filtrait à la partie supérieure des volets, était suffisante pour y voir. Après une brève recherche, un des employés trouva le commutateur et fit jaillir la lumière d'un plafonnier.

Les meubles rouges occupaient le coin le plus reculé de la pièce, et ce coin était encore rempli d'ombre. Pas assez pourtant, pour masquer la vision d'épouvante qu'il abritait.

Le directeur et le secrétaire d'État reculèrent en poussant des hurlements d'effroi. Harry Dickson fut seul à s'avancer vers la large table écarlate. Il venait de revoir l'horrible masque mortuaire de Sebald Linkins : les mêmes yeux révulsés, le même rictus d'abjecte terreur, la même double ligne sanglante zébrant les joues.

Mais ce n'était pas Sebald Linkins qui se recroquevillait hideusement dans la mort, c'était Gregory Surbass !

— Ah ! maugréa Dickson qu'une sourde fureur commençait à animer. Il ne sera pas dit que je ne trouverai rien aujourd'hui !

« À vous tous, je demande du calme et du sang-froid, dit-il d'une voix ferme. Un crime a été commis, car un fait aussi épouvantable ne

se répète pas aussi fidèlement sans une intervention intelligente.

« La mort de Gregory Surbass remonte à plusieurs heures déjà, car le corps est glacé et la rigidité, cadavérique. Pourtant un de vos surveillants, monsieur le directeur, a vu le professeur s'éloigner sur le coup de midi en compagnie de Messrs. Silversmith et Doomstetter ?

— C'est moi-même, intervint l'un des gardiens. Et je me suis fait la remarque que, pour des messieurs d'un âge aussi respectable, ils couraient bien vite. Pourtant, je ne puis dire par où ils se sont éloignés.

Harry Dickson examinait la table. Alors que dans le studio souterrain elle était nette et vierge de toute souillure, ici, une légère couche de poussière la recouvrait. Le détective y releva de larges traînées dues, sans aucun doute, aux gestes d'agonie du professeur, mais soudain ses yeux s'agrandirent : l'index du mort était fortement souillé de poussière grise et semblait désigner quelque chose sur la surface rouge de la table.

C'était un mot écrit malhabilement, formé de quatre lettres tremblantes : *bath*. Qu'avait voulu dire le docteur Surbass par cet ultime appel graphique ? Goodfield, qui avait vu presque en même temps que son ami, s'écria :

— Ah ! Voici une indication tout de même : Bath, c'est une station balnéaire très fréquentée près de Bristol. Nous allons dépêcher quelques inspecteurs dans ce patelin, mon cher Dickson !

— Je n'y vois pas d'inconvénient, murmura le détective, mais que cela ne nous empêche pas de chercher plus avant.

Doucement, avec des gestes respectueux, il déplaça légèrement le mort ; un objet menu tomba par terre avec un bruit mat : c'était un carnet de notes relié en cuir noir.

Le détective s'en empara et vit le nom de Surbass gravé au feu dans le cuir de la couverture. Le cahier était nouveau et seule, la première page portait quelques mots tracés au crayon : « Ematille – Népal – Miroir D – Elisabeth. »

Harry Dickson se souvint de la conversation qu'il avait eue, le matin même, avec le professeur Surbass ; ce dernier y avait parlé assez longuement de la singulière pierre magique qu'il estimait provenir de l'Hindoustan, mais il n'avait pas cité la région interdite du Népal.

Mais, au cours de la visite qui précéda la sienne, le nom de ce lointain et mystérieux royaume avait été prononcé à plusieurs reprises par Mr. Blossom. Quant au miroir D, il n'en avait pas été question.

Par contre, Surbass avait parlé de la baronne d'Hock dont le prénom était Elisabeth... Tout cela, Harry Dickson le nota mentalement.

Or, il était évident que ces notes brèves avaient été prises par Surbass après son départ du home de Harry Dickson.

Deux faits nouveaux avaient donc dû se produire pour le docteur Gregory, deux faits qui valaient la peine d'être notés par lui et qui avaient trait au Népal et à un certain miroir D.

Harry Dickson continua son raisonnement : dans l'intervalle qui sépare son départ de Baker Street et l'instant tragique de sa mort, il ne semble pas que le docteur ait vu d'autres personnes que Messrs. James Doomstetter et Eliphas Silversmith – du moins, des gens assez érudits pour lui donner des renseignements qu'il ne semblait pas connaître au moment de son entrevue avec moi.

Mais James Doomstetter, pour être un fervent collectionneur, n'est pas un érudit : reste Silversmith.

Et Silversmith, en dehors de ses connaissances d'art, pouvait-il passer pour un initié aux pratiques secrètes des sciences occultes ?

Harry Dickson ne le pensait pas et déjà, il voyait le cercle vicieux fermer sa courbe fatale autour de son raisonnement, le laissant sans résultat.

À cette seconde, se produisit l'événement qui devait bouleverser cette théorie échafaudée à la hâte.

Perdu dans ses pensées, le détective leva les yeux au plafond, les laissa errer jusqu'au moment où ils se posèrent sur l'espace vide laissé entre le haut d'une des fenêtres et la partie supérieure du volet.

Un crépuscule violet y obscurcissait l'étroit pan de ciel et, dans cet interstice, livide sur le fond assombri, un visage hagard s'enchaînait. Tout d'abord, le détective ne vit que les yeux horrifiés, démesurément ouverts, et le front pâle comme la cire mais, presque aussitôt, il lui parut que le regard angoissé de ce visage s'adressait plutôt à lui, Dickson, qu'à la scène d'épouvante même.

Mais Goodfield, lui aussi, avait vu. Il s'élança vers la fenêtre dont il arracha littéralement le panneau de chêne. La croisée s'ouvrit sur la cour sombre et, plus loin, une porte claqua.

— Au galop ! hurla le superintendant, il ne faut pas qu'il nous échappe !

— L'assassin ! crièrent le directeur et le secrétaire Chickens.

Les gardiens franchirent le rebord de la fenêtre et s'enfoncèrent en courant dans la nuit, accompagnés de Goodfield qui s'était lancé au pas de course. Harry Dickson n'avait pas bougé, son front s'était barré de lourdes rides et, tout bas, se parlant à lui-même, il murmura :

— Pourvu qu'ils ne le rattrapent pas !

Au bout d'un certain temps, les gardiens et Goodfield revinrent, essoufflés et bredouilles.

— Au diable, l'assassin vous a échappé ! glapit Mr. Chickens.

— Nous croyons plutôt qu'il s'agit d'un surveillant un peu trop curieux, riposta Goodfield, d'une voix lasse. Je n'ai fait qu'entrevoir sa tête et je ne pourrais le reconnaître. En tout cas, un assassin ne se

conduirait pas d'une façon aussi stupide !

— Très juste, Goodfield, approuva Dickson. Ce qui fit taire Mr. Chickens.

Les instructions d'usage furent données : le cadavre du pauvre Surbass serait envoyé à l'Institut de médecine légale et la salle aux meubles rouges mise sous scellés jusqu'à prochain ordre.

— J'ai une nuit de travail devant moi, déclara Harry Dickson en prenant congé du directeur et de Mr. Chickens.

Il regagna Baker Street sans mentionner le visage apparu au haut de la fenêtre, ce visage qu'il avait reconnu : celui de Murdoch Blossom.

*

Harry Dickson achevait de donner ses instructions à son élève, Tom Wills.

— Il nous faut retrouver deux hommes et cela dans le plus bref délai : Eliphas Silversmith et Murdoch Blossom.

« La recherche du premier vous incombe, Tom. Les indiscrétions de feu le docteur Surbass nous ont fait connaître la seconde vie que mène cet artiste doublé d'un érudit. Il est donc très probable qu'il se soit enfoncé dans la jungle des bas quartiers de la ville qui semblent lui être familiers.

« Il n'est pas tard et vous avez un peu de temps pour faire le point.

« Selon les dires de Mr. Chickens, des objets enlevés au musée ont été mis en vente chez les revendeurs de Cheapside et de Whitechapel... Optons pour ce dernier quartier. Je vous laisse la bride sur le cou, vous êtes assez habile pour mener cette recherche à bien.

« Doomstetter m'intéresse moins pour l'heure. D'ailleurs, je ne lui connais aucun point d'attache, en dehors de son domicile où il n'est pas revenu.

« Quant à moi, voyons si ma bonne étoile voudra bien que les chemins de Murdoch Blossom et les miens se croisent cette nuit.

Ils se séparèrent sur une cordiale poignée de mains.

Nous suivrons d'abord Harry Dickson.

Le détective musa quelque temps par les rues remplies de monde, puis il se dirigea vers Bedford Square et longea Montague Street, noire et désertée. Devant lui, l'énorme bâtisse du British Museum formait une immense tache de ténèbres, à peine étoilée par les fenêtres illuminées des divers corps de garde. À la fin, il frappa, d'un doigt discret, à l'une d'elles et une ombre se profila derrière les vitres.

— Sergent Carter, appela doucement le détective, faites-moi entrer sans que personne ne s'en aperçoive !

Le policier baissa un moment la lumière et ouvrit vivement la fenêtre.

— C'est antiréglementaire, mais quand il s'agit de vous, Mr. Dickson...

— Pouvez-vous quitter votre poste, Carter ?

— Non, ceci est sévèrement interdit !

— Aussi, je ne vais pas vous demander de désobéir à la consigne, mais je vois que votre poste communique par téléphone avec les différents corps de garde des surveillants. Qui est de service à la station hindoue ?

— C'est le gardien Slattebox, un bon garçon mais bête comme une huître.

— Aime-t-il prendre un verre ?

Carter se mit à rire.

— Un verre ? Non, mais parlez-lui de deux ou de trois et même davantage. Il estime que lorsqu'il boit peu, cela lui fait du mal.

— Donnez-lui un coup de téléphone, jouez au couard : dites-lui que le crime d'aujourd'hui vous a tapé sur le système et que la solitude vous pèse. Ajoutez qu'il vous serait impossible de boire votre whisky sans une compagnie honorable et divertissante.

— Très bien, répondit le sergent, j'ai toujours en réserve une pinte de brandy de bonne qualité, est-ce suffisant ?

— Oui, attendez que je vous aie quitté avant de sonner... Merci de tout cœur, Carter, et à charge de revanche !

Harry Dickson sortit de la chambre et se cacha dans une des niches qui foisonnent dans les murs des corridors d'enceinte.

Quelques secondes plus tard, il entendit la grêle sonnerie du téléphone et, quelques minutes après, le pas feutré de Slattebox.

Quand il entendit les verres s'entrechoquer, à l'intérieur du corps de garde, il prit sa course par les interminables vestibules noyés d'ombre.

C'était un fameux labyrinthe, mais le détective connaissait ses moindres recoins. Aussi, la maigre et avare lumière des veilleuses, brûlant de distance en distance, lui fut-elle suffisante pour guider ses pas dans le noir.

La section hindoue du British Museum est un musée en elle-même et comporte un nombre considérable de salles et de cabinets. Les rares lanternes grillées qui y étaient allumées semblaient de tristes feux follets perdus dans une nuit de campagne, mais un clair de lune brouillé, filtrant par les hautes baies, permettait au détective de se diriger sans trop d'hésitation. Non sans éprouver un sentiment de malaise, il se glissa entre les formes menaçantes des dieux de l'Inde : Ganeça semblait brandir une trompe meurtrière hors de son coin feutré de ténèbres ; Hanuman, la divinité simiesque, grimaçait

atrocement au clair de lune et Kâli agitait ses bras multiples comme une pieuvre monstrueuse...

Soudain, le détective fit halte à l'entrée d'une salle latérale où la lumière d'une lampe de secours, voilée de bleu, éclairait tant bien que mal l'inscription murale : Népal.

C'était une pièce en rotonde, au dôme vitré ; le cône de lumière qu'il diffusait faisait sortir de l'ombre des maquettes en relief, des tableaux, des fresques admirablement coloriées, des fauves empaillés, et d'innombrables vitrines remplies d'objets étincelants.

Harry Dickson s'avança à pas de loup vers le centre de la rotonde, sortit de sa poche un paquet assez volumineux qu'il dissimulait et le déposa sur une des tables à maquettes.

Puis, sans se retourner, il rebroussa chemin jusqu'au corps de garde, où il se blottit dans la même niche d'ombre.

Un instant plus tard, un chat miaula longuement.

— Allons, Slatterbox, dit la voix de Carter, il est temps de retourner à votre poste car, d'ici un quart d'heure, le surveillant-chef pourrait faire sa ronde.

Le gardien sortit et retourna à la section hindoue, d'un pas guilleret. Après avoir vivement remercié le sergent de police, le détective sortit par où il était entré. Il se trouva de nouveau dans Montague Street.

4. La nuit singulière

Trop souvent, en matière de police, on confond hasard, instinct et chance, à moins qu'on veuille y introduire un terme assez frelaté en pareille occurrence : le flair.

Le flair policier n'existe pas, quoi qu'en disent les auteurs du genre, mais il se peut que ce nom idiot ait pu s'appliquer à une faculté spéciale, se développant au long de sa carrière, chez le policier averti.

Cette faculté, que les profanes apparentent à une sorte de sixième sens n'est, à vrai dire, qu'une résultante de l'exercice quotidien du raisonnement, de la logique, de l'application rationnelle de diverses méthodes, qu'elles soient inductives ou déductives.

Le biographe de Harry Dickson, en rédigeant les mémoires de ce dernier, a pu constater souvent que le célèbre détective arrivait maintes fois, sans se donner apparemment beaucoup de peine, à découvrir tel ou tel point névralgique d'une cause.

Chance, hasard ou bien le fameux « flair » inventé par les ignorants ?

Non : « mnémotechnique » est un terme plus approprié. Les anciennes causes servent beaucoup les causes nouvelles et, quand Dickson affirmait que le mémorial du crime se présente souvent comme une chaîne de raisonnements et de faits, tel un livre de géométrie euclidienne, il formulait une vérité profonde.

Tom Wills n'avait pas été en vain à la dure école du maître et, en de nombreuses circonstances, cette faculté l'avait servi.

En se rendant, ce soir, dans Whitechapel – ou dans ce qui restait de torve de ce quartier, naguère sombre entre tous –, il n'hésitait pas trop sur l'itinéraire à suivre. Il savait que les regrattiers, assez audacieux pour mettre en vente des objets dérobés aux musées d'État, n'étaient pas nombreux et que, parmi eux, il y avait un tri à faire. Le coquin le plus averti du genre était certainement Oswald Metra, surnommé Mickey Mouse, vieux métèque madré, capable de vendre son propre père pour de l'argent ou pour tout autre avantage. Mickey habitait une fort coquette boutique de Raven Row ou, plutôt, d'une de ces petites rues adjacentes qui portent pour tout nom celui de l'un ou de l'autre de leurs cabarets.

La taverne la plus fameuse, voisine de la maison de Mickey, portait l'enseigne du *Vieil Hollandais*, ce qui fait que la rue avait pris le nom de « rue du Vieil Hollandais ».

Tom Wills y arriva au moment où l'usurier-receleur-prêteur-sur-gages rajustait les volets de bois peint devant la devanture aux lampes éteintes.

— Ce cher Mr. Wills ! s'écria Mickey Mouse. Si jamais visite tardive m'a fait plaisir, c'est certainement la vôtre ! Qui dit Tom Wills, dit Harry Dickson. Je présume que mon célèbre ami n'est pas loin... Le verrai-je, au moins ?

— Qui sait ? répondit malicieusement Tom Wills. Lui et peut-être bien d'autres gentlemen encore, qui aiment fourrer leur nez dans les affaires d'autrui.

— Bah ! aussi longtemps qu'elles sont nettes et propres comme les miennes, ils n'ont rien à craindre pour leur nez, repartit le coquin avec aplomb. Entrez donc, cher jeune homme, et venez vous rafraîchir.

Tom accepta et suivit le vieux scélérat dans une charmante cuisine, toute luisante de céramique, où brûlait un feu clair et où brillait un adorable petit lustre à pendeloques de cristal.

— Un doigt de véritable kummel de Finlande, n'est-ce pas ? proposa Mickey.

La cave à liqueurs du regrattier était célèbre dans tout Londres et Tom accepta, non sans plaisir, la tulipe en verre de Bohême remplie de la claire liqueur parfumée.

— Qui cherchez-vous ? demanda tout à coup Metra.

Tom Wills secoua la tête.

— Il serait plus exact de dire « que cherchez-vous », répondit-il... Oh, peu de choses, en somme ; des babioles envolées du British Museum...

Mickey Mouse aspira longuement la fumée de sa pipe en terre rouge.

— Dans ce cas, ce n'est pas mon affaire... Dommage, j'aime rendre service à Mr. Harry Dickson et à ses amis.

— Pourtant, c'était une affaire à traiter sur le velours puisque le conservateur... négligent vient d'être suspendu de ses fonctions. Silversmith qu'il s'appelle.

Mickey Mouse ne tiqua pas mais les jets de fumée se précipitèrent.

— Je pensais bien que, l'un ou l'autre jour, il se ferait pincer à cause de sa vie de bâton de chaise, murmura-t-il sentencieusement. Personnellement, je n'ai jamais traité avec lui et vous m'en voyez fort aise, Mr. Wills.

— Oh, repartit le jeune homme avec insouciance, ce n'est pas tant de lui qu'il s'agit, en vérité, car je crois qu'il s'en tirera avec une punition administrative. Mais il n'en va pas de même pour son satellite, vous savez bien, hein, l'infect petit bougre qui lui tient compagnie dans ses sottes débauches, vraiment indignes d'un homme

comme lui.

Tom Wills avait lancé cette parole à tout hasard, guettant la réaction. Elle vint, plus puissante que ne l'avait prévu l'élève de Harry Dickson. Oswald Metra, dit Mickey Mouse, faillit en laisser choir sa pipe en terre ; son visage devint d'une vilaine teinte terreuse et ses mains tremblèrent visiblement.

— Non mais... vraiment... balbutia-t-il, ne cherchant même plus à cacher son trouble extrême.

Le sort était jeté. Tom Wills décida de profiter de son avantage sur l'ennemi.

— Mickey, dit-il gravement, si je suis ici, c'est comme porte-voix du maître. Il n'ignore pas que vous lui avez été utile en plusieurs circonstances, et que vous pouvez l'être encore. Il ne désire pas que la police vous mette la main au collet, m'a-t-il dit, parce qu'en cette vilaine histoire, vous ne pourriez vous en tirer à votre avantage, comme par le passé...

C'était payer d'audace car Tom Wills ne savait vraiment que reprocher à Metra mais, avec une joie indicible, il s'aperçut qu'il avait mis dans le mille en parlant de cette manière.

Mickey Mouse semblait littéralement atterré et ne songeait nullement à se dérober. Il leva vers le jeune homme un regard de naufragé.

— Pourquoi Mr. Dickson n'est-il pas venu lui-même ? gémit-il. Avec lui, j'aurais été en sécurité.

Le mot frappa le jeune homme et il continua, avec plus d'assurance que jamais :

— Il faut croire qu'il considère, pour le moment, mon intervention comme suffisante pour vous tirer de là, Mickey.

— C'est juste... murmura l'usurier. Ne croyez pas, Mr. Wills, que je veuille vous sous-estimer, excusez-moi !

— Il n'y a pas lieu de vous excuser, mais il faut regarder le péril en face, continua Tom, d'une voix nette et un peu brutale. J'ai pour mission de ne vous quitter que lorsque vous serez en sécurité.

— Excellent Dickson ! s'écria Mickey. Brave Mr. Wills !

— Écoutez, dit le jeune homme, décidé à jouer le tout pour le tout. Vous connaissez certainement la valeur de l'expression « prendre le taureau par les cornes ». Le péril est certain pour vous, Mickey, et pas tant du côté de la police car, au fond, vous seriez plus en sécurité dans une cellule de prison que dans certains endroits de Whitechapel, à cette heure. Mais mon maître ne veut pas que vous alliez en prison, il faut donc trouver autre chose.

— Je suis votre esclave, gémit Metra, je ferai ce que vous me direz de faire.

Tom Wills approuva d'un geste de la tête et fit de grands efforts

pour se composer un visage grave et soucieux.

— Ah ! ces damnés sorciers modernes, continua Tom Wills comme s'il se parlait à lui-même. La grande difficulté, avec eux, c'est qu'ils ne se conduisent jamais comme le commun des mortels.

— Oh oui..., oh oui, se lamenta Metra.

— Si nous avons l'air de fuir devant eux, ils nous rattraperont, c'est évident. Telle est aussi la conviction de mon maître, Mr. Harry Dickson... Ah, je crois avoir trouvé, Mickey !

— Dites vite, Mr. Wills, car, à ce moment, cet imbécile de Silversmith et l'affreux singe que vous connaissez doivent déjà tenir leurs assises.

Wills consulta sa montre.

— La police ne sera pas dans les environs avant une heure, dit-il, imperturbablement. De ce côté-là, le temps ne nous fait pas défaut... Quant aux autres, je crois qu'à l'heure actuelle, ils doivent juger votre cas, Mickey !

Oswald Metra se couvrit le visage de ses mains tremblantes.

— Qui a pu faire cela ? pleurnicha-t-il. Je ne leur ai jamais fait de mal et je n'ai fait que les aider quand j'ai pu... J'ai toujours eu peur de ce monde, Mr. Wills, mais les temps sont si durs.

— N'avez-vous pas eu trop confiance en Mr. Doomstetter ? demanda légèrement le malin jeune homme.

Metra se tortilla comme une couleuvre et une expression de fureur terrifiée tordit son visage.

— Canaille, glapit-il... ah, Mr. Wills, je vois bien qu'il ne sert à rien de faire le malin avec la police, surtout quand Mr. Dickson s'en mêle !

— Un instant, demanda Tom, laissez-moi réfléchir.

Il sentait qu'il avait gagné le jeu, mais que la moindre erreur pouvait lui faire perdre tout le bénéfice de sa ruse. Il laissa se dérouler, comme un film devant les yeux vigilants de sa mémoire, toute l'affaire du studio rouge, du moins ce qu'il en connaissait.

Et, ici, nous sommes une fois de plus devant un de ces faits que d'aucuns veulent nommer « flair » et qui ne sont que les résultantes de la mémoire et du raisonnement. Une brusque idée venait de naître en son esprit : il se souvint de la nuit de garde dans le chantier d'Houndsditch, où les hommes d'équipe prétendaient ne pas avoir vu un chat ou, pour dire vrai, n'avoir entrevu qu'un chat.

— Ce soir, je me serais tenu dans le voisinage de Mr. Doomstetter, dit-il, si je ne craignais pas le chat...

Il partit d'un rire qui aurait pu excuser l'erreur, si elle avait été commise, mais décidément le jeune homme tenait le bon bout.

Oswald Metra poussa un véritable hurlement d'épouvante.

— Non, pas cela !... Ni vous ni moi n'en sortirions vivants !

— Je le sais bien, murmura Tom en laissant un frisson factice agiter ses épaules. Pourtant, ajouta-t-il – et c'est l'unique chose que le maître vous demande pour le moment, Mickey –, il faut que cette nuit... les chats – vous me comprenez – soient mis hors d'état de nuire.

— Je n'oserais jamais ! balbutia le regrattier.

— Et pourtant votre vie est en jeu, Mickey. Ne soyez donc pas pusillanime ! Voyons, y en a-t-il beaucoup de ces bestioles ?

Metra le regarda d'un œil hagard.

— Je ne sais, peut-être cinq..., peut-être six !

— Faites les boulettes, Mickey. Je suppose que vous avez ce qu'il vous faut.

Le regrattier se leva sans mot dire, fouilla dans le fond d'une armoire, en tira un flacon en verre bleu, puis il tira d'un buffet un petit hachoir rotatif et une livre de viande fraîche.

— Cela suffira-t-il ?

— La viande est bonne, mais le flacon ?

— Cyanure de potassium !

— Vous êtes un homme précieux ! À présent, allez me quérir dans votre boutique deux complets qui nous donneront l'air de deux charbonniers en bordée. Et, surtout, n'épargnons pas la suie sur notre visage !

Oswald Metra était complètement subjugué. Tom Wills, triomphant, se demandait pourtant jusqu'où sa ruse le conduirait.

Bientôt, les deux êtres qui se trouvaient dans la cuisine proprette ne ressemblaient plus en rien à ceux qui, quelques instants auparavant, y sirotaient un excellent kummel de Finlande ; c'étaient deux lamentables *donkeymen*, en cotte bleue et grosse vareuse, au visage plaqué de suie et de charbon qui se disposaient à partir. Le jeune détective n'avait aucune idée du chemin qu'il allait devoir parcourir, mais il se confiait, désormais, à sa bonne étoile...

— Marchez devant moi, Mickey, ordonna-t-il, et gardez la distance d'au moins trois ou quatre pas. Faisons ceux qui ont trop bu... et, surtout, ne craignez pas une attaque de derrière, je protège la retraite et j'ai ordre de me servir de mon revolver, si c'est nécessaire.

Ces mots énergiques décidèrent Metra à prendre les devants et il sortit dans la rue ténébreuse où une petite pluie drue et glacée s'était mise à tomber. Il prit par un fouillis de ruelles obscures parallèles à Sidney Street, encore assez bruyante à cette heure tardive, et, en tout cas, encore fort fréquentée ; il traversa Commercial Road par l'endroit le moins éclairé et marcha délibérément vers la Tamise.

Dans Shadwell, il fit une halte précautionneuse, puis fit signe à son compagnon.

— Vous êtes certain qu'il n'y ait personne ? demanda-t-il

anxieusement.

— Vous savez bien qu'ils ne sont pas là pour le moment ! affirma Tom Wills à tout hasard et ne sachant pas de quel endroit il parlait.

La réponse parut suffisante à Metra et même rassurante, car il poussa un grognement de plaisir.

— Sans vous, sans Harry Dickson, jamais je n'aurais osé. Pourtant, le diable sait que j'aurais eu bien du plaisir à faire crever ces maudits monstres !

Ils s'avançaient le long d'un sinistre terrain vague, entouré de palissades aux trois quarts démolies. Au fond du terrain, une masure en ruines se dressait, branlante et tellement mal en point qu'elle paraissait vouloir s'écrouler, à chaque instant, sur le passant assez téméraire pour s'approcher d'elle.

— Le mur est derrière, murmura Metra, et, derrière le mur, le puisard où on les garde et où on les nourrit. Je n'oserais jamais y monter.

— Je le ferai à votre place, décida Tom Wills. Passez-moi le hachis.

La cabane croulante s'adossait à une haute muraille de briques, assez ravinée, pourtant, pour permettre à Tom Wills de l'escalader sans trop de péril.

Quelques minutes plus tard, il s'installait à califourchon sur la muraille.

— Les voyez-vous ? demanda Metra en tremblant. Seigneur, j'espère qu'ils ne sont pas habillés !

Tom Wills eut peine à retenir la question qui lui brûlait les lèvres : des chats habillés ?...

Mais un miaulement furibond détourna aussitôt son attention.

De l'autre côté du mur, s'étendait un jardin aux pelouses envahies par une ivraie luxuriante. Une de ces pelouses se creusait en entonnoir, au fond duquel le jeune homme vit d'affreuses lucioles vertes clignoter.

Il reconnut les yeux nyctalopes des chats et les félins, l'ayant aperçu à leur tour, donnèrent libre cours à leur colère impuissante.

— Mes agneaux, murmura Tom Wills, je ne sais pourquoi je vous voue à une mort certaine. Pourtant, j'ai l'impression que vous n'êtes pas des innocents et que je ne me rends pas coupable, à votre adresse, d'une irréparable erreur judiciaire. Tout en parlant, il jetait les boulettes de cyanure dans le puisard et assista, dans la pénombre, à la lutte rageuse des félins affamés.

Il s'apprêtait à descendre quand, dans la clarté lointaine d'un haut lampadaire électrique, il vit des ombres glisser devant les palissades et bondir par une brèche à l'intérieur du terrain vague.

Metra poussa un cri de terreur et se mit à courir.

Au même instant, plusieurs barres de feu jaillirent du groupe des ombres et le regrattier, percé de balles, roula sur le sol.

— Par l'enfer ! grinça d'une voix rauque un des inconnus penché sur le corps de sa victime, c'est cette satanée crapule de Mickey Mouse ! Au diable si j'y comprends quelque chose, il savait pourtant qu'il était ici en terre interdite !

— Était-il seul ? demanda une autre voix.

Tom Wills n'attendit pas son reste, il se laissa glisser de l'autre côté de la muraille et se trouva dans le mystérieux jardin. Au-delà du mur le colloque reprenait.

— Habille-t-on un des chats cette nuit ?

— Il paraît, et un fameux ! En l'honneur de notre ami Harry Dickson !

Les voix s'éloignèrent et Tom resta seul, perplexe et anxieux à la fois.

Au moment où il allait percer à jour un mystère dont il ignorait presque tout, on assassinait, sous ses yeux, l'homme qui allait en soulever le voile.

Il venait de tuer une demi-douzaine de matous hérissés, sans savoir pourquoi, et d'un autre côté, il entendait parler comme d'une suprême menace d'un chat habillé à l'intention du maître.

Il décida de s'éloigner du mur, trop dangereux, et de s'enfoncer plutôt dans l'inconnu de la petite jungle.

Par des sentiers à peine frayés ou envahis par une brousse épineuse, se blessant aux ronces, se grillant aux hautes orties, il avançait à travers cette sylve en miniature, quand il vit, au loin, les contours sombres d'une imposante bâtisse.

C'était une large façade à deux étages, aux fenêtres régulières dont une, seulement, s'éclairait d'un reflet lointain.

Quelqu'un veillait donc dans cette maison ténébreuse.

Il allait s'en approcher quand, soudain, il se jeta en arrière et se blottit dans l'ombre épaisse d'un fourré de fusains et de viornes. Devant les vitres faiblement éclairées, une ombre venait de passer, une silhouette démesurée qui marchait à pas de loup. Cela dura un instant, puis elle s'évanouit parmi les autres ombres.

Tom Wills attendit un peu, mais la curiosité reprenant le dessus, il quitta son refuge et marcha vers la fenêtre.

Avec stupeur, il la vit entrouverte. Le jeune homme pinça les lèvres et soudain, dans un élan de témérité, poussa le battant. D'un agile jeu de poignets, il se hissa sur le rebord et sauta de l'autre côté, dans la pleine obscurité d'un immense corridor. Il resta immobile, craignant que le peu de bruit qu'il avait fait suffît pour amener un tas de présences hostiles.

Mais aucune ne vint. Au bout du corridor, la lumière perçue dans

le jardin luisait avec plus d'intensité.

Tom allait se remettre en marche quand la même ombre se profila à nouveau.

Cette fois-ci, elle émergeait des ténèbres du couloir et se détachait en noir sur le fond éclairé.

Quelques secondes après, elle avait disparu.

Tom Wills décida de marcher dans sa direction. Frôlant les murs, retenant son souffle, il avançait pas à pas, fixant un carré de clarté rougeâtre qui, lentement, se rapprochait.

Il était tout près, à présent, mais il n'osait plus faire un seul pas.

Devant lui s'ouvrait une porte et celle-ci donnait sur une chambre fortement éclairée. Le jeune homme entendit le bruit d'une page qu'on tournait.

Quelqu'un lisait dans la pièce illuminée.

Il jugea que sans trop de péril il pouvait s'approcher du seuil de cette chambre, rester dans l'ombre et, peut-être, voir sans être vu. Après une suprême hésitation, il franchit la dernière distance qui le séparait de la porte ouverte.

D'abord, il fut ébloui par la clarté d'une forte lampe à incandescence descendant du plafond, mais à peine ses regards s'étaient-ils ressaisis qu'il chancela prêt à s'écrouler, frappé d'une stupeur inouïe :

Le studio rouge était devant lui !

Oui, les murs rouges, la table basse et les sept chaises, toutes hideusement écarlates.

Mais sur la table, plusieurs livres s'entassaient et un homme, drapé dans un large manteau, lisait l'un d'eux en lui tournant le dos.

Que faire ? Soudain, le lecteur se retourna vivement et Tom Wills leva son revolver.

— Rentrez ça, petit nerveux, dit une voix douce.

Et Tom vit le visage moqueur de Harry Dickson levé vers lui.

— Maître ! balbutia le jeune homme, comment se fait-il que je vous trouve ici ?

— Et pourquoi ne me trouverais-je pas ici, mon garçon, répondit le maître en souriant ; savez-vous où nous sommes ?

— Eh bien non, je ne le sais pas !

— Chez notre ami James Doomstetter... Mais soyez tranquille, il n'est pas chez lui et il n'y rentrera pas de sitôt, je crois !

5. La chanson qui tue

Quand ils furent remis de leur mutuelle émotion – car Harry Dickson avoua qu'il n'avait pas entendu sans appréhension le pas précautionneux de son élève dans le Corridor –, Tom Wills ne put se soustraire à sa manie de poser des questions.

— Que signifie ce studio rouge, maître, a-t-il déménagé à nouveau ?

Harry Dickson nia de la tête.

— Pas du tout. À première vue, on pourrait se croire dans une chambre identique, une seconde édition quoi..., mais après un examen assez sommaire, on abandonne cette thèse. Nous sommes ici dans un simili-studio rouge !

Une reproduction, et rien de plus, du premier.

— Comment êtes-vous arrivé à penser cela, maître ?

Le détective sourit et montra quelques menues griffes faites, à la pointe du canif, dans la surface écarlate de la table.

— Ceci est de la vulgaire peinture, Tom, et non de la coûteuse pierre émaille.

— Ah, s'écria le jeune homme, je comprends : dès que James Doomstetter a vu le fameux studio rouge, il s'en est fait construire immédiatement un pareil, et comme l'argent ne lui manque pas, il le lui a fallu dans les vingt-quatre heures !

— Hypothèse séduisante, mon garçon, si ces meubles et cette peinture étaient de date récente. Non, le studio où nous nous trouvons existait déjà bien longtemps avant notre découverte d'Houndsditch.

— Dans ce cas, le sieur Doomstetter doit être un damné cachottier !

— Oui sait ? Un avenir bien proche nous l'apprendra sans doute. Ne nous hâtons pas de conclure. À mon avis, nous nous trouvons dans une salle d'expérience où se répétaient certaines pratiques qui, en réalité, étaient destinées au véritable studio rouge, celui des étranges souterrains que vous connaissez.

— Maître ! s'écria tout à coup le jeune homme, nous voici dans une maison singulière et, en plus, étrangère. Et pourtant, vous y êtes installé comme chez vous. Voilà ce que je m'explique difficilement.

Harry Dickson partit d'un rire dont il ne voila nullement l'éclat.

— Toutes choses en leur temps, déclara-t-il malicieusement. Vous savez bien que je ne déteste pas ménager mes effets, surtout quand je

suis certain de les réussir... Et, cette fois, comme j'en suis sûr !

Tom Wills s'inclina, la joie de la victoire prochaine envahissait déjà tout son être. Il se mit à parler volublement, racontant les péripéties de sa soirée, sa chance chez l'usurier Metra, la mort de ce dernier, le massacre des chats, sans oublier le chat « habillé » que les inconnus destinaient à son maître.

Harry Dickson se frotta les mains et loua très fort son élève.

— La mort de Mickey Mouse ne constitue pas une grande perte pour l'humanité, dit-il, mais nous la vengerons comme il le faut. Quant aux chats... je suis fort aise qu'il n'en sera plus question d'ici tout un temps. Cela suffit pour créer autour de nos prochaines aventures une atmosphère de sécurité relative, comme vous l'apprendrez bientôt.

Il se leva et s'empara d'un des volumes qu'il avait consultés.

— Quelqu'un que j'attendais ici est un peu en retard, murmura-t-il, en regardant l'heure à son chronomètre.

Il avait à peine dit qu'au fond de la maison vide une porte claqua, sans trop de ménagements, et que des pas pressés retentirent dans le corridor.

Tom Wills regarda son maître avec appréhension. Les pas se rapprochaient vivement, sonnant de plus en plus fort, mais le détective souriait, les yeux au plafond.

— Entrez, fit-il soudain, d'une voix volontairement assourdie.

Une exclamation terrifiée lui répondit du seuil de la chambre.

Dans le cercle de la lumière rouge, livide et chancelant, Lord Athelstane Cobwell venait de paraître.

*

— Ne vous effrayez pas, Sir Athel, dit Harry Dickson d'une voix rassurante, je sais bien que vous ne vous attendiez guère à me trouver ici mais je n'ai pas toujours le choix de mes moyens, au cours de mes enquêtes. Je ne sais pas si je vous tirerai complètement des griffes de la justice en ce qui concerne le meurtre de Metra...

Lord Cobwell trembla si fort qu'il dut s'asseoir.

— Je n'y suis pour rien, Dickson, murmura-t-il avec épouvante. Je n'ai jamais joué un rôle agissant dans tout ceci... j'ignore tant de choses !

— Même les chats habillés ? demanda narquoisement le détective.

Sir Athel se cacha le visage dans les mains.

— Non... soupira-t-il avec douleur.

— Qui m'étaient destinés !... Au moins, l'un d'entre eux ? continua Dickson.

Le gentilhomme leva brusquement la tête.

— Quant à cela non, je vous le jure...

— Et je vous crois, répondit le détective avec sincérité. Je ne vous crois pas capable d'une pareille forfaiture... Qui est Doomstetter ?

Lord Cobwell secoua lentement la tête.

— Pour moi, Doomstetter est Doomstetter... mais je lui dois beaucoup d'argent.

— Tout comme Silversmith, n'est-il pas vrai ?

— C'est la vérité, en effet.

— Qui a eu l'idée de fonder la ligue protectrice d'Houndsditch, après la découverte du fameux bloc de maçonnerie qui abritait le studio rouge ?

— Doomstetter... il a donné des ordres précis à ce sujet.

— Connaissiez-vous l'existence de ce simili-studio où nous nous trouvons en ce moment ?

— Oui, répondit le gentilhomme tout bas, en baissant de nouveau la tête.

— À quoi Doomstetter le destinait-il ?

— À des opérations de magie rouge, je crois, mais je vous jure que je n'en sais pas davantage.

— Et cela, je le crois également, Lord Athel ; vous voyez que je suis bon prince. Mais une amitié en vaut une autre, je vais mettre la vôtre à l'épreuve : pouvez-vous m'introduire chez la baronne d'Hock ?

Un vague sourire éclaira le visage tourmenté de Lord Cobwell.

— Cette vieille folle ? Je pense bien que je le pourrais, car je suis un des rares hommes qu'elle daigne recevoir, de temps à autre, dans sa sombre demeure de Guilford. Mais que lui dire ?

— Donnez-lui rendez-vous, demain dans la matinée, au British Museum, dans le tragique studio rouge reconstitué tant bien que mal. Vous pourriez objecter, comme l'aurait certainement fait le malheureux Surbass, s'il était encore en vie, qu'elle se trouve en ce moment dans son manoir des Cornouailles, mais j'opte pour le contraire. Lady d'Hock est certainement à Londres en ce moment. Pour vaincre ses dernières résistances, vous lui direz que Harry Dickson, seul, sait où se trouve le véritable miroir noir du docteur John Dee !

*

De retour à Baker Street, Harry Dickson ouvrit un des volumes qu'il avait emportés de chez Mr. Doomstetter et le posa devant Tom Wills.

— Voici un bouquin fort rare, Tom, qui fut d'ailleurs enlevé à la bibliothèque de Charter House, au nez et à la barbe du pauvre

Surbass.

C'est le *Theatrum Chemicum* d'Elias Ashmole, et voici dans quels termes on y parle d'un certain « miroir magique noir » dû aux recherches du docteur John Dee : « À l'aide de cette pierre magique, on peut voir toutes les personnes que l'on veut, dans quelque partie du monde où elles se trouvent, fussent-elles cachées au fond des appartements les plus reculés ou dans des cavernes au plus profond de la terre. »

Tom Wills regarda son maître avec une surprise non dissimulée.

— C'est étrange, mais cela nous intéresse-t-il dans l'affaire du studio rouge ? demanda-t-il au détective.

— Énormément, mon garçon. À présent, je vais vous faire un petit cours d'histoire.

« En avril 1842, la belle collection d'œuvres d'art de Sir Horace Walpole, formée par ce dernier à Strawberry Hill, fut vendue aux enchères. Parmi les objets singuliers que se sont disputés les amateurs, on cite le célèbre miroir magique du docteur Dee. C'était un morceau de charbon de terre, de forme circulaire, parfaitement poli et pourvu d'un manche d'ivoire. Cette curiosité figurait naguère dans la collection du comte de Petersborough et le catalogue l'indiquait sous cette inscription : « Pierre noire au moyen de laquelle le docteur Dee évoquait les esprits. » De la galerie du comte, il passa dans celle de Lady Elisabeth Germaine ; puis il devint la propriété de John, dernier duc d'Argyle, dont le petit-fils, Lord Campbell, le donna à Walpole. L'objet fut vendu 12 livres 12 shillings à un collectionneur obscur, dont le nom est resté ignoré. Depuis, des sommes formidables ont été offertes pour le retrouver, mais personne ne s'est jamais présenté.

« Le miroir noir était définitivement perdu pour les magiciens modernes.

« Qui est – ou qui fut – ce John Dee ?

« Né à Londres en 1527, il étudia d'abord les sciences avec succès, mais, bientôt, il s'adonna à l'astrologie judiciaire.

« La reine Elisabeth le prit sous sa protection : il avait déterminé le jour le plus heureux pour le couronnement de cette princesse.

« Grâce à son miroir, qui lui demanda plus de quinze ans de recherches et de mystérieux travaux, il prétendait conjurer les esprits, faire des prédictions ; il voyait l'invisible, il traitait avec les forces redoutables de l'au-delà.

« Eh bien, Tom, depuis plus d'un demi-siècle que ce miroir est perdu, des recherches désespérées ont été entreprises pour le retrouver, et comme on n'y parvenait pas, on s'est décidé à en construire un autre.

« Les chercheurs ont remonté le temps. Ils ont découvert que l'homme qui aida le docteur John Dee à réaliser son œuvre

surhumaine était un certain Edouard Kelly. Parlez-moi d'un formidable aventurier !

« Ce Kelly avait voyagé dans toutes les parties connues du monde. Il fit un long séjour aux Indes : ce fut le premier Européen qui parvint dans le royaume interdit du Népal, cette terre mystérieuse qui, à l'heure actuelle, reste toujours fermée à la race blanche.

« Or, c'est de là que Kelly emporta tout ce qui était nécessaire au docteur Dee pour réaliser son œuvre magique.

Harry Dickson fit une pause et, prenant hors d'un tiroir le petit cylindre de pierre rouge, il ajouta :

— Le studio rouge n'était autre qu'une chambre magique, propice aux incantations nécessaires à l'élaboration d'une œuvre pareille à celle du docteur Dee ! C'est ce que nous apprend le singulier livre d'Ashmole.

— Y parle-t-on des chats habillés ? demanda naïvement le jeune homme.

Le maître se mit à rire et lui allongea une tape amicale.

— Ah mais non, ce n'est là qu'une bien grossière ajoute des criminels d'aujourd'hui : les chats habillés sont des mines vivantes, qu'on dressait de façon à repérer partout la fameuse pierre ématille, pour la... détruire.

« Car la présence de cette pierre, selon les occultistes, signifiait la découverte probable du miroir magique. On évinçait ainsi toute concurrence, car les félins portaient, en guise « d'habit », un petit sac rempli d'un explosif effroyable et une fusée à retardement.

« C'est ainsi que les murs du studio rouge d'Houndsditch ont sauté en miettes ; c'est ainsi que je serais mort si les chats habillés s'étaient approchés de ce petit cylindre rouge que je tiens en ce moment à ma portée.

— Et c'est ce démon de Doomstetter qui a manigancé tout cela ? s'écria Tom Wills en colère.

— Qui vous parle de Doomstetter, Tom ? L'unique coupable, c'est la mystérieuse et terrible Mélanie Balder, la luciférienne qui croit pouvoir asservir le monde et dont certains osent encore nier ou discuter l'existence.

— Ainsi, ce monstre infernal existe ? s'alarma le jeune homme.

— Certainement et, pour peu que la chance soit avec nous, nous la verrons en chair et en os à nos côtés.

— J'y suis ! s'écria le jeune homme, c'est la baronne d'Hock !

Harry Dickson bourra sa pipe et se mit à fumer rêveusement.

— Soit... mais qui est la baronne d'Hock ? Je me le demande encore !

À neuf heures du matin, Harry Dickson et Tom Wills arrivèrent au British Museum et y trouvèrent Lord Cobwell qui les attendait avec impatience.

— Vous aviez raison, Mr. Dickson, dit-il, la baronne d'Hock était dans sa maison de Guilford. Elle m'a reçu en grommelant, mais quand je lui ai parlé du miroir noir du docteur Dee, elle m'a semblé s'y intéresser quelque peu. Je suppose que ce Dickson est un farceur, a-t-elle dit, mais je ne refuse pas de converser un moment avec cet homme malin et retors.

« Elle sera ici, à dix heures sonnantes, et veut bien présider une séance dans le studio rouge. Mais elle m'a refusé l'autorisation d'y assister.

— Je vous remercie, Lord Cobwell, répondit le détective. Je crois qu'eu égard à ce service, bien des erreurs peuvent vous être pardonnées.

Il donna ordre à Tom Wills de l'attendre et se dirigea vers la section hindoue qui n'avait pas encore été ouverte au public.

Arrivé dans le département du Népal, il siffla légèrement et, aussitôt, une silhouette se détacha d'un coin d'ombre et s'avança vers lui.

C'était un homme à grande barbe noire, vêtu à la façon d'un clergyman. Harry Dickson le regarda attentivement, puis lui tendit la main.

— Très bien, Mr. Théo Wiggs, je n'en attendais pas moins de vous.

Ils arpentèrent les longs couloirs déserts ; on aurait dit que des instructions avaient été données pour les laisser seuls et, de fait, il en avait été ainsi.

À dix heures, un gardien tourna un des coins du grand hall et s'avança rapidement vers eux.

— Tout est en ordre, Sir, la porte du studio rouge est ouverte et personne ne vous dérangera. La dame est arrivée, la voici qui descend de voiture.

Harry Dickson regarda son compagnon avec gravité.

— L'instant est solennel, dit-il, n'oubliez aucune de mes instructions. Voici les tampons.

Il lui tendit deux fins tampons d'ouate qu'il imbiba rapidement d'un liquide contenu dans une fiole de verre bleu, en roula deux autres pour lui-même et tous deux se les glissèrent dans le tuyau de l'oreille.

— Eh bien, où est-il, ce fameux Dickson ? cria une voix de crécelle.

Au même instant, une étrange petite créature, presque aussi haute que large, tourna le coin et marcha rapidement vers eux.

— C'est donc bien entendu, murmura Dickson à l'oreille de son compagnon, gare à la lampe... le danger doit venir de là : seule, la lampe n'est pas reproduite dans le simili salon rouge !

À travers la légère cloison d'ouate, Mr. Wiggs dut comprendre car il baissa la tête en signe d'assentiment.

La baronne d'Hock était devant eux.

Elle avait une drôle de petite tête d'oiseau, toute ratatinée, où luisaient des yeux d'une intelligence extraordinaire.

— Je vous avais fait dire d'être seul ! gronda-t-elle en s'adressant au détective.

— Je le regrette, Mylady, répondit Harry Dickson en s'inclinant, mais les règlements du musée doivent être respectés. Je dois donc imposer la présence du conservateur-adjoint, Mr. Théo Wiggs, remplaçant temporaire de Mr. Silversmith, absent.

— Soit, ricana la baronne d'Hock... Allons voir votre chambre rouge et dites-moi et que vous savez du miroir de John Dee, c'est la seule chose qui m'intéresse.

— C'est bien regrettable, Mylady, que le docteur Surbass ne soit plus en vie et surtout que vous ne l'ayez jamais approché.

— Et qui vous dit que je ne l'aie pas fait, Mr. Sait-Tout ?

— Je ne le pense pas, sinon, il vous aurait certainement entretenue de la curieuse histoire de ce miroir noir. Enfin, je vais vous la raconter telle quelle, même si elle me semble assez fantaisiste.

« Le jour même de sa mort, Surbass est venu me trouver mais, un peu avant lui, je reçus un autre visiteur, qu'en partant, le docteur croisa dans le vestibule de la maison. Là-dessus, il vint chez moi, tout effrayé en criant :

« — Connaissez-vous l'homme qui vient de partir ?

« De nom seulement, dis-je. Il a prétendu se nommer Murdoch Blossom et s'est dit éleveur à Maidstone, près de Bradford.

« — C'est un coquin ! s'écria Surbass, c'est un traître... Cet homme s'apprête à faire sortir du pays un de nos trésors les plus purs, les plus rares : le miroir noir de la reine Elisabeth d'Angleterre, construit naguère par le célèbre docteur John Dee. Cet homme est aux gages du roi du Népal et, par je ne sais quels truchements, il est parvenu à découvrir ce trésor que l'on recherchait depuis plus d'un demi-siècle.

« J'ai pris des renseignements, continua le détective et j'ai appris, en effet, qu'un certain Murdoch Blossom s'embarquait aujourd'hui à midi à bord du S.S. « Thomas Drake » pour Calcutta...

— Vous allez l'arrêter, n'est-ce pas ? s'écria Lady d'Hock.

— Je n'ai aucune raison pour le faire, Mylady. Officiellement, on ne recherche pas le miroir du docteur Dee.

La baronne haussa les épaules.

— Tout cela est parfaitement idiot, dit-elle, d'un ton léger. Ce n'est pas moi qui irai courir après ce morceau de charbon de terre, dont je conteste d'ailleurs l'authenticité. Conduisez-moi au studio rouge !

Harry Dickson obéit et, quelques minutes plus tard, la baronne d'Hock s'installa aux côtés des deux hommes devant la table rouge.

— Portes closes ! ordonna-t-elle d'une voix rogue.

Son regard tomba alors sur le mot inscrit dans la poussière par la main mourante du docteur Surbass.

— Bath..., fit-elle, qu'est-ce à dire ?

— La ville balnéaire de Bath, sans doute, répondit le détective. Plusieurs hommes de Scotland Yard y enquêtent en ce moment.

— Bien, c'est votre affaire et non la mienne. Voyons ce studio... c'est bien une chambre à incantations, selon les règles les plus formelles de la magie rouge, c'est tout ce que je puis vous dire.

— Et cette lampe ? demanda Harry Dickson.

— Une lampe à incantations, naturellement, bien que d'un usage peu répandu. Voulez-vous me passer une allumette ?

— Mais elle ne pourra pas brûler, elle n'est pas garnie d'huile ?

L'étrange femme éclata d'un rire aigu et méchant.

— Ignorant, jouez donc à l'agent de police et non au magicien, célèbre Dickson. Mais vous saurez que la mèche de cette lampe est imprégnée d'une graisse subtile qui lui permet de brûler très lentement, sans fumer ni charbonner. Dans le temps, on prétendait que c'était de l'adipocire, c'est-à-dire de la graisse humaine. C'est possible, mais je n'en sais rien !

En effet, la mèche s'alluma, d'une toute petite flamme rouge ne donnant aucune fumée et si tranquille qu'on l'aurait dite en un étrange verre coloré.

— Très curieuse cette lampe, continua la baronne d'Hock, surtout ces pattes de griffon en or qui sont admirablement ciselées.

De sa main sèche, elle caressa les appliques d'or et bien qu'un tampon d'ouate brouillât un peu son ouïe, le détective entendit le dé clic.

Au même instant, une chanson étrange s'éleva.

C'était une longue plainte, bizarrement modulée, qui monta rapidement vers un diapason suraigu et, soudain, éclata en deux notes sauvages.

Harry Dickson sentit une douleur atroce lui traverser le cerveau ; son visage se tordit hideusement et il s'écroula sur le sol.

En même temps, Mr. Wiggs qui n'avait pas desserré les dents jusque-là, leva les bras au ciel dans un geste d'agonie, et tomba, la tête sur la table. La baronne souffla froidement la lampe et jeta un regard moqueur sur les deux corps étendus près d'elle.

— Le secret du dieu Mato du Népal, grinça-t-elle, une réédition du fameux secret du Toth égyptien, en somme : le bruit qui tue. La note qui transperce le cerveau comme un poignard. Je suis bien aise d'avoir assisté, de visu, à pareille séance, cela n'arrive pas tous les jours. Adieu, malin Dickson et à vous, crétin de conservateur.

Elle se leva et s'éloigna sans hâte.

— Si tout ce fatras s'avère inutile, dit-elle, on enverra un chat se promener dans les environs, un de ces jours.

Et elle quitta le studio tragique sans même se retourner.

Quelques minutes plus tard, une auto ronfla sur l'esplanade.

Harry Dickson leva la tête, une migraine affreuse lui tenaillait les tempes.

— Et d'un, murmura-t-il. Nous savons, maintenant, comment Sebald Linkins et le docteur Surbass sont morts. Sans doute qu'au dernier moment, le brave Doomstetter leur a donné quelques conseils quant à la lampe.

Un gémissement douloureux lui répondit et Mr. Wiggs leva la tête.

— C'est affreux, gronda-t-il. Je ne voudrais plus jamais vivre un instant pareil, j'ai cru que tout mon corps allait éclater.

— Avez-vous reconnu la baronne d'Hock ? demanda Dickson.

— Oui, c'est l'individu que j'ai vu à plusieurs reprises dans le courant de la journée d'hier et dont vous venez de prononcer le nom, Doomstetter, je crois.

— En effet, déclara Harry Dickson, déçu, la baronne d'Hock et Doomstetter, c'est une seule et même personne, cela crève les yeux. Mais est-ce tout ?

Mr. Wiggs ôta sa lourde barbe noire et l'honnête visage de Murdoch Blossom parut.

— C'est tout, dit-il.

— Diable, murmura Dickson, me serais-je trompé à ce point ?

6. Bath

À onze heures trente montèrent à bord du SS *Thomas Drake* trois gentlemen qui, après un court entretien avec le commandant, y acquirent immédiatement droit de cité.

L'un d'eux était Mr. Murdoch Blossom qui, dans un costume de voyage un peu désuet, trimbalait avec lui un tout aussi désuet appareil photographique.

Les deux autres étaient des passagers bien quelconques et, sous leurs grosses moustaches, on aurait difficilement reconnu Harry Dickson et son élève Tom Wills.

Quelques minutes avant midi, la sirène à vapeur se mit à hurler avec frénésie, annonçant le départ proche.

Au même instant, un taxi arriva à toute allure et se rangea contre la coupée.

Un petit homme, vêtu d'un havelock beige et d'une casquette de touriste, au teint bistré et à la moustache tartare pendante, en descendit et bondit vers la passerelle.

— Murdoch Blossom ! s'écria-t-il, Mr. Murdoch Blossom, veuillez me prêter un moment d'attention.

— Tiens ! s'écria le campagnard, il me semble vous reconnaître, monsieur... Voyons... n'êtes-vous pas un de mes anciens clients, Mr. Lamy... Eh oui, c'est bien Mr. Lamy !

— En effet, c'est moi, il me reste une petite dette à solder.

— Il ne fallait pas vous déranger pour si peu, dit aimablement Murdoch Blossom.

Le petit homme lui jeta un regard perçant de ses yeux noirs comme du jais.

— Je paierai tout ce qu'il faudra, dit-il à voix basse. L'avez-vous ?

— Quoi... des volailles noires ? Je le regrette, mais j'ai abandonné ce genre d'élevage.

— C'est bien de cela qu'il s'agit ! rauqua Mr. Lamy. Le miroir noir, où est-il ?

Murdoch Blossom ricana.

— J'aurais dû m'en douter ! Oui, monsieur, je l'ai... et personne ne pourrait m'en contester la propriété. Toutefois, je vous dois une certaine reconnaissance, car c'est grâce à vos poules noires que je suis entré en contact avec d'autres sorciers de votre trempe, mais qui ont voulu me payer honnêtement. Ah ! Mr. Lamy, vous avez cru détenir

seul le secret des manigances avec le sang des poules noires du Népal et la fameuse pierre ématille de ce pays. Eh bien, il n'en est rien puisque mes amis aussi le connaissaient et ils ont pu s'en servir mieux que vous. Ils ont trouvé le miroir magique et maintenant, il part en voyage. Tenez, il est tout près de vous, dans cet appareil photographique !

— Cinq mille livres ! gronda le petit homme.

— Enfant !... Il faudrait être riche comme le roi du Népal lui-même pour pouvoir s'offrir cette fantaisie. Adieu, Mr. Lamy, je vous tiens quitte de la petite dette que vous avez envers moi... Allez vite à terre sinon on vous emmène à Calcutta.

L'homme poussa un cri de fureur et voulut se jeter sur Murdoch Blossom mais, au même instant, deux poings robustes s'abattirent sur ses épaules.

— Lamy, Doomstetter, baronne d'Hock ou Mélanie Balder, peu importe, on vous arrête au nom du roi !

*

— Non, Goodfield, je ne suis pas content, ronchonna Harry Dickson. Certes, nous avons mis la main sur une étrange canaille qui a pas mal de crimes sur sa conscience. Nous avons pu pincer Silversmith, qui n'est qu'un de ses comparses, et quelques voyous de Whitechapel qu'il avait à sa solde. Mais je ne suis pas content.

« Je comprends très bien, à présent, comment toute l'affaire s'emmancha :

« La fervente d'occultisme qu'était la baronne d'Hock, à force de pratiques de magie noire et rouge, en était arrivée à s'imaginer qu'elle était une luciférienne, et même la mystérieuse Mélanie Balder en personne. Mais il lui manquait un véritable instrument de sorcellerie : le miroir noir.

Elle fréquenta les bibliothèques et les savants, elle n'épargna pas l'argent. C'est ainsi qu'elle découvrit que le célèbre docteur Dee avait eu jadis son laboratoire d'astrologie installé dans un immeuble où, depuis, s'éleva le triste quartier d'Houndsditch. Elle en fit l'acquisition et, après des fouilles laborieuses y trouva les fondations de l'ancienne demeure qu'elle cherchait. Il ne lui en fallut pas davantage pour y construire, sur des données hindoues, le cabinet de magie que nous connaissons et pour y installer un curieux objet de mort, connu seulement des prêtres du Népal. Elle croyait à la force des influences. Mais la démolition d'une partie du quartier fit obstacle à ses travaux. Elle dissimula tant bien que mal son studio, espérant que le bloc de maçonnerie serait épargné et créa, à cet effet, la ligue protectrice du folklore que nous connaissons.

« Ici aussi ses calculs furent déjoués et elle se mit à craindre que la police ne découvrit ses secrets. C'est ce qui la décida à supprimer des hommes comme Linkins et Surbass qui furent, jadis, plus ou moins à sa solde. En même temps, elle faisait régner la terreur autour du studio rouge. Certes, elle s'apprêtait à en faire autant avec Silversmith...

— Et avec Lord Cobwell, ajouta Goodfield.

Harry Dickson nia du geste.

— Non, bien qu'elle eût pu le faire et que Cobwell bénéficiât aussi de ses largesses, elle ne l'a pas fait...

Il s'arrêta, les yeux en l'air.

— Au diable... je n'avais pas pensé à cela !

Il se rua littéralement sur l'appareil téléphonique.

— Hôtel des Flandres à Charing Cross ? Oui ? Très bien, Mr. Murdoch Blossom est-il encore là ? Merci, appelez-le d'urgence au téléphone.

L'élèveur de Maidstone reçut l'ordre de venir, sur-le-champ, rejoindre le détective au bureau de Goodfield à Scotland Yard.

— Et d'un, murmura Dickson en formant un nouveau numéro sur le rotary.

— Ah, c'est vous, Lord Cobwell, je reconnais votre voix. Tout s'arrange, en effet, et pour le mieux. Voulez-vous nous donner un dernier coup de main ? Il s'agit de savoir quelles dispositions nous prendrons avec les meubles du studio rouge... Non, je ne crois pas qu'on pourra poursuivre Lady d'Hock. Mais voulez-vous nous rejoindre sur l'heure ?

Murdoch arriva le premier et, après un court entretien, se retira. Quelques minutes plus tard, il fut remplacé par Lord Cobwell.

— Mon cher Lord, dit le détective, vous l'avez échappé belle, ce matin, en n'assistant pas à la séance magique du studio rouge. Providentiel, vraiment ! Je suppose que vous connaissiez l'action terrible de la lampe de jade rouge ?

Lord Cobwell blêmit affreusement mais Harry Dickson l'empêcha de parler.

— J'ai cru que Lady d'Hock leur avait enseigné la manière de se servir de cet horrible engin de mort pour leur propre fin, mais je me suis trompé. Je comprends maintenant pourquoi elle vous a défendu d'assister à la séance qui devait être celle de mon atroce agonie !

Athelstane Cobwell s'effondra littéralement :

— J'étais sous l'emprise de cette terrible femme.

— Non, s'écria Dickson d'une voix tonnante, Lady d'Hock ne fut jamais que votre instrument... Goodfield, faites entrer qui vous savez.

Une porte s'ouvrit et Murdoch Blossom entra.

— Regardez cet homme, Murdoch, dit-il, mais n'oubliez pas que

trente ans ont passé sur votre mémoire.

Le campagnard resta tout un temps sans répondre et, soudain, il poussa un grand cri d'angoisse :

— Lord Bathurst ! Le commandant de notre expédition au Népal !

— Où il n'est allé que pour arracher de la terre interdite les effroyables secrets de la magie criminelle ! acheva Harry Dickson.

« Le pauvre docteur Surbass, en mourant, a eu un de ces éclairs comme seuls les hommes à la limite de leur vie en ont parfois : il comprit et, dans la poussière, il tenta d'écrire le nom véritable de son assassin.

« Car je n'ai pas oublié non plus qu'à la suite de ce voyage dans les régions interdites de l'Inde – voyage qui faillit compromettre la dignité de l'Angleterre dans cette colonie –, Lord Bathurst reçut du roi l'ordre de s'exiler. Il est revenu, sous le nom de Cobwell, qui est celui d'une de ses propriétés, et le souverain ferma les yeux...

« Ah ! tout devient clair... On comprend maintenant comment on était si bien renseigné sur les poules noires importées du Népal par un soldat de l'expédition qui s'établit cultivateur ! On comprend la présence pléthorique de la pierre ématille qu'on ne trouve que dans les temples secrets du Térai, la forêt interdite du royaume interdit !...

« Allons, Goodfield, établissez donc un mandat en règle, l'enquête sur l'affaire du studio rouge est virtuellement terminée.

NOTICE. Toutes les données sur le fameux miroir du docteur John Dee sont rigoureusement exactes. Cette pierre magique aurait d'ailleurs permis à l'astrologue de prédire des faits très lointains, comme la révolution française et la guerre mondiale de 1914-1918, ainsi que nos récentes et prodigieuses inventions. Il est également exact que, depuis la disparition de cet objet, de nombreux occultistes se sont mis à sa recherche, sans toutefois le retrouver.

FIN

LA MAISON DU GRAND PÉRIL

1. « Trois choses effrayantes » dit Harry Dickson

Suivez Albany Road en allant de Walworth vers Old Kent Road. Arrivé à mi-chemin, prenez une de ses rues latérales à droite, qui conduisent vers le Grand Surrey Canal, et vous ferez la même promenade que Harry Dickson et Tom Wills en ce sombre après-midi d'octobre, où débuta pour eux l'étrange affaire de la Maison du Grand Péril.

Il n'y avait pas de fog enfumant la Métropole, mais la nue était si basse qu'on pouvait s'imaginer pouvoir la toucher aisément de la main.

Un vent aigre soufflait et rabattait les fumées dans les rues ; la pluie hésitait à tomber, mais une petite bruine graissait les pavés.

Dans le centre, magasins et cafés s'éclairaient déjà, mais dans ce quartier de petite bourgeoisie, où la clientèle est rare à cette heure, on économisait férocement le luminaire.

Les détectives atteignirent Neate Street, une artère silencieuse parallèle au Grand Surrey Canal, où s'ouvraient quelques boutiques d'articles pour mariniers et bateliers.

— Il me tarde de rentrer, de trouver une lampe allumée, du feu, du thé et des rôties beurrées et même le sévère visage de Mrs. Crown, déclara Tom Wills, que la promenade n'enchantait guère.

— Nous sommes si peu habitués à errer par les rues sans but défini, admit Harry Dickson, que l'ennui n'est jamais exclu de pareilles balades. Soit, rentrons...

Ils s'arrêtèrent au bord du trottoir, espérant voir déboucher un taxi ou même un des derniers cabs de Londres, mais la rue était déserte.

Tom réprima un bâillement et se retourna. Ils se trouvaient à ce moment devant la vitrine d'un des magasins dont nous venons de parler.

L'étalage exposait d'une manière disparate tout ce qui peut être utile à un coutumier des eaux intérieures : vestons de cuir, surôits huilés, cordages, barillets de goudron, gaffes à grappin, petites ancrs de fonte, conserves et viandes boucanées, sans compter les caisses plates remplies de figues ou de kippers. Des tablettes de tabac Navy-

Cut s'empilaient en pyramides, et des pipes en terre disposées en rosace constituaient le fond du décor.

Le jeune homme s'amusa un moment à dénombrer toutes ces richesses, quand il eut soudain un haut-le-cœur.

Derrière un rempart de chandails de laine bleue et de pantalons de grosse toile, un large visage blême, aux yeux d'alose, les observait. Le regard avait quelque chose de fixe, de glauque et d'opaque qui inspirait une invincible répulsion.

— Je n'aimerais pas avoir affaire à pareil quidam, murmura Tom Wills.

— En effet, approuva le maître, cette figure est singulièrement répugnante.

Ils se détournèrent vers la rue assombrie ; un taxi passait, mais son fléau baissé montrait qu'il n'était pas libre.

— À un autre, grogna Harry Dickson.

La pluie se mit à tomber, une vilaine pluie glacée d'octobre qui les fit s'abriter sous le petit auvent de la boutique.

— Si on entrait, proposa tout à coup le détective, je n'ai plus beaucoup de tabac sur moi, autant me réapprovisionner ici ; ensuite, cela nous permettra de voir d'un peu plus près cette sale tête de tout à l'heure.

— Ma foi..., accepta Tom dont la curiosité venait vivement à bout de la répulsion.

Ils poussèrent une porte basse et un grêle carillon éclata dans la pénombre du magasin.

Celui-ci était vide, le visage entrevu n'était plus derrière les vêtements.

— Holà, quelqu'un ? cria le détective en frappant à petits coups, avec une pièce de monnaie, le marbre jauni du comptoir. Personne ne vint.

Quelques minutes s'écoulèrent. Au-dehors, la pluie tournait à l'averse et l'obscurité envahissait rapidement la rue.

— Eh bien, vous dormez là-dedans ? s'impatienta Harry Dickson.

L'atmosphère était lourde, presque fétide, remugle de vieilles barriques, senteurs fortes de saumure, de coaltar et de salaisons passées.

Derrière le comptoir, au fond d'une haie de cirés et de bâches, une étroite porte d'angle vitrée devait donner accès à l'intérieur de la maison.

Un rideau d'andrinople, d'un rouge flétri, interdisait tout regard au-delà de la barrière de verre. Il sembla à Tom Wills que l'étoffe bougeait faiblement, comme si une main prudente l'avait soulevée et laissé retomber ensuite, mais ce fut l'unique manifestation de vie, si toutefois il y en eut une.

— Nous ne pouvons tout de même pas nous éterniser dans cet antre, grommela Harry Dickson, allons donc porter notre pratique ailleurs, mon garçon.

Ils quittèrent l'échoppe au moment où une auto de louage, cette fois sans voyageur, arrivait dans un grand fracas de ferraille.

— Baker Street ! lança joyeusement Tom Wills et il se laissa tomber sur les coussins fanés avec un soupir de satisfaction.

— Du feu, de la lumière, du thé et des toasts chauds ! reprit-il.

Leur home les accueillit comme un havre de clarté et de chaleur ; le souvenir de la sombre boutique de Neate Street, et du vilain visage entrevu, leur était tout juste assez présent dans la mémoire pour leur faire jouir pleinement du confort quotidien de leur accueillante demeure.

— Écoutez-moi rugir ce vent et ruisseler cette pluie ! N'est-ce pas un temps pour manger des grillades au fromage et au jambon et des petits pâtés chauds ? demanda Tom Wills.

Le plat était vide et Mrs. Crown reçut avec joie l'ordre d'en garnir un second. Rien ne mettait l'excellente femme de meilleure humeur que de voir ses maîtres apprécier largement sa cuisine.

En attendant que les nouvelles grillades fussent prêtes, Tom Wills alla se poster devant une des fenêtres ; soulevant la lourde tenture, il regarda dans la rue remplie d'un bruit noir de vent et d'averse.

— Baker Street doit ressembler à quelque mer en furie, sans doute ? demanda Harry Dickson en approchant ses pieds chaussés d'épaisses pantoufles de feutre de la salamandre rougeoyante.

— Et comment ! On dirait que les réverbères eux-mêmes ne demanderaient qu'à décamper, tant la nuit tourne à la tempête.

Harry Dickson l'entendit soudain grommeler quelques mots indistincts.

— Que dites-vous ?

— Qu'il y a encore des fous qui se complaisent à faire le pied de grue sous une pareille cataracte. En voilà un, sous le porche du bourrelier d'en face, qui ne bouge pas plus qu'un piquet.

— Un amoureux sans doute, répliqua le détective, on est en droit de tout attendre de ces pauvres gens.

— Je ne sais... il n'en a pas trop l'air, murmura l'élève.

Une minute plus tard, son maître l'entendit pousser un cri étouffé.

Une automobile venait de tourner l'angle de Dorset Street et d'entrer dans Baker Street, tous feux allumés, les larges pinces de ses phares balayant la rue obscure.

L'homme qui attendait sous le porche avait esquissé un mouvement pour rester hors de cette violente clarté, mais s'y était pris un peu tard ; les projecteurs roulants éclairèrent sa figure.

— Maître, s'exclama le jeune homme, plus ému qu'il ne l'aurait

voulu, je viens de le revoir... hou, comme il est vilain... le visage de cet après-midi dans Neate Street !

Harry Dickson devint attentif.

— Le porche du bourrelier, c'est un des meilleurs postes d'espionnage de cette rue, pour autant que les espions en veuillent à notre maison, ce qui est quelquefois le cas, dit-il d'une voix songeuse.

— J'ai grande envie d'aller le voir d'un peu plus près, grommela Tom Wills, en s'élançant dans le vestibule pour s'emparer de son manteau et de son chapeau.

Quand il revint, habillé de pied en cap, il trouva son maître debout près de la fenêtre et laissant retomber la draperie.

— Inutile, Tom, dit-il, l'homme n'y est plus.

Mrs. Crown entra, portant le nouveau plat de rôties, mais Tom ne montra plus le même appétit ; lui aussi était devenu pensif.

Son maître le vit.

— Vous allez en faire de mauvais rêves, my boy, dit-il. Aussi, histoire de satisfaire votre curiosité, et peut-être la mienne, vais-je demander quelques renseignements. Inutile d'alerter Scotland Yard, mais nous pourrons nous adresser utilement au poste de police secondaire du quartier, qui est assez voisin de Neate Street. Voyons... c'est le bureau de la petite brigade fluviale près de St-Georges-Church.

Il forma le numéro au rotary et attendit.

L'officier de police qui répondit à l'appel était une de ses vieilles connaissances.

— Ah, Wolton, je suis bien aise de vous avoir au téléphone, répondit le détective ; il s'agit d'un simple renseignement concernant les habitants de la maison 148d, de Neate Street, un magasin d'articles pour mariniers.

— Un instant, je consulte mes registres, Mr. Dickson.

Quelques minutes après, la réponse vint.

— Neate Street, numéro 148d, commerce à remettre depuis plus d'un mois, par suite du décès de son propriétaire, Phil Rummy. Sa légataire est sa vieille servante qui, depuis longtemps impotente, est soignée dans un asile de Dulwich. La maison est fermée depuis la mort de Rummy.

— Vous dites bien « fermée », n'est-il pas vrai, Wolton ?

— Mais certainement, Mr. Dickson, pourquoi cette question ?

En quelques mots, le détective mit le policier au courant de la situation.

— Il s'agit peut-être d'une simple affaire de vol ou de tentative de vol, répondit l'inspecteur. Je vais aller m'en rendre compte par moi-même.

— Cela vous gênerait-il que je vous accompagne, ainsi que mon élève Tom Wills ? demanda Harry Dickson.

— Je n'osais pas vous le demander, et vraiment, j'en serais ravi. Je demanderai par téléphone un permis de perquisition à Scotland Yard.

— C'est parfait, le premier taxi venu nous amène à votre bureau.

Harry Dickson se tourna vers son élève dont le visage exprimait un vif intérêt.

— Je puis donc reprendre mon chapeau et mon manteau, s'écria le jeune homme en donnant des signes d'une visible satisfaction ; il me tarde d'en savoir plus long sur ce hideux visage lunaire !

— Un hideux visage lunaire, reprit lentement Harry Dickson... Jamais, Tom, image ne fut plus exacte, en effet.

Ils trouvèrent l'inspecteur Wolton endossant un imperméable ciré.

— J'ai reçu immédiatement l'autorisation de perquisitionner, quand j'ai dit que vous en étiez, Mr. Dickson, dit-il avec un regard admiratif pour son célèbre compagnon. Le superintendant Goodfield, que j'ai eu au bout du fil, me demandait déjà combien de meurtres il y avait à la clef ?

— Ce bon Good, riposta le détective en riant, il va toujours un peu vite en besogne. N'était cette odieuse physionomie, Wolton, je crois que je me serais désintéressé de la chose et que je n'aurais quitté ni mon feu ni mes pantoufles. Mais avec une tête comme celle-là, on doit s'attendre au pire, ajouta-t-il moitié sérieux, moitié badin.

— Comment était l'homme ? s'enquit le policier en donnant quelques hâtives instructions à un secrétaire.

— Je n'ai fait qu'entrevoir sa figure, mais Tom en sait davantage.

— Très peu, avoua le jeune homme, si ce n'est que je l'ai vu de pied. Il était très petit, remarquablement petit même, et gros. Presque aussi large que haut, et une tête énorme.

— En tout cas, riposta Wolton en riant, les photos des lascars à rechercher n'en reproduisent aucun de pareil.

La pluie continuait à faire rage et Dickson regretta un peu d'avoir laissé partir l'automobile qui les avait amenés.

Un vent furieux les obligeait à se garer contre les façades des maisons et les dures lanières de l'averse les aveuglaient. Ils passèrent l'eau noire et houleuse à hauteur de Wells Street ; des péniches tiraient impétueusement sur leurs amarres ; les rares fanaux de bord menaçaient à tout moment de s'éteindre d'un coup de vent.

Neate Street s'alignait, droite et déserte, toutes vitrines éteintes bien que l'heure ne fût guère avancée.

— Je crois que c'est la maison en question, dit Wolton quand ils eurent parcouru la rue aux deux tiers. Oui, c'est elle, haute et étroite, dont le dernier étage et le toit dépassent les autres.

— Et noire comme l'Erèbe, poétisa Tom Wills.

Mais Harry Dickson perçut fort bien l'altération de sa voix.

— Voici, se disait le détective, une maison dont nous ne savons rien, que nous n'accusons de rien – pas plus que ses problématiques occupants – et pourtant je sens la peur monter au cerveau de Tom...

Plus tard, il dut convenir lui-même qu'un singulier malaise s'était emparé de son esprit au moment d'approcher de la sombre demeure.

Le volet roulant n'était pas baissé sur la vitrine, et le réverbère voisin l'éclairait faiblement. On voyait, dans cette tremblante clarté, les formes vagues des cirés et des suroîts, les piles de boîtes de conserves, les caisses de salaisons. Un écriteau jaune, à moitié enroulé sur lui-même, apprenait en caractères déteints que le commerce était à céder.

Harry Dickson le considéra un long moment.

— Il n'y était pas tout à l'heure, dit-il. Cet écriteau a été remis en place cet après-midi, après notre départ.

— On sonne ? proposa Tom Wills. Mais l'inspecteur Wolton secoua la tête.

— C'est inutile, déclara-t-il, la maison est notée comme inoccupée.

Il coula un regard malicieux vers le détective.

— Je ne me suis pas fait accompagner d'un serrurier, dit-il, car Mr. Dickson n'en est pas à sa première porte forcée !

Harry Dickson lui donna une tape amicale sur l'épaule et tira une minonne trousse de la poche de son manteau.

— Raffles en personne m'envierait ces outils, minauda-t-il, je crois qu'il n'en existe pas de plus parfaits dans toute l'Angleterre.

Il ne s'était pas trop vanté, car après deux ou trois brèves tentatives, la serrure céda et la porte s'ouvrit lentement.

Le détective y mit une telle douceur que le carillon s'ébranla à peine et n'émit que quelques notes voilées.

L'odeur écœurante des denrées rancies régnait autour d'eux ; on entendit des souris grignoter dans l'ombre et puis disparaître, saisies de panique.

— La porte vitrée, murmura Tom Wills, en braquant sa lampe dans sa direction.

Les glaces renvoyèrent le reflet du rayon électrique qui se heurta à la barrière d'andrinople.

— Voyons cela, dit Harry Dickson.

De nouveau, il ressentit la même impression de malaise que celle qu'il avait eue en découvrant le visage blême derrière les toiles de l'étalage, et il dut faire effort pour se secouer.

Ce fut Wolton qui ouvrit la porte, fermée seulement au loquet.

Une arrière-boutique apparut, encombrée de marchandises. Elle devait faire office en même temps de réserve et de cuisine, car un petit réchaud à gaz occupait l'un des coins à côté d'un bahut de mine

piteuse.

Partout, une poussière égale se trouvait répandue et rien ne suggérerait une présence, même momentanée, en cet endroit.

L'inspecteur Wolton en fit la remarque, mais Harry Dickson haussa les épaules et montra le carreau du doigt.

— Le sol a été balayé, dit-il. Mieux que cela : on a passé un torchon humide sur les dalles. Elles ne sont pas encore complètement séchées.

Dans le fond de la pièce, une petite porte s'ouvrait sur une cour étroite, haute et sombre qui n'apprit rien aux policiers qui l'explorèrent.

Une trappe y conduisait vers les caves, ni profondes ni spacieuses, mais encombrées de caisses vides, comme on était en droit de s'y attendre en pareil lieu.

Dans l'arrière-cuisine se trouvait, dissimulé derrière un vieux rideau en peluche, un escalier en colimaçon qui grimpait vers les étages.

Chacun d'eux comprenait trois chambres, presque dépourvues de meubles. L'une d'elles seulement avait dû servir, en son temps, de chambre à coucher au propriétaire défunt. En témoignaient un lit de sangles, une armoire à linge branlante et quelques chaises dépenaillées.

Tout en haut, un galetas possédait encore un petit lit de fer et une table de toilette malpropre.

Ils retournèrent dans la cuisiné, fort déçus tous les trois.

Wolton alluma une bougie fichée dans un chandelier en faïence, et ils prirent place autour de la table.

— Peu de chose, murmura l'inspecteur. Il est évident que quelqu'un est venu dans la maison, mais rien ne nous prouve que ce n'était pas sur l'ordre de l'ayant droit..., en l'occurrence la vieille servante héritière, hospitalisée pour le moment dans l'asile de Dulwich.

Dickson l'écoutait distraitement, captivé par le ronron de la pluie et les plaintes du vent qui s'engouffraient dans la cour étroite.

— Il y a plusieurs choses effrayantes dans cette cuisine, dit-il tout à coup.

— Le fantôme de l'homme au visage de lune ? demanda ironiquement Tom Wills.

— Cela se pourrait, répondit gravement Harry Dickson. Un homme possédant une telle figure doit penser avec un pouvoir maléfique si intense que quelque chose s'en projette au loin. Mais il y a plus, Tom. Où se trouve donc la prise d'eau dans cette maison ?

— C'est une petite pompe, dans le coin de la cour, juste derrière cette porte, dit l'inspecteur de police.

— Ah... eh bien, Wolton, allez l'examiner de près et n'oubliez pas la poignée surtout, la poignée, mon ami.

Wolton ne se le fit pas dire deux fois ; il prit sa torche électrique et s'éloigna. Il ne resta guère longtemps parti, mais quand il revint, son regard étonné et effrayé à la fois chercha immédiatement le détective.

— Comment saviez-vous, Mr. Dickson ? murmura-t-il.

— Vous avez trouvé ?

— Oui, la poignée était rouge de sang !

— Je le pensais, pour le bon motif que l'eau qu'on a tirée de cette fontaine a servi à torcher soigneusement du sang répandu en abondance sur le carreau de cette pièce.

— Alors un crime a été commis dans cette maison ? s'écria Wolton.

— Pourquoi pas ?

— Mais encore ? supplia l'inspecteur.

— Je doute fort que nous en apprenions davantage aujourd'hui, dit le détective. Voilà donc la deuxième chose effrayante suscitée par cette atmosphère. Mais la troisième est pire encore, quoique plus mystérieuse.

Tom Wills et Wolton scrutèrent les murs et les objets, mais leurs regards revinrent désenchantés à leur point de départ.

— Cela ne vous dit rien ? fit brusquement Harry Dickson.

Il indiqua, creusée dans la muraille, à côté de l'âtre, une petite niche peu profonde, où se trouvait une petite chaise, garnie d'un coussin de velours. Wolton et Tom Wills secouèrent la tête.

— Ce bois est magnifique, déclara Harry Dickson ; c'est une essence de chêne vraiment rare, et je m'étonne de la trouver dans un tel réduit. Et quelles merveilleuses sculptures ! Quant au coussin, il est réalisé dans un velours aussi coûteux que ceux que vous pourriez trouver dans la City, et ses broderies sont royales... certainement. Regardez-les de près, c'est du brocart d'or, comme on en trouve sur les vêtements d'apparat des grands de la terre.

— Ce n'est nullement effrayant, intervint Tom Wills.

— Je veux bien l'admettre, mais ce qui est aussi affreux que ce visage blême qui nous hante l'esprit, Tom...

Il s'interrompt et un frisson secoua ses épaules.

— Ce dossier si rapproché du plafond de la niche, Tom, et ce coussin si rapproché du sol... En vérité, cela me remplit en même temps de dégoût et d'épouvante...

Il se leva, le regard sombre et, du geste, signifia qu'il en avait dit assez pour le moment.

2. À la lumière du sang

Harry Dickson déposa le mince dossier et regarda son élève d'un œil découragé.

— N'était cette damnée petite chaise... murmura-t-il.

Tom Wills dressa l'oreille.

— Si j'entends bien, vous n'abandonnez pas la partie, maître ?

— Non, malgré que ce soit une affaire sans victime, sans délit et sans coupable.

Il fit une courte pause, puis reprit à voix lente, martelant ses mots :

— Du moins, pas pour le moment.

— Et que prévoyez-vous ?

— Des choses effrayantes, Tom, répondit gravement le détective.

Le jeune homme montra le dossier du doigt.

— Et que vous apprend-il, cet amas de notes éparses ?

— D'abord que Phil Rummy a habité cette maison pendant plus de trente ans. Qu'il était avare, rapace, ladre et de mauvaise composition, comme tant d'autres de ses confrères en commerce. Si ce n'est d'avoir été un tantinet usurier, on n'a jamais rien eu à lui reprocher au point de vue légal. Qu'il a laissé un compte en banque de onze cents livres, une maison libre de toutes charges et un honorable lot de marchandises qu'on peut évaluer à quatre cents livres de valeur marchande. Le tout a été légué en bonne et due forme à Margaret Shrimp, âgée de soixante-huit ans, qui fut, pendant ces trente ans, sa fidèle servante et qui est à présent hospitalisée à l'hospice Ste Ann à Dulwich.

« Voyons la feuille suivante qui parle de ladite dame Shrimp.

« Margaret Shrimp, habitant Londres depuis quarante ans, venue de Stratford, son lieu d'origine, où elle était fille de ferme. S'occupait bien plus des affaires de son maître que lui-même ; avare, méchante, mais dévouée.

« Atteinte du mal de Pott, a quitté la boutique de Rummy peu de temps avant la mort de ce dernier. Facultés mentales déclinent fortement ces derniers temps.

« Ne laissera à sa mort aucun héritier.

Harry Dickson soupira et regarda son élève avec un désespoir comique.

— Allez donc échafauder une histoire de crime là-dessus, gémit-il.

— Vous parlez de crime avec une telle assurance...

— C'est qu'il y en a un, Tom. Il est impossible qu'il n'y en ait pas !

— Toujours la petite chaise ?

— Eh oui, que voulez-vous...

Tom Wills sentait bien qu'il n'en tirerait pas davantage sur ce sujet et se mit à son tour à compulsier la liasse de notes.

— Tiens, dit-il tout à coup, qu'est ceci ?

Il tendit à son maître une page grasseuse qui semblait avoir été détachée d'un vieux livre de comptes.

Harry Dickson hocha pensivement la tête.

— Cela ne vous dit rien ? demanda-t-il.

— Huile..., goudron..., arachides en vrac, dattes... figes, lut Tom, et je passe les chiffres et les additions.

— Oui, riposta le détective, seulement cette page n'a pas dit tout ce qu'elle pourrait dire.

Tom leva un regard interrogateur sur son maître.

— Examinez la nature du papier de cette feuille et dites-moi si vous la retrouvez dans beaucoup de papiers de ce genre.

C'était une feuille épaisse, luisante et presque parcheminée ; après un court examen, Tom le dit à son maître.

— Justement mon garçon, reprit Dickson avec vivacité, je vois mal un livre de comptes ordinaire composé de feuilles pareilles. Il y a mieux : jamais cette feuille n'a appartenu à un tome relié, comme le sont les bouquins de comptes. Drôle de façon, hein, de tenir ses comptes sur des feuillets épars et tellement solides que des chartistes en feraient leurs choux gras.

— Est-elle unique ?

— Hélas... je l'ai trouvée en un endroit insolite : dans le sommier du lit de Rummy. J'en conclus qu'il y en a eu d'autres encore, mais quelqu'un d'avisé s'est empressé de les faire disparaître ou de les mettre en lieu sûr.

— Vous dites qu'elle ne vous a pas tout appris ?

— C'est la vérité, Tom, tous les réactifs de mon laboratoire y ont passé, mais le papier n'a pas parlé.

— Oh ! s'écria Tom, pour qui la lumière se faisait. Vous croyez qu'une encre sympathique ou quelque chose du genre...

— Si vous voulez. Scotland Yard connaît trois cents compositions mystérieuses de cette espèce, et moi, je crois en connaître quelques-unes de plus, eh bien, tout cela ne donne aucun résultat !

— Et qu'attendez-vous ?

— Une visite !

Il avait à peine dit que la sonnette tinta discrètement et l'on entendit le pas traînant de Mrs. Crown dans le vestibule.

— Dites-lui de faire entrer le visiteur sans lui poser de questions, Tom, dit vivement le détective.

Un pas lourd et d'une désespérante lenteur monta l'escalier, puis le jeune homme vit une curieuse silhouette s'avancer vers lui. Homme ou femme ? Tom n'eût pu le dire, car elle marchait courbée, en s'aidant d'un long bâton de pèlerin, et une immense cape la recouvrait tout entière.

Mais quand elle parut en pleine lumière, Tom fut frappé de la gravité et de l'intelligence de son visage.

C'était un homme d'un âge indéfinissable ; sa figure d'un jaune luisant, tirant presque sur le vert, lui donnait un aspect inquiétant. La bouche était immense et fendait les joues creuses comme d'un coup de sabre rouge ; le nez se recourbait en bec-de-corbin, mais des yeux magnifiques compensaient cet ensemble déplaisant. Ils étaient d'un noir profond et une flamme intérieure les habitait. Un bonnet de fourrure brune recouvrait le crâne, ne laissant dépasser que le bout des favoris d'un étrange rouge vif.

— Permettez-moi de rester couvert, dit l'homme d'une voix basse et un peu chevrotante.

Les grands yeux noirs clignotèrent un moment à la vive lumière du lustre, puis ils se posèrent sur Dickson et prirent une expression presque affectueuse.

— Homme juste, dit le visiteur en s'adressant au détective, qu'attendez-vous de votre indigne visiteur ?

Harry Dickson s'était levé et saluait respectueusement le singulier bonhomme.

— Docteur Mirwahr, dit-il, jamais je n'ai désiré plus ardemment le concours de votre science.

Le visiteur s'inclina et accepta la chaise que lui offrait Tom Wills.

— Ma science est infirme, comme toutes les sciences, dit-il, de cette curieuse voix hésitante, mais elle est vôtre si vous daignez la prendre en considération.

Sans mot dire, Harry Dickson lui tendit la feuille parcheminée.

L'étranger, soucieux, fronça les sourcils et Tom remarqua qu'il les avait fins et arqués, comme ceux d'une jolie femme.

— C'est du bouc blanc, dit-il brièvement.

— Très rare, dit le détective.

— Oui, et surtout ici. C'est une feuille à secrets.

Tom Wills interrogea son maître du regard.

— Le docteur Mirwahr veut dire que ce papier sert surtout pour transmettre des ordres qui ne doivent pas tomber dans des mains profanes, expliqua Dickson.

— Vous avez raison, admit l'étranger. Il regarda quelque temps la feuille en silence, puis il dit lentement :

— C'est souvent fort difficile.

Il palpa la feuille, l'approcha de son grand nez et Tom crut voir l'énorme bouche se plisser dans un rapide sourire.

— Permettez-moi de fumer, Mr. Dickson, dit-il tout à coup.

Serviable, Tom Wills lui tendit une boîte de cigarettes de choix, mais il les refusa d'un geste poli et tira de sa lévite une curieuse petite pipe en bois jaune et une toute petite blague en peau.

Ses longs doigts effilés y puisèrent une poudre verdâtre dont il bourra soigneusement le fourneau.

Il remarqua le regard de Tom Wills et son sourire s'accrut.

— Il n'y a pas de mystère, dit-il, c'est simplement du très bon tabac de Birmanie. Oh !... c'est une denrée de luxe, je n'arrive à m'en procurer un quart de livre que moyennant un prix qui paierait au moins trente livres du meilleur tabac anglais.

Il alluma sa pipe qui répandit une fine fumée blanche ; et Tom se dit en lui-même que pour un tabac aussi cher, il ne sentait pas précisément bon.

Le docteur Mirwahr qui semblait lire dans ses pensées expliqua :

— Question de goût, mon jeune monsieur, les véritables amateurs de ce tabac le parfument à l'aide d'une glande séchée qu'on extirpe des viscères du bouc blanc de la montagne. Il faut pour cela sacrifier la bête qui est déjà coûteuse par elle-même.

Une odeur têtue et musquée flottait. Tom eut un geste vers la fenêtre mais l'étrange bonhomme l'arrêta vivement.

— Gardez-vous-en bien, jeune homme, je ne suis pas homme à fumer en vain cette herbe des sages !

Les détectives le virent alors souffler, avec insistance, de légères bouffées de fumée blanche sur le parchemin dont la teinte brillante s'accroissait comme si on le passait à l'huile.

— Ainsi voilà le révélateur ? demanda Harry Dickson.

La bouche du docteur Mirwahr exprima une légère ironie.

— Révélateur ? Oh non, ce serait trop facile dans un pays où ce tabac, sans être ordinaire, n'est tout de même pas inconnu. Simplement elle rend la feuille plus docile à une opération autrement difficile.

Il se tourna vers le détective et dit d'un ton grave :

— L'homme qui s'est servi de cette feuille possède une grande science.

Il la déposa devant lui et éteignit soigneusement sa petite pipe. Cela fait, il accepta avec reconnaissance une des cigarettes de Tom Wills.

— Il me faudra réfléchir, dit-il, en se mettant à griller la cigarette d'un air absent et renfrogné. Beaucoup de champs sont ouverts, dit-il tout à coup.

Harry Dickson intervint.

— Je pourrais peut-être vous aider, docteur ? En premier lieu, il y a un visage blême, très large, aux yeux de chat. L'homme est très petit et très gros et, sans doute, malin en diable.

Le visiteur fixa sur le détective son regard noir et profond.

— Non, dit-il après réflexion, ceci ne m'est d'aucun secours.

— Il y a une petite chaise, très basse, continua Harry Dickson d'une voix qui était à peine un murmure, en très beau chêne, et un coussin rouge et or...

Les yeux du docteur Mirwahr brillèrent tout à coup comme des étoiles.

— Malheureux homme, dit-il tout bas, ne m'en dites pas davantage de peur que des paroles interdites ne montent à vos lèvres !

— C'est tout ce que je sais !

L'étranger respira longuement.

— Tant mieux, dit-il, car votre malheur serait le mien.

Des yeux, il fit le tour de la pièce comme pour se rendre compte que portes et fenêtres étaient bien fermées et que personne ne pouvait l'entendre.

— Ceci, dit-il en étendant une main tremblante vers le parchemin, est une feuille du livre du destin. Mais que voudra-t-elle nous révéler ? Regardez !

— Oh, s'écria Tom Wills, tout ce qui se trouvait inscrit dessus a disparu !

— Les choses vaines s'envolent comme des oiseaux perchés sur la branche, dit le docteur Mirwahr, mais terribles sont celles qui restent.

— Et que sont-elles ? s'enquit le détective.

Le visiteur fit un geste las.

— Attendez, beaucoup de pensées s'agitent en tumulte sous mon crâne ; il faut que l'une d'elles se fraie un chemin à travers cette foule hostile et ignare pour me montrer la lumière !

— La lumière..., murmura-t-il à plusieurs reprises.

Son regard tomba sur l'éphéméride posée sur le bureau et cilla légèrement.

— Octobre... En ces jours, au-dessus des montagnes de mon pays, se lève une étoile redoutable car son œil est sanglant comme celui d'un taureau en furie. Que l'on me donne une lampe à flamme douce, au verre très limpide et un couteau aiguisé.

Une petite lampe antique, à panse et cheminée de cristal, parut lui convenir ; il en alluma précieusement la flamme plate, essuya le verre et pria Tom Wills d'éteindre les lumières du lustre. Une falote clarté envahit la chambre.

Les détectives virent alors que leur visiteur approchait la pointe du couteau de son pouce et l'entaillait. Quelques secondes plus tard, il

teignait de son sang la cheminée de cristal de la lampe. La lueur passa au rouge sombre et tomba sur le parchemin.

Un frisson de malaise secoua aussi bien Harry Dickson que son élève quand ils virent que la feuille semblait commencer à vivre.

On la vit frémir comme à la chaleur du feu ; des bulles apparurent puis s'évanouirent avec un crissement sec. On aurait dit une singulière peau humaine, agitée d'un frisson de souffrance.

— Voici ce que vous pourriez appeler le « révélateur », dit le docteur Mirwahr, la lumière... la lumière rouge, mais celle-là seulement qui a traversé les profondeurs mystérieuses du sang humain. Les prêtres de la montagne possèdent une grande science de ces choses et moi-même, indigne que je suis, je n'en connais que des bribes éparses et négligeables.

Tout en parlant, il couvait d'un regard ardent la feuille crissante qui reprenait petit à petit son inertie première. Mais, sur la surface luisante, des caractères venaient d'apparaître.

Toutefois, ce n'étaient que des traits et des angles auxquels les détectives ne pouvaient rien comprendre. Deux mots seulement en écriture anglaise étaient intercalés entre les signes : « Lady Branican. »

Harry Dickson allait déclarer son ignorance, quand il vit les traits décomposés de son visiteur.

— Ah, murmura celui-ci, je vous l'avais dit : ceci est une page terrible du livre du destin. Elle sue la mort, le sang et le crime !

— Je vous en prie, docteur, parlez ! supplia le détective.

— Mr. Dickson, dit l'homme, en appelant pour la première fois le détective par son nom, il m'est certainement interdit de traduire à un profane ce qui se trouve inscrit sur de telles pages. Mais en vous le refusant, je me rendrais coupable d'un crime encore plus grand, celui de l'ingratitude.

« Rappelez-vous ce petit coin perdu, en marge du grand plateau de l'Iran, où la Providence voulut que vous passiez, le jour où des justiciers inexorables s'apprêtaient à mettre à mort un homme faussement accusé de félonie.

« Cet homme, c'était le docteur Mirwahr.

« Non seulement vous l'avez sauvé d'une fin aussi terrible qu'ignominieuse, mais vous lui avez permis de gagner une lointaine terre hospitalière où il vit à présent dans le recueillement et dans l'oubli.

« Je traduirai donc cette écriture que vos savants appelleraient cunéiforme, mais qui n'approche ce mode d'expression que de fort loin. Mais n'attendez pas davantage de moi sur... sur...

— La petite chaise ? demanda doucement le détective.

Le docteur approuva d'un geste craintif.

— C'est bien cela. Et maintenant, écoutez : « Sous le regard de

sang de l'étoile, au jour du dernier quartier de lune, au moment où les heures auront vieilli jusqu'à l'extrême minute, il a été décidé que Lady Branican mourra... »

— Ce qui signifie...

Le docteur Mirwahr se pencha sur le calendrier et un grand frisson l'agita :

— Octobre, le dernier quartier de lune..., minuit. Oh ! Mr. Dickson, ce soir à minuit cette malheureuse femme doit mourir !

Déjà le détective avait repris le dessus chez Harry Dickson.

— Branican..., il n'y en a pas des masses de ce nom-là... Attendez, il y a une Lady Branican, une sainte femme, qui semble plutôt appartenir à un autre âge..., ce doit être elle ! Tom, l'indicateur des rues, le bottin !

Le jeune homme feuilletait déjà l'épais tome bariolé.

— Branican... Lord Branican, j'y suis... C'est à deux pas, maître, dans Devonshire Street.

— Il n'est pas loin de onze heures ! constata Dickson avec un frisson.

— Que le Dieu de justice qui protège les innocents et punit les coupables soit avec vous ! dit solennellement le docteur Mirwahr en se levant.

Il partit d'un pas bien plus rapide qu'on ne l'en aurait cru capable et, quelques minutes plus tard, Harry Dickson et Tom Wills couraient sous la pluie vers Devonshire Street.

3. La menace de minuit

La maison de Lord Branican occupait l'angle de Devonshire Street et de Harley Street. C'était un immeuble cossu mais rébarbatif, tout en pierres de taille grises. Une lumière brillait à une fenêtre du premier étage et une autre veillait, toute menue, derrière le haut vitrail de la porte d'entrée.

— Vous resterez dans la rue, Tom, ordonna le détective, et vous empêcherez toute approche. Au besoin, demandez du renfort car il y a un agent de planton à cent yards d'ici vers Crescent Park.

— Onze heures trente, murmura-t-il, en regardant l'horloge lumineuse qui surmontait un lampadaire de la rue, et un carillon lointain appuya de sa voix grêle cette constatation horaire.

Il sonna à la porte, une fois, deux fois, trois fois, sans obtenir de réponse.

La grande aiguille de l'horloge municipale avait franchi deux nouveaux écarts de cinq minutes ; onze heures quarante.

Enfin, un guichet s'ouvrit dans le vantail de la porte et une voix peu aimable s'enquit des désirs de ce visiteur tardif.

— Je désire parler à Lady Branican.

— À cette heure ? Elle est couchée, revenez demain et on verra s'il y a lieu de vous recevoir, aboya le domestique.

— Et je verrai, moi, s'il y a lieu de vous recevoir dans une cellule de Newgate, mon gaillard, répondit vertement le détective. Ouvrez..., voici mon insigne de police !

— Ah ! il fallait le dire plus tôt, s'effraya le domestique en faisant glisser des verrous. J'espère qu'il n'est rien arrivé de fâcheux à Mylord ?

— Pourquoi à Mylord ?

— Ben... je ne sais pas moi, dit prudemment le valet en s'effaçant pour laisser entrer le détective. Comme il est sorti, on peut penser que...

— C'est bon, on verra cela plus tard. Annoncez-moi immédiatement à Mylady ! D'ailleurs, je vous suis... Ses appartements sont au premier et elle veille encore !

— La sainte femme, soupira le serviteur.

Un cartel sonna le quart dans les profondeurs de la maison.

Le serviteur montait les marches d'un escalier majestueux, à pas bien trop lents au gré du détective qui le conjura d'avancer plus vite.

Ils parcoururent un énorme palier où d'immenses toiles de maîtres, aux tons brunis par le temps, faisaient tache sur les murs blancs et luisants.

« Minuit moins dix », gronda sourdement Harry Dickson en consultant sa montre-bracelet.

Le valet heurta d'un doigt respectueux une large porte à deux battants.

— Oui est là ? demanda une voix faible.

— Mylady... c'est quelqu'un de la police...

— De la police, à cette heure... ? Priez-le de repasser demain !

— Pardon, j'insiste pour être reçu immédiatement, dit le détective.

Il y eut une longue minute de silence. Harry Dickson bouillait littéralement d'impatience et d'inquiétude.

« Moins cinq... » annonça inexorablement la montre.

Enfin, à son grand soulagement, une clé tourna dans la serrure et la porte s'ouvrit sur une douce clarté d'intérieur.

Harry Dickson vit un petit salon vieillot, tendu de vert et de rouge, aux fauteuils en velours d'Utrecht ornés d'un blason héraldique.

Une femme, jeune encore, au visage fané mais agréable, se tenait sous la lumière d'un petit lustre en cristal Louis XV. Elle portait une toilette d'après-midi d'un rouge vif et qui n'était certes plus à la mode du jour.

Une épaisse torsade de cheveux blonds, vraiment magnifiques, semblait peser trop lourdement sur ses traits fins et fatigués.

D'un geste las, elle congédia le domestique et ses grands yeux pâles se fixèrent sur le détective.

— Monsieur, dit-elle, que voulez-vous... que signifie... ?

Mais les yeux de Harry Dickson regardaient, au-dessus de son épaule, les deux aiguilles d'une antique pendule prêtes à se confondre sur l'heure de minuit.

— Vous êtes en danger, madame ! dit brusquement le détective.

Elle sursauta et son regard fut celle d'une malheureuse créature aux abois.

— Oh... sauvez-moi ! C'est tellement affreux...

« Dong ! »

Le premier coup de minuit sonnait à la pendule et, au loin dans la demeure seigneuriale, des voix identiques lui répondirent.

« Dong ! »

Deuxième coup... la jeune femme avait poussé un faible cri et s'était jetée résolument contre la poitrine du détective.

« Dong ! »

Mais ce coup se confondit avec un autre, plus bruyant, plus terrible.

En face d'eux, une porte venait de s'ouvrir avec fureur et un jet de flamme jaillit dans la chambre.

Mais, d'un geste brusque, Harry Dickson avait écarté la jeune femme et la balle lui fit une pichenette à l'oreille gauche. Une seconde après, il avait saisi à la gorge l'homme qui s'était rué par la porte ouverte et l'avait jeté sur le plancher. D'un bruit sec, les menottes cliquetèrent autour d'un poignet nerveux.

— Moi... moi, les menottes ! rugit une voix.

— Et la prison tout à l'heure, mon gaillard, tonna le détective.

— Mais c'est mon mari, Lord Branican ! cria tout à coup une voix éplorée.

Harry Dickson aida son prisonnier à se relever et le fit asseoir un peu brusquement dans un des fauteuils : toutefois, il ne lui enleva pas les menottes.

— Que signifie tout cela, Mylord ? demanda-t-il d'une voix sévère.

— Comment ? hurla le lord, vous avez l'audace de me poser une question pareille alors que je trouve ma femme, dans vos bras ?

— Non, mais, vous devenez fou ? Savez-vous qui je suis ?

— Une canaille, un voleur de femmes, un bandit que je regrette de ne pas avoir abattu comme un chien, rugit Lord Branican.

— Mais qui a nom Harry Dickson !

— Hein ?

Le détective, d'un geste prompt, lui enleva le cabriolet d'acier.

— Je n'ai rien vu de votre mouvement qui eût pu être homicide, Mylord, dit-il, ce qui équivaut à dire que je consens à oublier votre tentative d'assassinat, à condition que vous me fournissiez des explications convenables.

— Harry Dickson, murmura Lord Branican. Oui... maintenant, je vous reconnais.

Il fixait sur lui un regard où se lisait un doute douloureux.

— À minuit, dit-il d'une voix altérée, je devais trouver...

Il se tourna vers sa femme.

— Puis-je vous prier de vous retirer quelques instants dans votre chambre, Lady Ruth ? demanda-t-il.

La jeune femme essuya deux lourdes larmes qui avaient roulé sur ses joues livides, s'inclina et se retira sans dire un mot.

— Mr. Dickson, demanda le lord, comment vous trouvez-vous ici, à une telle heure ?

— Je suis venu protéger Lady Branican, répondit le détective et vous voyez bien, Mylord, que je suis arrivé au bon moment !

— Sans vous, je l'aurais infailliblement tuée, à moins que...

Il hésitait visiblement. Une perplexité grandissante s'emparait de lui.

Harry Dickson lui dit quelques mots d'encouragement.

— Il faut parler sans réticence, Mylord. Si vous êtes une victime plutôt qu'un homme qui faillit devenir un meurtrier, c'est qu'il y a un coupable.

— Mais qui donc aurais-je trouvé en compagnie de ma femme ? s'exclama-t-il.

— Tonnerre ! s'écria le détective, c'est vrai ! Qui vous attendiez-vous à trouver ici ?

Le lord se prit la tête entre les mains.

— Je parlerai, dit-il enfin, et peut-être que cela me soulagera. Depuis des semaines, je vis dans le doute. Imaginez-vous ce que c'est que d'avoir cru vivre pendant des années auprès d'une véritable sainte et d'apprendre tout à coup que cette compagne idéale n'est qu'un monstre de perversité et de fourberie ?

— Des preuves ? fit laconiquement Harry Dickson.

— Sa vie est devenue brusquement différente, changée en une suite d'incompréhensibles mystères. Je n'avais jamais pensé à surveiller les faits et gestes de Lady Ruth ; soudain ce furent les lettres anonymes que l'on jette au feu, mais qui finissent par vous empoisonner tout de même.

— L'avez-vous fait suivre ? demanda Dickson.

— Oui, et c'est là où les choses se corsent étrangement. Je me suis adressé à une agence privée connue pour sa probité : Mac Ferson et Jasper.

— Bonne, en effet, admit le détective. Et qui emploie de fort habiles limiers.

— Je vous prends au mot, Mr. Dickson : jamais aucun de ceux qui entreprirent sa filature n'est parvenu à la suivre pendant un temps bien long. Brusquement, Lady Branican disparaissait comme si le sol l'avait engloutie ou comme si elle s'était volatilisée dans les airs. Pourtant, je n'ai jamais connu une ombre de malice chez ma femme ; elle était même un tantinet naïve, comme toutes les épouses honnêtes. Mais je pus aisément contrôler qu'elle me mentait sur l'emploi de son temps. Aux réunions ou aux visites qu'elle prétextait, elle ne paraissait pas. Elle était l'économie en personne et, pour peu, je l'aurais accusée d'être plutôt avare. Elle me tenait au courant de ses moindres dépenses ainsi que des dons qu'elle faisait aux œuvres charitables bien que sa fortune personnelle, qui est grande, l'en dispensât. Or, depuis quelque temps, elle a fait des retraits considérables à la banque qui gère une partie de ses fonds.

— Dites-moi, à présent, Sir, ce qui motiva votre fureur homicide de tout à l'heure ? demanda Harry Dickson.

— Un coup de téléphone reçu dans le courant de l'après-midi. Le voici à peu près textuellement : « Lady Ruth est indigne de vous, Lord

Branican, vous ne l'ignorez d'ailleurs pas. Cet après-midi, elle est censée assister à une fête de charité dans Bloomsbury. Vos détectives vous auront déjà appris qu'ils l'ont filée jusqu'à Walworth Road et que là, comme toujours, ils ont perdu sa trace. Vous devez partir dans l'avant-soirée pour votre propriété d'Epping où vous resterez jusqu'à demain. N'en faites rien, Lord Branican, et entrez chez votre femme à minuit sonnant. Vous en saurez assez alors. »

— Et vous m'avez trouvé, dit lentement Dickson ! C'est en effet absolument incompréhensible, à moins d'admettre chez l'adversaire un don de prescience absolument inadmissible.

Soudain Harry Dickson se frappa le front.

— Mais rien ne vous dit, Mylord, que vous auriez trouvé Lady Ruth en compagnie d'un homme.

— Quoi d'autre, sinon ? se désespéra le mari.

— Vous vous êtes laissé aveugler par votre obsession d'être un époux trompé, bafoué. Mais ce n'est peut-être pas cela que vous auriez trouvé ici, à minuit.

Lord Branican resta bouche bée, ne sachant plus que répondre.

— Trouvez cela, Mr. Dickson, supplia-t-il, si vous ne voulez pas que je devienne fou sur l'heure !

Harry Dickson s'était laissé tomber dans un fauteuil ; ses tempes battaient la chamade, son front se couvrait d'une sueur moite.

Tout à coup, son regard tomba sur la pendule.

— Attendez... c'est fou... Et pourtant, malgré tout, je me souviens. Minuit sonnant ! Entendez-vous ? Minuit sonnant ! Or minuit sonnant n'arrive qu'au douzième coup de minuit ! Et je n'ai entendu que trois coups quand le vôtre éclata, celui de votre revolver. Les autres n'ont pas été frappés, et c'est votre balle qui en fut la cause. Regardez !

Un petit trou rond s'ouvrait sous le cadran ivoirin de la pendule.

— Le mécanisme a été cassé net ! Non, n'approchez pas, je crois comprendre l'horrible machination qui fut en jeu.

Le détective se mit à démonter le mécanisme avec dextérité, mais aussi avec une prudence extrême et, tout à coup, le lord vit ses mains trembler.

— Deux centimètres plus haut et la balle serait devenue plus puissante qu'un gros obus de marine, gronda-t-il.

Il venait d'extraire des parties supérieures de l'horlogerie un fin tube de verre.

— Cette antique pendule est d'un modèle bien spécial et très raffiné, dit-il. Le marteau avance au long d'une règle ronde et, à chaque coup, frappe une autre tige de métal, ce qui produit chaque fois un autre son. On ne fait plus de machines de ce genre, elles sont rarissimes. Eh bien, Sir, le douzième coup de minuit aurait été frappé

sur ce tube-ci. Savez-vous ce qu'il contient ?

— Un explosif ? haleta le lord.

— Et quel explosif ! Voyez d'abord la minuscule capsule de fulminate qui devait faire office de détonateur. Pour le reste, le contenu aurait agi : c'est du trinitrotoluol ou quelque substance infernale de ce genre. Personne ne serait resté vivant dans cette pièce, ni Lady Ruth ni vous-même !

— Allons voir Lady Ruth ! répliqua Lord Branican prenant une brusque résolution. L'heure des explications a sonné, à défaut de celle de la mort !

— Lady Ruth ! appela-t-il d'une voix impérative.

Aucune réponse ne lui parvint.

Nerveusement, le lord traversa le salon et alla frapper à la porte de la chambre voisine en appelant : Lady Ruth ! Lady Ruth !

Mais encore une fois, son appel resta sans réponse.

D'un geste fébrile, il tourna la poignée de la porte : elle résista.

— Enfoncez ! ordonna le détective.

Le lord n'hésita pas. Il se jeta de toutes ses forces contre la porte qui sauta hors de ses gonds. Alors, il bondit dans la chambre et poussa un grand cri.

Lady Branican gisait sur le plancher, les bras en croix, la gorge ouverte. Une mare de sang s'élargissait autour de sa tête blonde.

— Morte ! Morte ! hurla Lord Branican. Elle s'est tuée !

— Non, répondit durement le détective, elle vient d'être assassinée ! Voyez-vous seulement une arme ?

Il se mit à tourner furieusement autour de la chambre.

Elle n'avait d'autre issue que la porte par où ils étaient entrés. Les fenêtres étaient fermées à triple targette et, en soulevant les tentures, Harry Dickson vit dans la rue son élève Tom Wills qui faisait les cent pas sous la pluie.

Personne n'avait donc pu s'échapper par-là.

Aucun meuble de la chambre n'était de nature à receler une présence.

Lord Branican, la première minute d'épouvante passée, fit un geste vers la sonnette d'appel pour jeter l'alarme parmi la domesticité, mais Harry Dickson l'en empêcha.

— Attendez encore quelques instants, Mylord. Nous aurons tout le temps, pendant l'enquête, pour questionner vos sujets. Auparavant, je désire vous poser une question : où avez-vous connu Lady Ruth ?

— À Téhéran, en Perse, il y a dix ans de cela. C'était la fille d'un riche commerçant anglais, Sir Lanning.

— Je crois me souvenir de ce nom, murmura le détective, Sir Lanning était en effet très riche.

Le lord rougit légèrement.

— J'étais chargé de mission en Perse en ce moment, Mr. Dickson. Je dois avouer également qu'en ce temps-là, ma fortune personnelle était bien chétive comparée à celle de ma future femme.

— Sir Lanning n'eut-il pas une fin tragique et même quelque peu mystérieuse ?

— Il fut assassiné par des fanatiques, peu de temps après mon mariage.

— Je suppose que vous n'avez gardé aucune relation avec les gens restés en ce pays depuis votre union ?

— No...on, en effet, répondit sèchement Lord Branican.

Harry Dickson se retourna vers le cadavre.

Il se trouvait au milieu de la chambre. Le détective fit mentalement la réflexion que si l'on avait tracé les diagonales de cette chambre carrée, le corps se serait trouvé à l'intersection exacte de ces droites imaginaires. Alors, d'où l'agression pouvait-elle être venue ?

À peine avait-il formulé cette pensée qu'un coup de feu éclata dans la rue, suivi aussitôt d'un coup de sifflet d'alarme.

— C'est Tom Wills ! s'écria Harry Dickson en s'élançant vers la fenêtre qu'il ouvrit toute grande.

Il vit le jeune homme traverser la rue en courant et heurter violemment la porte de la maison.

— Que faites-vous ? Qu'arrive-t-il ? lui cria le maître.

— Il est filé..., disparu comme s'il était descendu sous terre, cria Tom Wills.

— Oui donc ?

— L'homme au crâne de lune, parbleu !

— Arrivez !

Il courut lui ouvrir la porte du salon après avoir crié au domestique de laisser monter le nouvel arrivant.

— Il y a eu un crime dans cette maison, dit rapidement le détective en recevant Tom Wills. Mais racontez-moi d'abord ce qui vous est arrivé dans la rue ?

— Cela tient en peu de mots, maître. Je tenais les yeux levés vers cet étage et je sentais que quelque chose d'extraordinaire venait d'y avoir lieu. Tout à coup, je vis un homme tout près de la porte d'entrée. Je ne l'avais pas vu venir. Je m'élançai vers lui et lui demandai ce qu'il faisait là.

« Puis, tout se passa comme en un éclair.

« Il tourna vers moi une énorme tête pâle, des traits immobiles, sans expression et, brusquement, glissa vers l'angle de la rue.

« J'ai tiré, mais je ne crois pas l'avoir atteint. J'eus beau regarder dans Harley Street, elle était déserte.

Lord Branican avait assisté à ce bref entretien sans mot dire ; Harry Dickson se retourna brusquement et le regarda en plein visage.

Il fut stupéfait du changement qui s'y était produit : il l'avait vu furieux comme un tigre en s'élançant l'arme au poing dans le salon, puis horrifié en se trouvant devant le cadavre de sa femme assassinée. Mais, à présent, il était vert de peur et tremblait comme une feuille.

— Mylord, dit sévèrement le détective, cette description singulière que mon élève vient de nous donner vous met dans un bien triste état. Pourquoi ?

Branican ne répondit pas. Ses dents claquaient comme des castagnettes.

— Votre attitude est pour le moins étrange, continua Dickson en le couvant de son regard perçant et glacé.

Enfin, le lord parut s'éveiller comme d'un songe.

— Que voulez-vous dire ? articula-t-il avec peine.

— Vous vous rappelez très bien ma question, riposta durement le maître.

— Oui, c'est vrai, mais... ne me demandez rien, je ne sais rien...

— C'est-à-dire que vous ne direz rien ! tonna Dickson.

Branican baissa la tête sans répondre.

— Même cela ne vous incite pas à aider la justice ? gronda le détective en montrant le cadavre de Lady Ruth.

— Mr. Dickson, dit Lord Branican d'une voix brisée, tout cela est inutile... je suis un homme mort !

4. Le péril vient d'en haut

L'asile Ste Ann, à Dulwich, se trouve au bout d'un long chemin sableux, à près de deux kilomètres des dernières maisons de ce faubourg métropolitain. Une vaste muraille l'entoure qui enclot un parc aux grands arbres centenaires. Les pensionnaires y sont divisés en deux catégories.

Les moins fortunés, qui sont soignés en commun dans une énorme bâtisse, et les grands-payants qui occupent des petits pavillons épars dans le parc. Ces derniers gardent ainsi l'illusion d'avoir un chez-soi, car les infirmiers se conduisent envers eux bien plus en domestiques qu'en gardes-malades.

Le lendemain, Harry Dickson et Tom Wills s'y firent recevoir par le directeur, le docteur Matton, un petit homme à figure poupine, aux manières affables.

— Miss Shrimp a été hospitalisée d'abord en régime commun, expliqua le directeur, puis, un héritage assez rondet lui étant venu, elle a désiré occuper un pavillon personnel. C'est le n° 19, sis au bout de l'allée des hêtres pourpres, comme vous pourrez le voir.

— Parlez-moi de cette pensionnaire, docteur ? demanda Harry Dickson.

Le brave homme se gratta l'oreille.

— Qu'en dire ? Elle est atteinte du mal de Pott, ce qui la rend en partie paralysée. Ses facultés mentales ont un peu baissé depuis qu'elle est ici, et continueront à décliner, c'est certain. Elle est bonne pensionnaire, peu exigeante et taciturne.

— Elle n'a jamais reçu de visites depuis qu'elle est ici.

— Jamais. Ce serait facile à contrôler dans nos livres.

— Voulez-vous me donner l'autorisation de m'entretenir avec elle ?

— Mais bien certainement. Je vais vous faire conduire à son pavillon par son infirmier attitré. Excusez-moi de ne pas le faire moi-même, mais c'est l'heure de ma tournée d'inspection quotidienne.

Les détectives prirent congé de l'aimable directeur et un jeune homme vêtu de blanc les conduisit jusqu'à l'allée des hêtres pourpres.

— Je ne vous accompagne pas plus loin, dit-il. J'assume la charge de trois pavillons et toutes les occupantes ne sont pas aussi faciles que Miss Shrimp. La porte n'est fermée qu'au loquet ; inutile de la fermer, n'est-ce pas puisque la pauvre femme sait à peine bouger et ne

manifeste d'ailleurs aucune envie de le faire.

Il indiqua, au bout de l'allée, un petit cottage de plain-pied qui devait contenir tout au plus deux ou trois pièces. L'ensemble était assez coquet et ne rappelait en rien l'asile.

Quelques instants plus tard, Harry Dickson frappa à la porte et une voix chevrotante lui cria d'entrer.

Une chambre propre, où luisait doucement une petite salamandre à feu continu, s'offrit aux regards des visiteurs.

Miss Shrimp se tenait assise dans un grand fauteuil à oreillettes et tendait ses mains noueuses vers la chaleur du poêle.

Elle était petite et noireude mais son teint avait la pâleur cireuse qui caractérise son mal.

— C'est vous, Duffey ? demanda-t-elle, mais, en se détournant quelque peu, elle vit les deux inconnus et ses yeux devinrent méfiants.

— J'suis chez moi, dit-elle plaintivement. J'ai payé ce qu'il faut.

— Nous venons voir si vous êtes bien ici, Miss Margaret, dit cordialement le détective.

— Pas assez de sucre dans mon thé, dit-elle vivement.

— Nous y porterons remède, soyez-en certaine. Pour le moment, nous vous avons apporté une petite friandise.

— C'est du pain d'épices ? demanda-t-elle en avançant des lèvres gourmandes.

— Mieux que cela... du chocolat !

Il lui tendit une boîte remplie de petites tablettes.

— Oho, gloussa la vieille, du bon chocolat. Je vais en manger tout de suite.

— Et savez-vous où nous l'avons acheté ?

— Non, dit la vieille avec indifférence, en s'emplissant la bouche de petits carrés bruns.

— Eh bien, dans Neate Street !

La femme eut un sursaut et faillit laisser choir la boîte.

— Qui habite... la maison ? demanda-t-elle d'une voix sourde.

— Oh, je ne le connais pas. C'est un monsieur bien convenable, un petit gros très chauve mais qui n'est pas causeur.

Miss Shrimp fixa sur Harry Dickson des yeux agrandis par la stupeur.

— Chauve... et gros, et il habite la maison ? Je ne veux pas y retourner !

— Mais personne n'y songe, je le pense du moins. Bien que le gentleman ne soit pas causeur, il m'a parlé de vous.

— De moi...

Elle se recroquevilla dans son fauteuil comme une bête battue.

— Je... ne veux pas... je ne veux pas qu'il parle de moi... Je ne veux pas m'en aller d'ici... j'ai payé.

— Très bien, je donnerai des ordres pour qu'il ne soit pas reçu le jour où il se présentera à l'asile.

La pauvre femme poussa un véritable hurlement de terreur.

— Non, non, il ne peut pas... je me cacherais... Partout, dans le jardin, je m'enfuirai de l'asile !

On pouvait voir aisément que sa raison déjà chancelante l'abandonnait. Ses yeux noirs étaient devenus hagards et ses mains faisaient des gestes désordonnés, comme si elles voulaient saisir des formes indistinctes.

— Il faut fermer la petite porte verte du parc, dit-elle avec fièvre, y faire poser des serrures, planter un arbre devant, vous savez, les arbres qui poussent en une nuit.

— Nous y allons de ce pas, affirma Harry Dickson. Dites-nous seulement où se trouve cette porte verte.

Il avait dit cela au hasard, pour calmer un peu la terreur de la malheureuse mais la réponse vint, inattendue :

— La bonne dame blonde la connaît, c'est par-là qu'elle entre pour venir me voir quand Duffey n'est pas là. Mais maintenant l'homme chauve pourrait entrer par la porte verte, lui aussi.

Elle ne semblait plus voir les deux hommes et se parlait plutôt à elle-même.

— S'il trouve une bonne dame blonde, il lui fera tout le mal possible... il la tuera peut-être. Il l'emportera dans la Maison du Grand Péril !

— La maison de Phil Rummy ? demanda doucement Harry Dickson.

— Oui, la Maison du Grand Péril !

Elle se mit à rire sauvagement.

— Une petite chaise et un grand péril... aha ! petit et grand, aha !

Brusquement, elle se tut et sa tête s'inclina. Alarmé, Harry Dickson s'élança vers elle. Mais il fut aussitôt rassuré, car sa respiration profonde se transforma presque immédiatement en un large ronflement.

La crise nerveuse se terminait bien.

On entendit les pas de l'infirmier sur le gravier.

— Eh bien, gentlemen, comment s'est comportée cette excellente Meggy ? demanda-t-il jovialement.

— Elle a mangé du chocolat, elle a dit quelques mots sans queue ni tête et s'est endormie, dit Tom Wills.

— Vous avez eu tort de lui donner des friandises. Elle est gourmande comme une chatte et goinfre comme une oursonne. Mais ne vous alarmez pas, c'est toujours de cette façon qu'elle termine ses écarts : elle s'endort. Bah, pas mauvaise pensionnaire, au fond !

— Elle ne reçoit pas beaucoup de visites, n'est-ce pas ?

— Beaucoup ? s'étonna Duffey. Dites plutôt qu'elle n'en reçoit pas du tout. Nous tâchons de leur éviter ces fatigues, soit dit sans vous froisser. N'empêche que ces diablesses ont plus d'un tour dans leur sac : l'autre jour, je lui ai trouvé une poupée blonde dans les mains. Comment est-elle venue là ? Je n'en sais rien. Quand j'ai voulu la lui prendre des mains, elle a failli me mordre, disant qu'on ne lui enlèverait plus sa fille ! Je vous reconduis, messieurs ?

— Mais, avec votre agrément, nous aimerions visiter d'un peu plus près cet admirable parc, dit Harry Dickson.

— Je vous en prie, faites donc. Mais excusez-moi de ne pas vous servir de guide, mon service me réclame. Vous trouverez d'ailleurs aisément la sortie puisque vous n'avez qu'à vous diriger vers les bâtiments centraux.

Duffey s'en fut d'un pas pressé vers d'autres pavillons et les détectives s'enfoncèrent dans le parc.

— Que cherchez-vous, maître ? demanda Tom Wills.

— La petite porte verte, mon garçon.

— Existe-t-elle seulement ?

— Soyez-en convaincu, la poupée blonde en est la preuve évidente.

Mais les murs d'enceinte se trouvaient être dépourvus de toute issue.

Les détectives en arrivaient à penser que Miss Shrimp avait divagué quand Harry Dickson tomba en arrêt devant une petite cabane en ruines qui avait dû, autrefois, servir de remise pour les outils des jardiniers.

— Voici en tout cas une porte verte, dit-il.

— Mais elle ne s'ouvre pas à l'extérieur du parc, répliqua Tom Wills.

— En effet, n'empêche que j'aimerais voir l'intérieur de cette cabane.

Ils n'y trouvèrent que des fagots oubliés et des outils rouillés, abandonnés depuis des années. Harry Dickson se mit à déplacer la meule de bois mort et tout à coup, appela son élève.

— Voici le passage, mon garçon, c'est un véritable terrier. Un homme un peu souple doit pouvoir s'y glisser sans difficulté, comme nous allons le faire.

C'était un boyau long de quelques mètres à peine qui aboutissait de l'autre côté de la muraille dans un épais massif de ronces et de viornes.

— Un homme passerait au-dessus du mur, murmura le détective, une femme se glisse en dessous. Tout compte fait, la vieille Meggy n'est pas si folle que cela !

— M'est avis, déclara Tom Wills, qu'une de ces nuits, on ferait

bien de monter la garde près de ce trou.

— Cette nuit même, Tom, mais ce passage ne servira qu'à nous. Il sera inutile de s'en servir ensuite.

— Je me demande pourquoi ?

— Je viens de vous le dire : un homme passerait au-dessus du mur et aucune femme ne doit plus être attendue.

Tom le regarda d'un air interrogateur.

— Parce que cette femme est morte la nuit dernière. Ce ne pouvait être que Lady Ruth Branican ! dit gravement le détective.

— Alors l'homme chauve viendra ? demanda Tom Wills avec un frisson.

— C'est possible, lui ou un autre... mais quelqu'un viendra !

— Et pourquoi ? interrogea encore le jeune homme.

— Parce que Miss Shrimp a parlé de la petite chaise et qu'il ne faut pas qu'on parle de cette chose effrayante, Tom. Pensez donc au docteur Mirwahr.

— On aurait dû l'enlever de la maison de Neate Street, votre petite chaise du diable ! marmotta Tom Wills, mécontent d'y comprendre si peu de chose.

— Du diable ! Comme vous le dites bien ! répondit le maître. Mais je m'en serais bien gardé. Ladite chaise parlera – si jamais elle parle – bien mieux dans la maison de feu Phil Rummy que partout ailleurs.

— La vieille Meggy disait « la Maison du Grand Péril », dit Tom.

— Je crains fort qu'elle n'ait eu raison, dit le détective à voix basse. Ah ! Tom, il nous reste pas mal de travail avant d'espérer entrevoir une lueur de vérité dans cette damnée affaire.

— Et ce soir, nous revenons ici ? demanda Tom avidement.

Harry Dickson se passa la main sur le front.

— Ce soir, oui, je crois que les gens qui ont quelque chose à voir dans tout ceci aimeront accélérer le mouvement.

Les détectives se tenaient toujours au milieu du gros bouquet de viornes et s'apprêtaient à revenir par le chemin sous terre, quand l'attention de Harry Dickson fut soudain captivée.

Il fit signe à Tom de ne pas bouger et, écartant légèrement le rideau de feuillage toujours vert malgré l'automne, il fixa les frondaisons des arbres en marge de la route.

— Que voyez-vous là qui vous captive tellement, maître ? demanda l'élève.

— Des corbeaux, Tom !

— Il y en a pas mal, je les vois comme vous, mais...

— Ils ne vous disent rien ?

— Il me semble qu'ils sont fort affairés.

— En réalité, ils sont inquiets !

— Quelque méchante herminette aura grimpé vers leur asile aérien.

— Pensez-vous ? Avec leurs becs durs comme le fer, ces robustes oiseaux auraient vite raison d'un petit animal ! Non, mon gars, c'est un ennemi bien plus gros qui provoque leur inquiétude et leur colère.

Les sombres oiseaux croassaient avec fureur, entourant d'une ronde échevelée les frondaisons encore denses des grands arbres.

— Il y a quelqu'un dans l'arbre, murmura Harry Dickson, quelqu'un qui doit avoir trouvé, à cet endroit, un poste d'observation idéal pour voir ce qui se passe de l'autre côté du mur, dans le parc.

Tom Wills fit un pas en avant, mais son maître le retint avec force.

— Ne bougez pas, petit malheureux, souffla-t-il d'une voix altérée. Cela pourrait coûter cher à l'un de nous, ou aux deux, si nous étions repérés.

Il y eut un mouvement de reptation parmi les basses branches qui surplombaient en partie la muraille d'enceinte, mais il fut impossible aux deux hommes de voir par qui ou par quoi il était provoqué.

— Que cherche-t-il ? demanda Tom Wills à voix basse.

Il ne reçut aucune réponse mais il vit que le visage de son maître était convulsé par la rage et le dégoût.

— « Il » doit nous avoir entrevus dans le parc et tout près de ce mur, dit enfin Harry Dickson.

Il attira Tom vers lui et l'entraîna dans le boyau souterrain pour regagner, quelques secondes plus tard, la cabane en ruine.

— Il nous faudra rester ici pendant quelque temps, déclara-t-il, si nous ne voulons pas finir d'une manière aussi brusque que tragique et sans pouvoir esquisser le moindre geste de défense.

— Pourquoi ne pas avoir tiré ? reprocha le jeune homme.

— Sur une cible aussi improbable ? Nous n'aurions réussi qu'à lui indiquer l'endroit où nous nous trouvions, et les repréailles ne se seraient guère fait attendre si nos balles n'avaient pas porté.

— Les corbeaux redeviennent tranquilles et se perchent à nouveau dans les arbres, dit Tom Wills qui regardait par une fente entre les planches.

— Ce qui prouve que l'ennemi a battu en retraite. Tant mieux, éloignons-nous aussi vite que nos jambes nous le permettent de cette muraille dangereuse.

Ils quittèrent la cabane en courant et Tom constata que son maître respirait plus largement quand ils eurent atteint l'allée de hêtres rouges.

— Eh bien, messieurs, que dites-vous de notre parc ? demanda Duffey qui les vit venir de loin.

— Merveilleux, mon ami, dit Harry Dickson, et quelles murailles !

De quoi empêcher aussi bien les intrusions que les évasions.

L'infirmier se mit à rire.

— Passe encore pour les évasions... mais je me demande qui trouverait plaisir à s'introduire chez nous. Ce n'est pas le séjour rêvé, après tout !

Ils retrouvèrent leur auto devant la porte et reprirent le chemin de Londres.

— Il y a une automobile devant nous, remarqua Tom Wills, et qui se dépêche diantrement.

— Nous ne la rattraperons guère, car son moteur a quelques chevaux de plus que la nôtre, observa à son tour le détective. D'ailleurs, je n'y songe pas.

Il ralentit vers le milieu de la route sablonneuse.

À cet endroit se trouvait un boqueteau de sapinettes et de mélèzes.

— Voici la place où cette machine a stationné, dit-il. Nous avons été bien surveillés, mon garçon.

— Pourtant, les gens qui occupent la voiture se dérobent à présent. Ont-ils quelque chose à voir avec le péril que, d'après vous, nous avons couru tout à l'heure, près du mur d'enceinte ?

— N'en doutez pas.

— Pourtant, vous semblez bien rassuré à présent.

Harry Dickson eut ce rire mystérieux que ses familiers appelaient « son rire de Peau-Rouge ».

— La lumière vient d'en haut, dit-il, mais pour nous le péril vient du même endroit ! En des espaces découverts, nous n'avons rien à craindre.

Tom Wills lui lança un regard de côté.

— Vous ne semblez pas mécontent de votre matinée, dit-il.

— En quoi vous avez raison, mon jeune ami, car nous avons appris pas mal de choses !

— Nous... nous... parlez donc pour vous, bougonna Tom.

— L'esprit de déduction ne vient qu'avec les années, je l'avoue, et si vous l'aviez, vous sauriez comme moi que la poupée blonde a une signification et une valeur pour l'enquête que nous poursuivons. Et d'un... Ensuite, que l'ennemi essaiera d'approcher dans le plus bref délai la vieille Margaret. Et de deux... En dernier lieu, Tom, je sais à présent comment est morte Lady Ruth Branican !

5. La nuit des embûches

L'infirmier Duffey achevait sa tournée vespérale.

Il avait, sous sa surveillance spéciale, quatre pavillons dont les occupantes ne lui donnaient pas grand-peine.

Au pavillon 19, il trouva Margaret Shrimp remise de ses émotions et n'aspirant, après le repas du soir, qu'à retrouver son lit.

Comme la règle l'exigeait, il l'enferma à double tour dès qu'elle se fut couchée, après avoir mis hors de sa portée tout ce qui aurait pu lui être dangereux. La salamandre fut éteinte et remplacée par un petit radiateur électrique, puis une lampe allumée en veilleuse dans la chambre.

Cela fait, il se dirigea vers le dernier pavillon dont il assumait la garde, le n° 20. Duffey aimait à s'y attarder un peu.

La pensionnaire en était une femme encore jeune et très jolie, simple d'esprit sans une ombre de malice et que l'on avait amicalement baptisée Baby Sweet.

— Bonsoir, Mr. Duffey, dit la jeune femme en secouant ses lourds cheveux auburn. Vous allez bien fermer ma porte, n'est-ce pas, et donner ordre aux soldats du roi de ne pas quitter ma porte de toute la nuit.

— Que peut craindre ma bonne Baby Sweet ? demanda l'infirmier d'un ton enjoué.

— Elle a peur du petit homme de minuit qui court dans les arbres, dit Baby Sweet.

— Très bien, la garde sera doublée et les soldats prendront le petit homme de minuit pour le mener pendre haut et court, promit l'infirmier.

— C'est très bien, dit Baby Sweet d'un air satisfait. Comment va la princesse de Cumberland ?

— Elle va bien, mais elle a trop mangé de poulet au dîner, alors, elle s'en trouve un peu punie.

— Vraiment ? s'écria la jeune femme qui avait un faible pour le poulet grillé. Vous direz à l'office que l'on ne me serve plus de cette infâme volaille. Et comment se porte la reine de Saba ?

— Elle est sortie en dog-cart et ne rentrera pas de sitôt.

— Tant pis ! Il pleuvra et sa belle robe sera perdue !

— Bonsoir, Baby Sweet, dormez bien !

— Bonne nuit, Duffey, que l'on donne une ration supplémentaire

de rhum à mes soldats, et dites-leur que je leur donne l'autorisation de fumer dans mon jardin.

Duffey ferma la porte et partit en sifflant joyeusement : sa journée était terminée et il avait une nuit libre devant lui qu'il allait passer à Londres.

Le vent d'octobre commençait à souffler en tempête, mettant à mal les rameaux des arbres. De gros nuages lourds de pluie roulaient devant la lune hâve et biscornue.

Du haut du campanile perché sur le toit de l'asile Ste Ann, la cloche de bronze sonna l'heure de la fermeture.

Une ronde composée de trois infirmiers traversa le parc d'un pas allègre, portant des lanternes d'écurie et revint vers le corps du logis, son inspection terminée. Le parc rentra dans l'ombre et dans le calme.

Peu de temps après, la porte verte de la cabane de jardinier s'ouvrit pour livrer passage à deux hommes vêtus d'imperméables épais.

L'un d'eux portait un paquet assez volumineux qu'il déposa non loin du pavillon n° 19 où dormait Margaret Shrimp.

— Est-ce une chasse au tigre ou à l'homme ? demanda le plus jeune.

— L'un et l'autre, répondit Harry Dickson à son élève.

Il s'était mis à défaire promptement son colis et en sortit un filet à mailles fines et solides, enroulé d'une façon savante.

— C'est un piège terrible, expliqua-t-il au jeune homme, qui demande certes quelque temps pour être dressé, mais une fois qu'il est fin prêt, il ne pardonne pas : ni tigre ni homme ne pourrait s'en libérer. Il appartient à l'arsenal des sauvages chasseurs du rûckh hindoustan qui s'y connaissent en la matière.

Tom le vit déployer une muraille de mailles, légère et presque invisible, qui monta à la hauteur d'un yard environ et qui pendait en plis lâches, sans se tendre en aucune de ses parties. Des balles de pierre le lestaient en divers endroits et le détective les examina avec un soin minutieux.

— Un fauve saisi dans de pareils rets vaut un moucheron pris dans une toile d'araignée, dit-il avec satisfaction. Attention de ne pas en approcher, Tom, nous en aurions pour une demi-heure d'une besogne d'enfer pour vous en dégager. Qu'un homme heurte le filet du pied, une des balles de pierre roule sur le sol et le pied est pris ; l'homme essaie de se dégager, aussitôt, le chapelet des boules supérieures glisse, le captif s'empêtre, roule sur le sol et les mailles l'enserrent de plus en plus. Au bout de quelques secondes, ce n'est plus qu'une pelote vivante et désespérée. Les indigènes agrémentent les nœuds de corde de fines et pénétrantes épines qui lacèrent la victime moindre mouvement ; mais, moins cruels qu'eux, nous nous en

passerons.

Le filet était en place et Dickson s'éloigna, entraînant Tom Wills.

— À présent... ? questionna le jeune homme.

— Attendre, Tom. Et cela dans la meilleure cachette que le parc puisse nous offrir tout en ne nous éloignant pas trop des pavillons. Ce massif de rhododendrons me paraît tout indiqué.

Ils dérangèrent une bande de sansonnets qui y avait élu domicile pour la nuit et qui s'enfuit en protestant.

Une petite pluie glacée tombait, mais les feuilles du massif étaient suffisamment serrées pour protéger les hommes qui s'y abritaient. En même temps, le poste d'observation s'avérait bon : entre les branches basses, on voyait luire, à courte distance, les faibles lumières des pavillons 19 et 20.

L'attente se prolongeait, l'horloge du campanile venait de frapper onze coups sans que rien eût bougé dans le parc si ce n'est les frondaisons agitées par le furieux vent d'automne.

Peu de temps après, les nuages s'effilochèrent et la lune éclaira le parc.

Harry Dickson grogna légèrement : cette clarté ne lui semblait pas propice. Il est vrai que si elle donnait en plein sur le pavillon 20, elle n'atteignait guère celui qu'occupait Miss Shrimp, fortement ombragé par les hêtres pourpres.

Tom Wills, étendu de tout son long sur le sol, attira soudain son attention.

— En collant l'oreille contre la terre, j'entends parfaitement le bruit d'un moteur, dit-il.

Le détective suivit son exemple et écouta tout un temps. Quand il releva la tête, il sembla fortement dérouté.

— Un moteur de forte puissance vient de s'arrêter à quelque distance d'ici, déclara-t-il ; quelques secondes plus tard, un autre s'est fait entendre, beaucoup plus faible et d'un autre régime mais, par contre, beaucoup plus rapproché de nous.

— L'adversaire arrive de deux côtés à la fois, dit Tom avec un frisson.

Il reprit sa position d'écoute, l'oreille contre terre.

Bien que les pluies l'eussent détrempé, le sol était encore fort dur. D'ailleurs, le sous-sol argileux, pourvu de veines d'eau, s'avérait un excellent conducteur du son.

Tom releva bientôt la tête.

— Oui, j'ai entendu, mais ce second moteur s'est tu lui aussi, et maintenant j'entends autre chose.

— C'est le galop d'un petit cheval.

— De trois côtés à la fois ? marmotta Tom avec appréhension.

— Qui sait ? jeta le détective avec un peu de fièvre dans la voix.

Un coup aérien marqua la demie de minuit.

Tom Wills vit son maître ramper vers la sortie du massif et y rester en contemplation devant quelque chose qui semblait fort l'intéresser. Il remarqua pourtant qu'il ne regardait pas du côté du pavillon de Miss Shrimp mais bien vers le pavillon voisin.

Une ombre se découpait devant la fenêtre faiblement éclairée de la chambre à coucher. C'était celle de Baby Sweet qui, pour une raison quelconque, ne pouvait trouver le sommeil et se promenait dans la pièce. Elle allait et venait d'une allure qui dénotait une certaine inquiétude.

Ce fut à cette minute que Tom entendit le bruit dans les arbres. C'était un cri faible et sourd, une sorte de « hoc, hoc, hoc » qu'on aurait pu prendre pour le cri crépusculaire d'un engoulement.

Mais Dickson devait l'avoir perçu lui aussi, car Tom vit son grand corps se tendre avidement vers la nuit du parc, comme s'il s'apprêtait à s'y élancer d'un bond de félin.

— La branche, regardez la branche, maître, murmura soudain le jeune homme.

Se profilant sur le ciel lunaire, la branche maîtresse d'un platane s'avavançait vers le toit du petit cottage. Elle était encore extrêmement feuillue et rien ne l'aurait distinguée des autres, n'était la vie singulière qui l'agitait à cet instant.

Au même moment, le parc, si tranquille une seconde auparavant, s'emplit d'une rumeur sourde. Des branches craquèrent, des buissons furent froissés. On pouvait entendre un bruit de pas pressés, étouffés par les feuilles mortes qui tapissaient le sol.

La branche de platane avait cessé ses soubresauts. Elle frissonnait encore très légèrement quand quelque chose de lumineux passa entre elle et le toit. En même temps, Harry Dickson poussa une imprécation et leva son revolver.

Il ne tira pas. D'une brusque secousse, l'arme venait de lui être arrachée des mains, sans qu'il pût voir comment.

À cet instant aussi, un cri lamentable éclata.

Le détective s'était déjà saisi de son revolver de réserve et sortait en courant du massif de rhododendrons, suivi de Tom Wills qui ne savait pas ce qui arrivait.

— Prenez garde, lui cria le maître en courant, et faites feu sur tout ce qui bouge, il y va de votre peau !

Ils se dirigeaient au galop vers le carré de lumière qui se découpait dans le mur du pavillon n° 20 et, comme ils arrivaient devant la porte, sans se donner la peine de frapper, Harry Dickson se jeta de toutes ses forces contre elle.

Elle ne résista guère. Gonds et serrure sautèrent au loin et le panneau se détacha presque complètement.

La première pièce était plongée dans l'ombre mais au fond, par la porte entrouverte, on voyait en partie la chambre à coucher, illuminée par une ampoule plafonnière.

C'est là qu'ils trouvèrent Baby Sweet à genoux devant son lit et gémissant faiblement.

— Dieu soit loué, elle n'est que blessée ! s'écria le détective en montrant une large estafilade sur son épaule nue. La bête a manqué son coup, ce qui ne doit pas lui arriver souvent.

— Pourtant personne n'a pu s'introduire ici ! s'exclama Tom Wills.

— Et qui vous dit que quelqu'un est venu ici ? riposta le détective. En réalité, personne n'est entré dans cette chambre.

— Mais la pauvre femme a failli être assassinée !

— Tout comme Lady Ruth ; seulement...

Harry Dickson regarda attentivement autour de lui.

— Seulement, l'assassin n'a pas compté avec la lumière qui vient du plafond. Ah ! si cette lumière s'était trouvée sur la table de nuit, par exemple, c'en était fait de cette pauvre fille. Le criminel n'a atteint qu'une chose...

— Et quoi donc ? Je ne vois rien !

— Pour cause... Ce n'est que l'ombre de Baby Sweet ! Oui, l'ombre qui était projetée en oblique, et c'est bien par malheur que la pauvrette fut blessée.

Harry Dickson s'approcha de la fenêtre et pointa le canon de son arme vers une petite prise d'air.

— Ce n'est pas pratique pour un bandit de sa trempe. N'empêche que cela lui aurait suffi pour perpétrer un nouveau crime si Baby Sweet s'était trouvée dans le prolongement de son ombre !

Hoc, hoc, hoc...

Ce bruit déchira soudain le silence revenu, non plus doux et hésitant, comme tout à l'heure, mais avec une rage sourde et désespérée.

— Vite, au filet ! cria Dickson.

Les « hoc, hoc » retentissaient, féroces et plus aigus à présent qu'ils sortaient du cottage, s'orientant dans l'obscurité.

Ils avaient toute l'allée des hêtres pourpres à parcourir avant d'arriver au piège tendu devant le pavillon de Miss Margaret.

Comme ils arrivaient au milieu de la drève, les appels cessèrent brusquement.

Harry Dickson pressa l'allure de sa course. Bientôt, au bout de l'avenue, ils virent briller la fenêtre du pavillon n° 19.

— Attention au filet... cria le détective, puis il poussa un juron.

— Envolé !... Le filet a été mis en morceaux !

— Ainsi le captif a pu s'évader facilement ? demanda Tom Wills.

— Lui ? Jamais de la vie ! On ne se dégage pas si aisément de ce piège infernal entre tous. Mais quelqu'un l'a aidé, avec une rare dextérité.

Il considérait piteusement le filet en lambeaux, mailles tranchées, boulets de pierre épars.

— Et quelqu'un qui s'y connaît, je vous en fiche mon billet, grommela-t-il.

Tom Wills tournait autour du cottage ; il appela son maître.

— La fenêtre est ouverte !

Harry Dickson repoussa les restes de son filet d'un pied rageur et s'approcha de son élève.

— Bien des choses se sont passées ici à notre nez et à notre barbe, maugréa-t-il, et avec une vitesse déconcertante. Que signifie maintenant cette fenêtre ouverte ?

Ils virent une chambre à coucher petite et propre, presque pareille à celle de Baby Sweet. Le lit était défait mais vide.

— Parbleu ! s'écria amèrement le détective. Pendant que l'on délivre un oiseau au piège, on laisse s'enfuir l'autre de sa cage !

— Il ne doit pas être loin, celui-là, riposta Tom Wills. Dame Margaret Shrimp ne doit pas être, il me semble, une compagne benévole.

— Qu'en savez-vous ? riposta aigrement son maître. Cela dépend de celui qui lui tient compagnie !

— Et par où seraient-ils partis ?

— Vous le demandez ? Voilà ce qui m'étonne. Par où, sinon par la petite porte verte, mon garçon !

— Alors nous pourrions facilement les rattraper !

Mais Harry Dickson ne semblait nullement enclin à entreprendre cette poursuite et Tom lui en fit la remarque.

— Je retrouverai Miss Shrimp quand il me plaira, répondit-il. Je ne me soucie pas d'elle, ce soir, mais bien plutôt du gibier qui se dégagea de mes filets !

— Il nous faudra prévenir le directeur de l'asile, déclara le jeune homme.

— Il attendra. Demain, je lui raconterai, par téléphone, l'une ou l'autre chose pour le rassurer. Nous avons mieux à faire que de perdre notre temps à voir l'étonnement de ce brave homme.

Ils trouvèrent la porte de la cabane ouverte et Harry Dickson ricana :

— Comme je viens de vous le dire, le passage s'est effectué par-là. Et maintenant, retournons à Londres, aussi bredouilles que possible.

Ils avaient traversé le couloir creusé dans la terre en rampant comme des couleuvres. Ils se redressaient, quelque peu ébouriffés, au milieu des viornes, quand Tom Wills murmura :

— Écoutez... le cheval !

Un bruit de sabots martelant sourdement la terre humide arrivait à eux du fond du chemin défoncé et labouré d'ornières qui longeait cette partie de la muraille d'enceinte.

— Ah, dit Harry Dickson entre ses dents, voici enfin quelqu'un à qui parler, et qui ne passera pas sans me rendre certains comptes !

Il s'avança à l'orée du bosquet de viornes et attendit, la main sur son revolver. Le clair de lune dessinait des ombres dures sur la muraille et luisait dans l'eau des ornières, chaque forme était parfaitement distincte.

Le bruit s'approcha : c'était celui d'un cheval lancé au petit trot par quelqu'un soucieux d'épargner sa monture.

Au tournant du mur, l'ombre de cette dernière tomba sur le chemin, puis elle apparut en pleine lumière.

C'était un cheval à grosse tête, pas beaucoup plus gros qu'un poney, mais d'une robustesse remarquable et qui portait allègrement la forme lourde et trapue qui lui servait de cavalier.

Harry Dickson les laissa s'approcher puis s'élança au milieu du chemin.

— Halte... et gare à vos gestes ! gronda-t-il en levant son arme.

Le cavalier ne sembla nullement s'effrayer.

— Ils n'auront rien d'hostile, Mr. Dickson, dit-il d'une voix tranquille.

Le détective eut un haut-le-corps.

— Jour de Dieu... c'est vous, docteur Mirwahr !

— Ce qui ne devrait pas vous étonner, fut la suave riposte.

— Non, en effet, répliqua sombrement le détective en se croisant les bras sur la poitrine. Voici donc le mêle-tout qui s'est complu à abîmer mon filet.

— Je regrette le dommage dont vous avez souffert, dit le docteur.

— Mais vous n'avez aucun regret d'avoir permis cette évasion ?

— Quant à cela, non, fut la réponse nette.

— Savez-vous que c'est un assassin ? demanda durement Harry Dickson.

— Certainement, il le fut toujours !

— Pourtant vous l'avez aidé à se soustraire à un juste châtiment ?

— Je suis fort en peine de ne pouvoir vous en dire davantage, répondit le docteur Mirwahr avec tristesse.

— Je n'attends pas cela de vous, riposta amèrement le détective, mais Dieu sait de combien de nouveaux crimes vous vous êtes rendu complice en agissant de la sorte.

L'étrange petit homme poussa un soupir navrant.

— Je suis venu ici, Mr. Dickson parce que je me doutais de la façon dont vous vouliez le capturer. Je me suis vu obligé de suivre vos

allées et venues dans les derniers temps, hélas, et j'ai compris à quel but vous destiniez le filet que vous prêta un de vos amis, chasseur de fauves aux Indes.

— Diantre ! Vous me dites cela de l'air le plus tranquille du monde ! se fâcha le détective.

— Si vous l'aviez tué, Mr. Dickson, dit gravement le docteur, je n'aurais pas levé la main pour vous en empêcher.

Harry Dickson garda le silence pendant quelques instants, puis il dit lentement :

— Pourtant, vous m'avez enlevé mon revolver grâce à un de ces damnés tours de corde dont votre pays est friand.

— Je l'avoue, mais en ce faisant ce n'est pas lui que je sauvais mais deux autres personnes, bien malheureuses..., vous le savez.

— Ah, murmura le détective, je comprends... Vous avez eu raison, docteur Mirwahr. Si ma balle n'avait pas porté, ce qui était possible avec le démon que j'avais en face de moi dans l'arbre, Miss Margaret Shrimp et son mystérieux ravisseur étaient en péril.

— Merci de l'avoir compris, dit doucement Mirwahr.

— Je crains que vous n'ayez plus rien à m'apprendre, ajouta le détective en s'effaçant devant le cheval qui se remettait à avancer.

Le petit docteur hésita, visiblement, puis il se pencha sur l'encolure de sa monture, de façon à n'être entendu que de son interlocuteur.

— Peut-être... je n'ai pas empêché un des terribles boulets de pierre de votre filet de meurtrir, plus qu'il ne fallait, une certaine main que vous appelez criminelle. Dès ce moment, Mr. Dickson, la lune birmane devient bien moins dangereuse !

— Dieu vous écoute ! s'écria chaleureusement le détective.

— Ce que je vous dirai également, continua le petit homme, c'est que la petite automobile ne pourra plus être rejointe, sur la route, par une certaine anicroche qui arriva à la grande.

— Et où vous n'êtes pas étranger, mes félicitations ! s'écria vivement Dickson.

Mirwahr s'inclina avec un imperceptible sourire.

— Oh, il n'y a pas de quoi, vraiment. La mise en état de la voiture demandera tout au plus une demi-heure, et plus de vingt minutes se sont déjà écoulées. Je vous conseille de vous retirer pendant ce temps dans ces buissons, car vous ne pourrez rien contre eux. Les glaces de la voiture sont en verre incassable, à l'épreuve des balles, tandis que le moteur et les pneus sont protégés par de bons blindages. Et leurs armes sont à l'avenant !

Il s'éloigna d'une allure rapide et se perdit bientôt dans les bois voisins. Harry Dickson savait qu'il ne fallait pas prendre à la légère les conseils du docteur Mirwahr et il rentra, avec Tom Wills, dans le

bouquet de viornes.

Ils y étaient à peine qu'au loin gronda un puissant moteur et une lourde auto, aux phares à moitié masqués, déboucha sur la route herbeuse.

Elle passa auprès de leur abri, cahotée, agitée d'un shimmy furieux et se perdit bientôt dans le noir.

Mais tous les deux avaient vu...

Une large figure, d'un blanc livide, aux yeux de poulpe, qui sondaient les ténèbres d'un regard aussi effrayant qu'immobile.

6. La lune birmane

Les détectives retrouvèrent leur automobile où ils l'avaient garée, au milieu d'un épais massif de buissons. Ils reprirent aussitôt le chemin pour Londres.

Au second carrefour, Harry Dickson devint attentif.

— À partir de la première croisée, dit-il, nous avons pu voir deux traces de pneus toutes fraîches, et voici qu'il n'y en a plus qu'une !

— La grosse voiture aurait-elle rejoint la petite ? demanda Tom Wills.

— C'est peu probable, car elle avait une avance marquée. Ah, les malheureux !

Il avait, stoppé et courait vers le bord de la route.

— Une panne, Tom... ils ont eu une panne bien malencontreuse. Tenez, voici l'endroit où la voiture a stationné. Mais où peut-elle être ?

Il examina le sol à l'aide de sa torche électrique.

— Elle n'a pas continué sa route, mais elle est passée par ce bout de lande, témoin l'herbe toute froissée et ces gouttes d'huile. J'y suis ! On l'a tout simplement poussée à la main !

— Le terrain file en pente, maître, remarqua le jeune homme, et, plus loin, il semble se défoncer soudain.

— Vous y trouverez la petite auto ! dit le détective.

Tom Wills se mit à courir et, quelques instants après, son maître l'entendit appeler d'une voix émue :

— Elle y est, maître !

Au bas d'un talus de faible hauteur, une Morris 8 HP gisait, affalée sur le côté, ses panneaux latéraux défoncés dans la chute.

— Y a-t-il des occupants ? demanda Tom, angoissé en voyant son maître ouvrir la portière avec effort.

— Soyez certains qu'il n'y en a plus, riposta le détective avec une rage contenue. Tiens... je me suis trompé ! Elle est blonde !

— Oui ? Qui ? s'écria son élève.

Harry Dickson eut un rire bref ; il se pencha à l'intérieur de la voiture et en retira un objet tout fripé.

— Une poupée ! s'exclama Tom Wills.

— Celle de cette pauvre Margaret... Attendez, ce n'est pas tout.

Le rayon de sa lampe venait d'accrocher une menue blancheur dans le fond de la voiture. Il y ramassa un papier roulé en boule.

Priant son élève de tenir la lampe, il le défripa.

Des notes imprimées parurent :

« Mairie de Stratford.

« L'an 18... ont comparu devant nous, George Abe Trentt, maire de Stratford, le nommé... »

Harry Dickson ne lut pas plus loin : il resta à contempler la feuille de papier, comme s'il se fût agi de la septième merveille du monde.

— Tom ! s'écria-t-il soudain, je vous ai dit tout à l'heure que nous nous retirions bredouilles, mais voici un démenti. Quelle lumière, my boy ! Le soleil de midi ne pourrait davantage aveugler son monde ! Ah, la triste, décevante histoire ! Et pourtant si humaine !

Il mit le papier dans sa poche et courut à toutes jambes vers l'auto.

— La nuit n'est pas finie pour nous, Tom, dit-il en remettant la voiture en marche.

Elle les ramena à Baker Street où Mrs. Crown vint s'enquérir, en bonnet de nuit et longue chemise blanche, s'il ne leur fallait rien.

— Du café très fort, pria Harry Dickson, car nous aurons à passer une nuit blanche. Quant à vous, Tom, allez me décrocher l'éventail dans la panoplie.

Le jeune homme comprit l'expression et se frotta les mains.

— Il s'agit d'une besogne prudente et mystérieuse, j'imagine, dit-il avec une satisfaction non dissimulée.

Son maître approuva du chef et se rendit, incontinent, dans la bibliothèque. Il en retira deux petits volumes qu'il compulsait hâtivement.

Entre-temps, une délicieuse odeur de café frais montait de l'office et, dans la pièce voisine, on pouvait entendre Tom Wills fourrager parmi des objets métalliques qui émettaient un cliquetis discret.

Quand il revint, son maître, plongé dans une lecture ardue, lui fit signe de ne pas le déranger.

Lorsque Dickson leva la tête, Tom lut beaucoup de gravité dans son regard.

— Nous voilà bien, nous autres Anglais, dit le détective, bien que je ne sois Anglais que d'adoption, mais qu'importe ! Nous avons à compter avec la terre entière et avec tout ce qu'elle porte d'hostile et de mystérieux.

Il vit que son élève démontait une petite arme trapue et du plus curieux aspect.

— C'est une arme aussi étrange que terrible, dit-il en hochant la tête. Heureusement, son inventeur n'a pas cru devoir la tirer à plusieurs exemplaires comme un livre ! C'est un fusil à vent, absolument silencieux et qui lance des balles mortelles à plus de deux cents yards avec une précision inouïe. Son constructeur, un Suisse,

craignant qu'elle ne serve surtout à des fins criminelles, m'en a fait cadeau, me priant de tenir son principe et sa réalisation aussi secrets que possible. Je ne m'en suis servi qu'une seule fois, Tom, et ce fut effrayant, car elle lance des projectiles d'un métal presque mou qui font des ravages horribles. Je crois bien que je m'en servirai aujourd'hui sans remords, mais aussi avec l'espoir de la remiser ensuite, aussi longtemps que possible.

Mistress Crown apporta deux énormes tasses de café noir, que les détectives burent avec une visible satisfaction.

— On reprend l'auto ? demanda Tom Wills.

— Non, une demi-heure de course à pied ne doit pas nous effrayer. Ensuite, je ne pense pas qu'il faille montrer une trop grande hâte.

— Et pourquoi ? demanda ingénument l'éternel questionneur.

— Pour permettre à certaine personne d'arriver sur les lieux, personne dont j'aimerais beaucoup, le moment venu, recevoir les lumières !

La tempête s'était calmée, mais il soufflait un vent d'ouest aigre et chargé de pluie.

Ils traversèrent la rive, noire et grondante de toutes ses eaux en crue, puis se mirent à presser le pas. Il leur fallut toutefois près de trois quarts d'heure pour atteindre le Grand Surrey Canal.

— Nous entrons dans Neate Street ? proposa Tom Wills. Mais le maître le retint.

— Nous allons suivre le canal jusqu'au-delà de Well Street. J'ai étudié la topographie de l'endroit et elle m'a renseigné des entrepôts de grains qui ont une sortie dans les impasses donnant dans Neate Street. L'un d'eux fera particulièrement notre affaire.

Après avoir parcouru un quart de mile, Harry Dickson s'arrêta devant un hangar de minable apparence et qui paraissait abandonné.

— Cette porte ne se ferme plus depuis longtemps, dit-il, et nul besoin n'en est puisqu'il n'y a plus que des rats à l'intérieur. Pourtant, nous allons répondre à son invitation et faire un tour dans ses peu réjouissants locaux.

Ils traversèrent quelques hangars bas, construits en enfilade, aux toitures ouvertes à tous vents, puis arrivèrent dans une cour noire que les pluies avaient transformée en un cloaque nauséabond.

— L'échelle d'incendie qui conduit vers les hauteurs, pour être rouillée n'en est pas moins solide encore, apprit Dickson à son élève en lui montrant, dans un coin de l'impasse, une haute échelle en fer.

Ils l'escaladèrent jusqu'au second étage et atteignirent une plateforme dont les herbes folles et les plantes rudérales en avaient fait une petite jungle aérienne.

— Les jardins suspendus de Babylone à un mile de Bricklayers

Arms ! ironisa Tom Wills en y prenant pied.

Harry Dickson s'avança vers le bord opposé de la plateforme et son regard plongea dans un ténébreux dédale de cours d'entrepôts et de courettes de maisons particulières. Il s'orienta pendant un temps relativement long et finit par faire signe à son élève.

— Cela se présente à merveille, Tom, la plate-forme finit en une large gouttière qui fait le tour des bâtiments. Nous la suivrons jusqu'à cette entaille sombre qui s'ouvre dans les murs presque aussi sombre qu'elle ; ensuite, il doit y avoir un toit en pente douce, ensuite... qui vivra verra.

Tout fut comme il l'avait dit. Quand ils furent arrivés au bas de la pente dudit toit, ils retrouvèrent une plateforme étroite surplombant des cours de maisons.

Harry Dickson y fit une courte halte et, soudain, siffla doucement.

— Les dieux nous sont favorables, Tom. Voyez-vous cette cour qui s'ouvre comme un puits presque devant nos pieds ?

— Je vois, elle est bigrement noire !

— C'est celle de la Maison du Grand Péril, dit Harry Dickson tout bas.

— Comment descendre dans ce gouffre ?

— Descendre ? Je n'y songe pas pour l'instant, je tiens plutôt à choisir un bon poste d'observation. Si, avec un peu d'acrobatie, nous pouvions atteindre le petit toit en contrebas ? De là, nous pourrions voir, entendre, et, s'il le faut, grâce à une descente de trois ou quatre mètres, intervenir.

— Voir, entendre, intervenir, répéta Tom Wills.

L'instant d'après, ils avaient opéré une descente assez périlleuse et pris pied sur le petit toit visé par le détective.

Une cheminée de briques, assez basse mais fort large, pouvait au besoin leur offrir une bonne cachette ; en prévision de tout danger possible, ils prirent place derrière ce cube en maçonnerie.

Rien ne bougeait dans la lugubre demeure en face d'eux ; tout y paraissait tranquille, silencieux, mort...

Soudain, Tom Wills se rapprocha de son maître avec un frisson.

— Une lumière vient de s'allumer dans l'arrière-cuisine, dit-il tout bas.

C'était une faible clarté qui naissait péniblement mais qui, ensuite, prit un peu plus d'intensité.

— On vient d'allumer la lampe à pétrole du plafond, murmura Harry Dickson.

Un carillon voisin lança quelques notes lentes sur un mode infiniment triste, puis compta gravement trois heures.

La fenêtre de l'arrière-boutique se dessinait comme un rectangle rougeâtre dans la nuit pluvieuse. Bien que les rideaux ne fussent pas

baissés, la clarté de la lampe était insuffisante pour permettre aux détectives d'y distinguer autre chose que des formes vagues, sans vie.

De longues minutes s'écoulèrent dans cette attente prolongée. On n'entendait que le ronron de la pluie et la plainte du vent balayant les toits.

Alors Tom Wills vit les ombres. Elles bougeaient à peine, avec une extrême lenteur, comme dans un balancement pénible.

Harry Dickson regarda à son tour, les yeux exorbités. Il essayait de fouiller dans ce nouveau mystère qui, dans son silence et sa lenteur, avait quelque chose de particulièrement angoissant.

Ces ombres se rejetaient en avant, puis de côté, disparaissaient pour reparaitre ensuite avec des gestes anxieux et douloureux.

— On dirait des gens qui évitent quelque chose, dit Tom Wills.

Il sentait son maître sursauter à ses côtés.

— Oh, Tom, murmura Harry Dickson, comme vous avez vu juste. Il se passe là une scène d'une horreur indescriptible.

— Qu'est-ce ? souffla Tom Wills.

— La lune birmane, répondit le détective. Et son élève entrevit la pâleur extrême de son visage.

À cet instant, le jeune homme vit quelque chose de très brillant passer rapidement derrière la fenêtre, descendre puis s'envoler vers le plafond. En même temps, les ombres se mirent à s'agiter avec une curieuse frénésie.

— Comment intervenir ? gémit le jeune homme.

Il fit un geste pour sauter du toit dans la cour, mais la poigne du maître s'abattit sur son épaule.

— Malheureux, elle vous atteindrait avant que vous n'ayez pu lever la main pour secourir qui que ce soit.

— Mais qu'est-ce donc ? supplia le jeune homme.

— Cela... la mort ! répondit le détective d'une voix épouvantée.

Tout à coup, Tom vit son maître lever la tête et regarder le mur d'en face avec une attention passionnée. Autour d'eux, rien que d'épaisses ténèbres. Pourtant, il parut au jeune homme qu'une expression de furieux triomphe glissait sur les traits tirés de son maître.

En suivant son regard, il le vit fixer un point de la muraille formant angle avec celle de la Maison du Grand Péril, où s'ouvrait un œil-de-bœuf minuscule.

En même temps, il entendit le bruit.

C'étaient de petits coups, secs et doux, comme frappés sur une toile tendue.

Harry Dickson aussi avait perçu cette sourde et régulière rumeur, car on pouvait voir tous ses muscles se tendre.

— Tom, dit-il enfin, passez-moi l'éventail.

Le jeune homme en eut le souffle coupé ! L'éventail, le terrible fusil silencieux dont les coups inaudibles ne pardonnaient pas ! Ainsi, après une aussi longue attente, le maître allait enfin passer à une action décisive !

Il lui tendit en tremblant l'arme courte, dont le canon lui semblait froid comme glace, et dont l'aspect, même dans le noir, était redoutable.

Il entendit le bruit plaintif du formidable ressort qui se tendait, suivi du sifflement très doux de l'air qui se comprimait dans le réservoir.

Le fusil était armé ; Harry Dickson le tenait devant lui, dans le prolongement de son bras, et le levait lentement vers l'œil-de-bœuf obscur.

Devant la fenêtre, les ombres continuaient à s'agiter, guignolesques, et le bruit de toile bruissante reprit plus rapidement, comme un crépitement de petites étincelles.

Le regard de Tom Wills s'était rivé au disque noir de l'ouverture et, soudain, il y perçut un mouvement : une petite chose passa dans sa profondeur.

Au même instant le détective épaula.

Il n'y eut qu'un sifflement, à peine perceptible, dans l'air, mais deux autres bruits y répondirent.

Ce fut d'abord comme une chute claire, à l'intérieur d'une maison, d'un cristal qu'on heurte trop brutalement ; ensuite, du côté de l'œil-de-bœuf, une brève plainte, aiguë comme celle d'un rat qu'on égorge.

Harry Dickson s'était dressé, l'œil en feu.

— Et maintenant, un bond dans la cour et un coup d'épaule dans la porte de cette arrière-boutique, tonna-t-il.

Tom revit une minute plus tard la sordide petite cuisine, aux meubles pauvres, qui ne méritait certes pas d'appartenir à une demeure portant un nom aussi redoutable : « la Maison du Grand Péril ».

La lampe brûlait doucement au plafond, avec une courte flamme ronde, et sa lumière tombait sur deux personnages attachés sur leurs chaises et dont les visages exprimaient la plus atroce des épouvantes.

— Lord Branican ! s'écria-t-il.

Mais il eut quelque peine à reconnaître Miss Margaret Shrimp dans la personne assise à ses côtés, car une angoisse sans nom déformait sa face.

— Attention, Mr. Dickson, gémit Lord Branican... la lune birmane s'est levée !

— Pardon, s'écria triomphalement le détective, elle est redescendue à jamais dans l'enfer qu'elle n'aurait jamais dû quitter !

Il se pencha, fouilla le carreau et ramassa un petit objet guère plus grand qu'une main d'enfant et qui brillait à la clarté de la lampe. Une étrange corde, ressemblant davantage à un tube annelé, y était fixée.

Tom vit que la chose avait la forme d'un croissant de lune. Il tendit la main vers elle, mais le maître la retira hors de sa portée.

— Cela coupe terriblement, my boy, avertit-il. Dix fois, vingt fois mieux que le meilleur rasoir de Sheffield. Cela tranche un coussin de soie en deux comme le fameux glaive de Soliman. C'est une arme d'assassin birman, mais elle semble être devenue la spécialité d'une autre race, plus proche de la Perse.

« Voyez-vous cette corde ? En fait, c'est une sorte de câble annelé, j'allais dire articulé. Celui qui la manie de loin, car elle a souvent une belle longueur, est maître de ce terrible croissant d'acier comme s'il le tenait en main.

« Comprenez-vous comment mourut Lady Branican ? Une minuscule ouverture faite dans les moulures du plafond suffisait à introduire cette arme infernale.

— Mais qui donc la maniait ?

Harry Dickson avait défait les liens des deux captifs et leur tendait une petite gourde de rhum, mais il ne répondit pas à la question de son élève.

Celui-ci eut d'ailleurs l'attention détournée.

— Quelqu'un de vous est-il blessé ? demanda-t-il.

— Heureusement non, murmura Lord Branican.

— Pourtant il y a du sang sur le carreau.

Harry Dickson s'approcha vivement de la flaque rouge sombre qui se coagulait dans un coin de la pièce.

— Il est donc venu ici, dit-il tout bas. L'avez-vous vu, Mylord ?

Le gentleman ferma les yeux.

— C'est lui qui nous a conduit ici, puis il s'est retiré. J'ai entrevu un moment son terrible visage derrière la vitre de la porte, puis j'ai entendu ses pas se perdre dans la rue. Alors la lune birmane s'est levée.

Tom Wills allait parler, mais, du geste, Harry Dickson l'en empêcha. Il venait de se tourner vers le magasin et son visage avait pris une expression impénétrable.

La porte de la rue venait de s'ouvrir et les pas de plusieurs personnes retentissaient à présent sur les dalles de la boutique. Une voix, qui parut familière à Tom Wills, dit gravement :

— Je serai votre témoin, puisque vous le voulez. Mais êtes-vous bien sûr de trouver ici ce que vous pensez ?

— Oui, répondit une voix tellement horrible que les détectives en eurent le frisson, aussi certain que je suis de mourir moi aussi avant la

fin de la nuit.

La porte s'ouvrit et le docteur Mirwahr parut.

Il ne parut nullement étonné de voir Harry Dickson. Il se tourna vers l'ombre de la boutique et dit :

— Ainsi, voyez vous-même.

Tom Wills poussa un cri de terreur et recula vers le fond de la chambre.

Sur le seuil de la pièce se dressait l'effroyable inconnu au visage livide.

Ses énormes yeux globuleux reflétaient la lumière de la lampe mais aucune expression ne glissa sur ses traits figés.

D'un pas lourd comme celui d'un homme de pierre, il avança et fit halte contre la table. Ses yeux de pieuvre restaient fixés droit devant lui.

— Docteur Mirwahr, dit Harry Dickson, si vous vous rendez dans le petit réduit voisin où s'ouvre un œil-de-bœuf, vous trouverez une dépouille si petite qu'un enfant de dix ans paraîtrait énorme à côté d'elle.

Mirwahr s'inclina gravement.

— Ainsi en a décidé Dieu. J'espère que vous m'autoriserez à faire au prince Sardar, grand-prêtre des divinités de la montagne, des funérailles dignes de lui.

— Votre royal et effroyable complice est mort, Lanning, dit Harry Dickson en se tournant vers l'homme livide. Vos instants sont comptés, car vous venez de cracher le reste de vos poumons mutilés. Vous allez paraître devant Dieu, repentez-vous, malheureux !

La voix horrible répondit :

— Je regrette de n'avoir pu me venger comme je l'aurais voulu !

Puis il se tut. Mirwahr lui avança une chaise, qu'il refusa du geste.

— Je mourrai debout, docteur Mirwahr.

Tout à coup, une étrange scène se produisit.

On vit Margaret Shrimp tomber à genoux et se traîner, les mains suppliantes, vers l'homme blême.

— Ne mourez pas sans me pardonner, John.

Quelque chose d'humain glissa sur l'affreux visage ; les énormes yeux glauques se voilèrent ; l'homme étendit une main tremblante vers la femme agenouillée devant lui et, soudain, il chancela.

Harry Dickson s'élança pour le soutenir.

Il était mort.

Le docteur Mirwahr s'était contenté de légumes et de fruits et, pendant toute la durée du repas qu'il avait consenti à prendre dans Baker Street, en compagnie des deux détectives, on n'avait soufflé mot

de la Maison du Grand Péril ni des drames qui s'y rattachaient.

Au thé, ce fut Harry Dickson qui prit la parole.

— Je dois, comme toujours, des explications à ce brave Tom Wills qui devient malade à force de curiosité, dit-il. Ainsi, je commence.

Il posa sur la table le papier trouvé dans la Morris.

— Voici la licence et l'acte de mariage de John Lanning avec Miss Margaret Shrimp, contracté il y a quelque quarante ans à Stratford.

« Lanning était alors un pauvre garçon de ferme et son épouse n'avait pas une situation plus brillante, ils furent heureux pendant quelques années. Une fille leur naquit, la petite Ruth.

« Mais le malheur guettait le jeune ménage par l'intermédiaire du demi-frère de John, le nommé Philéas Rummy, qui tenait boutique à Londres et passait pour avoir de l'aisance. Un jour, il enleva la femme de son frère. Ils vécurent alors dans Neate Street, dans la maison que vous connaissez, aux yeux du monde comme maître et servante.

« John Lanning prit du service dans l'armée des Indes et, son engagement expiré, se fixa dans le pays. Il partit pour les régions sauvages de la frontière afghane, trafiqua avec les indigènes et fit fortune.

« Il avait laissé sa fille à Londres et pourvoyait à son entretien. Quand, finalement, il s'établit richissime négociant dans la capitale de la Perse, il l'y fit venir.

« Ici se situe un événement vraiment bizarre.

« Un des principaux artisans de la fortune de Lanning était un prince de la montagne, Sardar, grand-prêtre également. C'était un gnome hideux, mais intelligent, et qui s'était attaché à Lanning de la même manière que ce dernier s'était attaché à lui.

« Je crois même que Lanning passa à sa religion, qu'il fut sacré prêtre ; ce ne serait pas la première fois que de pareilles choses arrivent dans ces pays mystérieux.

« Sur ces entrefaites, Ruth était arrivée en Perse.

« Sardar s'éprit violemment d'elle. Il était loin d'être beau, mais il était riche, éperdument riche, il était prince, il était bon et intelligent.

« Ruth fut conquise par tout cela, et elle l'épousa en secret, car les coutumes n'auraient pas toléré une alliance ouverte entre un grand-prêtre de sang royal et une Anglaise.

« C'est alors que Lord Branican arriva à Téhéran. Lui aussi s'éprit de Ruth, et surtout de sa fortune, car Branican était loin d'être riche.

« La jeune fille, elle, l'aima de tout son cœur et, sans tenir compte qu'en secret elle était mariée à Sardar, elle épousa Lord Branican.

« Lanning fit tout ce qu'il put pour empêcher cette union, mais Branican ne voulut pas lâcher une si belle fortune.

« Pourtant, il se mit à craindre que John Lanning pût prendre des dispositions pour la lui enlever. D'accord avec sa femme, il trama un

complot diabolique contre son beau-père et le prince Sardar, l'époux bafoué.

« Il révéla aux autres prêtres le mariage clandestin de leur haut dignitaire.

« Au prix de cette trahison, il put quitter l'Asie sans être inquiété par les fanatiques. Quant à Lanning et à Sardar, des indigènes vinrent raconter qu'au cours d'une chasse dans la montagne, ils avaient été dévorés par les tigres.

« De fait, ils étaient prisonniers des prêtres qui les emmenèrent dans une retraite sauvage de la montagne et leur y infligèrent mille tortures.

« Oui, ce sont eux qui déformèrent ainsi les yeux du pauvre Lanning, qui lui sectionnèrent les veines du visage et y infusèrent des poisons mystérieux qui lui donnèrent cette horrible pâleur qu'on ne parvenait pas à regarder en face.

« Sardar qui était déjà hideux devint un monstre : on lui avait mutilé les jambes, de façon à les atrophier de la plus affreuse façon.

« Mais tous deux étaient prêtres et ne pouvaient être tués !

« Et Sardar, prince de sang, trôna sur la minuscule chaise que nous connaissons et d'où on l'obligea à prononcer des sentences si horribles que le pays entier en fut terrifié.

Harry Dickson fit une halte.

— C'est vrai, murmura le docteur Mirwahr, je l'ai reconnue, cette terrible chaise, puisqu'elle servait de trône au juge qui prononça contre moi la sentence de mort dont vous m'avez sauvé, Mr. Dickson. Mais Sardar était prince, et grand-prêtre... Enfin, j'espère que vous me comprenez.

— Des années s'écoulèrent, continua Harry Dickson. Un jour, à la faveur d'une révolte, Lanning et Sardar parvinrent à s'enfuir et à gagner l'Angleterre.

« Mais ils ne vivaient plus que pour se venger !

« Revenus à Londres, ils commencèrent par se dresser devant Phil Rummy, le premier homme qui eût fait souffrir Lanning.

« Rummy était tellement terrifié par le monstre qui surgissait devant lui pour lui rappeler son passé coupable, qu'il mourut d'une maladie de cœur. Mais, auparavant, la terreur avait frappé de paralysie partielle la première femme parjure. Margaret Shrimp.

« Alors, les deux effrayants complices s'attachèrent aux pas de Lady Ruth.

« Ils la traquèrent partout, lui inspirèrent un effroi indescriptible.

« Lady Ruth dépensa de grosses sommes pour essayer de les écarter... Elle n'y réussit pas. Bourreau avisé, Lanning se servit des allées mystérieuses de sa fille félonne pour jeter le trouble dans le cœur de son mari.

« Le jour où nous avons pénétré pour la première fois dans la Maison du Grand Péril, comme l'appelait Margaret, (et ce nom est justifié puisqu'elle était hantée par deux féroces et impitoyables présences) Lanning eut un crachement de sang. Il comprit alors que ses jours étaient comptés. Il fallait agir.

« Ils rédigèrent le papier de mort qu'ils négligèrent de faire parvenir à destination, ou bien qu'ils durent oublier dans leur retraite précipitée.

« Nous savons comment Lady Ruth mourut et comment son mari faillit mourir avec elle, à minuit sonnant. Quand Sardar vit que l'explosion n'avait pas eu lieu, il se hâta de recourir à la terrible lune birmane.

« Venons-en à Margaret Shrimp, maintenant.

« Prise de remords, Lady Ruth s'était mise à aimer cette mère qu'elle avait jusque-là voulu ignorer, et elle allait la voir souvent. C'était là aussi une de ses mystérieuses escapades.

— Pourquoi Lord Branican enleva-t-il Margaret Shrimp ? demanda tout à coup Tom Wills.

— Lady Ruth sentait qu'un jour ou l'autre elle tomberait sous les coups des vengeurs. Elle était devenue très scrupuleuse ; elle laissa une lettre dans laquelle elle suppliait son mari de ne pas laisser sa mère en danger. Branican obéit à la prière de la morte.

— Et pourquoi Sardar voulait-il tuer Baby Sweet ?

— Lanning lui avait enjoint d'en finir avec Margaret, mais l'intelligence du monstre avait sombré ; il ne pensait plus qu'à tuer, n'importe qui, n'importe quoi. Il vit l'ombre de Baby..., une femme... et c'était par une femme qu'il avait souffert !

Le docteur Mirwahr eut un geste résigné.

— Dieu a décidé qu'il en serait ainsi, dit-il.

Et ce fut sur cette phrase d'un fatalisme tout oriental que s'acheva cette aventure.

FIN

LE DANCING DE L'ÉPOUVANTE

1. La folie de Wurdee

Le nom de Stanley Wurdee évoque immédiatement un monde de caprices, de coûteuses fantaisies, de prodigalités sans nombre, d'excentricités fantastiques.

Si Stanley Wurdee n'avait pas été aussi fabuleusement riche ou s'il avait eu de la famille espérant hériter, un jour ou l'autre, de ses biens, il y a gros à parier qu'il aurait fini son existence dans quelque confortable « lunatic asylum ».

Pourtant, pas mal de gens avisés ont regardé ce prodigieux original sous un tout autre angle et ont soutenu, dur comme roc, qu'en réalité, Stanley Wurdee était un malin.

Témoin les fantaisies qui tournèrent rudement à son avantage.

Un jour, le jeune homme – il avait à peine dépassé la trentaine – alla trouver son banquier, dans la City, pour lui dire :

— J'ai envie de perdre cent mille livres.

Mr. Fox, le banquier, se mit à rire et répondit :

— Rien n'est plus facile, Mr. Wurdee, achetez tout ce qu'il y a sur le marché en fait d'actions de Great Sorrata Mines.

— Qu'est-ce que c'est que ces papiers ? s'enquit Wurdee.

— « Papiers », vous dites bien, s'écria le financier. Ce n'est que du papier. En tout, il y en a cinquante mille du genre sur le marché, ce qui représente à peu près leur totalité. Il s'agit d'une colossale flibusterie montée en Bolivie centrale. D'immenses terrains, où l'on prétendait que les pépites d'or gisaient à fleur de sol. En vérité, il n'y avait que de la rocaïlle. Le capital était gros. Les actions ont été émises à douze livres : elles sont encore cotées à une livre au cours du jour. Demain, elles ne vaudront plus un shilling.

— Très bien, achetez-les, dit Wurdee.

— Vous dites ? s'écria Mr. Fox qui croyait avoir mal entendu.

— J'ai dit : achetez ! répondit, imperturbable, Stanley Wurdee.

Le ton n'admettait aucune réplique et Mr. Fox connaissait suffisamment son client pour savoir qu'on ne discutait pas avec lui.

Il inscrivit l'ordre, la mort dans l'âme.

— Il me reste encore cinquante mille livres à perdre, dit l'excentrique.

— Alors, achetez des West Mountains Petroleum ! s'écria le financier avec désespoir. Ce sera comme si vous jetiez votre argent en plein Pacifique, aux abords des îles de la Sonde.

— All right, accepta Wurdee, achetez !

Un an plus tard, on découvrait, sur les terrains des Great Sorrata Mines, des gisements formidables de minerais radio-actifs et d'irridium.

Un consortium se forma pour racheter les actions à Wurdee, à cinq cents livres chacune ! Et, vers la même époque, le pétrole jaillit de toutes parts sur les terres mortes des West Mountains !

Stan Wurdee ajouta sa nouvelle fortune à celle qu'il possédait déjà et s'entendit nommer, sans orgueil, l'homme le plus riche d'Angleterre.

Mais, à cette époque, il passait par un stade de grande dépression mentale.

Blasé, il ne trouvait intérêt à rien. Du fond de son or, la neurasthénie le guettait. Brusquement, il disparut de Londres et l'on crut à un suicide. Mais, un an plus tard, il y revint, plus morose que jamais et tournant le dos à quiconque lui posait des questions sur sa soudaine éclipse.

Après s'être cloîtré pendant trois mois dans sa splendide maison du West End, sa manière de vie changea à nouveau. Il se lança tête baissée dans les plaisirs les plus effrénés.

C'est aussi à ce moment que se situe sa retentissante liaison avec Miss Julia Heresford.

Dans une rue louche de Covent Garden, un entrepreneur de spectacles avait ouvert un dancing de quatrième ordre, copié sur le Moulin-Rouge de Montmartre. La clientèle y était douteuse. Elle se composait de marins, d'employés du quartier maritime, de marlous et de filles de joie.

Comment Stan Wurdee y échoua-t-il un soir ?

Au fond cela n'eut rien de bien étonnant de la part de cet original.

La vedette du music-hall-dancing était alors une certaine Julia Heresford, une blonde capiteuse possédant la voix la plus fausse du monde, mais aussi les plus belles jambes.

C'était une ballerine de talent mais que sa mauvaise réputation tenait à l'écart des grands établissements.

Stan Wurdee s'en amouracha dès qu'il l'eut aperçue, dansant une gigue écossaise sur une table garnie de verres et de bouteilles.

Mais Julia Heresford était, dans son genre, une excentrique : elle refusa toutes les avances du milliardaire, se moqua ouvertement de lui, lui renvoya ses fabuleux présents avec des billets injurieux et, enfin, annonça publiquement qu'elle avait refusé les propositions de

mariage que Wurdee lui avait faites.

Le malheureux richard se trouvait aux extrêmes limites du désespoir et ce que tout le monde prévoyait arriva : il se tira une balle dans la poitrine.

La balle frôla le cœur et perfora le poumon gauche.

La justice anglaise considère le suicide comme un crime mais d'habiles avocats réussirent à ne faire condamner leur client qu'à une forte amende.

Stan Wurdee sortit guéri de la clinique où on l'avait soigné avec dévouement. Doublement guéri même, puisqu'il y fit la connaissance d'une ravissante infirmière, Miss Jane Doyle à laquelle il se fiança.

On eût pu croire que sa guérison serait vraiment totale. En effet, pendant qu'il luttait contre la mort, un terrible malheur avait fondu sur le Moulin-Rouge de Covent Garden. Par l'imprudence d'un fumeur, le feu s'y était déclaré.

Ce fut l'un des incendies les plus tragiques que Londres connut dans les dernières années. En quelques minutes, la salle ne fut plus qu'un brasier ardent d'où s'élevaient des hurlements atroces.

Quarante-cinq personnes y trouvèrent la mort. Quelques-unes d'entre elles seulement purent être identifiées parmi les affreuses dépouilles carbonisées.

Julia Heresford était parmi elles.

Mais la passion de Wurdee pour la belle artiste était loin d'être éteinte et allait même rester vivace au-delà de la mort.

Stan Wurdee se laissa aller au plus violent désespoir.

Il ne rompit pas précisément ses fiançailles avec Miss Doyle, mais il la supplia de lui laisser le temps d'oublier.

La jeune infirmière était une femme de grand cœur. Elle comprit le lamentable état d'âme de son fiancé et accepta de l'attendre.

Elle refusa toute compensation pécuniaire de sa part, disant qu'elle continuerait à vivre de son métier d'infirmière. Elle quitta Londres secrètement et se fixa sur le continent, dans l'espoir d'être rappelée un jour par le pauvre Stan Wurdee.

C'est en ces jours que se situe ce que l'on a appelé depuis « la folie de Wurdee ».

Au centre de l'Irlande, près des sources du fleuve Shannon, se situe une immense région marécageuse absolument inhabitée – si ce n'est par des canards de cent espèces différentes, par des échassiers et des animaux aquatiques.

Stan Wurdee y acheta un domaine d'une étendue considérable et, à coups de millions, y fit venir une foule d'ouvriers bâtisseurs qui eurent mission d'y travailler nuit et jour.

Il fit établir, au milieu des marais, une route unique rejoignant à la terre ferme une petite île sablonneuse qu'il transforma en parc

sylvestre. Au milieu de ce parc, il fit élever une construction d'une bien douteuse élégance : la reproduction en tous points du dancing de Covent Garden détruit par le feu.

Dans les communs, on installa une petite centrale électrique alimentée par un moteur à essence robuste et qu'un homme seul pouvait faire fonctionner.

Ainsi naquit le Moulin Rouge au milieu de ces terres désolées.

Avec une fidélité étonnante, grâce à d'anciens employés de l'établissement sinistré, tout y fut rendu : la salle de spectacle, la scène, les décors, les salons privés et même les bureaux d'administration.

À l'extrémité de l'unique route, qui avait plus de deux kilomètres de long, une double grille s'éleva. Et bientôt, une maison construite pour un gardien dont la consigne était sévère : personne ne passait !

Quand la dernière lampe fut vissée dans les lustres, Wurdee mit lui-même le moteur en marche et le dancing de la grande solitude s'éclaira de clartés fulgurantes. Les ailes lumineuses du moulin se mirent à tourner lentement et leur éclat tournant se refléta dans les eaux stagnantes, éveillant l'indignation crierde de milliers d'oiseaux aquatiques habitués aux plus compactes ténèbres.

Cela fait, le milliardaire congédia entrepreneurs et ouvriers avec de plantureux pourboires en plus de leurs exorbitants salaires.

Une heure plus tard, la double grille lointaine se referma sur le dernier.

Stanley Wurdee resta seul, au milieu de la vastitude marécageuse, dans un dancing furieusement éclairé, où un pick-up géant faisait retentir les danses les plus folles.

Seul... Seul... face à sa propre folie.

2. La première épouvante

Combien de jours s'étaient passés depuis l'étrange ouverture du dancing de la folie ? Wurdee n'aurait certes pu le dire lui-même.

Chaque soir, à huit heures précises, Grover Banks, le lointain gardien de la grille, voyait des lumières briller vers l'horizon et les ailes du moulin se mettre lentement à tourner.

Stanley Wurdee vivait comme un automate.

Il donnait des soins attentifs à la petite centrale électrique, puis passait la journée en de vagues somnolences.

Il ne s'en réveillait qu'à huit heures précises, le soir, pour allumer toutes les lampes, endosser son habit de soirée, faire marcher le pick-up et se servir des coupes de champagne dans l'immense vide de la salle étincelante.

À dix heures, il glissait dans l'appareil sonore, la plaque du « Bricklayers Fox-Trot », la danse favorite de la défunte Julia Heresford.

C'était une mélodie furieusement syncopée, au rythme xylophoné.

Wurdee battait la mesure du pied, hurlait « bravo » et bissait cinq ou six fois. Il avait installé, sur sa table, une commande électrique qui lui permettait d'abaisser ou de lever, selon son gré, le rideau de velours rouge masquant la petite scène.

Celle-ci représentait un décor sempiternel : la place rustique d'un village suisse ou allemand, avec des maisons à galeries, des toits pointus et une pompe antique au milieu de la place.

Un pan de coulisse était formé par un praticable ; un coin d'auberge dont la porte et la fenêtre pouvaient s'ouvrir et se fermer, et dont l'enseigne tarabiscotée se projetait au loin, comme un bras de fer.

Ce soir, comme les autres soirs, Stan Wurdee hurlait : « Bravo, bravissimo, bis, bis » et, par cinq fois, il releva et abaissa le rideau de peluche.

Comme ce dernier s'envolait pour la cinquième fois vers les frises, le spectateur solitaire vit tout à coup la fenêtre de l'auberge s'ouvrir.

Il en reçut comme un coup au cœur et attendit.

C'était ordinairement par cette fenêtre que Julia Heresford poussait sa tête rousse et jetait un dernier baiser au public.

Wurdee espérait-il voir apparaître le visage tant aimé ?

L'ouverture resta noire et béante.

L'excentrique abaissa le rideau d'un coup de commutateur, puis,

se ravisant, remit la plaque du phono en marche.

« Bricklayers Fox-Trot » retentit plus frénétiquement que jamais.

Wurdee releva le rideau.

La scène était vide, mais la fenêtre s'était refermée.

Pour être un fier original, Stanley Wurdee était loin d'être un dément, ou même un halluciné. Certes, il buvait chaque soir quelques coupes de champagne, mais il ne s'enivrait pas. Et en ce moment, il buvait de l'eau minérale !

Il crut à un jeu fortuit des charnières du volet peint et voulut s'en rendre compte sur l'heure.

Il passa derrière le décor, monta une échelle qui menait vers le petit réduit de toile derrière la fenêtre du praticable et ne constata rien d'anormal. Pourtant, il lui sembla que les charnières étaient quelque peu dures et qu'elles n'auraient pu fonctionner spontanément.

Il rentra dans la salle et y resta jusqu'à une heure du matin, faisant jouer valses et tangos et actionnant de temps en temps le rideau mécanique. Mais la fenêtre de l'auberge resta fermée.

Le lendemain, la chose lui était encore suffisamment en mémoire pour qu'il fit une tournée d'inspection à travers la petite île. Elle était sans secrets et il n'y découvrit rien de suspect.

Pourtant, il s'installa au volant de son auto et remonta vers la grille pour questionner le gardien.

Grover Banks, un ancien sous-officier de l'armée coloniale, était homme de consigne et ne plaisantait pas en la matière.

— Personne ne passe et personne n'est passé, Sir, dit-il d'une voix décisive.

Wurdee regardait le marécage. C'était une suite dangereuse de marais et de boues mouvantes. Aucun mortel ne pouvait s'y engager sans risquer sa vie. Il chargea dans l'auto les bidons d'essence et les victuailles envoyés de la bourgade par courrier spécial et retourna vers le dancing, après avoir renouvelé la consigne plus âprement que jamais.

Le soir tomba. Le moulin reprit sa marche lumineuse et vaine. « Bricklayers Fox-Trot » égrenait ses notes sautillantes. Trois fois, quatre fois... La main de Wurdee tremblait un peu sur la commande électrique au moment de l'actionner pour la cinquième fois.

Il hésita même avant de le faire, une vague angoisse dans l'âme, mais avec un haussement d'épaules, il abaissa la manette.

Le rideau monta en murmurant ; la scène apparut vide et fortement éclairée comme toujours.

Wurdee fixa éperdument la fenêtre close de l'auberge.

Soudain, il lui sembla qu'elle frémissait et, tout à coup, elle se mit à s'ouvrir avec une pénible lenteur.

Le pick-up donnait les dernières mesures de « Bricklayers Fox-

Trot ».

À cette minute, Julia Heresford venait se pencher à la fenêtre.

Et Wurdee hurla, pris de folie.

Une ombre glissait sur le volet de toile et, soudain, une large tignasse rousse s'agita dans l'air. L'espace d'une seconde, Julia Heresford regarda dans la salle puis disparut.

En poussant un grand cri, le solitaire s'élança vers la scène, bondit au-dessus de la rampe et franchit en quelques sauts les marches du petit escalier.

Les lampes brillaient d'une tranquille lueur. Scène et coulisses étaient vides et silencieuses. La plaque du phono, arrivée à sa fin et tournant à vide, n'émettait plus que le doux susurrement de l'aiguille sur le disque d'ébonite.

Wurdee conservait suffisamment de raison pour croire à une hallucination, à un fallacieux mirage de ses sens, quand il eut un haut-le-corps :

— Nuit de Chine ! murmura-t-il.

Les effluves d'un parfum à la mode l'entouraient : le parfum de Julia Heresford !

Comme un fou, il se mit à parcourir la maison tout entière, jusque dans ses moindres recoins.

Tout y était parfaitement en ordre et nulle trace suspecte ne se laissa relever.

Wurdee se mit à craindre pour sa raison.

Il vit tout à coup l'inanité de son caprice. Il avait cru retrouver, en y obéissant, quelques illusions perdues. Il avait espéré pouvoir chérir mieux son immense douleur dans cette bizarre solitude. Il n'y trouvait qu'une menace obscure.

On ne brave pas inutilement la mort... et tout, autour de lui, évoquait insolemment des choses défuntes et tragiques : Julia Heresford brûlée vive, quarante-cinq spectateurs réduits en cendres, une maison dévorée par le feu jusqu'à sa base !

La tentation lui vint de fuir ce fantôme construit par ses propres mains, de sauter au volant de sa voiture et de retrouver la sévère sérénité de Grover Banks. Mais son entêtement faisait loi. Il voulait réagir. Il voulait défier tout le monde, même l'invisible.

— Je resterai jusqu'à demain, dit-il, presque à voix haute. Je n'ai invité ici que moi-même, que mon passé assassiné, mais nul fantôme, même pas celui de Julia Heresford !

Il passa une nuit agitée, mais ne fut troublé par aucune apparition insolite.

Le lendemain, il se livra à une exploration minutieuse du dancing et des environs.

N'empêche que lorsque les ombres se mirent à s'allonger, il se

sentit le cœur lourd d'appréhension. De nouveau, la tentation lui vint de gagner au plus vite les terres habitées et d'abandonner, à jamais, l'objet de sa folie.

Mais l'obscurité descendait sur les marais, des bandes de tadornes criaient bas dans le ciel, à la recherche d'un gîte nocturne, et l'irrésolution de Wurdee fit place à son obstination coutumière.

À huit heures, il mit les ailes du moulin en marche, illumina la maison tout entière et prit place à la table habituelle.

Il pensa d'abord se poster sur la scène, puis il abandonna cette idée préférant se laisser aller au cours des événements.

Mais, à l'instant de mettre le phono en marche sur l'éternel « Bricklayers Fox-Trot », il monta sur scène et là, à l'aide de quelques gros clous, clôtura solidement la fenêtre du praticable.

Il avait repris tout son sang-froid et ce fut d'une main ferme qu'il actionna, à plusieurs reprises, le mécanisme du rideau.

Le moment de le relever pour la dernière fois était venu. Wurdee poussa la manette avec énergie. La draperie disparut et le solitaire poussa un cri de stupeur effrayée : la scène était plongée dans l'obscurité !

Même l'éclairage de la salle ne prévalait pas contre elle, car les lampes, obturées du côté du théâtre, ne déversaient leur clarté que sur les spectateurs.

Stan Wurdee ne voyait devant lui qu'un grand trou d'ombre opaque.

Cela lui sembla plus effroyable que la plus invraisemblable des apparitions. Il sentit peser sur lui l'immense menace des ténèbres.

Mais, hors de cette ombre, un bruit caractéristique montait : des clous étaient arrachés avec fureur, du bois se fendillait ; on essayait d'ouvrir la fenêtre condamnée.

La terreur première du milliardaire avait fait place à une sourde colère : quelqu'un, fût-il homme ou démon, peu lui importait, violait sa chère solitude, quelqu'un canalisait sa douleur dans des desseins obscurs.

Comme la veille, mais plus rapidement encore, il se rua sur la scène.

Il n'avait aucune arme, mais ses poings étaient robustes.

L'obscurité ne le gênait plus : ses yeux s'y étaient déjà habitués, d'autant plus que le reflet de la salle éclairée suffisait à sa vue.

C'est tout juste s'il ne bouscula pas le praticable.

Il ne trouva personne, mais les bruits ne l'avaient pas leurré : des clous tordus gisaient sur le plancher et le volet peint pendait, à moitié détaché des charnières démolies.

Et toujours comme la veille, il se mit à courir dans la maison déserte, poussant les portes, déplaçant les meubles.

Il était monté à l'étage, dans les salons privés.

Il revit, sous la clarté des bougies électriques, leur banal ameublement, leur cadre vulgaire destiné à de brèves orgies.

Toutes les portes en étaient ouvertes... Toutes ? Non ! L'une d'elles, située dans une encoignure, était close : celle du salon n° 6.

Le salon n°6 ! Stan Wurdee se souvint ! C'était celui que préférait Julia Heresford. L'enfer souriant comme on l'appelait, à cause de ses gravures représentant des lutins et des diabolins batifolant autour de grands feux de joie. C'était dans le salon n° 6 que la ballerine l'avait souvent reçu pour le railler, l'abreuver d'injures, le traiter comme le dernier des esclaves.

D'une main incertaine, il saisit la poignée de la porte et la tourna.

La porte était fermée à l'intérieur.

Mais Stan Wurdee n'était pas homme à reculer quand il s'était mis en tête d'avancer. Le bois du panneau était frêle, la serrure bien quelconque.

D'une poussée violente, il vainquit le double obstacle ; la porte céda. Il roula à l'intérieur du salon n°6 bien plus qu'il n'y entra.

*

La bourgade Lenrick est la plus proche du grand marécage où s'édifia « la folie de Wurdee ».

Elle est composée d'une unique rangée de maisons sales et basses, en torchis pour la plupart. La plus grande est en briques et appartient à Mr. Selkirk, maire, aubergiste et charron de Lenrick, et, disons-le également, épicier, fraudeur d'alcool, brasseur clandestin, mareyeur quand, d'aventure, de lointains commerçants lui demandent du poisson. L'auberge de Mr. Selkirk connaît peu de clients étrangers et les autochtones, faute de grande opulence, ne goûtent que parcimonieusement à son ale et à son irish whishy.

Mais depuis que Wurdee était venu s'établir en Robinson dans la contrée, cela avait quelque peu changé. Des curieux fréquentèrent l'auberge de Mr. Selkirk, espérant être admis, l'un ou l'autre jour, dans le mystère du marécage.

Wurdee et surtout son gardien Grover Banks, se chargèrent de les détromper.

La curiosité faiblit et les curieux devinrent rares. À la fin, un seul client resta à Mr. Selkirk. C'était un certain Mr. Skinsop, journaliste londonien. Mr. Skinsop ne jouissait pas, certes, de la grande renommée gazettière, mais dès que la « folie Wurdee » se dessina, il se mit à l'exploiter comme un bon filon. Et, de fait, le filon fut rentable. L'histoire du dancing solitaire passionna le public. Bien que Mr. Skinsop, pas plus que les autres, ne fût admis à le voir de près, il en

donna des descriptions si captivantes et tellement appréciées que son directeur le maintint sur « le cas Wurdee ».

Le journal de Mr. Skinsop ne brillait pas dans le Fleet. Il ne s'éditait pas du tout dans cette patrie des journaux londoniens.

Il se rédigeait et s'imprimait dans une rue sans joie de Bermondsey, Grimscott Street, et s'intitulait, avec autant d'orgueil que de romanesque « The Daily Flame » : la flamme quotidienne.

Les méchants approuvaient fort ce titre, en prétendant qu'il n'y avait, en effet, pas de flamme pareille pour allumer le feu de la ménagère.

Pourtant, grâce à Wurdee, le « Daily Flame » connut la vogue. Il attacha un reporter à ses pas dès son retour à Londres.

Ce journaliste, Lew Skinsop, ne rata aucune excentricité du milliardaire. À la grande joie des amateurs de scandale, il raconta, avec force fioritures, ses déboires sentimentaux avec Julia Heresford. Il fut le premier à annoncer la tentative de suicide de l'amoureux éconduit, le premier aussi à terrifier Londres par le récit du terrible incendie du « Moulin-Rouge », le premier à parler, insidieusement du futur mariage de Miss Jane Doyle, le premier enfin, à publier « la folie Wurdee ».

Quoi d'étonnant que le « Daily Flame », voyant son nombre de lecteurs grossir de jour en jour, et son chiffre d'affaires aussi, chargeât Mr. Skinsop d'une mission unique.

Aussi le voyons-nous installé à l'auberge de Lenrick dès l'arrivée des entrepreneurs et des ouvriers dans le marécage acheté par Wurdee.

Au physique, Mr. Skinsop n'avait rien du journaliste ni surtout du reporter que les romans policiers et les films d'aventures ont standardisé.

Il était gros, myope et malpropre. Il ne fumait ni la pipe ni la cigarette mais usait du tabac à chiquer comme un vulgaire marsouin. Il n'avait aucune conversation et n'aimait pas la compagnie.

Mais il payait rubis sur ongle ses dépenses à l'auberge de Mr. Selkirk et cela suffisait pour la région.

Mr. Skinsop envoyait régulièrement une copie à son journal par le courrier quotidien de Lenrick. Copie qui devait bien plus à son imagination qu'à la réalité, mais qui n'en satisfaisait pas moins la clientèle du « Daily Flame ».

Il faut dire que cette imagination n'était pas trop dérégulée et que, bien souvent, elle serrait de près la réalité des choses.

Toutefois, Mr. Skinsop aurait risqué de mourir d'ennui dans cette bourgade perdue où les feux s'éteignaient avec ceux du soleil, s'il ne s'était découvert une véritable passion pour la pêche.

Grâce à Mr. Selkirk, il repéra très vite les endroits du marais où

foisonnaient l'anguille, la brème, le brochet ou la lamproie. Il eut même le courage de passer des nuits entières à relever des nasses, à la grande admiration de Mr. Selkirk qui n'eut bientôt plus rien à lui apprendre.

Ce fut donc Mr. Skinsop qui annonça à Londres l'ahurissante nouvelle :

UN NOUVEAU MYSTÈRE WURDEE !

Le « Moulin-Rouge » du marécage éteint ses feux !

Depuis cinq jours, les ténèbres nocturnes règnent à nouveau sur le marécage Wurdee.

Le « Moulin-Rouge » n'allume plus ses feux multicolores que les eaux noires des marais reflétaient durant une grande partie de la nuit.

Grover Banks ne dit rien, mais nous avons pu l'approcher et nous avons constaté que sa mine est inquiète.

Wurdee n'est plus venu aux provisions depuis cinq jours. Les colis et les bidons d'essence s'entassent devant la double grille du chemin de la solitude.

Le gardien Grover Banks devient plus inaccessible que jamais ; nous frappons en vain à sa porte depuis avant-hier.

Quel est le nouveau mystère Wurdee ?

Nous ne manquerons pas de mettre le lecteur au courant de ce que nous pourrons apprendre à ce sujet. Notre enquête continue.

3. Harry Dickson s'émeut

Harry Dickson, le célèbre détective, lut puis relut par deux fois ce bref article et fit la grimace.

Il connaissait Stanley Wurdee et, malgré les excentricités du richard, il lui vouait une certaine affection.

Car Wurdee, au milieu de ses plaisirs, n'avait jamais oublié les pauvres et les déshérités de la vie. Il avait fondé un hôpital, il subventionnait largement les écoles, il aidait les étudiants pauvres, les artistes, les écrivains et les savants.

Dickson décida d'aller voir, sur l'heure, le directeur du « Daily Flame ».

Si Grimscott Street était une rue triste, les locaux du journal en question étaient, certes, parmi les plus tristes qu'on y louât à diverses fins.

Le détective suivit d'abord un long couloir encombré de rouleaux de papier et de touries d'encre et d'acide.

D'un endroit mal défini lui parvenait le sourd halètement des machines, cliquetis des linotypes, ronflement massif des rotatives, claquement des petites presses. Les murs se couvraient de vieilles affiches et d'avis depuis longtemps périmés.

Il eut à subir l'inattention morose de quelques typographes en cote bleue, avant de recevoir les renseignements utiles pour parvenir aux bureaux de la rédaction.

Enfin, il gravit une suite de spirales étroites, encloses dans des cases de bois déteint, pour parvenir à une suite de chambres inhabitées, où s'empilait le copieux « bouillon » du « Daily Flame » de jadis.

Après avoir lutté contre d'insidieuses toiles d'araignées, il aperçut, à la fin des fins, une pancarte crasseuse portant le mot « Rédaction ».

Il frappa mais ne reçut pas de réponse.

Sans plus attendre, il tourna le bec-de-cane d'une porte aux vitres dépolies et entra dans un bureau misérable, meublé d'une longue table de bois blanc encombrée de vieilles paperasses.

Rien n'y dénotait l'activité fiévreuse d'un grand quotidien. Une fatale poussière, traînant sur tout, faisait plutôt songer à quelque triste établi de scribe dont le titulaire serait mort depuis des mois, sinon des années.

— Allô... quelqu'un... ! appela le détective.

Une souris, qui vagabondait parmi les restes déchiquetés d'un vieux dossier, s'enfuit en soulevant un petit halo de poussière.

— Allô !... quelqu'un, s'il vous plaît ? répéta Harry Dickson.

Une petite sonnette grêle tinta dans son dos et, se retournant, le détective aperçut un téléphone mural.

L'appel était si frêle, si menu qu'il risquait de n'être pas entendu en dehors de la chambre vide.

Harry Dickson resta à contempler le petit marteau de fer qui s'escrimait contre le timbre fêlé. L'appel se répétait avec obstination : au bout du fil, le correspondant patientait admirablement.

— Après tout, murmura le détective, j'en serai quitte pour faire la commission à qui-de-droit... Et puis, dans le métier, on n'en est pas à une indiscretion près.

Il décrocha le cornet acoustique et lança l'appel traditionnel :

— Allô !

Instinctivement, il avait voilé sa voix.

— Ah bon, vous voilà, répondit une voix lointaine. Il était temps, j'allais couper et cela m'aurait ennuyé très fort. J... ne vaut pas J...

— J... quoi, marmotta Dickson, d'une voix intentionnellement endormie.

— Allons bon, vous avez de nouveau bu... Cela ne peut plus durer. Un jour ou l'autre, le gin vous jouera un mauvais tour, mon ami, tenez-le vous pour dit. Entendez-vous ?

— Euh ! grogna Dickson.

— Veau..., misérable chien rouge..., je vous prie de concentrer ce qui vous reste d'esprit pour m'écouter. J'ai dit : J... dixième lettre de l'alphabet, sale coyote...

— Ah bon, je comprends.

— Ce n'est pas trop tôt ! Ouvrez vos longues oreilles maintenant. J... sur qui l'on ne peut pas compter, n'aime plus le vin de Bordeaux et préfère l'ale de Londres. C'est dangereux et il faut, bien plus pour notre santé que pour la sienne, lui faire passer ce goût-là. Compris ?

— Très bien !

— Cela va mieux. On doit craindre que l'ale anglaise ne lui délie la langue... Mauvaise affaire, hein, mon garçon ? Alors faudra vous en occuper sans retard. J... sera ce soir à Londres ; on s'arrangera pour l'embarquer, immédiatement, pour Sodome. Faudra y être à dix heures. Vous lui donnerez la leçon qu'il faut. Compris ?

La communication fut coupée.

Harry Dickson n'avait compris grand-chose à ce charabia téléphonique mais les nombreuses réticences, les allusions obscures et menaçantes qu'il contenait l'intriguaient au plus haut point.

Il prit une brusque résolution et appela le central téléphonique.

— Ici Dickson. Oui, Harry Dickson, dit-il à voix basse, faites vite. Il me faut savoir sur l'heure d'où est venu l'appel téléphonique que vient de recevoir la rédaction du journal « Daily Flame ».

On fit diligence, à l'autre bout du fil, et la réponse fut assez étonnante pour que Dickson l'écoutât les sourcils froncés.

— C'est curieux, ce numéro n'appartient plus à un abonné courant, c'était celui du music-hall du « Moulin-Rouge » de Covent Garden, incendié depuis des mois.

— J'exige le silence le plus complet à ce sujet de la part de votre personnel, dit Harry Dickson vivement.

— Entendu, Mr. Dickson, mais tenez-nous au courant, si vous le pouvez.

— All right !

Le détective s'assit sur l'unique chaise du bureau – elle était bien bancal et branlante – et prit une pose méditative.

— Une chose est claire, murmura-t-il, c'est le mot Sodome... Il signifie un lieu de plaisir et de perdition détruit par le feu... C'est sans contredit le Moulin-Rouge. Il y aura quelque profit, pour moi, de me promener par-là sur le coup de dix heures.

Il allait sortir quand un bruit bizarre attira son attention.

Il devait émaner d'une pièce voisine, séparée de celle où se trouvait Harry Dickson par une paroi mince, sans doute. En effet, un des murs, celui à qui le détective tournait le dos, n'était qu'une cloison de bois, tapissée de papier peint – ou, du moins, de ce qui jadis l'avait été.

Il trouva une porte que masquaient des affiches déteintes et la poussa ; le bruit se précisa, c'était un ronflement sonore.

Sur un lit de vieux journaux, un homme dormait à poing fermés. Il était long, maigre et noir ; une barbe de trois jours salissait ses joues flasques ; sa poitrine creuse s'abaissait en un souffle court ; une odeur fétide, aux relents de bière et d'alcool, s'échappait de sa bouche entrouverte sur d'ignobles chicots jaunes.

Harry Dickson le considéra avec dégoût.

— Nous ferons les présentations un peu plus tard, murmura-t-il en regardant sans aménité l'ivrogne endormi. Pour le moment, il vaut mieux que je garde le plus strict incognito.

Le soir tombait quand il se retrouva dans Grimscott Street. Au moment de s'éloigner, il vit le facteur s'approcher de la maison qu'il quittait et glisser un courrier volumineux dans la boîte aux lettres.

Harry Dickson attendit son départ puis il retourna à la porte et força sans difficulté le portillon de la boîte. Elle contenait de grosses enveloppes jaunes lourdement chargées.

Harry Dickson en ouvrit une habilement. Elle contenait un flot de feuilles dactylographiées représentant la copie d'un journal.

— Ah ! se dit le détective, voici qui devient clair : ce canard n'est pas rédigé sur place et la rédaction doit s'en trouver quelque part au loin. Voyons les estampilles de la poste... Covent Garden. Tiens, tiens, comme cela concorde.

Il rentra à Baker Street, parcourut son courrier et avala quelques tasses de thé et des sandwiches.

Il était temps d'aller au rendez-vous de « Sodome » pour y rencontrer le mystérieux J...

Il regretta l'absence de son élève, Tom Wills, qu'il aurait volontiers emmené avec lui. Mais le jeune homme, envoyé en mission à Douvres, n'était pas encore rentré. Harry Dickson partit donc seul à l'aventure.

D'ailleurs, il allait à tout hasard, sans idée précise, pressentant seulement que les choses gravitaient autour de l'affaire Wurdee. Il n'avait aucune mission officielle. Seule, son amitié pour le jeune original le poussait à agir.

La soirée était douce et gaie, des promeneurs et des oisifs arpentaient les trottoirs. Les cafés et les tavernes sentaient bon la bière fraîche et les limonades glacées.

Le détective quitta les artères brillantes et animées pour s'engager dans le dédale des vieilles rues dont l'antique quartier du Covent Garden est si riche. Quelques-unes avaient adopté un air de fête, comme leurs sœurs plus modernes ; d'autres, par contre, se repliaient dans un silence hargneux et une obscurité mal accueillante.

Telle était la rue où se trouvait l'immeuble en ruines qui abrita, naguère, les fastes du Moulin-Rouge londonien. Sa façade était noire et encore enfumée par le feu du sinistre. On avait obturé les fenêtres béantes de grossiers volets en planches, tandis que des palissades s'avancant sur le trottoir, protégeaient le passant des effondrements possibles.

Harry Dickson l'examina. Son aspect révélait l'abandon le plus complet. Pourtant, quelque chose attira son attention dans la clôture de planches et de madriers : la porte, tout à fait primitive qui y était pratiquée, était légèrement entrebâillée. Oh ! bien légèrement en réalité, car une mince ligne d'ombre se dessinait à peine contre le chambranle. Elle n'avait pas échappé, pourtant, à la vue perçante du détective.

Il était encore plongé dans cette quasi-incertitude précédant l'action, quand un bruit furieux monta de l'intérieur de la maison en ruines.

C'étaient des grognements féroces, des aboiements brefs, de durs claquements de mâchoires. Dans les ténèbres, des chiens errants devaient se disputer une proie.

Harry Dickson poussa la porte, escalada des tas de débris, des

poutres noircies et se trouva dans un hall encombré de matériaux écroulés que les lumières lointaines des réverbères éclairaient suffisamment pour qu'il pût s'y diriger sans accident.

Le bruit de la bataille canine avait cessé, mais une bête blessée gémissait dans l'ombre. Une forme souple s'avança, rasant les murailles fuligineuses ; Harry Dickson vit luire ses yeux rouges, mais la bête, elle aussi, avait vu l'homme.

Elle gronda, prête à bondir, mais, se ravisant, fit demi-tour et disparut. Elle avait laissé tomber quelque chose qui pendillait entre ses crocs.

Le détective alluma sa lampe de poche et ramassa l'objet.

C'était un ample lambeau de drap souple et fin, de celui dont on fait les manteaux de voyage dans les bonnes maisons.

L'étoffe était souillée de poussière et de bave, mais elle était solide ; elle ne pouvait avoir été arrachée qu'à des vêtements de date récente.

Dickson vit alors avec horreur que le drap était imprégné de sang.

Sang de bête... ? Sang humain ? Ce n'était pas le moment d'y réfléchir longuement. Il fallait voir d'où le chien avait enlevé le tissu.

L'animal avait surgi du fond du hall, où s'ouvraient une série de pièces dévastées dont quelques-unes étaient même à ciel ouvert.

Harry Dickson franchit les nombreux obstacles qui s'opposaient à sa marche.

Partout où tombait la clarté de sa lampe, ce n'étaient que briques écroulées, planches à moitié consumées, ferrailles tordues. Depuis que le Moulin-Rouge avait été détruit, les travaux de déblaiement n'avaient avancé qu'avec une lenteur inouïe, si jamais ils avaient été entrepris.

Déjà, il atteignait les dernières salles, sans rien avoir découvert de suspect, quand il lui sembla entendre du bruit.

Un bruit de pas très prudents, glissant le long des murs.

Il s'immobilisa, la main sur son revolver, quand il fut soudain inondé de lumière, tandis qu'une voix menaçante ordonnait :

— Pas un geste ou je tire !

Mais, tout aussitôt, suivit une exclamation stupéfiante.

— Mr. Dickson !

Le détective fit la grimace.

— Bonsoir, Tom. En voilà une façon d'accueillir votre vieux maître ! Je croyais déjà entendre le dernier coup de feu de ma vie... Que faites-vous ici ?

— Venez, dit son élève, et je pourrai mieux vous l'expliquer.

Il entraîna son maître à travers l'ancienne salle de spectacle et le fit monter sur ce qui restait d'une scène de planches et de toile.

Sur un tas de poutres noircies, une forme prostrée était assise et,

dans le rayon blanc des lampes électriques, Harry Dickson vit des cheveux blonds en désordre, une main ensanglantée, sommairement bandée à l'aide d'un mouchoir, et un manteau de voyage en lambeaux.

Un joli visage, toutefois ravagé par la souffrance et les larmes, se leva vers lui et esquissa un pénible sourire en entendant la voix de Tom Wills annoncer :

— Tout va bien, mademoiselle, voici Harry Dickson en personne. Il a fait comme le bon génie de la lampe d'Aladin : au premier appel de cet instrument magique, il est venu. C'est-à-dire qu'il nous a suffi de désirer ardemment sa présence pour le voir apparaître devant nous.

— Dans ce cas, vous recevez bien mal les génies, mon garçon, répliqua le détective en souriant. Veuillez donc continuer les présentations.

— Miss Jane Doyle, annonça le jeune homme. Elle revient de Bordeaux ; nous avons fait connaissance dans le rapide de Douvres.

Harry Dickson poussa une exclamation étouffée.

— Miss Doyle... Miss Jane... N'étiez-vous pas la fiancée de Mr. Wurdee ?

— J'espère bien l'être encore, gémit la jeune fille, bien qu'un maudit journal, qu'on m'envoya d'Angleterre, ait signalé l'étrange disparition de mon fiancé.

— « Daily Flame » ? demanda brièvement le détective.

Miss Doyle acquiesça d'un signe de tête.

— Très bien, murmura Dickson, je commence à y voir plus clair : vous êtes, pour certains scélérats qui me sont encore inconnus, une certaine J... Je suppose qu'à votre arrivée à Londres, on a dû vous attirer ici ?

Tom Wills répondit à sa place.

— Dans le rapide, nous avons échangé quelques confidences, Miss Doyle et moi, et nous nous sommes séparés sur le quai de la gare. Comme je la suivais des yeux, je vis s'approcher d'elle un individu bien mis, mais dont la physionomie ne me disait rien qui vaille. Il lui murmura quelques mots à l'oreille et je la vis hésiter. Pourtant elle l'accompagna...

— Il m'avait dit simplement « Stanley Wurdee vous appelle », dit Miss Doyle d'une voix attristée. J'ai pris place à côté de lui dans une petite conduite intérieure et comme j'en descendais dans une vilaine rue solitaire, je fus soudain poussée par les épaules et entraînée dans cet affreux endroit.

— J'avais suivi l'auto dans un taxi, continua Tom d'un air triomphant, et je parvins à la filer à bonne distance. Mais, en arrivant dans Covent Garden, je trouvai la conduite intérieure abandonnée le long du trottoir. Je pris son numéro et j'entrai dans la maison en ruines. Je dois dire que je perdis quelque temps à me diriger. Quand je

retrouvai Miss Doyle, elle était attachée à ce qui restait d'un praticable, un bâillon devant la bouche et menacée par deux horribles chiens errants que je mis en fuite.

— Sortons d'ici, dit Harry Dickson. Il se peut que cette maison en ruines ait encore quelque chose à nous apprendre, mais ce ne sera pas pour aujourd'hui. Il nous reste des choses plus pressantes à faire.

Dans la première cabine téléphonique venue, le détective se mit en communication avec Scotland Yard et demanda à qui appartenait l'auto dont Tom Wills avait soigneusement noté le numéro. La réponse ne l'étonna pas outre mesure.

— C'est une voiture immatriculée au nom du journal « Daily Flame » dans Grimscott Street, Mr. Dickson !

— Voilà qui me va, murmura Harry Dickson en quittant la cabine, il y a un enchaînement certain dans les faits. C'est toujours de bon augure. Allons rendre une seconde visite à cet étrange canard.

En se retrouvant dans le couloir poussiéreux du journal, il se heurta au prote entouré par une demi-douzaine d'ouvriers à la mine contrite.

— Police, se présenta le détective. Que vous arrive-t-il donc, messieurs ! Vous avez tous l'air de revenir d'un enterrement.

— Dites plutôt que l'on s'y rend, bougonna le prote. C'est du propre... Au moment où le journal allait rouler, le téléphone de l'atelier se met à sonner et je reçois une nouvelle qui n'est pas des plus réjouissantes pour le personnel : le journal ne paraît plus !

— Ah..., répondit le détective, et qui donc vous a donné cet ordre ?

Le contremaître haussa les épaules.

— Je crois qu'il s'appelle Shiel, mais je ne l'ai jamais vu. Le patron tremble quand il lui parle au téléphone. Mais je connais bien sa voix, allez... Elle est assez grossière et mal polie pour cela !

— Et qui appelez-vous votre patron ?

— Le singe ? Ben... c'est Mac Laren, une sale brute d'ivrogne, qui ne connaît rien au métier. Je suis monté à son bureau, mais j'ai frappé en vain à sa porte.

— Un homme long et maigre, avec une barbe de trois jours ? décrit le détective.

— Tiens, vous le connaissez donc ? s'exclama le prote. Cela ne m'étonne pas, d'ailleurs. Il avait une assez sale tête pour être connu de la police.

— Venez, vous autres. Demain, nous irons au syndicat des typos pour voir ce qu'il nous reste à faire. En tout cas, ils n'y couperont pas d'une paye de quinzaine tout entière, c'est moi qui vous le dit !

— Un instant, pria le détective. Qui est attaché à la rédaction de ce journal ?

— Il y a quelques mois, au moment de faire faillite, il a été repris par Mr. Binton, un brave homme, mais qui ne connaissait rien aux affaires. Alors Mac Laren est venu ainsi qu'un reporter, un gros bouffi du nom de Skinsop, mais qui savait y faire, cela il faut l'avouer. À part ces deux-là, je n'ai vu personne d'autre. Toute la copie venait de l'extérieur.

Les ouvriers s'en furent, après avoir soulevé gauchement leurs casquettes en guise de salut.

— Allons voir là-haut, dit Harry Dickson.

Il retrouva l'horrible bureau de rédaction, toujours à l'abandon et plongé dans l'ombre. En vain, il voulut donner de la lumière : il n'y avait pas d'ampoule dans la lampe portative du bureau.

À la clarté de sa propre lampe, il se dirigea vers le réduit où il avait trouvé Mac Laren cuvant sa boisson sur un lit de vieux journaux.

L'homme était toujours là, mais ne ronflait plus.

Et pour cause : un poignard était plongé dans la poitrine de l'ivrogne qui avait dû mourir sur le coup.

4. Suite d'enquête

Harry Dickson décida de ne pas partir encore pour l'Irlande. D'ailleurs, une enquête venait d'y être faite par la police de Limerick, envoyée en mission à Lenrick.

Elle avait questionné Grover Banks qui vraiment ne savait pas grand-chose, et exploré le dancing solitaire pour n'y rien découvrir. Et, surtout, aucune trace de Stanley Wurdee. Elle avait également recueilli les doléances et les inquiétudes de l'aubergiste Selkirk qui déplorait la brusque disparition de son client, Mr. Skinsop.

Le détective escomptait, pour l'instant, de meilleurs résultats d'une enquête menée à Londres même.

Il dirigea ses premières recherches vers le dancing en ruines de Covent Garden, où il comptait bien découvrir l'une ou l'autre chose concernant le téléphone d'où était venu l'appel, l'autre soir, au journal « The Daily Flame ». Elles aboutirent à quelque chose de tangible, mais de peu encourageant néanmoins.

Sous la toiture croulante, il trouva deux fils de cuivre aux sections fraîches : une ligne clandestine avait dû être installée là et enlevée avec précipitation.

L'ennemi devait être sur ses gardes.

À présent, Harry Dickson était officiellement parti sur la piste du crime, pour un double motif : d'une part, l'assassinat de Grimscott Street ; d'autre part, le rapt et la tentative de meurtre dont Miss Jane Doyle avait été victime. Mais, tout en se rendant parfaitement compte que ces forfaits étaient étroitement liés au cas de Stanley Wurdee, il ignorait comment et pourquoi ils l'étaient.

Ses premiers pas sur la piste du crime furent pour le moins décevants.

Les renseignements qu'il obtint sur Mac Laren étaient déplorables, il est vrai, mais ne révélaient rien qui eût pu le rapprocher de Wurdee.

Mac Laren était un ancien comptable, sans place depuis des années, et vivant de mille petits expédients dont d'aucuns l'avaient mené à l'ombre pendant quelques mois. Le commanditaire du « Daily Flame » restait inconnu malgré toutes les recherches. Les machines appartenaient à un maître-imprimeur qui reconnaissait avoir toujours été payé régulièrement.

Sur Skinsop planait un peu de mystère, mais fort peu, en vérité.

Il avait fait partie, jadis, d'un grand journal de « Fleet » d'où sa

paresse, sa négligence et son indélicatesse répétée l'avaient fait chasser.

Depuis des années, il avait disparu de la circulation, et sa réapparition dans le journalisme avait étonné quelque peu ses anciens confrères.

Harry Dickson commençait à broyer du noir...

De guerre lasse, et plutôt par acquit de conscience, il résolut d'interroger le seul homme avec qui Wurdee était resté en contact permanent, jusqu'au jour de sa folie : son banquier et homme d'affaires, Mr. Gable Fox, dans le Strand.

Il y fut reçu de la manière la plus affable.

Mr. Fox était un homme entre deux âges, à la vue basse, et dont la mise recherchée dénotait un goût accentué pour de respectables modes anciennes. Après de longues et désuètes formules de politesse, il se répandit bientôt en lamentations.

Depuis le temps qu'il était en relations avec Stanley Wurdee, il avait fini par s'attacher à lui. Autant que l'excentricité de son client le lui avait permis, il avait géré avec soin sa fabuleuse fortune.

Mais il ne savait rien d'autre qui pût être utile à Harry Dickson.

— À qui irait la fortune de Mr. Wurdee, en cas de décès ? demanda le détective au financier.

Celui-ci hocha tristement la tête.

— Je n'ai jamais été son confident, Mr. Dickson, et je doute fort qu'il y ait au monde un homme qui l'ait jamais été. A-t-il fait un testament ? Je ne le crois pas, car j'en aurais été averti et vous aussi. S'il meurt intestat, comme on ne lui connaît pas d'héritier, ni direct, ni indirect, il y a de fortes chances pour que tous ses biens aillent à l'État, après le délai légal.

— Cette fortune est-elle vraiment si fabuleuse ?

Mr. Gable Fox leva les bras au ciel.

— Certainement ! En fonds disponibles, elle atteint à peu près quinze millions de livres, ce qui est formidable pour un avoir particulier, vous l'avouerez. Quant aux intérêts qu'il a dans certaines affaires très saines, ils sont des plus considérables.

— En effet, dit le détective, je me rappelle l'affaire des Great Sorrata Mines. Ne fut-elle pas liquidée dans le temps, pour près de vingt millions de livres ?

Mr. Fox secoua la tête.

— Liquidée n'est pas le mot. Sa fantastique prescience dans les affaires financières a dû lui inspirer une certaine retenue, malgré les conseils des hommes d'affaires les plus réputés.

« Il n'a pas donné suite aux offres d'un consortium américain, malgré les bruits contraires qui ont couru à cette époque.

« Il a gardé ses actions qui sont cotées, maintenant, près de douze

cents livres chacune ! C'est incroyable... Et les mines continuent à rendre d'une façon surprenante.

— Savez-vous quelque chose au sujet du dancing incendié qui joua un rôle si tragique dans la vie de votre client ?

Mr. Fox regarda le détective d'un air scandalisé.

— Je suis wesleyen, Mr. Dickson, murmura-t-il. J'ai toujours manifesté la plus complète aversion à l'égard de pareilles entreprises d'abomination et de perdition. Vraiment, ajouta-t-il d'un air pincé, je ne sais rien à ce sujet et j'en suis bien aise, Mr. Dickson, bien aise, en vérité.

Il n'y avait rien à attendre de plus du vieux puritain et Harry Dickson se retrouva dans le Strand, moins avancé que jamais dans son enquête.

Pourtant, une intuition particulière lui disait que la solution du mystère – ou tout au moins une partie – se trouvait à Londres et non dans la solitude du marécage irlandais.

La suite de ses recherches devait le conduire forcément à Miss Jane Doyle. La jeune fille eut à donner des précisions concernant l'homme qui l'avait abordée sur le quai de la gare Victoria.

Tom Wills, aussi, l'avait entrevu, mais il ne se souvenait que d'un homme assez corpulent, de mise modeste, ressemblant à un employé de la City. Miss Doyle précisa quelque peu en ajoutant qu'il portait une barbe poivre et sel, qu'il avait le teint allumé et le nez rouge, ce qui indiquait vraisemblablement un certain penchant pour les boissons fortes, et que son œil droit était de verre. Il lui avait parlé avec un accent écossais assez prononcé. Quant à sa façon de conduire, elle ne lui paraissait pas des plus rassurantes et, pendant le trajet, assez court en vérité, elle avait surtout concentré son attention sur les embûches de la route.

C'était plutôt mince, comme toutes les informations qu'on arrivait à recueillir dans cette affaire.

Il y eut alors un intermède que nous ne pouvons passer sous silence, parce qu'il eut l'heur d'attirer particulièrement l'attention de Harry Dickson.

Miss Mira Lencox entra en scène et voici comment :

Un soir de rafle dans Commercial Road et Highstreet, plusieurs femmes de mauvaise vie furent conduites au poste de police. L'une d'elles s'attira la pitié des inspecteurs par les affreuses cicatrices qu'un maquillage grossier dissimulait très imparfaitement.

Mira Lencox avait fait partie, naguère, du corps de ballet du Moulin-Rouge de sinistre mémoire. Elle avait été retirée vivante des décombres, mais terriblement défigurée. La compagnie d'assurances lui avait payé une forte somme qu'elle avait dilapidée, en peu de temps, sur le tapis vert des tripots.

Alors, ce fut la misère pour l'infortunée. Elle s'adonna à l'alcool puis aux stupéfiants et, de chute en chute, tomba dans la basse prostitution et alla grossir le nombre de malheureuses qui hantent le trottoir des quartiers mal famés de la Métropole.

Comme, entre deux sanglots, elle narrait sa pitoyable destinée aux policiers, un mot frappa l'un d'eux :

— Il m'a lâchée, le mufle... Et, pourtant, je sais bien qu'il n'est pas resté dans les flammes, puisque je l'ai rencontré depuis, roulant dans sa petite auto. C'était mon protecteur attitré, et je crois bien qu'il était riche. Mais avec moi, il se montrait radin et ne faisait que se plaindre de la dureté des temps. Ah, ce n'est pourtant pas pour sa beauté que je l'avais pris. J'ai toujours eu horreur des hommes qui ont un accent écossais et un œil de verre !

... Moulin-Rouge... accent écossais... œil de verre...

Ces indications ne tombèrent pas dans l'oreille d'un sourd puisque, sur l'heure, Harry Dickson fut averti. Il put interroger la lamentable Mira avant qu'on la relâchât par une compréhensible mesure de clémence.

Le détective avait fait vibrer une double corde chez l'ancienne choryphée : son désir de se venger de l'infidèle et son amour du lucre, car elle subodorait une récompense en espèces sonnantes et rébuchantes.

À titre d'acompte, un billet d'une livre lui fut glissé dans la main, et quand elle apprit que d'autres suivraient, elle se mit à glousser de joie.

— Je pourrais raconter beaucoup de choses concernant le Moulin-Rouge, dit-elle, en clignant de l'œil. Notamment, sur le fameux salon n° 6 où la belle Julia Heresford – que le diable ait son âme – aimait se tenir et qui était pour ainsi dire sa propriété privée. Nous, on ne pouvait pas y recevoir du monde. Ha, ha ! « L'enfer souriant » comme on l'appelait... Je comprends... oui, je comprends, moi, pourquoi on appelait cela l'enfer !

— Parlez donc, insista Harry Dickson.

Mais l'ancienne belle lui fit la nique.

— Pas de sitôt, mon petit père... Je ne dis pas que je ne viendrai pas, un jour, vous dégoiser tout ce que je sais à ce sujet... mais le moment n'est pas encore venu ! Si je retrouve un certain type, c'est des mille et des cents que cela me rapportera. Ce n'est pas Mira Lencox qui tuera jamais la poule aux œufs d'or tant qu'elle n'est pas bien certaine qu'elle ne pourra plus pondre. Non, pour le moment, contentez-vous de savoir que je mettrai tout en œuvre pour retrouver ce sale grigou avec son œil de verre. Shipper, qu'il s'appelle ou se faisait appeler.

— Se faisait appeler ? Est-ce à dire que c'était un faux nom ?

demanda Harry Dickson.

— Pourquoi pas ? Il faisait mystère de tout... Ainsi, je ne suis jamais parvenue à savoir où il perchait !

Harry Dickson sentit qu'il ne fallait pas pousser plus avant son interrogatoire et que, pour le moment, il ne tirerait pas davantage de la malheureuse.

Les décombres du dancing incendié, explorés à nouveau, n'apprirent rien de plus aux enquêteurs. Quant à ceux qui l'avaient exploité dans le temps, deux anciens directeurs de théâtre de banlieue, ils avaient trouvé la mort dans la catastrophe.

Mais les forces ennemies, dans l'ombre, ne chômaient pas : Harry Dickson en reçut preuve sur preuve.

Quelques jours plus tard, il apprit que Mr. Gable Fox avait été victime d'une agression fort mystérieuse. Il ne le sut qu'indirectement, par l'indiscrétion d'un employé de la banque Fox, car le financier avait voulu garder le silence à ce sujet.

Le détective le trouva dans ses appartements privés, le teint pâle, les yeux cernés et assez ennuyé de sa visite.

— Je vous en supplie, Mr. Dickson, murmura le banquier, évitez la publicité autour de cette sotte histoire. J'ignore si elle a trait à ce qui vous occupe et, franchement, j'en doute. Je ne me connais pas d'ennemis mais il m'est pénible de penser que, dans le public, on puisse croire que j'en aie. Cela vous donne, immédiatement, une réputation de requin et vous connaissez le renom de ma maison. Puisque vous êtes ici, je ne vois pas pourquoi je ferais mystère de ce qui m'est arrivé. Ce n'est pas très important, après tout.

« Deux fois par semaine, je me rends au service du soir, dans le temple wesleyen du voisinage, dans Aldwych pour préciser. Ce temple se trouve en retrait, au bout d'une impasse. Il y avait une auto arrêtée devant la porte, une petite conduite intérieure. Cela n'arrive pas souvent parce que les fidèles appartiennent tous au quartier et que notre révérend n'aime pas ce qu'il appelle l'étalage d'un luxe pervers et le sacrifice éhonté aux idées modernes et au progrès outrancier. Peut-être qu'il a raison et peut-être que je suis de son avis puisque je ne possède pas d'automobile, alors que ma fortune pourrait me permettre ce mode de locomotion agréable. Mais, passons ! Je me hâtais, car j'étais un peu en retard. J'allais entrer dans le temple, quand je m'entendis appeler par mon nom de l'intérieur de la voiture.

« Je me tournai vers elle ; c'est alors que je fus frappé violemment à la tête et je tombai à la renverse.

« Un policeman fut témoin de cette agression mais, au lieu de s'en prendre à l'agresseur, il me releva d'abord et n'eut plus le temps, ensuite, de noter le numéro de la voiture qui démarrait en trombe.

« Je vous avoue que j'ai donné un pourboire au policeman pour

garder le silence sur cet événement ridicule. Je vous en prie, n'en faites pas état.

— Soit, dit Harry Dickson, l'homme a commis une grosse faute professionnelle, mais, sur vos instances, je me montrerai clément envers lui. N'empêche que j'aurai à le questionner. Pouvez-vous m'indiquer son numéro ?

— Oui..., murmura Mr. Fox, très ennuyé, il me l'a donné au cas où j'aurais encore besoin de lui, a-t-il dit. Mais je vous en supplie, n'inquiétez pas cet homme qui a été si serviable envers moi. Il avait le numéro 418.

Harry Dickson sursauta, en jetant un regard aigu sur le banquier.

— Mr. Fox ! s'écria-t-il, lisez-vous les journaux ?

— Certainement, Mr. Dickson, bien qu'avec restriction, car je redoute et méprise les lectures frivoles. Pourtant, depuis cette ridicule agression dont je fus victime, je n'en ai pas pris un seul en main.

— Je comprends alors que vous ne sachiez pas que l'agent Slatters, le numéro 418, a été assassiné le soir même de votre agression, sur l'Embankment, au moment où il achevait son service du soir.

— Miséricorde ! balbutia Mr. Fox, en joignant les mains. Dans quelle époque d'abomination vivons-nous !

— Il a reçu un coup de couteau dans le dos et a été précipité dans la Tamise, précisa Harry Dickson. On l'a repêché peu de temps après, mais il avait cessé de vivre, le malheureux.

Mr. Fox se prit la tête entre les mains.

— Ne me dites pas que cela peut avoir un rapport avec la stupide agression dont j'ai été victime, supplia-t-il. J'en aurais un remords terrible bien que je n'y sois pour rien.

Il ajouta, après un instant de réflexion.

— Je serais heureux, Mr. Dickson, si vous pouviez faire parvenir à la famille de cet infortuné la modeste somme de deux cents livres, sans me nommer, évidemment.

Le détective rentra chez lui, plus morose que jamais.

Des faits, criminels pour la plupart, se succédaient sans raison apparente. Dickson devinait pourtant un lien entre eux. Mais lequel ?

L'ennemi s'en prenait à Miss Doyle parce qu'elle était la fiancée de Wurdee et à Mr. Fox parce qu'il était son banquier.

Il était dit qu'aucun déboire ne lui serait épargné dans cette étrange affaire.

Le même jour, Scotland Yard le pria de bien vouloir se rendre immédiatement à Putney Commons pour une constatation importante.

— Nous n'en disons pas plus long, déclara le préposé, car depuis quelques jours, nous nous défions singulièrement du téléphone ; nous sommes convaincus qu'il y a des fuites sur les lignes.

Putney Commons est un endroit lugubre par excellence. Un inspecteur de police attendait Dickson. Il le conduisit au bord d'un terrain vague que la municipalité avait depuis longtemps loti pour bâtir, mais sans succès.

Une petite conduite intérieure gisait sur le bas-côté de la route ; un bris de direction l'avait jetée contre un gros tas de pierres où elle s'était complètement démantibulée. Harry Dickson remarqua que la plaque minéralogique avait été enlevée et que le numéro, sur le radiateur, avait été rendu complètement illisible à coups de marteau. Mais Tom, qui l'accompagnait, reconnut immédiatement la voiture.

— L'auto qui enleva Miss Doyle ! s'écria-t-il.

Des agents entouraient un corps étendu sur l'herbe avare d'un talus.

— Y a-t-il eu mort d'homme ? demanda-t-il.

— En effet, Mr. Dickson, mais pas à cause de l'accident, puisque le cadavre a un couteau plongé jusqu'à la garde dans le cœur.

Le détective s'approcha.

Il aperçut le corps d'une femme, revêtue d'un imperméable usé.

Mais, à la clarté des lanternes brandies, il reconnut le visage rongé de vilaines cicatrices.

Ce cadavre, c'était celui de Miss Mira Lencox.

Tout contribuait à rendre l'affaire plus ténébreuse que jamais. Les sévices les plus noirs, quand ce n'était pas la mort, continuaient à atteindre ceux qui s'en mêlaient, même de très loin.

Mais à l'intérieur de la voiture, le détective fit une découverte qu'il garda soigneusement secrète ; elle était de nature à lui rendre un peu d'espoir.

5. Une lumière dans le noir

Plus tard, Harry Dickson a toujours avoué qu'il n'était parti pour l'Irlande qu'à contrecœur. Il s'obstinait à trouver la solution à Londres mais il dut abdiquer devant certaines sollicitations dont les plus pressantes venaient, certes, de Miss Jane Doyle.

La jeune fille n'en pouvait plus ; elle devenait triste et se décourageait de plus en plus.

— Je vous dis que Stanley est aux mains de bandits, Mr. Dickson, emprisonné quelque part dans ces affreux marécages, affirmait-elle.

— À moins qu'il ne soit mort, objecta, étourdimement, Tom Wills.

Elle lui jeta un regard de reproche.

— Il n'est pas mort, quelque chose me dit qu'il ne l'est pas.

Elle avait repris son service dans la clinique où elle avait fait, jadis, la connaissance de son étrange fiancé, à la vive satisfaction du détective qui estimait que, nulle part, elle n'aurait pu être mieux gardée contre les louches entreprises de l'ennemi inconnu.

Et Dickson partit pour la nouvelle aventure, emmenant Tom Wills dans son sillage.

Ils élirent domicile à l'auberge du brave Mr. Selkirk, qui ne cacha pas sa joie d'avoir trouvé de nouveaux clients, pour remplacer Mr. Skinsop, mystérieusement disparu.

Les détectives eurent à subir, de la part du maire de Lenrick, d'interminables récits où l'ancien rédacteur du « Daily Flame » jouait le rôle de héros.

— On n'aurait jamais dit, à le voir avec son gros corps balourd, que c'était un homme rompu aux expéditions les plus périlleuses dans les marais. Chasseur, pêcheur... il était tout à la fois. Et même qu'il osait tenir tête à cet ours de Grover Banks, le gardien, que personne n'osait aborder.

— Et un solide buveur, ajouta Harry Dickson.

Selkirk secoua la tête.

— Cela, on ne peut pas le dire. Il buvait bien de temps en temps un verre d'ale et même de whisky pour ne pas me faire tort, mais je pense qu'il n'y prenait pas grand plaisir.

Le détective ne sourcilla pas, mais il marqua le coup.

Skinsop était connu comme un alcoolique invétéré... une véritable futaille à ale et à rogomme !

— Je n'aime pas fourrer le nez dans les affaires de la police,

continuait le bavard aubergiste, mais si j'en étais, moi... j'aurais tôt fait d'arrêter l'assassin de ce brave Mr. Skinsop !

— L'assassin, vraiment ? demanda Dickson en offrant une tournée.

— Oui... on ne m'ôtera pas de l'idée qu'on lui a salement fait son affaire. Et qui, d'autre, si ce n'est ce butor de Grover Banks, qui ne dépense jamais un sou dans la bourgade ? Qui ne quitte pas son vilain nid, au bord de cette route de malheur ? N'allez jamais vous promener par-là, gentlemen !

— Merci du conseil, répondit le détective, en se promettant d'aller voir le jour même le gardien de la route des marais.

Bien que sa maison fût visible de loin sur la vaste plaine, il fallait faire un immense détour avant d'y arriver.

Aussi le détective eut-il la désagréable impression d'avoir été repéré longtemps d'avance lorsqu'il arriva, enfin, à la maison basse en briques neuves qui abritait la vie solitaire de Grover Banks.

L'homme était là et ne fit aucune difficulté pour le recevoir.

— L'autorité est l'autorité, dit-il en faisant le salut militaire, et je n'ai pas le droit de me soustraire à un interrogatoire légal. D'ailleurs, la consigne de Mr. Wurdee ne me le défend pas. Que puis-je faire pour vous, capitaine ?

Car, dans l'esprit de l'ancien militaire, un représentant de l'autorité ne pouvait que porter un grade d'officier.

Harry Dickson le regarda avec curiosité.

C'était un homme de taille moyenne, bien découplé, au visage bronzé par le soleil des tropiques. Il traînait légèrement la jambe.

— Une balle afghane, expliqua-t-il avec quelque fierté dans la voix.

Bien que le temps fût fort doux, il portait un gros costume en velours côtelé, d'épaisses bottes de cuir et un bonnet de laine, dit passe-montagne, enfoncé sur la tête.

La seule pièce qu'il occupait était meublée de la façon la plus sommaire : un lit de caserne, une table de bois blanc, un banc rustique et une chaise grossière.

Une ancienne caisse à biscuits lui servait de bahut. Une forte odeur de rhum flottait dans l'atmosphère, témoignant du culte attentif qu'il vouait à la dive bouteille.

Il répondit aux questions du détective avec une franchise un peu brutale.

Il avait accompagné les policiers de Limerick lors de leur descente dans l'île et avait exploré avec eux la singulière maison de joie.

Ils n'avaient rien trouvé et cela suffisait à Grover Banks.

Non, depuis lors, rien d'anormal ne s'était produit. Il avait refusé de recevoir de nouvelles provisions pour son maître Wurdee puisque

celui-ci ne donnait plus signe de vie. Lui-même se contentait du strict nécessaire. Le banquier de Mr. Wurdee lui payait chaque semaine ses honoraires, comme si rien ne s'était passé.

Il n'en demandait pas davantage.

Il passait ses journées dans sa maison, faisant parfois de courtes sorties dans les marais voisins pour tirer un canard ou pêcher un brochet, histoire de corser son menu de conserves. De temps en temps, il astiquait l'automobile du maître qui se trouvait dans une petite remise attendant à la maison.

Astiquage tout à fait superficiel, avoua-t-il, puisqu'il ne connaissait rien au moteur de cette machine du diable.

C'était une solide voiture, d'un type un peu ancien, qui devait être bien suffisante pour le petit trafic qu'on lui imposait lorsque Wurdee se trouvait dans l'île.

Harry Dickson accepta le verre de rhum que lui versa l'honnête gardien et ils se quittèrent les meilleurs amis du monde.

Le lendemain, il retourna chez Banks accompagné de Tom Wills et, pour la première fois, ils visitèrent l'île et son établissement.

Ils en revinrent émerveillés par l'ingénieux agencement du lieu, mais complètement bredouilles en ce qui concerne leur enquête.

— C'est du temps perdu, avoua Harry Dickson au gardien quand ils furent revenus, par le chemin de sable et de gravier, à la maison du surveillant. Je crois que nous ferions mieux de retourner à Londres.

Grover Banks salua.

— Je regrette fort que vous soyez venus pour rien, mon capitaine et mon lieutenant. Une visite, de temps à autre, m'aurait fait plaisir. J'aime vider une bouteille en honorable compagnie, mais que l'on ne vienne pas me parler de ces sagouins de paysans qui vivent comme des taupes dans leurs trous, là-bas, à Lenrick !

— C'est dommage que vous ne vous soyez pas lié avec le gentleman qui a habité l'auberge pendant tout un temps, dit Harry Dickson.

— L'homme des journaux ? répliqua Grover Banks avec mépris. Il est venu souvent me relancer ici, mais sa tête ne me revenait pas. Et puis, il y avait la consigne : Mr. Wurdee n'aimait pas les curieux, surtout les gens qui écrivent dans les gazettes.

« Pour ce qui est l'autorité, c'est autre chose. C'est du service et je sais ce que servir veut dire.

— Vous savez peut-être qu'on est sans nouvelles de Mr. Skinsop ?

— Skinsop ? C'est vrai, il s'appelait à peu près comme cela. Un nom ridicule pour un honnête chrétien. Toutes les nouvelles du monde qui auraient trait à ce Piksop ou Skilsop comme vous le nommez, ne m'intéresseraient pas. Je suppose qu'il y a assez de place dans le maréage pour un individu de son espèce. Mr. Wurdee, qui est le chef

ici, n'aimait pas les espions.

L'entretien entraînait dans un cercle vicieux et le détective l'écourta.

— Adieu, Banks, nous partons demain. Puisse la solitude ne pas trop vous peser, dit-il aimablement.

Le soir, ils annoncèrent leur départ à Mr. Selkirk qui s'en montra sincèrement navré.

— Je commençais à m'habituer à voir d'autres têtes que celles des gens de la bourgade, se plaignait-il.

La soirée était douce et les détectives s'assirent sur le banc, devant l'auberge, pour savourer un excellent irish whisky que leur servit leur hôte.

Une légère brume bleue se résorbait lentement dans les eaux calmes de la grande plaine aquatique. L'appel lointain des râles d'eau et des foulques leur parvenait comme une plainte ténue qui se fondait dans l'ombre.

Quelques pâles feux errants glissaient, au loin, sur les fondrières ; le vol de velours des rapaces nocturnes bruissait doucement dans le silence.

Une petite lumière s'alluma, comme tous les soirs, derrière la fenêtre de Banks, phare minuscule dans la grande étendue ténébreuse.

Harry Dickson resta longtemps à contempler, songeur, la petite flamme solitaire, piquée comme une étoile falote dans la nuit.

*

Ils partirent, le lendemain, dans une auto de louage qui vint les chercher de Limerick et s'éloignèrent vers l'est. Quand la bourgade se fut évanouie à l'horizon, le chauffeur de la voiture freina et se tourna vers Dickson.

— Quels sont les ordres, Mr. Dickson ?

L'honnête Mr. Selkirk, en envoyant, la veille, un domestique avertir le garage de location, ne s'était pas douté qu'automatiquement il avertissait la police de Limerick et que la voiture allait être conduite par un de ses inspecteurs.

— Nous a-t-on préparé un bon poste, O'Connor ? demanda le détective.

— Il n'y en a pas de pareil dans toute l'Irlande, Mr. Dickson, répondit l'Irlandais avec la vivacité inhérente à sa race. La voiture ne pourra pas vous conduire jusque-là, car il vous faudra suivre un sentier très étroit serpentant à travers les marécages du Shannon. Je vous ai construit une hutte de mes propres mains et vous y trouverez un réchaud à alcool, des boîtes de conserves et des couvertures.

— Très bien, O'Connor, je vous remercie, vous et votre chef.

— Il y a mieux encore, continua l'inspecteur. Vous y trouverez un

canot en caoutchouc, qui peut tenir deux et même trois hommes, et glisser sur les eaux les moins profondes du marais. C'est un ami, qui a fait partie d'une expédition africaine, qui me l'a prêté.

— C'est plus que je n'osais l'espérer, répondit le détective tout joyeux.

L'automobile obliqua vers le nord et, au bout d'une demi-heure, s'arrêta.

— Voici le sentier en question, Mr. Dickson, dit O'Connor. Il vous faudra le suivre jusqu'au bout, là où il se termine brusquement dans une fondrière.

« Une fois là, vous verrez, à votre droite, une mince bande de terre gazonnée qu'il vous faudra longer avec prudence, jusqu'à un gros bouquet de saules et de viornes. La hutte se trouve au milieu, bien cachée.

« En sortant de ce petit bois, vers l'est, vous retrouverez le marécage et, avec une bonne lunette marine, vous pourrez l'observer de très loin.

Les détectives prirent congé du brave garçon qui retourna à Limerick.

Une heure plus tard, ils s'étaient installés dans la hutte et avaient préparé du thé sur le réchaud à alcool. Puis ils prirent un peu de repos avant le crépuscule, car leur enquête allait désormais s'entourer des ombres de la nuit.

Celle-ci vint, calme et chaude comme la veille. Des vapeurs traînaient sur l'eau, ouatant l'horizon et imprécisant les formes, mais dès les premières fraîcheurs nocturnes, l'atmosphère redevint claire et les détectives purent inspecter les alentours grâce à leurs puissantes jumelles marines.

Le poste avait été choisi avec une intelligence remarquable. Du bosquet qui les abritait, ils avaient vue sur les toits de Lenrick, sur le chemin de sable fendant les eaux lointaines en une fine ligne d'ombre et se terminant au nord par la masse sombre de l'île au dancing et au sud par la maisonnette de Grover Banks. Juste à ce moment, la petite lumière s'alluma dans la demeure du garde. Harry Dickson consulta sa montre.

— Grover Banks est un homme ponctuel, dit-il ; à dix heures sonnantes, il allume ses feux de nuit.

— Si j'habitais sa cambuse, je n'aimerais pas non plus dormir sans veilleuse, ricana Tom Wills, car j'aurais peur des fantômes dans cette satanée région. Voyez-vous que celui de Mr. Skinsop s'installe au chevet de son ennemi Banks ?

Harry Dickson répondit par un petit rire silencieux.

Tom Wills le vit fixer avec obstination la lumière à peine visible dans la grande nuit du marécage.

— Ce lumignon vous intéresse donc bien fort, maître ? demanda-t-il tout à coup.

— Prodigieusement, mon garçon.

— Pourquoi ne pas aller le voir de plus près, maître ? En deux heures, nous y serions avec notre canot en caoutchouc.

— C'est parfaitement inutile, Tom, répliqua le maître en riant. Nous trouverions peu de chose à cet endroit... Moins que rien, même !

— Pourquoi donc ? s'étonna Tom.

— Parce que, ce matin, j'ai entendu tourner un moteur de ce côté !

— Un moteur ? Mais Banks ne touche pas à la mécanique de l'automobile.

— J'ai parlé d'un moteur, Tom ; je n'ai pas dit que Grover Banks avait touché le moins du monde à l'automobile.

Tom Wills poussa un grognement mécontent et son maître se remit à rire.

— Rien n'est plus captivant qu'une lumière solitaire dans la nuit, Tom, dit-il. Rappelez-vous qu'hier soir nous nous sommes complus, tous les deux, à regarder cette petite flamme danser derrière les vitres lointaines dans la maison du garde. Il est juste que nous en fassions autant aujourd'hui.

Tom ne répondit pas mais il arracha les jumelles des mains de son maître et il les braqua avidement sur le feu minuscule.

— Maître, dit-il enfin, maître... vous avez bien dit que la flamme « dansait » derrière la fenêtre...

— Continuez, Tom, encouragea le détective, je crois que vous y êtes enfin.

— Eh bien, s'écria le jeune homme, cette lumière ne danse pas, elle est même singulièrement immobile, et tenez... elle ne ressemble pas à celle d'hier. Elle est plus claire, plus dure...

— Bravo, vous avez trouvé, mon petit. Et quand je vous disais, tout à l'heure, qu'on trouverait moins que rien dans la maison de Banks, c'est que nous n'y trouverions même pas son occupant. Cette lumière, qui s'allume à une heure implacablement exacte, a une source électrique. Elle a été allumée par un mécanisme d'horlogerie. À présent, vous pouvez mettre notre canot à l'eau.

— Nous y allons tout de même ?

— Pas du tout ! Nous avons à faire dans l'île. Et je crois que nous ne serons pas trop en avance sur les événements. Le tout est une question de vitesse, aussi bien pour nous que pour certaines personnes encore inconnues.

Tom ne se le fit pas dire deux fois et, quelques minutes plus tard, le petit canot imperméable avançait prestement sur les eaux assombries.

Ce fut un bien curieux trajet, en vérité, non exempt d'une farouche poésie.

La nuit était à la nouvelle lune et seule la clarté des astres brillait au ciel, mais l'air était limpide et les formes se distinguaient assez bien sur la plaine liquide.

Ils glissèrent, sans bruit, entre des bosquets de verdure à moitié noyés, le long de véritables forêts de roseaux, pleines de murmures nocturnes.

De temps à autre, une brème ou un carpillon, pourchassé par un brochet, bondissait hors de l'eau et retombait avec un bruit clair. Des petits canards-plongeurs se réveillaient aussitôt ; des pluviers inquiets piaillaient et fuyaient sous le couvert des bosquets. Parfois, un courlis effrayé poussait un rauque appel de détresse, auquel répondait la lamentation des poules d'eau arrachées à leur repos.

Tous ces sommeils troublés reprenaient vite leurs droits et, la barque passée, le silence revenait s'installer en maître sur les eaux noires.

La masse sombre de l'île se précisait devant les détectives. La route devenait moins aisée, car les hauts fonds de boue étaient nombreux. Mais le canot, avec son mince tirant d'eau, se riait de tous ces obstacles et le but approchait rapidement.

Soudain, Harry Dickson posa la main sur l'épaule de son élève.

— Écoutez, Tom... écoutez bien.

Le jeune homme laissa reposer les courtes rames et obéit.

Un ronronnement très doux s'était élevé dans l'ombre, l'emplissait tout entière d'un bruit têtue de ruche.

— Un moteur, murmura Tom Wills.

— Et maintenant, jouez des rames, mon garçon. Il ne nous reste pas une minute à perdre. Il nous faut être dans l'île avant « eux ».

Tom Wills n'interrogea pas le maître plus avant ; il pesait de toutes ses forces sur les avirons.

Le canot fila comme une flèche et bientôt il toucha terre.

À une centaine de pas devant les détectives, le dancing solitaire se dressait, haut et noir, contre le ciel.

6. La fin du dancing solitaire

Le bruit du moteur, après s'être précisé pendant quelques minutes, s'atténua et soudain se tut.

— Vite... courons vite, Tom, murmura Dickson à l'oreille de son élève. Si tout marche comme je le prévois, nous arriverons juste à temps pour le spectacle. Au galop !

Ils se trouvaient à présent devant la grande porte du dancing.

Harry Dickson retira une fiche de bois qui la bloquait et les deux battants s'ouvrirent aussitôt.

— Une sage précaution que j'ai prise, l'autre jour, avant de quitter l'endroit en compagnie de Grover Banks, dit-il. Ainsi, nous ne perdrons pas de temps à jouer avec des fausses clés et des rossignols.

« Pas de lumière, Tom, continua-t-il, pressentant un mouvement de son élève. Les êtres de ce dancing doivent nous être suffisamment connues, puisqu'elles sont celles de la maison de Londres.

Ils traversèrent le hall obscur et, bientôt, à la sonorité de leurs pas, ils perçurent qu'ils se trouvaient à l'entrée de la salle de spectacle.

À tâtons, le détective se dirigea dans le noir.

— Si les plans ont été respectés, nous allons arriver au petit réduit qui sert de vestiaire, dit-il. Il fera un excellent poste de guet.

Il avait raison. Bientôt, ils s'accroupirent derrière un haut comptoir, comme derrière un mur. Harry Dickson se frotta les mains.

— À quoi vous attendez-vous, maître ? demanda l'élève à voix basse. Car, enfin, nous voici plongés dans le noir jusqu'au cou !

— M'est avis que cela ne durera guère, répondit mystérieusement le détective, et ce que nous attendons, c'est ce que tout le monde attendrait dans un établissement pareil : le spectacle !

— Non, mais des fois ! s'écria Tom Wills.

— Silence !

Mais Harry Dickson n'eut nul besoin de l'imposer au jeune homme impatient ; un léger bruit naissait à présent dans l'ombre.

Des chaises étaient déplacées avec précaution puis, dans l'obscurité, on entendit des pas s'approcher et aussitôt décroître.

Harry Dickson se retourna brusquement vers son élève et lui mit la main sur la bouche : il était temps, car le jeune homme allait pousser une exclamation de stupeur !

Une lueur, vivement colorée, venant de l'extérieur teignait de rose et de vert la petite fenêtre du vestiaire. Ces couleurs lumineuses

se mirent à virevolter, doucement d'abord, puis de plus en plus vite.

Tom venait de comprendre ce qui se passait : les ailes lumineuses du moulin s'étaient remises en marche !

Mais les événements se corsèrent soudain.

Au-dessus de leurs têtes, une vive clarté se fit et, en même temps, un furieux fox-trot éclata : Bricklayers Fox-Trot !

Prudemment, ils jetèrent un coup d'œil au-dessus du comptoir qui les dissimulait.

Devant eux se trouvait la salle de spectacle, brillamment illuminée.

Le pick-up répétait avec frénésie cet inepte refrain de danse moderne.

Soudain, le rideau s'envola vers les frises et une voix hurla :
« Bravo ! Bis ! »

Harry Dickson ne pouvait en croire ses yeux.

Là-bas, à l'extrême bout de la salle, un homme venait de se dresser, applaudissant frénétiquement. Le rideau se baissait et se relevait rapidement, tandis que le phono reprenait sans cesse son odieuse rengaine.

Mais le détective avait reconnu l'homme : c'était Stanley Wurdee !

Oui, c'était le milliardaire, mais pâle et défait, comme s'il sortait d'une longue et cruelle maladie. Une fièvre ardente brûlait dans son regard qu'il tenait fixé sur la scène vide.

— Bravo ! Bis ! répéta Wurdee.

Soudain, une autre voix répondit à la sienne.

Elle était aiguë, haut perchée, ignoblement fausse.

Pour le Rio

Et le Douro,

Je donne la peau.

Et la Seine

Je l'emmène,

Quelque part.

Au hasard...

C'est la Tamise

Qui me grise !

C'était pauvre, inepte à en avoir la nausée, mais Harry Dickson reconnut la chanson aussi bien que la voix nasillarde.

— L'air favori de Julia Heresford... et sa voix !

— *Qui me gri... se*, lança l'invisible chanteuse.

En même temps, il y eut sur scène un bruit de charnières criardes et la fenêtre du praticable s'ouvrit.

Une forme se pencha au-dehors et le détective vit la tignasse rousse et le visage maquillé de l'artiste tuée dans l'incendie du Moulin-Rouge de Londres.

La chose était tellement inattendue qu'il resta quelques moments interdit aux côtés de Tom Wills, complètement sidéré et incapable de faire un geste.

Soudain, il vit Wurdee s'élancer vers la scène et l'escalader en hurlant, tandis que le rideau s'abaissait.

Harry Dickson secoua son inertie et s'apprêta à le suivre, quand, brusquement, la salle se retrouva plongée dans l'obscurité.

Il heurta des chaises et une des tables tomba à grand fracas.

— Par le diable ! gronda-t-il, car il sentait qu'il venait de perdre un grand avantage. En effet, au-dehors un moteur fut mis en marche et un bruit de course se fit entendre.

Harry Dickson s'élança vers la porte et l'ébranla. En vain : elle était fermée...

— Restez, Tom, ordonna-t-il, et jetez-vous sur quiconque ferait mine d'entrer ou de passer.

Il connaissait suffisamment les plans de l'étrange maison pour savoir qu'une entrée, dite des artistes, s'ouvrait à gauche de la scène.

Il mit quelque temps pour la trouver, mais il y parvint.

La maison était en rumeur, on entendait courir et, à certains moments, s'élever la voix désespérée de Stanley Wurdee.

— Julia... revenez, Julia...

Le détective se retrouva enfin dehors.

Il contourna l'établissement en courant. Le dancing était brillamment illuminé, les ailes du moulin tournaient vertigineusement, jetant des éclairs multicolores dans la nuit lourde du marécage.

L'auto que Dickson avait vue dans la remise de Grover Banks stationnait devant la porte, les phares allumés braqués sur la route.

Au-delà d'un espace vide et sablé commençait un parc encore jeune qui ne pouvait offrir qu'un abri bien précaire pour un homme décidé à s'y embusquer.

Deux arbres, l'un frêle, l'autre assez gros, dominaient un fouillis de plantes basses. Seul le dernier pouvait présenter un poste d'observation convenable.

D'ailleurs, Dickson n'avait pas le choix. D'un bond de chat, il s'élança contre le tronc rugueux et s'installa tant bien que mal dans les basses branches.

Personne ne pouvait sortir de l'établissement ou y entrer sans être aperçu par le détective aux aguets.

Son attente ne dura pas longtemps.

La porte s'ouvrit, un grand rai lumineux en jaillit et deux formes sortirent, un homme et une femme.

Malgré la saison chaude, d'épais vêtements de voyage les couvraient. Ils semblaient hésitants et nerveux et leurs regards, protégés par de grosses lunettes de chauffeur, parcouraient fiévreusement les environs.

Harry Dickson hésita un moment avant d'entrer en action. Un trop grand espace vide le séparait du couple pour qu'il pût espérer se jeter sur lui. D'autre part, il vit que l'homme tenait un revolver de gros calibre dans sa main crispée.

Soudain son attention dériva.

Comme il baissait les yeux, il aperçut, collée contre le tronc de l'arbre qui lui servait de poste de guet, une forme immobile. Elle était tellement menaçante que Dickson eut peine à réprimer un geste de répulsion.

Une cagoule sombre la recouvrait complètement et, de la large manche d'un habit monacal, sortait une main énorme, monstrueuse.

Quelque chose d'affreusement hostile se dégageait de cette ténébreuse apparition. Il semblait au détective que la sombre créature se mettait imperceptiblement en mouvement. Il fallait jouer le grand jeu.

Comme une panthère, il se laissa tomber de l'arbre sur le cagouard.

Une violente explosion retentit et, en même temps, quelque chose d'intangible mais d'affreux prit le détective à la gorge, tandis qu'une atroce sensation de brûlure traversait sa poitrine.

Avec un râle de souffrance et d'horreur, il se jeta en arrière, tendant les mains en un geste d'ultime défense.

Mais là où une seconde plus tôt se trouvait son terrifiant adversaire, il n'y avait plus rien, ses mains erraient dans le vide. L'être avait disparu comme une ombre...

En même temps, l'auto démarra à une vitesse folle et s'élança sur la route où elle disparut bientôt.

Harry Dickson, toussant et larmoyant, se redressa... Il était furieux et désespéré à la fois, car il venait d'entrevoir, en un éclair, le ridicule mystère.

L'homme à la cagoule était un bonhomme en baudruche gonflé de chlore !

Ah, les ennemis avaient bien fait les choses ! À l'unique poste d'observation possible, le gros arbre, le fantoche en baudruche, en éclatant, donnait l'alarme. En même temps, il neutralisait l'adversaire pendant quelques minutes grâce au dégagement délétère du terrible gaz !

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris, Harry Dickson rentra dans le théâtre vide dont les mille lumières semblaient se moquer de lui.

— Tom ! appela-t-il.

Il ne reçut aucune réponse.

— Tom ! répéta-t-il avec angoisse.

Alors la voix de son élève lui parvint, lointaine, essoufflée :

— Par ici, maître, derrière la scène... vite... au secours !

Harry Dickson s'élança comme si des ailes venaient de lui pousser. Une violente fureur l'animait. Il jubila féroceement en pensant que son élève était aux prises avec un ennemi, un être en chair et en os enfin, sur qui il allait pouvoir se venger des autres, ces éternels invisibles !

Comme il bondissait sur la scène, le praticable de la coulisse s'écroula et il vit son élève lutter avec désespoir contre un homme qui le tenait à la gorge. Harry Dickson leva son revolver.

Mais Tom vit le geste et hurla.

— Ne tirez pas... c'est lui... c'est Wurdee !

Le détective prit l'homme par les épaules et d'une violente bourrade, lui arracha sa victime et le jeta sur le plancher.

— Wurdee ! cria-t-il, vous êtes fou !

Un ricanement inhumain lui répondit et il vit les yeux rouges de Wurdee et sa bouche sanglante d'où coulait un filet de bave.

Wurdee était fou... fou furieux.

Ils eurent fort à faire pour le maintenir. Enfin, grâce à quelques cordes qui traînaient, ils parvinrent à lier tant bien que mal le pauvre dément afin de le rendre inoffensif.

— Ce ne sera pas une mince besogne que de le ramener avec nous à travers cette obscurité, marmotta Tom Wills en tâtant sa gorge douloureuse. Avez-vous joué du revolver, maître ? ajouta-t-il.

— Non, répondit amèrement le détective, mais au petit ballon rouge qui éclate ! Jamais je ne me suis laissé rouler à ce point-là, mon garçon !

— Et eux ?..., s'écria Tom Wills, ces damnés inconnus ? Savez-vous au moins à qui nous avons affaire ?

— Moins que jamais ! hurla Dickson.

Il serrait les poings dans un vain geste de menace.

— Venez, dit-il en se maîtrisant. Mais il n'avait pas fait deux pas qu'il se jeta devant Tom Wills et Wurdee.

— Arrière ! Arrière ! cria-t-il.

Tom n'avait nul besoin de cet avertissement : tout comme le maître, il avait vu.

Une immense langue de feu venait de jaillir hors du trou sombre du souffleur et, presque aussitôt, toute la scène s'embrasa.

— Vers la salle ! haleta Dickson.

Il arracha le rideau de velours rouge, mais recula immédiatement : un vent de fournaise lui soufflait au visage.

Avec un rugissement de fauve, le feu gagnait de toutes parts avec une vélocité incroyable, jaillissant hors de vingt foyers à la fois. Les lampes éclatèrent et les hommes terrifiés ne se virent plus éclairés que par la furieuse clarté de l'incendie.

— À l'étage ! ordonna le détective, nous sortirons par les fenêtres.

Une fumée ardente tourbillonna, consumant l'air respirable. Ils escaladèrent des marches déjà brûlantes. Au-dessus de leurs têtes, le plafond s'ouvrit et une pluie de braises et des tisons s'abattit sur eux. Le feu s'était également déclaré dans les combles du dancing.

Tom Wills tournait en rond en poussant des cris de désespoir : les flammes commençaient à les environner, leur défendant toute retraite.

Un horrible craquement dans les hauteurs leur apprit qu'un dénouement fatal approchait : la toiture embrasée allait s'écrouler et les ensevelir sous un torrent de décombres incandescents.

Wurdee, inconscient, ricanait. Les yeux fixes, il obéissait machinalement aux hommes qui le maintenaient.

Ils se trouvaient sur le palier où donnaient les portes des petits salons privés et déjà le feu s'attaquait à plusieurs d'entre elles qui craquaient de toutes parts.

Devant eux, close et intacte, la porte du salon n° 6.

Un instant, Harry Dickson songea que, jadis, on appelait cette pièce « l'enfer souriant ». Quelle abomination nouvelle se cachait donc derrière ces panneaux ? Avec amertume, il se disait qu'il ne le saurait jamais, quand cette porte s'ouvrit. L'instant d'un éclair, il vit devant lui un intérieur calme, doucement éclairé par des lampes et non par des flammes.

— Entrez vite ! dit une voix calme et nette.

Ils obéirent machinalement, les flammes dans le dos.

Une porte claqua derrière eux...

Se pouvait-il qu'à un pas derrière cette mince cloison de bois rugissait un énorme incendie ? Tout était si calme, si souriant !

— Restez tranquilles, fit la voix.

Ils virent une silhouette de femme svelte, dont le visage était couvert par un voile léger. Elle s'approcha de la muraille, y chercha quelque chose et, tout à coup, appuya sur une des figurines qui la décoraient.

Les détectives sentirent soudain le sol se dérober sous leurs pieds et toute la pièce se mit à descendre comme un ascenseur.

— Je pensais bien que ce maudit salon aurait été agencé de la même façon que celui de Covent Garden à Londres, dit la femme.

Harry Dickson ouvrit de grands yeux et la considéra avec un étonnement sans bornes : cette voix jeune et harmonieuse, il la connaissait bien !

Mais il ne dut pas attendre longtemps pour être fixé : celle qui

venait de les sauver in extremis rejeta soudain son voile.
C'était Miss Jane Doyle.

7. Le salon n° 6

La désolation régnait à Londres.

Harry Dickson et Tom Wills avaient disparu et, cette fois, on n'avait plus aucun espoir de les retrouver vivants.

La population de Lenrick avait assisté, de loin, au formidable incendie qui embrasait l'île du marécage. La police de Limerick arriva en toute hâte sur les lieux, mais le sinistre s'était achevé sur une explosion énorme qui n'avait plus laissé, de la vaste bâtisse, qu'un amas de briques et de matériaux pulvérisés. Comment retrouver des cendres humaines dans ce fouillis ?

Or, on savait que les détectives londoniens se trouvaient dans « la folie de Wurdee » au moment de la catastrophe.

L'inspecteur O'Connor retrouva en pleurant le canot de caoutchouc qu'il leur avait prêté la veille.

Londres prit le deuil des valeureux vengeurs et cette détresse trouva son écho aux quatre coins de la terre. Car Harry Dickson n'avait jamais regardé à la distance pour accourir là où le crime damait le pion au droit et à la justice.

En quatrième page des journaux, on relata également la disparition de Miss Jane Doyle qui avait été un moment mêlée de près à « l'affaire Wurdee », mais on n'établit aucune corrélation.

Pourtant, les quotidiens ne manquèrent pas de nouvelles sensationnelles. Un matin, Londres connut encore une forte émotion : Mr. Horace Skinsop venait de réapparaître.

Il va de soi qu'immédiatement Scotland Yard s'empara de lui, mais le journaliste renvoya les policiers avec hauteur.

Certes, il avait des révélations à faire, mais il ne les ferait qu'au public, par la voie des journaux, et si la police voulait les connaître, elle n'avait qu'à acheter les feuilles comme le plus commun des mortels.

D'importants quotidiens de Fleet Street firent des offres magnifiques à Mr. Horace Skinsop, mais il les refusa avec dédain. Il ne publierait ses « mémoires » que dans son journal « The Daily Flame ».

On eut beau lui parler de la déconfiture de cette feuille de chou, il haussait les épaules. On verrait bien !

En effet, vingt-quatre heures plus tard, les presses de l'imprimerie de Grimscott Street ronflèrent de plus belle, car « The Daily Flame » avait de généreux commanditaires. Et son chiffre de tirage de monter,

de monter !

Nous résumerons, en aussi peu de lignes que possible, les singulières aventures du reporter Skinsop.

Il avait débuté par une accusation :

Que l'on retrouve Grover Banks !

Mais la police de Limerick n'avait pas retrouvé le gardien, sa maison était vide et semblait devoir le rester.

Pourtant l'accusation prononcée par le journaliste contre le gardien était plutôt faible. Un soir, Grover Banks, qu'il avait essayé d'interviewer pour la ^Xⁱ^eme fois, s'était mis en colère et l'avait jeté dans l'eau du marais, heureusement peu profonde à cet endroit.

Ici débutaient les aventures de Mr. Horace Skinsop.

Fort marri de cette agression humide, il regagnait Lenrick quand, à mi-chemin, sur une route bifurquant vers Limerick, il avait vu une automobile arrêtée, tous feux éteints.

Immédiatement, le journaliste se réveilla en lui. Il se cacha derrière un épais buisson et attendit les événements.

Ils furent des plus surprenants. Une couverture fut jetée sur lui et, en dépit de la résistance qu'il opposait (il parlait d'un adversaire invisible qu'il avait fait hurler de douleur), on le porta dans l'auto.

Mr. Skinsop sentit l'odeur polaire de l'éther lui glacer les narines et il perdit connaissance. Pourtant, il eut vaguement la notion d'un mouvement obstiné de roulis, ce qui laissait croire qu'il avait été embarqué sur un navire.

Il eut conscience de plusieurs réveils très vagues, pendant lesquels on lui faisait avaler des liquides, mais qui étaient aussitôt suivis d'une nouvelle torpeur. Enfin, Mr. Skinsop se réveilla pour de bon.

Il se trouvait au milieu d'un petit parc entouré d'immenses grilles, comme une cage géante. Au fond de ce jardin, se trouvait une petite habitation confortable où, trois fois par jour, deux gardiens masqués, armés jusqu'aux dents, venaient lui servir à manger. Les menus étaient soignés et Mr. Skinsop les décrivait avec complaisance.

Mr. Skinsop pouvait se promener dans le parc, excepté dans une certaine partie qui lui était interdite, sous peine des pires représailles. Cela suffit au valeureux journaliste pour décider d'explorer soigneusement la région défendue.

Son désir s'accrut d'autant plus qu'à plusieurs reprises, il y avait entendu des cris étranges.

Le parc interdit était séparé du sien par une clôture qui ne semblait pas un bien sérieux obstacle pour un homme – pourtant corpulent – comme lui.

Un jour, entre deux tournées de ses gardiens, il la franchit. Aussitôt, un cri s'éleva et Mr. Skinsop, n'écoutant que sa curiosité professionnelle, s'empressa de se diriger vers l'endroit d'où il était

parti.

Jugez de son horreur quand il vit une grande cage à fauves dans laquelle se mouvait un être humain affreux à voir ! Un dément furieux, qui rugissait comme une bête sauvage.

Et l'horreur du journaliste s'accrut encore quand il reconnût Mr. Stanley Wurdee !

C'est alors qu'il conçut le plan de s'évader, mais pas seul... Il voulait emmener le pauvre dément avec lui...

Mal lui en prit : au moment où, avec des instruments de fortune, il s'apprêtait à limer les barreaux de la cage, il fut surpris par les gardiens.

Il reçut une sévère correction, après quoi on le mena devant un homme masqué qui paraissait être le maître de l'endroit. Mr. Horace Skinsop se souvint que celui-ci lui avait parlé avec un fort accent écossais, tout comme les gardiens, d'ailleurs.

— Skinsop, lui avait dit l'homme au masque, je devrais vous faire tuer pour votre désobéissance, mais nous ne sommes pas des assassins. Wurdee, qui est notre ennemi mortel, restera en vie : il est suffisamment puni par sa terrible maladie. Quant à vous, vous êtes un homme trop dangereux pour rester ici. Vous allez changer de prison, et je vous assure que celle qui vous attend sera moins douce ! N'espérez surtout pas en sortir. Nous n'aimons pas les indiscrets de votre espèce et vous y resterez jusqu'à la fin de vos jours !

Mr. Skinsop connut de nouveau l'âcre odeur des anesthésiques et le vague roulis d'un navire en mer. Mais sa bonne étoile veillait. Un soir, il revint à lui, l'esprit clair, et aucun gardien n'apparut pour lui administrer sa potion.

Il se trouvait en effet dans une petite cabine de bateau, très bien aménagée. La porte n'en était pas fermée et, quelques moments après, sur le pont, il put constater qu'il était à bord d'un yacht de tonnage restreint, mais dont le nom avait été recouvert d'une couche de peinture noire.

Le navire était à l'ancre dans une petite baie bien abritée et, à quelques encablures de là, commençaient les sables blonds de la terre ferme.

Skinsop ne consacra pas une minute de plus à explorer les lieux (il le regretta depuis lors, avoua-t-il) et il se jeta résolument à l'eau.

Quand il eut atteint le rivage, il se mit à courir. Ce fut seulement après plusieurs heures qu'il osa prendre un peu de repos au creux d'une dune de sable.

Le lendemain, il atteignit une petite bourgade de pêcheurs et apprit qu'il se trouvait tout au début du golfe de la Clyde.

Après avoir publié, en de nombreux récits, ses mirifiques aventures, Mr. Horace Skinsop consentit enfin à déposer devant les

fonctionnaires de Scotland Yard.

Ceux-ci durent lui faire confiance bien qu'il leur en coûtât.

D'autant plus que l'enquête donna bientôt raison au journaliste.

Le signalement qu'il avait donné du yacht fut reconnu exact : on avait vu croiser, en effet, un pareil bâtiment en vue des côtes-ouest de l'Ecosse.

La police fit même mieux : elle retrouva le parc où avait été emprisonné le journaliste. Il était situé dans une petite île, à l'extrême bout du canal du Nord. On retrouva la maisonnette et la cage qui avait gardé l'infortuné Wurdee ; des vêtements, sauvagement lacérés, furent reconnus comme étant siens et l'on dut admettre également que le malheureux était fou.

Quant au domaine, il appartenait à un certain Mr. Shipper...

Du coup, Mr. Horace Skinsop devint un grand homme, et il n'y eut plus que « The Daily Flame » à être lu au sujet de l'affaire Wurdee...

*

Que le lecteur nous suive à présent dans un petit château, tout blanc, blotti dans un véritable nid de verdure de Surrey, près de Russel Hill.

Bien peu de gens savent que cette propriété, « The Grange », est en réalité un sanatorium discret, appartenant à un des plus fameux aliénistes du royaume, le docteur Adam Brent.

Le docteur achevait de prendre son thé. Laisant tomber la feuille qu'il lisait – c'était « The Daily Flame » –, il s'adressa au gentleman qui sirotait le sien en face de lui :

— Skinsop a bien failli avoir raison, dit-il, mais aujourd'hui je vous affirme que votre ami est sauvé.

Le gentleman leva vers lui un visage rayonnant.

— Alors, nous allons pouvoir faire cesser cette atroce comédie, docteur Brent ? En vérité, le sieur Skinsop commençait à me donner sur les nerfs.

— Et, comme toujours, Harry Dickson aura le dernier mot, répondit le médecin en souriant.

Ils se levèrent et entrèrent dans un salon voisin où se tenaient trois personnes en qui nous reconnaissons Tom Wills, Jane Doyle, en tenue d'infirmière et, couché sur une chaise longue, maigre, pâle mais les traits déjà reposés, Stanley Wurdee.

— Bonjour, Mr. Dickson, dit le malade. Il me tarde d'entendre dire par le docteur que je ne suis plus fou..., dans l'unique dessein de pouvoir épouser Miss Jane Doyle.

— Le docteur vient de me le dire à l'instant, mon cher ami,

répondit joyeusement le détective. Mais avant de parler mariage, je désire achever quelques petites formalités inhérentes à mon métier.

Jane Doyle le regarda avec curiosité.

— Je crois deviner, dit-elle.

— En effet, et ce n'est pas bien difficile, répliqua le détective en riant. Et dire que le mot de l'énigme est unique et s'énonce en trois lettres.

— Quel est-il donc ?

— Fou !

Jane Doyle hocha gravement sa belle tête blonde.

— Je m'en étais déjà doutée, dit-elle simplement.

Tom Wills lui jeta un regard de féroce envie.

— On dit ça, marmotta-t-il.

— Pourrons-nous nous mettre en route ce soir encore, docteur Brent ? demanda le détective.

— Ma foi, je n'y vois plus d'inconvénient, répondit le docteur, et je comprends votre impatience. Voici près de trois semaines que vous êtes condamnés tous à un emprisonnement volontaire dans ma modeste demeure.

— Qui m'a rendu mon Stan, murmura Miss Doyle, reconnaissante.

— Et qui..., commença Dickson, mais il se tut et ajouta malicieusement : cela, c'est le secret de ce soir !

À la nuit tombante, l'auto du docteur Brent quitta le parc du château et prit la route de Londres. Harry Dickson, Wurdee et sa fiancée y avaient pris place, et Tom Wills s'était mis au volant.

En entrant dans la Métropole, il prit par les rues les plus désertes pour arriver à Covent Garden.

— Pourtant, tout doit être brûlé, dit Miss Doyle hésitante.

— Non, Miss Jane, pas tout, répliqua Harry et plusieurs choses le prouvent. D'abord, le téléphone clandestin qui, par une négligence des bandits, continuait à fonctionner sur l'ancienne ligne, au même numéro d'appel. Ensuite, quelque chose que je découvris dans le fameux cabinet n° 6 du dancing des marécages.

Il se tourna vers Stan Wurdee.

— Je crois que vous en avez confié la construction à l'architecte qui conçut les plans du dancing de Covent Garden et qui en dirigea la transformation, puisque la bâtisse avait naguère servi à d'autres fins ?

— En effet, Mr. Dickson répondit le milliardaire. C'était un homme quelque peu taré mais de grand talent. Quand je lui fis part de mon projet, il ricana et me demanda une somme énorme – que je lui accordai sans discussion – en terminant par ces mots étranges : « Après tout, puisque vous payez, vos affaires ne me regardent pas. »

— Et il machina le salon n° 6 de « la folie Wurdee » – permettez-moi l'expression, puisqu'elle est devenue traditionnelle – tout comme

celui du dancing de Covent Garden. Seulement, le couloir souterrain ne pouvait conduire nulle part comme ce n'était certainement pas le cas à Londres. Pourtant, le bâtisseur lui donna exactement la même longueur et la même direction. C'est ce qui fait que, dans le marécage, il aboutissait le long de la nouvelle route et s'ouvrait presque à fleur d'eau, complètement invisible. C'est par-là, d'ailleurs, que ceux qui y avaient intérêt gagnaient votre île.

— Mais, demanda Tom Wills où aboutit donc celui de Londres ?

— Je le sais, à présent, à un mètre près, Tom, mais je préfère vous faire jouir du spectacle.

Ils s'étaient arrêtés devant les ruines du dancing et y entrèrent immédiatement.

Harry Dickson les conduisit sur-le-champ dans les caves, qui avaient résisté au feu. On les trouva moins encombrées qu'on ne l'aurait pensé.

— Voici l'endroit où le salon n° 6 descendait, en bloc, loin dans la terre, dit Harry Dickson après avoir soigneusement relevé un plan. L'ascenseur ne fonctionne sans doute plus mais on doit l'avoir remplacé par quelque chose de moins compliqué... Tenez, voyez vous-mêmes : un escalier.

Ils descendirent une quinzaine de marches et tombèrent en arrêt devant une porte que le détective ouvrit.

Il promena sa main le long de la paroi et soudain, à un dé clic, la lumière jaillit. Stupeur !... Ils se trouvaient dans le salon n° 6 !

— Il n'y avait aucune raison pour qu'il fût brûlé, dit le détective.

Soudain, il vit Miss Doyle reculer avec horreur.

— Un cadavre ! murmura-t-elle.

Harry Dickson l'écarta et il eut le même geste de répulsion.

Un être sans nom, mais qu'aux vêtements on devinait appartenir au sexe féminin, gisait sur le tapis souillé de sang.

Un visage affreux, ridé, sanguinolent était tourné vers le plafond ; les jupes, relevées, laissaient voir d'informes moignons.

— Cette malheureuse a été mutilée par le feu, mais il y a longtemps, murmura le détective, car ses blessures étaient guéries. Mais elle en a reçu une autre récemment et en pleine poitrine ! Elle a été tuée sur le coup !

Tom Wills, qui fourrageait à travers la pièce, revint tout à coup avec un masque de cire surmonté d'une large perruque rouge qu'il posa brusquement sur le visage de la morte.

— Julia Heresford ! dit sourdement Wurdee, et il défailloit presque.

— Je comprends, à présent, pourquoi elle n'apparaissait jamais qu'à la fenêtre du patricable, déclara Dickson, d'un ton ému. Voyez ses jambes...

— Mais qui l’a tuée ?

— Celui qui n’avait plus besoin de ses services et que je vais vous présenter à l’instant, répondit le détective d’une voix sombre et sévère.

Il se mit à examiner soigneusement la fresque aux lutins, sourit tout à coup et pressa un déclic voisin de celui que Jane Doyle connaissait déjà.

Le mur s’ouvrit comme une porte à deux battants et ils se trouvèrent dans un couloir éclairé, dont le sol se feutrait de tapis de haute laine. Tout au bout on apercevait une porte de chêne.

— Revolver en main, Tom, commanda le détective.

Il prit la tête de la file, marcha délibérément vers la porte et l’ouvrit toute grande. Un bureau richement meublé apparut et un homme, qui écrivait à une table en bois sculpté, se leva en poussant un cri de terreur.

— Restez tranquille, Skinsop, dit froidement le détective. Vous continuerez à écrire vos mémoires en prison, mon ami.

Le journaliste bégaya quelques mots puis reprit son aplomb.

— On ne pourra rien me faire pour avoir écrit quelques mensonges, ricana-t-il.

— Voici donc le bureau de rédaction du « Daily Flame », railla Dickson.

— Et quand cela serait ? riposta Skinsop.

— Hum, fit le détective, nous allons faire une expérience. Si vous protestez, Skinsop, mon élève vous logera un pruneau dans le crâne !

Il fouilla dans sa poche, en tira deux petits coussinets en caoutchouc et obligea le reporter à se les mettre en bouche ; aussitôt les joues de Mr. Horace Skinsop gonflèrent d’une bien curieuse façon. Mais le détective ne s’en contenta pas et appuya un autre objet contre l’œil droit de l’homme.

— Voilà, dit-il satisfait.

— L’homme qui m’a accosté à la gare de Victoria ! s’écria Miss Doyle.

— Shipper ! répliqua Harry Dickson. Et de deux !

Le journaliste était dans un piteux état et tremblait de tous ses membres.

— Skinsop, s’écria Wurdee, quel monstre êtes-vous donc ?

— Il n’y a plus de Skinsop, dit Harry Dickson. Le véritable est mort, il y a bien longtemps, d’une crise de delirium tremens. Tandis que celui-ci ne buvait jamais... en tant que Skinsop du moins.

— Alors Shipper ?... je ne sais pas ce qu’il me voulait, dit Wurdee, je ne l’ai jamais vu ! Jamais, au grand jamais !

— Il n’y a pas de Shipper non plus, répliqua Harry Dickson.

Il mit son revolver sous le nez du faux Skinsop et ouvrit une autre porte donnant dans la chambre.

— Montez devant moi, vous vous rendez compte, je suppose, que je vous tuerais comme un chien au moindre geste suspect.

Comme un automate, l'homme vaincu obéit et s'engagea dans un escalier en spirale.

L'atmosphère changea soudain autour d'eux. On traversa un corridor sévère, aux portes matelassées de vert et, soudain, Harry Dickson poussa du poing la porte d'un bureau.

Wurdee poussa un long gémissement.

— Mais nous sommes dans le bureau directorial de la banque Fox !

— Faites-nous la figure qu'il faut, ordonna Dickson à son prisonnier.

Celui-ci continua à obéir.

On entendit un sifflement et le ventre de Mr. Skinsop se dégonfla comme un sac en baudruche qu'il était. D'une poche de son veston, il sortit une fine perruque grise et d'autres accessoires. Bientôt, Mr. Clyde Fox se trouva assis devant eux.

— Fox ! s'écria Wurdee avec des larmes dans la voix, que signifie cette atroce comédie ?

Clyde Fox, les yeux rivés au sol, ne soufflait mot.

— Je vais vous le dire, dit Harry Dickson. Contre vos ordres, Wurdee, la banque Fox avait traité avec le consortium des Great Sorrata Mines et voici que, devant l'énorme montée des actions, elle ne savait plus vous payer votre véritable dû. Il fallait recourir aux grands moyens. Si vous étiez mort, l'État nommait un séquestre et le pot-aux-roses était découvert.

« Mais en admettant que vous deveniez fou, la banque Fox continuait à gérer vos biens jusqu'à votre terme sur terre, ce qui aurait pu durer bien longtemps.

« Aussi tout a été mis en œuvre pour vous faire perdre la raison.

« On a joué de la beauté de Julia Heresford, qui était bien tentée de vous agréer, la pauvre, mais que la banque Fox tenait dans ses griffes, pour le terrible motif qu'elle s'adjoignait un trafic éhonté de traites de blanches dont la danseuse était complice. Ah, les malheureuses qui ont passé par le petit salon n° 6, sous le nez de la police de Covent Garden, et qui partaient par les sévères locaux de la banque Fox ! Fox, le puritain !

« Fox, qui était l'ami de Mira Lencox sous la forme de Shipper, la tua parce qu'elle était parvenue à le découvrir sous la forme de Fox. Mais Shipper-Fox perdit son étrange œil de verre dans l'auto tragique où Mira périt assassinée... En fait, cet œil de verre n'est qu'une mince pellicule de mica très habilement peinte.

« Et pour continuer, Wurdee, on a joué une comédie macabre pour vous rendre fou et vous savez comment on a failli réussir.

« Vous devez beaucoup à Miss Jane Doyle. Qu'elle me permette de soulever quelque peu le voile qui couvre un coin de sa vie.

« Miss Doyle vous aimait depuis bien longtemps, car elle était danseuse elle aussi, au Moulin-Rouge de Covent Garden. Après votre tentative de suicide, elle s'engagea comme infirmière à la clinique où vous étiez soigné, dans l'espoir de pouvoir contribuer à votre guérison.

« Quand elle partit pour la France, c'était pour vous également, Wurdee, car elle avait eu vent des menées louches de vos adversaires et savait que le consortium des mines de radium avait ses assises européennes à Bordeaux.

« Il est vrai que, là-bas, elle s'égara.

« Mais elle avait éveillé les soupçons de vos ennemis qui, à son retour, voulurent la faire disparaître grâce à un de leurs séides, Mac Laren qui, ivre, ne vint pas au rendez-vous et paya sa négligence de sa vie.

« Quant au jeu du journal « The Daily Flame », il devient clair parce qu'il devait accréditer le bruit de votre folie et surtout de votre captivité.

« Tout a été admirablement machiné dans cette affaire !

— Clyde Fox, dit Wurdee avec reproche, vous m'avez toujours semblé un homme si honnête que...

— Halte, cria Harry Dickson d'une voix tonnante, continuez à le croire, Wurdee, continuez à respecter Mr. Fox ou plutôt sa mémoire !

— Hein ? hurla Wurdee.

— Il y a des mois qu'il périt assassiné, continua Dickson en jetant un regard terrible sur son prisonnier. Il y eut, jadis, un bon soldat de l'armée coloniale qui prit sa retraite après une blessure, mais qui s'engagea lors de la déclaration de la grande guerre. Malgré son âge, il devint un officier aviateur distingué. Pourtant, à la cessation des hostilités, il dut quitter l'armée pour certaines indécidables. Il partit pour l'Amérique du Sud et revint de Bolivie avec une mission toute particulière pour un de ses cousins de Londres, le banquier Clyde Fox.

« L'honnête financier repoussa avec indignation une proposition concernant vos actions des Great Sorrata Mines, mais l'envoyé avait eu le temps de remarquer qu'il ressemblait comme deux gouttes d'eau à son cousin...

« La mort de Mr. Fox fut décidée, comme le furent tant d'autres depuis lors, comme la dernière, celle de la malheureuse Julia Heresford devenue inutile.

« Les derniers exploits sportifs de ce meurtrier furent ses allées et venues, en avion, entre Londres et le marécage irlandais. Pour être exact, disons en hydravion, celui dans lequel Miss Doyle parvint à prendre place clandestinement pour nous rejoindre et vous sauver. Car, Wurdee, lorsque vous avez ouvert, une première fois, la porte du

salon n° 6, l'ascenseur se trouvait dans les profondeurs et vous êtes tombé dans les souterrains où vos ennemis vous ont trouvé.

« Mais vous ne pouviez pas mourir. Ils vous ont conduit en avion à Londres et vous soignèrent dans les ruines du dancing de Covent Garden où Miss Doyle vous découvrit et, en cachette, ne vous quitta plus !

« Et l'on vous reconduisit vers votre « folie » pour vous rendre définitivement fou, maintenant que vous étiez affaibli par la maladie.

« Je pourrais reprocher à Miss Doyle de ne pas m'avoir mis au courant de ses découvertes, mais cette courageuse jeune fille voulait vous mériter seule.

Miss Jane se jeta en sanglotant au cou de son fiancé qui l'étreignit longuement.

— Eh bien, Grover Banks ? demanda Harry Dickson au prisonnier.

— Hein, quoi ? s'écrièrent-ils tous.

— Épargnons-lui une nouvelle transformation, dit Harry Dickson, bien qu'il soit passé maître dans ce genre d'exercice. Ah ! il lui en a fallu de l'énergie et de la malice pour jouer le triple rôle de Skinsop, de Gable Fox et de Grover Banks ! Il a dû passer quelques nuits blanches pendant tout ce temps-là ! Il était presque parvenu à acquérir un don d'ubiquité grâce à ses déplacements rapides. Il aurait pu faire un bien meilleur usage de ses dons surprenants !

— J'ai joué le grand jeu et j'ai perdu, mais je n'oserais pas dire que je ne regrette rien, dit sourdement Grover Banks. Ce que je déplore, ce n'est pas d'avoir dû supprimer Mira Lencox, c'est surtout de n'avoir pu me montrer à elle, que sous l'aspect d'un gros bonhomme avec un œil de verre.

Il tendit ses mains au cabriolet d'acier qu'Harry Dickson avançait vers elles.

FIN

L'HOMME AU MOUSQUET

La livraison originale, intitulée « L'homme au mousquet », comporte également un autre récit que nous publions à la suite de celui-ci, dans l'ordre déterminé par Jean Ray.

1. Un coup de feu mystérieux... en plein midi

Monsieur Graham Derrick avait acheté la propriété de Seven Oaks, près de Holwood dans le Kent, pour une bouchée de pain, comme on a coutume de dire.

C'était un vieux nid à rats, sans aucune valeur esthétique ni archéologique, et que les anciens propriétaires avaient laissé à l'abandon.

Autour de Holwood, on trouve quelques terres boisées et le sol rocheux se prête à un certain pittoresque.

Graham Derrick garda les vastes fondations des anciennes bâtisses et la partie la moins délabrée du vieux château. Pour le reste, une demeure moderne fit place aux ruines des siècles passés.

Après quoi, Derrick invita ses amis pour pendre la crémaillère.

Graham Derrick avait fait fortune en vendant des huiles et des tourteaux dans un triste bureau de la City, d'où l'on avait vue sur un des plus tristes docks de Londres. Jamais il n'avait échangé ce terne horizon contre un autre, bien qu'il fût en relation avec des firmes fort lointaines et que, de sa vieille table de travail, partaient journellement des lettres pour Buenos Aires, Montréal ou Rufisque.

Arrivé au milieu de la cinquantaine et suffisamment riche pour oublier huiles et tourteaux, il réalisa son rêve le plus cher : devenir châtelain dans un pays tranquille, boisé, pittoresque et, en même temps, pas trop éloigné de Londres. Seven Oaks était tout indiqué.

Les amis réunis par le nouveau châtelain appartenaient tous à la classe commerçante de la City, gens honorables, de bon sens et fort éloignés de toute poésie. Aussi les avis étaient-ils partagés quant à la retraite agreste de Mr. Graham Derrick, huiles et tourteaux.

À l'heure des cocktails et des gin-flips, on pouvait voir dans le salon aux larges portes-fenêtres : Messrs. Merrywater Brothers, de la firme Merrywater & C^o Ltd ; Mr. Broskin, bois du Nord ; Mr. Crosmann, courtier maritime ; Mr. Sippins, cotons bruts ; Mac Grath, expert-comptable, et quelques employés de la firme Derrick, huiles et tourteaux.

Parmi ces derniers, un vieux caissier à cheveux blancs, homme d'une humeur impossible, Gilchrist, un jeune gaillard à mine avantageuse de champion de cricket, Geo Stanton, et une ravissante dactylo, Phyllis Everts.

Si nous nous étendons sur cette nomenclature, c'est qu'en temps

et lieu, elle aura son importance.

Après les cocktails, on passa à table. Le lunch était copieux. Ensuite, on servit les liqueurs dans la véranda.

Comme on s'était mis de bonne heure à table, l'après-midi n'était guère avancée quand on s'installa autour des alcools variés.

Et c'est à ce moment que l'étrange chose eut lieu.

Un coup de feu claqua soudain, tout proche, et une des grandes potiches qui se trouvait sur le rebord du balcon éclata en morceaux.

Personne n'avait été touché, mais chacun hurlait comme s'il avait reçu la charge meurtrière dans les reins.

La première minute d'affolement fut surtout une minute de terreur, que chacun employa pour se mettre à l'abri, dans la crainte d'un nouveau coup de feu. Mais rien de pareil ne se produisit.

À moitié rassuré, Mr. Graham Derrick se livra à un début d'enquête.

Du revêtement en pitchpin, il retira un petit lingot de plomb complètement déformé, puis il se mit à faire des tracés sur une feuille de papier.

— Nous connaissons deux points de la trajectoire, annonça-t-il pompeusement, car je ne puis admettre que la potiche de terre tendre ait pu dévier le projectile. Suivez bien la ligne que je trace et vous verrez qu'elle aboutit à la grange qui se trouve à quarante yards d'ici. C'est donc de là que le coup de feu a été tiré !

— C'est en effet très plausible, sir, répondit respectueusement Geo Stanton. Pourtant, je vous ferai remarquer que cette grange ne possède qu'une seule fenêtre donnant sur ce côté de vos jardins, et elle est fermée par un volet de bois.

— Allons toujours voir, riposta Derrick, mal convaincu.

On explora la grange et même les alentours, mais nulle part on ne trouva trace du tireur. De plus, la grange était fermée à l'aide d'un énorme cadenas.

— La détonation a éclaté tout près, dirent plusieurs des invités.

Graham Derrick haussa les épaules avec fureur et l'enquête en resta là. L'après-midi s'écoula pourtant fort agréablement. Miss Phyllis Everts découvrit une potiche assez semblable à la première, dans un coin du salon et la remit en place sur le balcon, en affirmant que rien ne s'était produit. Puis, les liqueurs aidant, on oublia et on s'amusa autant qu'il est possible à de rigides gentlemen anglais.

À la tombée du soir, on alluma des lanternes chinoises dans la véranda et l'on soupa joyeusement à leur amicale clarté.

Miss Phyllis possédait un joli filet de voix ; on la pria de bien vouloir chanter quelque chose au dessert.

Elle se fit prier quelque peu, comme toutes les jolies femmes, puis, refusant l'offre d'un accompagnement au piano, elle s'accouda à

la cheminée et annonça une vieille ballade anglaise.

L'heure vespérale, le tremblotement des étoiles dans le ciel de juin, la danse des phalènes autour des lampes de couleur prédisposaient à cette poétique nostalgie qui dort au cœur de tout Britannique, aussi businessman qu'il puisse être. On accepta donc la vieille ballade avec des murmures approbateurs.

Miss Phyllis toussa pour se mettre en voix : grande et souple, elle paraissait un peu irréelle dans ce cadre crépusculaire aux lumières orientales. Mr. Derrick s'étonna d'avoir pu vivre pendant des années aux côtés d'une si jolie femme sans s'en apercevoir.

Et d'autres invités qui avaient fréquenté les bureaux du courtier en huiles et tourteaux devaient, à cette heure, se faire la même réflexion.

Miss Everts devina sans doute ces hommages inexprimés, car elle sourit, se fit attendre un peu, et enfin lança une note grave qui, insensiblement, monta.

*Les vieux châteaux ont beau vieillir,
Ils ne meurent pas complètement...
On a beau arracher les moellons centenaires
Peupler d'une nouvelle vie leurs vastes salles,
Ils vivent encore, se réveillent et parfois se vengent...*

« Mm, se dit Mr. Derrick en lui lançant un regard en coulisse. La petite rosse pense à moi en chantant cela. Hum, hum, petite vengeance d'employée. On peut bien lui passer cela. »

*Les esprits s'éveillent...
Par les minuits maudites ils errent...
Ils pleurent au clair de lune glacé,
Ils menacent ceux qui ont troublé leur repos.
Ils se vengent...*

La chanteuse s'arrêta net et, en même temps, tous les invités disparurent sous les tables ou se coulèrent à plat ventre contre le plancher.

Une détonation venait d'éclater dans le jardin et la nouvelle potiche sauta en morceaux, tout comme la première.

Dans l'air calme du jardin, on vit flotter un fin nuage de fumée et, cette fois, l'odeur âcre de la poudre était nettement perceptible.

Mr. Derrick, ivre de rage, courait de-ci de-là, hurlant des menaces, brandissant les poings dans toutes les directions contre de vains fantômes.

— Diable, fit tout à coup Mr. Broskin, la seconde balle a presque

doublé la première, regardez donc votre boiserie, Derrick !

Graham répondit par un juron étouffé.

— Si je tenais cette canaille, une balle me suffirait pour lui régler son compte ! rugit-il.

Mr. Sippins, un petit vieux à la mise soignée, à la mine sympathique et qui avait beaucoup voyagé dans sa jeunesse, prit la parole.

— Ne m'accusez pas trop vite de superstition, dit-il, mais il me semble que la chanson de Miss Phyllis sonnait comme un défi à l'intention des esprits qui pourraient encore habiter cette vieille demeure seigneuriale.

— Vieille... elle ne l'est plus, riposta Mr. Derrick, piqué.

— La chanson dit bien que malgré cela..., continua Mr. Sippins.

— Au diable, Sippins. Finissez-en avec vos sornettes, interrompit violemment le propriétaire de Seven Oaks. Et puisque vous tenez si fort à ce défi à l'au-delà... eh bien, je vais prier Miss Everts d'achever sa ballade.

La jeune fille esquissa un geste de protestation, mais son ancien patron lui fit un signe impératif.

— Chantez, Miss, tout le monde vous en prie.

La jeune femme s'inclina et sa voix s'éleva à nouveau, moins assurée pourtant que tout à l'heure.

*Les esprits se vengent des hommes
Qui ne croient plus en leur puissance,
Qui nient leur vie mystérieuse.
Ils hantent leurs nuits,
Ils maudissent leurs jours...
Ils...*

— Je l'ai vu ! hurla soudain Mr. Broskin qui avait gardé le visage tourné vers le jardin. Il se dressait presque en face du balcon et a fait mine d'épauler, puis il s'est comme évanoui dans l'air...

— Où... où cela ? s'exclama-t-on de toutes parts.

Mr. Broskin indiqua une place vide à une dizaine de yards du balcon.

— Vous avez eu la berlue, mon vieux, grommela Mr. Derrick.

Mais Mr. Broskin était homme de grand sang-froid et personne dans l'assemblée ne l'ignorait.

— Si j'ai dit que je l'ai vu, Derrick, c'est que je l'ai vu.

— Il n'aurait pu s'échapper sans qu'on s'en aperçoive !

— Cela, je le concède, accepta Mr. Broskin. N'empêche que je n'ai pas rêvé. Tout s'est passé si rapidement que je ne l'ai pas vu disparaître.

— Avez-vous aperçu son visage ? Car, à cet endroit, c'était possible puisqu'il était éclairé en plein par les lanternes chinoises du balcon.

Mr. Broskin hésita.

— Oui et non... il m'a semblé voir un long visage maigre et une fine barbe noire. Le costume entièrement sombre contrastait avec la figure d'une grande pâleur, mais je le répète... cela n'a duré que l'espace d'un éclair, à peine !

— Un véritable revenant alors ! déclara Mr. Sippins, sans qu'on pût dire s'il raillait ou s'il parlait le plus sérieusement du monde.

Miss Everts éclata de rire. Elle ne semblait nullement émue.

— Ainsi, voilà l'effet que vous fait ma pauvre petite chanson ? demanda-t-elle.

— Il s'agit bien de votre chanson ! répliqua sans aménité Mr. Derrick. Il s'agit de deux balles qui étaient peut-être destinées à l'un d'entre nous !

La jeune femme haussa ses magnifiques épaules avec insouciance.

— Tout cela, dit-elle, tout cela...

Elle n'acheva pas sa phrase. Mr. Broskin, qui la regardait avec admiration, la vit soudain pâlir et chanceler. Il se précipita vers elle.

— Que vous arrive-t-il, Miss ? demanda-t-il d'une voix inquiète.

Miss Everts passa la main sur son front.

— Mais... je n'ai rien, murmura-t-elle, d'un ton qu'elle essayait en vain de raffermir. Rien... je vous assure, je crois que c'est la chaleur.

— Dites plutôt la frousse, ricana Mr. Derrick, et je vous croirai, ma belle.

Mr. Broskin lui jeta un regard mécontent.

— Vous n'êtes guère galant, Derrick, avec l'unique dame de la compagnie.

Mr. Derrick, qui avait les nerfs à vif, aurait bien voulu répliquer, mais Broskin était le plus riche d'entre eux et se le mettre à dos, c'était se dresser seul contre le monde.

Le restant de la soirée s'écoula avec une lenteur désespérante. Chacun aspirait à voir arriver l'heure où l'on pourrait prendre déceimment congé de l'amphitryon.

Enfin un bruit de moteurs se fit entendre : les chauffeurs venaient chercher leurs maîtres et ce fut alors une véritable course en direction du vestiaire. Un grand garçon blond vint annoncer que l'automobile de Mr. Broskin était avancée. Le commerçant en bois du Nord se leva, son regard chercha Miss Everts. Elle attendait, pâle et mal à l'aise, emmitouflée dans son manteau de drap clair, comme si elle avait brusquement très froid.

Le gentleman s'approcha d'elle avec une sorte de pitié.

— Je vais vous reconduire chez vous, Miss Phyllis, si vous le

permettez.

— Merci, je ne sais...

Elle hésitait, visiblement en proie à une terreur panique ; mais Mr. Broskin était un homme d'âge mûr, d'un solide bon sens et qui savait être énergique à ses heures. Il le prouva aussitôt.

— Vous êtes malade et je tiens à vous reconduire moi-même, dit-il à haute voix. Personne n'y verra de ma part que le désir de rendre un petit service à une dame qui a rehaussé par sa présence l'éclat de cette journée.

Tout le monde comprit qu'il faisait ainsi la leçon à Mr. Derrick, qui ne s'était pas toujours montré poli envers son ancienne employée. Or, tout le monde craignait Mr. Broskin.

Miss Phyllis se laissa emmener, vaincue.

Pendant quelques minutes, ils roulèrent en silence dans la merveilleuse Rolls-Royce, puis, une fois franchie la barrière de Holwood, Mr. Broskin se tourna vers sa compagne.

— Ma chère enfant, commença-t-il, laissez-moi vous appeler ainsi, j'en ai un peu le droit : j'ai cinquante ans bien sonnés et je pourrais être votre père. Malheureusement, je ne me suis jamais marié et je n'ai pas le bonheur d'avoir une grande et belle fille comme vous. Vous pouvez vous confier à moi...

— Me confier à vous ? murmura la jeune fille d'une voix éteinte, mais je n'ai rien à confier à personne, Mr. Broskin.

— Pourquoi, demanda le vieux gentleman d'une voix un peu âpre, votre gaieté se serait-elle brusquement muée en crainte ?

Miss Phyllis jeta un léger cri d'effroi.

— Ne dites pas cela... oh, ne dites pas cela...

Mr. Broskin la considéra avec une curiosité apitoyée. Dans la pénombre de la voiture, le visage de la jeune fille était si pâle qu'il ressortait de l'obscurité comme une tache lunaire.

Il changea aussitôt le cours de la conversation.

— Resterez-vous au service des successeurs de Mr. Graham Derrick ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— Je ne crois pas. J'ai entendu dire que le personnel serait changé en grande partie ; seuls les plus anciens employés resteront, paraît-il.

— Voulez-vous entrer à mon service ? Je n'ai pas de secrétaire.

De nouveau, elle fit un geste de refus.

— J'ai une tante qui habite Leith, en Ecosse, et qui se fait vieille. Je suppose qu'elle sera ravie de me voir venir chez elle.

Le visage de Mr. Broskin s'assombrit quelque peu.

— Vous avez fait grande impression sur moi, ce soir, dit enfin le commerçant en cherchant ses mots. Je suis un vieil homme solitaire et

un peu de jeunesse autour de moi mettrait bien du soleil dans ma vie. Miss Everts, voulez-vous être ma femme ?

Phyllis eut un petit sursaut d'étonnement.

— Votre femme, Mr. Broskin... à vous, un des hommes les plus riches de Londres ?

— Qui pourrait, par conséquent, s'offrir le luxe d'une épouse qui ne l'est pas, Miss Phyllis, et qui pourrait employer sa fortune à faire beaucoup de bonheur autour de lui, grâce à une femme comme vous.

Des larmes perlèrent aux cils de la jeune fille.

— Vous êtes bon, Mr. Broskin, murmura-t-elle.

— Alors... vous acceptez ?

Ils passaient en ce moment par une des premières rues éclairées de la Métropole ; un reflet de lumière tomba dans la voiture et frappa la jeune fille en plein visage. Broskin lui vit de nouveau cet air de bête traquée.

— Vous avez besoin que quelqu'un vous protège, Miss Phyllis, dit-il d'une voix énergique. Je puis être cet homme-là.

Elle lui prit la main dans l'ombre et la serra avec force.

— Je ne dis pas non... Oh non ! je suis même tentée de répondre immédiatement par l'affirmative. Mais je vous supplie de me laisser réfléchir jusqu'à demain.

— C'est trop juste, répondit Mr. Broskin, la joie dans l'âme.

Mais au fond de lui, une voix impérieuse parlait :

« Voici une jeune femme qui était gaie, insouciant jusqu'au moment précis où elle allait dire quelque chose qui me semblait de nature à rassurer tout le monde. Il faut que je sache ! Et malheur à celui qui a transformé en si peu de temps une belle et innocente joie en une abjecte terreur ! »

Ils se séparèrent à la porte de Miss Everts, dans Bishopsgate Street, en se disant à demain.

Mr. Broskin regagna sa vieille demeure de Coswell Road.

Il se complut à parcourir les chambres et les salons, beaux mais sévères, où l'on sentait les soins d'une domesticité attentive mais sans plus.

« Demain, pensa-t-il, il faudra que j'égaye ce décor. Comment ai-je pu passer la plus grande partie de ma vie à amasser des millions, sans jamais penser à fonder un foyer... un véritable foyer ? Oui, l'homme seul est un homme maudit... mais il n'est pas encore trop tard. Demain est plein de promesses, demain... »

2. La détresse de Mr. Broskin

C'était un Broskin bien différent qui se tenait devant le détective Harry Dickson, dans le cabinet de travail de ce dernier, dans Baker Street. Il avait vieilli de dix ans, des poches d'ombre s'étaient formées sous ses yeux, rouges comme s'ils venaient de pleurer. Il achevait le récit des événements de la veille à Seven Oaks et ajoutait d'une voix désespérée :

— Disparue, Mr. Dickson... et cela peu de temps après qu'elle m'ait quitté, avec des mots pleins de douces promesses. Je m'étais rendu chez elle ce matin, de bonne heure, avec une gerbe de roses pour lui souhaiter le bonjour, et je me suis trouvé devant sa logeuse tout interdite.

« — Son lit n'a même pas été défait, Sir, me dit cette personne. Cela ne lui est jamais arrivé de découcher, car Miss Everts est la personne la plus rangée du monde. Et ponctuelle, Sir... ponctuelle ! On pouvait régler une montre sur ses habitudes. Êtes-vous Mr. Broskin ?

« Elle me tendit une lettre... Oh, Mr. Dickson, c'est inimaginable !

— Donnez-moi cette lettre, voulez-vous ? demanda le détective.

Mr. Broskin lui tendit une feuille de papier mauve où quelques lignes étaient tracées :

Cher Mr. Broskin,

Oubliez-moi, oubliez tout ! Je suis bien malheureuse, mais je le serais encore plus si, par ma faute, il vous arrivait malheur. Or ce sera le cas si vous me faites rechercher. Je vous supplie de vous en abstenir ! Vous me feriez courir un danger inutile et vous-même vous seriez en péril de mort !

Votre dévouée, Phyllis Everts.

Harry Dickson lut et relut l'épître, sifflota doucement et pris une grosse loupe dans le tiroir de son bureau.

Pendant de longues minutes, il étudia le papier puis il le rejeta avec mépris.

— Cette lettre est fausse, déclara-t-il. L'écriture a été habilement contrefaite et on peut s'en rendre compte en l'examinant de très près. Voyez ces jambages qui ont subi de fines retouches. Une jeune femme affolée ne perdrait pas son temps à cela.

— Mais c'est encore plus inquiétant ! s'écria le commerçant.

— Je vous le concède. Aussi, je vous propose de ne pas perdre de temps et d'aller voir sur l'heure l'appartement de Miss Everts.

Il se composait de deux chambres fort agréablement meublées au second étage d'un immeuble loué en appartements. Des fleurs se mouraient dans des vases, de jolies gravures égayaient les murs.

La logeuse, une dame respectable, veuve d'un officier de marine, se tamponnait les yeux avec son mouchoir ; elle éprouvait une vive affection pour Miss Everts. Harry Dickson avait ouvert un petit secrétaire Empire et le fouillait indiscrètement.

— Pas de trace de papier mauve, dit-il, et l'encre violette qui a servi à écrire la lettre n'est pas la même que celle contenue dans cet encrier. Ce qui prouve que le faussaire était persuadé que vous alliez obéir à ses injonctions, Mr. Broskin. Ah... voyons...

Il se tourna vers la logeuse.

— Miss Everts fumait-elle ?

La veuve prit un air scandalisé.

— Miss Everts ? Que me demandez-vous là, Sir ?... Jamais ! Cela, j'oserais en faire le serment sur mon salut éternel.

— Et recevait-elle ou bien a-t-elle reçu une personne qui fumait ?

— Mais elle ne recevait jamais personne, pas même une amie ?

— C'est bien ce que je pensais, répondit Dickson d'un air satisfait. Aussi, ce mégot ne me dit rien qui vaille.

Il tendit à Mr. Broskin un petit bout de cigare.

— Tabac mexicain et fort coûteux, j'ose le prétendre. Ce n'est pas un pauvre diable qui en fume de pareils !

— Ne peut-il avoir été apporté du dehors, objecta Mr. Broskin d'une voix hésitante. Collé à la semelle d'une chaussure, par exemple ?

Harry Dickson sourit.

— Mais non, le mégot est loin d'être aplati comme il le serait dans ce cas. D'ailleurs, il a été fumé dans cette pièce, car un peu de sa cendre s'est répandue sur le coin du secrétaire. Êtes-vous fumeur, Mr. Broskin ?

— Oui, mais très peu... et je n'use que de tabac très léger, des cigares blonds de Hambourg.

— Simple question posée en passant. Du reste, ces sortes de cigarillos ne sont pas courants ; on les importe directement.

Le détective se pencha sur le tapis qui se trouvait devant la porte.

— Y a-t-il du sable coloré, du sable tango comme on dit, dans les allées de Seven Oaks ? demanda-t-il brusquement.

— Oui, je m'en souviens vaguement. Dans une des allées du fond qui contournent la pièce d'eau.

— Vous n'y êtes pas allé, en tout cas, dit Harry Dickson.

— Non, en effet, murmura Mr. Broskin avec un peu d'étonnement. Mais Miss Everts aurait pu...

— Ni elle non plus !

— Mais comment le savez-vous ? s'écria le commerçant avec un peu d'énervement.

— C'est d'une simplicité enfantine, cher monsieur. Nous sommes arrivés ici dans votre voiture. Or, j'ai remarqué qu'elle n'avait pas encore été nettoyée à l'intérieur. Le tapis de caoutchouc rouge portait de nombreuses traces de sable gris, mais non de sable tango. Si cette poussière avait été déposée par les chaussures de Miss Phyllis, j'en aurais trouvé également dans votre voiture. La conclusion est facile.

— Je tordrai personnellement le cou à l'individu..., commença Mr. Broskin.

Un violent coup de sonnette retentit dans le hall du rez-de-chaussée et la logeuse s'excusa. Quelques instants plus tard, le bruit d'une vive altercation s'éleva.

— Je monterai si bon me semble, criait une voix furieuse.

— Je le connais, murmura Mr. Broskin.

Un gentleman, au visage cramoisi de colère, entra alors dans la pièce.

— Derrick ! s'écria Mr. Broskin.

— Je veux voir, à l'instant, cette intrigante de Miss Everts ! tempêta l'ancien courtier en huiles et tourteaux.

Il tombait mal. L'instant d'après, le poing de Mr. Broskin s'agitait devant son visage, d'un air menaçant.

— Retirez cette parole malhonnête, Derrick, tonnait le commerçant, ou, par le Seigneur, je vous assomme sur l'heure !

Graham Derrick recula devant le visage convulsé de son ami.

— Broskin, que signifie ?...

— Cela signifie que je ne permets à personne de parler de la sorte de Miss Everts, ma fiancée ! hurla le commerçant en bois du Nord.

Derrick poussa un profond soupir.

— Je comprends de moins en moins, gémit-il, médusé.

— Puis-je vous demander ce que vous venez faire ici, Mr. Graham Derrick, dit soudain une voix douce et polie.

Le courtier se gendarma.

— Oui êtes-vous, pour me demander raison de mes actes ? gronda-t-il.

— Harry Dickson, pour vous servir.

— Dickson ? Le détective ? Mon Dieu, que se passe-t-il donc ?

La colère de Mr. Derrick tomba soudain et fit place à une larmoyante détresse.

— La police ! Voilà que la police s'en mêle à présent ! Et l'on appelle cela prendre une retraite, après quarante années de travail et de peine !

Harry Dickson le regardait sans mot dire.

Graham Derrick reprenait, sur le même mode plaintif :

— Et tout cela pour une maudite chanson...

Mr. Broskin tourna un visage étonné vers le courtier, mais le détective le devança.

— Peut-être voudrez-vous me dire ce que vous êtes venu faire chez Miss Everts ? demanda-t-il.

Derrick ricana douloureusement.

— Il est vrai que je dois m'apprêter à être traité comme un prévenu, dit-il.

Harry Dickson répéta doucement sa question, mais Derrick y répondit par une autre, d'un ton acerbe :

— Pourquoi Miss Phyllis chanta-t-elle cette damnée ballade qui me vaut tant d'ennuis ? Laissez-moi vous poser cette question, Mr. Dickson, et en même temps vous aurez réponse à la vôtre, car je ne venais ici que pour demander une explication à ce sujet.

— Et pourquoi ne l'aurait-elle pas chantée ? intervint Mr. Broskin.

Graham Derrick devint de plus en plus énigmatique :

— Depuis quand les pirates de l'au-delà se servent-ils du téléphone ? aboya-t-il méchamment à l'adresse de son ancien ami.

Harry Dickson intervint ; il ne fallait pas que cette entrevue tournât au vaudeville.

— Expliquez-vous, Mr. Derrick et surtout ne vous énervez pas. Je suis certain que vous n'avez qu'un seul désir : trouver la clé d'une énigme que nous cherchons, nous aussi. Soyez donc plus clair, répondez à mes questions et ne m'en posez plus, voulez-vous ?

L'irascible homme d'affaires était maté.

— Ce matin, raconta-t-il, je fus tiré de mon lit par la sonnerie du téléphone. Une voix inconnue demanda à l'autre bout du fil si c'était bien Graham Derrick qui était à l'appareil. Quand j'eus confirmé ma présence, un ricanement éclata dans l'appareil : « Vous saurez » bientôt ce qu'il en coûte d'habiter une maison hantée, vil parvenu, homme ignare, mercantil de malheur. Et ce fut tout...

« Alors je me mis à réfléchir...

« Mr. Broskin doit vous avoir parlé de l'individu bizarre qui tira par deux fois sur les potiches de ma véranda, Mr. Dickson. Mais vous a-t-il dit aussi que Miss Everts chanta une ballade tout à la gloire des spectres qui châtient ceux qui habitent leurs anciens lieux de séjour ? D'après moi, il y a concordance entre les faits... sinon pourquoi tous les détectives du monde pourraient-ils courir en vain pour retrouver Miss Phyllis ?

Mr. Broskin bondit :

— Que voulez-vous dire, Derrick ? demanda-t-il âprement.

— Attendez... j'en arrive au second coup de téléphone. J'avais à peine quitté l'appareil qu'il se remit en branle. C'était la même voix

qui parlait : « Vous pouvez avertir vos amis et les roussins à leur solde qu'ils ne retrouveront pas Miss Phyllis Everts, quand bien même ils mettraient le monde entier sens dessus dessous. Oui, Graham Derrick, vieux bonhomme ridicule, voici une première preuve de notre puissance. Miss Everts nous a provoqués, nous, les fantômes de Seven Oaks. Elle en sera punie, puis votre tour viendra. » Voilà pourquoi je suis ici.

— Trouvez-vous que ce soit une heureuse idée de parsemer les allées de son jardin à l'aide de sable coloré, Mr. Derrick ? demanda brusquement Dickson.

— Hein... du sable coloré ? s'étonna le courtier. Ah... je sais.

Il regarda ses chaussures tachées de rouille.

— C'est une saleté, dit-il. Cela vous abîme les chaussures.

Une sombre rougeur envahit les joues de Mr. Broskin et, avant que le détective eût pu intervenir, il se dressa devant son ancien ami, les poings en bataille.

— Et sans nul doute, Derrick, vous fumez des cigarillos mexicains, hein ?

— Qu'est-ce à dire ? hurla le courtier. Je crois que tout le monde conspire pour me rendre fou ? Du sable coloré, des cigares mexicains ! Et bien oui, j'en fume et même que je ne fume que cela, êtes-vous satisfait maintenant ?

— Je le serai, rugit Mr. Broskin, quand Harry Dickson vous mettra les menottes ! Canaille, fourbe, voleur de femme !

Mr. Derrick ouvrit une bouche comme un four.

— Seigneur, murmura-t-il, le chagrin lui a fait perdre la raison !

Harry Dickson vient se placer entre eux.

— Là... là, dit-il d'un ton conciliant. Voilà ce que c'est, Mr. Broskin, de vouloir jouer les détectives quand on ne s'y connaît que dans le trafic du bois de mine et du sapin de Norvège et de Finlande. Je ne dis pas qu'il se trouverait des policiers pour arrêter sur-le-champ, Mr. Derrick, aussi innocent qu'il puisse être, mais je ne ferai pas cette gaffe.

« Dans cette histoire, il y a quelqu'un d'encore très mystérieux qui en veut beaucoup à Graham Derrick et qui lui joue un tour, bien malhabile il est vrai.

Le détective prit le bout de cigare et l'éleva à la hauteur de ses yeux, puis il secoua la tête en riant.

— Jamais Graham Derrick n'aurait pu fumer ce cigare-là, déclara-t-il.

— Et pourquoi ? demanda Mr. Broskin qui tenait à son coupable.

— Parce qu'il porte la moustache et qu'un mégot fumé si loin là lui aurait brûlée infailliblement.

— Mais pourquoi... pourquoi ? gémit le courtier en huiles et

tourteaux. Que me veulent-ils ces gredins de fantômes ?

— Vous causer des ennuis, c'est certain.

Harry Dickson réfléchissait.

— Je crois pourtant que je vous rendrais service en vous arrêtant, Mr. Derrick, dit-il tout à coup.

Le pauvre homme chancela comme s'il venait de recevoir un coup en pleine figure.

— Mais je n'ai rien fait ! Je ne vois pas de quoi on pourrait bien m'accuser dans cette sotte affaire !

— Mais cela ferait le jeu de vos ennemis inconnus... et je tiens à faire leur jeu, pour le moment, Mr. Derrick.

— Et le déshonneur, qu'en faites-vous ? se lamenta ce dernier. Vous aurez beau, par la suite, me blanchir comme neige, je resterai toujours celui qu'on a arrêté sous une inculpation ignominieuse !

— C'est trop juste, aussi je cherche à biaiser. Voyons... si vous me laissiez répandre le bruit que, sous le coup d'une émotion subite, vous avez dû vous retirer pour quelque temps dans un sanatorium de Londres ?

— Cela me plaît davantage, murmura Graham Derrick.

— Entendu. Je vais vous donner un mot pour un médecin de mes amis qui possède une jolie villa à Hampton. Vous y ferez un court séjour mais, sur l'heure, vous allez licencier le personnel de Seven Oaks en n'y gardant qu'un unique surveillant qui sera d'ailleurs choisi par mes propres soins. Je demande carte blanche pour aller et venir dans votre propriété, comme bon me semble durant toute votre absence.

Derrick marqua son accord complet, ce qui lui valut une réconciliation immédiate avec Mr. Broskin.

Dans la soirée, la nouvelle s'était répandue dans Londres. Les journaux annonçaient, à grand renfort de manchettes et de points d'exclamation, le mystère de Seven Oaks. Le tireur mystérieux et la pauvre Miss Phyllis firent les frais de milliers de conversations.

Dans la même soirée, le personnel de Seven Oaks plia bagages et un jeune homme arriva, muni de pleins pouvoirs pour occuper et garder la propriété.

Le lecteur y reconnaîtra sans peine Tom Wills, l'élève du détective Harry Dickson.

3. Mr. Pettygrom

À la même heure, dans une petite rue terne et vétuste de Clerckenwell, non loin de Charter House, un petit homme, tout en cheveux et en barbe, remontait en soufflant le roide escalier qui conduisait à une chambre maussade, au troisième étage d'un affreux immeuble aux trois quarts vide.

Il tenait en main une feuille du soir et la brandissait en murmurant d'incohérentes paroles.

Une fois arrivé dans sa chambre, il en ferma la porte à triple tour, tira un store devant l'unique fenêtre et alluma une antique lampe Carcel, à huile grasse, qu'il posa sur une table ronde encombrée de livres et de papiers. Cela fait, il se mit à lire avidement l'article qui avait trait au mystère de Seven Oaks.

Il s'y reprit à trois fois puis il rejeta le journal avec dédain et se mit à glousser d'une voix aigre et parfaitement discordante.

— Très bien, très bien, si le Bon Dieu me prête vie, j'établirai un jour la statistique des imbéciles qui peuplent Londres. Ce sera énorme ! Reste à savoir si je rangerai parmi eux le fameux Harry Dickson. Qui sait ?

Sur ces étranges paroles, il se mit à dévorer avec appétit son maigre souper : du pain, des raiforts salés et une mince tablette de chocolat.

Puis il alluma une grosse pipe bavaroise.

— Le tabac, monologua-t-il... on dit beaucoup de mal de lui. J'en use trop, c'est certain, et il me vaut des palpitations de cœur, mais il m'éclaircit les idées. Pour le moment, je vais lui demander de me libérer un peu la mémoire.

« Donc, un homme à barbe noire a paru au milieu du jardin, en plein midi, puis dans la soirée, pour tirer deux ridicules coups de feu. Deux... entendez-vous. Je suis bien curieux de savoir comment il s'y prendra pour en tirer un troisième. Seven Oaks... oui, les sept chênes, ils y étaient... il y a deux cents ans. Seul leur nom est resté.

Le petit homme se mit à fouiller dans une bibliothèque où il trouva très vite, malgré le désordre, ce qu'il cherchait : une vieille carte de Londres et des environs. À l'aide d'un compas en cuivre, il se mit à faire de minutieuses mensurations.

— Je me demande, continua-t-il, qui peut être celui, moins stupide que les autres, qui a eu vent de cette affaire... Moi-même, je

n'y croyais plus, pour autant que je m'en sois jamais occupé. Enfin, nous serons peut-être deux à dire un mot à l'homme au mousquet : le tout est de savoir qui arrivera le premier !

Il s'abîma dans une profonde méditation, tandis que la nuit tombait.

Il en sortit pour rallumer la pipe bavaroise, qui s'était éteinte à ses lèvres, et pour reprendre le journal.

Du doigt, il souligna les noms des gentlemen présents, la veille, à la fête de Seven Oaks.

— Derrick, les frères Merrywater, Gosmann, Sippins, Mac Grath, Gilchrist, Broskin, Stanton, Miss Everts et de jeunes employés de la firme Derrick. Non... aucun de ces noms ne me rappelle quelque chose. Pourtant... pourtant... ah, le chameau !

Mr. Pettygrom, pour appeler le petit homme par son nom, se dressa soudain, une flamme dans les yeux.

Il gloussa de nouveau, mais d'une façon plus désagréable encore, puis il entreprit de fouiller un vieux meuble dont il tira un revolver de modèle ancien.

— On ne sait jamais avec lui, grommela-t-il.

Du doigt, il puisa quelques gouttes d'huile dans le bulbe de la lampe et en graissa la vieille arme, avant d'y introduire six cartouches aux douilles vert-de-grisées.

— Je m'en servirai, dit-il, oui... sans remords !

Une antique horloge flamande comptait les heures à larges coups de balancier, dans un coin de la pièce.

— Vieille amie, murmura Mr. Pettygrom, je crois que l'heure que vous indiquez est la bonne pour faire ce que je veux faire. C'est qu'il faut aller vite en besogne avec « lui », surtout s'il est resté ce qu'il était dans le temps !

Un peu d'émotion semblait lui être venue, tandis qu'il parlait à la vieille mécanique.

— Voyez-vous que je me trouve en face de « lui », vieille amie ? Qui me dira si j'en sortirai vainqueur ? Mais dans le cas contraire, faut-il que je lui laisse le bénéfice de ma pauvre mort ? Nenni, ma belle.

Il se rassit à la table ronde et prit une feuille de papier, ainsi qu'une belle plume d'oie fraîchement taillée.

— Une expérience posthume, expliqua-t-il aux ombres vaines qui l'entouraient, que je pourrai peut-être contrôler de l'au-delà. Voyons si Harry Dickson se rangera parmi les imbéciles de Londres !

Avec une belle calligraphie, il inscrivit sur la feuille :

Cher Harry Dickson : Rochester, cela ne vous dit rien ? Priez donc le Seigneur de vous éclairer !

Il glissa le papier dans une enveloppe sur laquelle il inscrivit le nom de sa femme de ménage, avec la mention : « À remettre sans retard au détective Harry Dickson. »

Cela fait, Mr. Pettygrom se mit à fourbir une vieille lanterne sourde, la garnit d'un bout de chandelle et sortit.

Clerckenwell dormait sous un lourd ciel d'été où luisaient des lueurs d'orage. Le petit vieillard marcha d'un bon pas jusqu'à ce qu'il fût à la hauteur de Aldersgate. Les jardins de Charter House s'étendaient à sa droite, déserts et tristes. Il les traversa d'une marche assurée, en habitué des étroites allées bordées de viornes et de fusains. La masse noire de Charter House se profila devant lui. Il la contourna en partie et s'arrêta devant une bâtisse plus basse et passablement délabrée, surmontée d'un fronton grec où se lisait le mot « Bibliothèque ».

— Pas de gardien, murmura Mr. Pettygrom, c'est justice ; il n'y a pas là de quoi tenter un regrattier en vieux bouquins de Paternoster Row. Heureusement, je connais la maison.

Il devait fort bien la connaître, en effet, car, à l'aide d'un trousseau de clés rouillées, il parvint aisément à ouvrir la porte basse.

Il s'avancait à présent dans un corridor aux ténèbres épaisses, où stagnait un relent de vieux cuir et de papier moisi.

— Salle de gauche, murmura le petit homme en continuant à se diriger dans l'ombre.

Il arriva dans une large galerie délabrée, aux plafonds soutenus par d'énormes cariatides.

Jusqu'ici, Mr. Pettygrom n'avait pas dû allumer sa lanterne sourde et il se dirigeait dans le noir comme en plein jour. L'orage se rapprochait, de sourds roulements ébranlaient le lointain, les premiers éclairs déchiraient la nue et jetaient des nappes de clarté d'un bleu livide à travers les hautes fenêtres en ogive de la salle des livres.

L'un d'eux permit au vieillard d'atteindre un pan de mur complètement tapissé de vieux tomes. Une fois là, il alluma prudemment la chandelle de sa lampe. Il l'avait fait si habilement que ce ne fut qu'un petit éblouissement de lumière, confondu avec la violente lueur d'une décharge électrique de l'atmosphère. Et seul un mince rayon jaune filtrait à travers la lentille épaisse et glissait le long des dos des gros volumes reliés en cuir noir et brun.

— Ah, nous y voilà..., murmura Mr. Pettygrom en cueillant avec dextérité un des tomes. Il le feuilleta rapidement, puis, avec un murmure rageur, le remit en place sur le rayon de la bibliothèque.

— Il m'a précédé, gronda-t-il. Ah ! la sale bête... il a arraché la page. Une fois de plus, il s'est montré plus malin que moi !

Il ne souffla pas sa lampe, mais l'occulta à l'aide d'un petit volet

de fer, puis, tête basse, grommelant de vagues injures, il prit le chemin du retour. À peine avait-il fait quelques pas dans le corridor, qu'il s'arrêta net et se mit à fouiller du regard l'obscurité épaisse.

Quelqu'un marchait dans l'ombre, à pas feutrés, en s'orientant le long de la muraille de gauche. Mr. Pettygrom s'en rendit compte et immédiatement, s'effaça pour ne pas heurter l'inconnu qui avançait à pas de loup.

Mais quelque chose avait changé dans le petit vieillard : une fureur immense faisait trembler tout son être, ses mains frémissaient, non de terreur, mais de colère et de désirs meurtriers.

— La sale bête, murmura-t-il, si je lui réglais son compte ?

Mais le mystérieux visiteur nocturne avait changé de direction ; il remontait à présent vers la porte du jardin. Silencieusement, Mr. Pettygrom suivit le même chemin.

Un éclair fulgurant déchira la nue et, devant lui, le vieillard vit la porte du square ouverte.

« Il n'a donc pas achevé sa besogne ? » se demanda Mr. Pettygrom avec étonnement.

Un autre éclair et Mr. Pettygrom vit la silhouette de l'homme. Elle était si proche de lui qu'il en eut un sursaut de terreur.

Ce mouvement fut fatal. Mr. Pettygrom tenait son revolver en main : le coup partit, au moment même où un terrible grondement de tonnerre ébranlait l'espace en un formidable fracas d'effondrement.

Mr. Pettygrom perçut un cri, léger, puis il vit la porte du jardin s'ouvrir, une forme s'y encadrer l'espace d'un instant, et s'enfuir dans les ténèbres. Le vieillard se lança à sa poursuite.

À la lueur des éclairs qui se succédaient de seconde en seconde, Mr. Pettygrom pouvait apercevoir un homme à la démarche bizarre qui suivait l'allée centrale conduisant à Aldersgate.

Tout à coup, la forme s'évanouit.

Mais, l'instant d'après, Mr. Pettygrom vit le corps étendu à quelques pas de lui. Il fit glisser le volet de fer de sa lanterne sourde et le rayon tomba sur un visage blême, couvert de sang.

Mr. Pettygrom poussa un grand cri de terreur et se mit à courir comme un fou. L'orage se déchaînait sur Londres avec une fureur incroyable, noyant la ville sous des torrents de pluie.

Dans toute la City en proie aux éléments, Mr. Pettygrom était le seul homme qui courait sans se soucier du déluge, du tonnerre et de ses formidables éclatements.

4. L'insaisissable Mr. Sippins

Dans Shadwell, les bureaux de la firme Graham Derrick donnaient sur l'eau noire du London New Dock, ce qui à coup sûr ne les rendaient pas plus gais.

Harry Dickson franchit un porche sordide où se querellaient d'impossibles gamins de Wapping, hirsutes et dépenaillés, et s'enquit auprès d'eux des locaux de ladite firme. Une tempête de quolibets ironiques fut la seule réponse qu'il obtint.

— Si t'es l'huissier qui vient pour saisir, n'oublie pas le vieux pou, c'est le plus beau meuble de la maison !

— Si tu viens pour liquider le vieux phoque, vas-y à ton aise, on ne te vendra pas !

Le porche, tout en hauteur, montait vers une verrière aux vitres éclatées. Une fenêtre s'ouvrit à l'étage et une voix furieuse s'éleva.

— Si je descends, ce sera pour en envoyer quelques-uns dans les eaux de la rivière ! Qu'y a-t-il ?

— La firme Graham Derrick ? s'enquit Harry Dickson en soulevant son chapeau.

— C'est ici, mais plus pour longtemps et j'aurai fini d'en faire partie, Dieu merci ! fut la réponse hargneuse.

Le détective vit une tête grise se pencher au-dehors et lui faire signe. Il monta un escalier en spirale, parcourut des paliers sur lesquels s'ouvraient les portes de plusieurs bureaux maritimes, et finit par trouver celle de la firme Graham Derrick, huiles et tourteaux.

L'irascible vieillard l'attendait.

— Mr. Gilchrist, sans doute ? demanda Harry Dickson.

— Qui d'autre serait encore ici pour recevoir le monde ? répliqua le vieux, puisque cet idiot de Stanton s'est laissé assassiner comme un vulgaire concierge !

— Vous savez donc la nouvelle ? demanda le détective.

— Il y avait trois inspecteurs de Scotland Yard devant la porte quand je suis arrivé ce matin, reprit le vieillard, et ils m'ont appris qu'on avait trouvé Stanton dans le jardin de Charter House, avec une balle de revolver dans la tête. Il paraît qu'on ne lui a même pas volé son argent. Comme mobile, Scotland Yard n'a rien trouvé de mieux que la vengeance ! Ils m'ont demandé si je lui connaissais des ennemis, à cet oison. Non, je ne lui en connais pas et je ne m'en soucie pas. Pour ma part, je ne l'aimais pas, avec ses prétentions d'élégance

et ses airs de sportsman à la manque ! Ce n'était pas un bon employé, il se trompait dans ses calculs.

Harry Dickson le regarda.

C'était un vieil homme à la figure massive, à la chevelure blanche et bourrue. Il était mis sans grand soin mais très proprement et tout autour de lui respirait un ordre parfait.

Ebenezer Gilchrist était un des caissiers les plus estimés de la place. D'une honnêteté scrupuleuse, il était aussi dur avec les autres qu'avec lui-même. En dépit de son mauvais caractère, bien des patrons enviaient à Derrick un tel employé.

Harry Dickson se présenta et le caissier haussa les épaules, visiblement impatienté.

— Je suppose que vous allez me faire perdre du temps, comme les autres, en me posant des questions, dit-il hargneusement. Mais je ne sais rien de rien. Demandez-moi la situation de tel ou tel poste de la clientèle, à telle ou telle date, et je pourrai vous répondre sans aucune défaillance mais, en ce qui concerne cette maudite affaire, je n'en sais pas plus long que cette règle de bois noir. Cela vous suffit-il ?

— Pas tout à fait, répondit le détective avec un mince sourire. Vous avez assisté à la fête de Seven Oaks et j'ai pour mission de questionner tous ceux qui y furent en même temps que vous.

— Alors, faites, mais je serai certainement celui qui pourra vous renseigner le moins. J'ai entendu deux coups de feu et j'ai vu que tout le monde avait la trouille. J'ai mangé fort peu et je n'ai rien bu, car je suis sobre, moi. Je suis rentré à pied à Londres, parce que personne ne m'a offert de prendre place dans son automobile, ce qui est juste. Un caissier n'est jamais qu'un caissier.

— Et en compagnie de qui, Mr. Gilchrist ?

— De Stanton précisément. Il m'a parlé d'un match... C'était bête à pleurer.

— Où l'avez-vous quitté ?

— Un peu avant d'arriver à la barrière, non loin de l'endroit où stationne le dernier bus pour Sydenham-Brixton-Battersea où j'habite. À ce moment arriva l'automobile de Mr. Sippins qui s'était attardé à Seven Oaks. Il nous a offert de monter à côté de lui. J'ai décliné son offre parce que je voyais le bus au loin ; Stanton est monté dans la voiture.

— Il faudra que je voie Mr. Sippins, murmura Harry Dickson. Mr. Gilchrist ricana.

— Sur-le-champ, si vous voulez.

Il marcha vers la fenêtre donnant sur les docks et désigna le quai du doigt.

— Voilà Mr. Sippins !

— Tiens, que fait-il là ?

— Faudra le lui demander, c'est l'affaire d'un détective et non d'un caissier comptable. Il était là hier et il est encore là aujourd'hui, les yeux fixés sur les fenêtres du bureau.

— Je suppose qu'il est venu vous demander quelque chose ?

— C'est exact, mais je ne lui ai rien dit et je l'ai prié de me laisser travailler en paix. Il faut que tout soit en ordre avant que les nouveaux patrons viennent prendre possession des locaux, ce qui ne tardera pas.

— Je suppose que vous resterez à leur service ?

— En quoi vous vous trompez, monsieur le détective, j'ai fini de servir. Moi aussi, je prends ma retraite, mais je n'achèterai pas une maison de campagne avec un fantôme et un fusil, comme Graham Derrick !

— Que vous a demandé Mr. Sippins ?

— De lui laisser voir le bureau de Miss Everts.

— Et vous avez refusé. Si je vous le demandais, à mon tour ?

— Je crois que rien ne m'autorise à vous faire le même refus. Alors tournez à droite et poussez la porte, vous serez dans le bureau en question. Adieu, Sir.

Harry Dickson trouva une pièce oblongue, prenant jour sur une arrière-cour et bien parcimonieusement meublée : une machine à écrire Underwood-Standard sur une table de bois blanc et un bureau américain dans un coin.

Le détective y jeta un regard, examina un buvard, puisa un peu d'encre dans un encrier en gros verre bleu et siffla doucement. Puis il revint dans le bureau du caissier.

— Encore ! remarqua ce dernier.

— Et toujours, cher monsieur, répondit aimablement le détective. Veuillez m'apprendre si Mr. Stanton occupait le même bureau que Miss Everts.

— En effet ! Ce godelureau faisait perdre pas mal de temps à la dactylo en lui racontant ses prouesses sportives qui ne devaient d'ailleurs exister que dans son imagination.

Tout à coup, les regards du détective se fixèrent sur le plancher.

— Mr. Gilchrist, dit-il d'une voix qui tremblait légèrement, Mr. Sippins s'est-il assis, ce matin, en venant vous voir ?

Le caissier leva un regard plein d'étonnement sur le détective.

— Certainement... Vous en posez de singulières questions !

— Et... sans doute dans ce fauteuil, en face du vôtre ?

— Mais oui, puisqu'il n'y en a pas d'autre dans la pièce !

Harry Dickson ne releva pas l'insolence du vieil entêté. Il avait d'autres chats à fouetter : devant lui, sur le parquet, un peu de sable coloré avait été fraîchement répandu.

— Si vous voulez toujours retrouver Mr. Sippins, dit Gilchrist, il faudra le chercher ailleurs, car il n'est plus sur le quai.

Harry Dickson se leva pour prendre congé.

— Et si vous l'arrêtez, continua Gilchrist, moqueur, je vous en saurai gré, ce sera un bonhomme de moins qui viendra me gêner dans mon travail !

En sortant, le détective heurta un meuble. Des paquets roulèrent sur le sol et s'éventrèrent. Quelques victuailles apparurent, emballées dans des papiers gras.

— Maladroit ! s'écria Mr. Gilchrist, furieux.

— Excusez-moi..., fit le détective.

— C'est bien, vous ne me devez pas d'excuses. Un détective a bien le droit de faire valser par terre le déjeuner d'un pauvre homme d'employé, n'est-il pas vrai !

Et, furieux, Mr. Ebenezer Gilchrist se replongea dans ses calculs.

Harry Dickson regagna Baker Street. Il avait trouvé des débuts de piste, mais ils n'allaient pas bien loin et se brouillaient rapidement. Sur le bureau de Stanton, il avait découvert la fameuse encre violette qui avait dû servir à écrire la lettre apocryphe. De là à accuser le jeune homme du rapt de Miss Everts, il n'y avait qu'un pas... Mais Stanton était mort, assassiné. Restait Mr. Sippins...

Il y avait un télégramme sur le bureau de Harry Dickson, une dépêche qui avait subi un déplorable retard. Elle venait d'Holwood et avait été expédiée, à l'aube, par Tom Wills.

Coup de feu, cette nuit. Balle a frappé plus haut que de coutume.

« Diable, murmura le détective, cela ne me dit rien qui vaille ! Et dire que le soir approche et qu'il me reste encore tant de choses à faire à Londres ! »

Il appela Mr. Broskin au téléphone et convint avec lui d'un rendez-vous immédiat.

— Il faudra nous partager la besogne, dit-il. Connaissez-vous Sippins ?

— Sippins, cotons bruts ? récita le commerçant. Oui, de vue, mais je n'ai jamais été en relations suivies avec lui. C'est un homme qui a beaucoup voyagé et qui, chose bizarre pour un commerçant, s'occupe énormément de théosophie, d'astrologie et d'autres sciences occultes.

— Célibataire ? demanda Dickson.

— Comme toutes les relations de Graham Derrick. Nous formions, en effet, une sorte de club de vieux garçons.

— Eh bien, allez le trouver et ne le quittez pas d'une semelle.

— Croyez-vous qu'il ait trempé dans le mystère de Seven Oaks ? demanda avidement le fiancé de Miss Everts.

— Trempé ? Le terme est peut-être impropre, mais il y a mieux, je crois : Sippins connaît la clé du mystère !

— Alors, s'écria Mr. Broskin, il sait où se trouve Miss Phyllis !

— Je ne le pense pas, mais je crois bien qu'il la cherche... À

bientôt !

Laissant Mr. Broskin bien perplexe, Harry Dickson sauta au volant de sa voiture et partit pour Fairfielt Road, dans Bow, où habitait Mr. Stanton.

Dans la petite garçonnière que le secrétaire de Graham Derrick avait occupée de son vivant, il se trouva en face de l'inspecteur Moriss, de Scotland Yard, qui explorait les chambres d'un air las.

— Rien à trouver là-dedans, Mr. Dickson, dit le policier.

Le détective compulsa d'un doigt agile un flot de papiers que Moriss avait amoncelés sur un coin de table. Tout à coup, il tomba en arrêt devant un dessin tout en lignes, assez grossier, et dont il ne saisit pas la signification au premier abord.

L'inspecteur, le voyant attentif, s'approcha à son tour.

— On dirait le modèle d'une très vieille arme à feu, remarqua ce dernier.

— Oui, murmura Harry Dickson, une sorte de mousquet à rouet et, chose curieuse, à double canon.

— Avec un tas de ressorts qui n'ont rien à y faire, constata Moriss.

Harry Dickson regarda son compagnon d'un air bizarre.

— Ressorts, dites-vous ?... Vous avez droit à une prime, mon garçon, mais pour ce qui est de votre avis, qu'ils n'ont rien à y faire, vous méritez un savon de première classe ! Je crois, Moriss, que nous avons trouvé quelque chose !

Il s'esquiva, emportant le dessin et laissant l'inspecteur tout ébahi. La nuit était tombée quand il retrouva Broskin au lieu du rendez-vous ; le commerçant en bois du Nord était bien déçu : nulle part, il n'avait pu trouver Sippins.

— Venez vous rafraîchir chez moi, Broskin, proposa le détective et puis vous pourrez être de la partie, si le cœur vous en dit. Je file ce soir à Holwood.

Broskin accepta avec enthousiasme.

Ils retournèrent à Baker Street et les yeux du détective tombèrent sur la dépêche de Tom Wills qu'il relut machinalement.

« La balle a frappé plus haut... » murmura-t-il et, tout à coup, il poussa un véritable cri de frayeur.

Sous les regards étonnés de Mr. Broskin, il se jeta sur le téléphone.

— Allô ! donnez-moi le bureau du télégraphe... Oui, police, priorité... un télégramme urgent pour Holwood... doit être remis immédiatement par courrier spécial. Vous écoutez ? Bon, prenez note du texte : *Tom Wills : Sous aucun prétexte n'entrez dans la véranda !* — *Dickson.*

Mr. Broskin ouvrit la bouche pour poser une question, mais Mrs. Crown, la gouvernante, entra, présentant une lettre sur un plateau.

— Paraît que c'est urgent. C'est une vieille femme qui l'a apportée et je l'ai fait attendre.

Harry Dickson fit sauter l'enveloppe et Broskin vit le front du grand homme devenir sombre et inquiet.

— Faites monter la brave femme, ordonna-t-il à sa gouvernante.

Une femme du peuple, en gros châle noir, fut introduite et se tint, tout empruntée, devant le détective.

— Est-il arrivé quelque chose de vilain à Mr. Pettygrom ? demanda-t-elle d'une voix rauque. Ce n'est pas un homme bien méchant et il me paie régulièrement mes gages.

— Qui est Mr. Pettygrom ? s'enquit le détective.

— C'est un monsieur qui fait dans les écritures. Je crois que c'est un savant. J'ai entendu dire que c'était un ancien professeur.

— Pettygrom..., murmura Dickson, je sais... Je crois qu'il a été attaché à l'école des Chartes. Un homme très versé dans l'histoire de l'Angleterre moyenâgeuse. Ah bon... je sais...

Il donna un billet de dix shillings à la bonne femme qui s'en alla, radieuse.

Pettygrom... Il avait perdu sa place à la suite de la disparition d'incunables dans une des plus importantes bibliothèques de Londres. Bien que sa culpabilité fût loin d'être prouvée... Mais que me veut-il avec son Rochester ?... Ah celle-là... elle est forte !

Harry Dickson se tenait immobile, une clarté intense dans les yeux.

— Hurrah pour Pettygrom ! s'écria-t-il. Rochester, c'est le nom d'un armurier fameux qui, il y a deux siècles, fut exilé de Londres, à la suite d'un vol de bijoux qu'on ne retrouva jamais. Je crois qu'il se retira dans un petit domaine connu pour ses chênes centenaires.

— Seven Oaks ! s'écria Mr. Broskin.

Harry Dickson fouillait dans sa bibliothèque. Il en retira un livre qu'il feuilleta fébrilement.

Rochester... Rochester... inventeur du mousquet à double canon..., connu pour la construction de...

Il jeta le livre au loin et empoigna Broskin par les épaules.

— Vite à Holwood ! cria-t-il.

5. Le dernier coup de feu

Avant de rejeter le livre, Harry Dickson l'avait mis sous les yeux de Mr. Broskin, qui avait pu voir un portrait en taille douce.

— Noir... la barbe en pointe..., murmura-t-il, mais c'est le mystérieux tireur que j'ai entrevu !

— C'est le portrait de l'armurier Rochester, dit Harry Dickson.

— Son fantôme, alors ! s'écria Mr. Broskin avec un peu d'effroi.

Harry Dickson se mit à rire doucement et, pour toute réponse, poussa l'accélérateur à fond.

Ils traversèrent Londres à toute vitesse puis, après Brombey aux lumières éteintes, ils roulèrent sur les belles routes blanches du Kent. Bientôt, les phares de l'automobile illuminèrent de vastes frondaisons : c'était la propriété de Seven Oaks.

— Nous approchons, annonça Mr. Broskin.

Il avait à peine parlé qu'un coup de feu éclatait dans la nuit.

Harry Dickson poussa un véritable rugissement de désespoir.

— Tom n'aura pas reçu mon télégramme ! Dieu fasse qu'il ne lui soit pas arrivé malheur.

L'automobile franchit en quelques secondes la distance qui la séparait encore de la propriété de Graham Derrick.

À ce moment, une fenêtre s'ouvrit à l'étage.

— Maître... est-ce vous ? cria une voix angoissée.

— Dieu soit loué... c'est Tom, s'écria Harry Dickson dans un sanglot de joie.

Quelques secondes plus tard, le jeune homme leur ouvrait la grille.

— Dans la véranda, ordonna Harry Dickson, mais si vous tenez à la vie, ne touchez à rien.

Ils enjambèrent le balcon de bois en braquant leurs lampes électriques.

Mr. Broskin poussa un cri de frayeur.

— Un homme... un homme étendu contre la cheminée.

— Mort..., dit le détective, une balle dans le crâne...

Le cadavre était couché face contre terre et la balle avait traversé le cou. Du sang coulait à flots par une terrible blessure.

Harry Dickson le retourna et une triple exclamation s'éleva :

— Mr. Sippins !

— Pauvre homme, murmura le détective, il a payé cher son

privilège de savoir...

— Il faut battre le jardin, les environs..., commença Mr. Broskin.

— Pour trouver le mystérieux tireur ? demanda Harry Dickson. C'est inutile, je vais vous le présenter sur l'heure. À propos, Mr. Broskin, veuillez me dire où se trouvait exactement Miss Phyllis au moment où le second coup de feu a retenti et si elle était toujours au même endroit quand le tireur est apparu, mais contentez-vous de me l'expliquer sans vous approcher de quoi que ce soit.

— Attendez, dit Mr. Broskin, que je me souvienne : c'était à gauche de cette cheminée.

— À gauche, soit, et puis ?

— La main sur ce petit rebord de marbre blanc... Oui, cette niche où se trouve une figurine tout émoussée.

— Très bien, c'est tout ce que je voulais savoir. Faites bien attention maintenant. Tout le monde à plat ventre !

Harry Dickson donna l'exemple, les autres l'imitèrent. Puis, il prit un des lourds tisonniers et en frappa légèrement la figurine.

Presque aussitôt, un coup de feu claqua dans le jardin et un bout de marbre sauta de la cheminée.

Tom et Broskin se relevèrent et se tournèrent vers le jardin.

— Mais il n'y a personne !

— Un peu de patience. Passez-moi ce chenet en cuivre, il s'ajustera exactement dans cet alvéole. Sentez-vous comme la figurine bouge, Tom... Allons-y !

Le chenet fut poussé dans la niche et y maintint la figurine.

Dans le jardin, on entendit un petit craquement métallique.

— Venez, dit Harry Dickson.

Mais Broskin et Tom Wills reculèrent avec effroi.

Au milieu de l'allée, un homme se tenait immobile, le double canon d'une courte arme à feu braqué sur eux.

— Inutile de tirer votre revolver, Tom, dit Harry Dickson en riant doucement, ce n'est pas cet assassin que vous tueriez de la sorte.

Il s'élança dans le jardin et saisit à pleins bras l'homme immobile.

— Un magnifique automate, mes amis, que Rochester fabriqua dans son exil pour protéger le butin précieux d'un vol qu'il avait commis autrefois. À deux siècles de distance, il fonctionne encore comme au premier jour. Quel chef-d'œuvre de mécanique !

— Pourquoi donc la figurine était-elle seule à le faire fonctionner ? demanda Tom.

— Holà ! Je suppose qu'il devait y avoir un tas d'autres pièges mécaniques qui en faisaient autant, mais ils ont probablement été détruits au cours des démolitions successives. Admirez cette ingéniosité : le tireur mystérieux apparaît juste derrière cette merveilleuse petite colonnade. Ou plutôt il apparaît à sa place, car le

déclic la fait reculer puis la remet en place, quand le tireur disparaît comme dans une trappe. C'est miracle que le pic des démolisseurs ne l'ait pas détruite !

— Si je comprends bien, dit lentement Tom, le tireur automatique ne pouvait envoyer que deux balles... Il s'est donc trouvé quelqu'un pour recharger son arme !

— Nous allons prier le Seigneur pour le retrouver, dit Harry Dickson, en reprenant à son compte la dernière phrase de la missive de Mr. Pettygrom. Et pour cela, nous allons retourner immédiatement à Londres.

— Retrouverons-nous Phyllis ? demanda Mr. Broskin avec angoisse.

— Nous la retrouverons ! dit Harry Dickson.

— Vivante ?

— Je vous le promets !

— Et pourquoi vivante ? demanda l'incorrigible Tom Wills.

— Parce que celui qui la retient captive n'a pas encore trouvé ce qu'il cherche, et qu'il ne le trouvera jamais !

— Et quoi donc ?

— Oh, petit juge d'instruction à la manque ! Les bijoux volés par Rochester, voyons ! Ne comprenez-vous pas que c'est la cachette que le tireur automatique vise ? Mais qu'a-t-il atteint d'abord ? Des potiches ! Ce qui laisse croire que cette cachette a disparu avec les moellons enlevés et que les bijoux sont à jamais perdus.

— Mais le tireur a visé tout autrement hier qu'aujourd'hui !

— Précisément, parce que celui qui-est venu recharger son arme lui a donné une autre direction, dans le but de tuer l'imprudent qui se risquerait à faire fonctionner la figurine ! Le bandit, pour être, sans nul doute, un bon fouineur de vieilles paperasses, n'a pas le sens de la déduction, sinon il aurait fait le même raisonnement que moi : la cachette aux bijoux a disparu depuis belle lurette et l'automate visait en vain.

— Savez-vous donc où trouver ce forban ? demanda Mr. Broskin, une lueur de vengeance dans le regard.

— Les yeux fermés, dit joyeusement Dickson, et je compte bien vous présenter à lui. C'est une vieille connaissance, Mr. Broskin !

Ils s'engouffrèrent dans l'auto, mais ils avaient à peine atteint la barrière du village qu'une automobile portant l'insigne d'un taxi de Londres se mit en travers de leur route.

— Hé ! Harry Dickson ! cria une voix.

— Au diable ! gronda Dickson en bloquant les freins. Que me voulez-vous ?

Un petit homme barbu s'élança vers eux.

— Je vous suis depuis Londres, mais votre voiture est un bolide et

les taxis londoniens de rampantes couleuvres. Je suis Mr. Pettygrom.

— Enchanté, professeur, dit Harry Dickson en lui serrant cordialement la main, nous vous devons beaucoup...

— Vous voulez parler de cette sotte mécanique, répliqua le petit vieux avec dédain. Peuh... quelle foutaise ! Vous l'auriez trouvée sans moi. Mais je voudrais vous conduire à une dame qui est un peu triste...

— Phyllis ! s'écria Mr. Broskin.

— C'est bien comme cela qu'elle s'appelle. Elle est chez moi et ma femme à journée lui a préparé du thé excellent. Mais elle n'est pas seule. Il y a un gentleman en sa compagnie. Ficelé comme une saucisse ! Et ma femme de ménage, qui est décidément une maîtresse femme, lui cassera la tête avec le tisonnier s'il fait mine d'ouvrir le bec. Venez donc...

On paya le taxi et Mr. Pettygrom prit place dans l'auto de Dickson.

— Ainsi, Mr. Pettygrom, vous êtes arrivé à pincer Bert Gott ? Je suppose que votre réhabilitation n'est pas loin ?

— Hum, j'en doute... Il faudra qu'un non-lieu intervienne. Imaginez-vous qu'un petit imbécile du nom de Stanton cherchait la même chose que Bert Gott, notamment la description des mécaniques de Rochester et...

Et Mr. Pettygrom, plein d'émoi, raconta son aventure dans Charter House.

— On arrangera cela, je vous le promets, le rassura le détective.

— Bert Gott ? marmotta Mr. Broskin. Ce n'est certes pas une de mes anciennes connaissances.

Ils arrivèrent dans Clerckenwell et grimpèrent les trois étages jusqu'à l'appartement du professeur.

— Phyllis ! s'écria Mr. Broskin dès que la porte s'ouvrit.

— Mon ami..., pleura la jeune fille en se jetant à son cou.

Harry Dickson se tourna vers un coin de la chambre où un homme se tenait couché, le visage contre le mur.

— Voilà une position bien inconfortable, Mr. Gilchrist ! dit Harry Dickson en retournant le captif d'une bourrade qui manquait de douceur.

*

Phyllis Everts prit la parole.

— J'avais découvert qu'en faisant fonctionner la figurine de la cheminée, le tireur mystérieux apparaissait, expliqua-t-elle, et je crus à une bonne farce, bien qu'un peu dangereuse...

« J'allais tout expliquer, quand, soudain, mes yeux tombèrent sur

le visage de Gilchrist ; il me fixait comme un démon et me fit signe de me taire. J'obéis, subjuguée malgré moi... Jamais je n'ai vu visage plus effrayant.

« J'étais à peine rentrée chez moi que, soudain, la porte s'ouvrit et l'affreux vieillard se jeta sur moi. Je le vis poser sur ma table une lettre qu'il tenait toute prête et déposer dans le cendrier un bout de cigare, qu'il fumait avec un dégoût évident.

— Une petite vengeance à l'adresse de son ancien patron, intervint Dickson.

— Il m'obligea à le suivre et me tint captive dans les sous-sols des bureaux de Mr. Derrick.

— Vous avez déjeuné, ce midi, de jambon salé et de bœuf bouilli, dit Dickson en riant. Je me souviens d'avoir bouleversé quelque peu votre repas.

« À mon tour, maintenant, de vous raconter le reste.

« Gilchrist, de son vrai nom Gilbert Gott – il a anglicisé son nom en le modifiant quelque peu – était jadis un excellent chartiste. Mais les scrupules ne l'embarrassaient pas. C'est ainsi qu'il vola des incunables et qu'il laissa accuser son collègue, le professeur Pettygrom. Mais ayant réalisé à l'étranger le produit de son vol, il crut prudent de disparaître et de changer d'identité.

« Invité à Seven Oaks, il se souvint tout à coup, lors de l'apparition du tireur mystérieux, que Rochester avait habité l'endroit, il y a plus de deux siècles. Doué d'une mémoire étonnante, il pensa immédiatement aux bijoux volés. Il ne fallait pas que Miss Phyllis parlât.

« Mais Stanton aussi avait vu... Et, sur le compte de ce garçon, Gilchrist se méprenait singulièrement : de fait, Stanton n'était autre qu'un détective privé que Derrick avait pris secrètement à son service, depuis qu'il avait constaté certains vols très audacieux dans sa caisse, et Stanton surveillait Gilchrist. Lui aussi avait compris et il tenait à pousser l'affaire à fond.

« Je ne lui reproche qu'une chose : c'est d'avoir sacrifié Miss Phyllis à son ambition. En effet, une fois la jeune fille délivrée, il n'y avait plus rien à trouver pour lui. Ainsi, la captivité de la malheureuse servait ses projets. Il a payé chèrement ce manque d'humanité.

« Gilchrist, démon malin, essaya de brouiller les pistes : il versa dans l'encrier de feu Stanton l'encre violette qui lui avait servi à écrire la fausse lettre que Miss Phyllis était censée avoir laissée derrière elle.

« Quant à Mr. Pettygrom, le nom de Gilchrist fut pour lui un trait de lumière : il comprit qu'il y avait du Gilbert Gott là-dessous. Il savait, en outre, que peu de gens étaient au courant, comme lui, des choses cachées de la vieille Angleterre ! Chez lui, pourtant, l'esprit de vengeance parlait...

— Et Sippins ? demanda Mr. Broskin.

— Sippins, c'est une autre histoire. Lui aussi avait vu le geste de Gilchrist, et il décida de l'observer. Mais il avait la tête farcie d'histoires d'occultisme et, s'il rôda autour de Seven Oaks, ce fut pour se livrer à une inoffensive chasse aux revenants. D'autant plus que Gilchrist appartenait au même club d'occultistes que lui. Le pauvre Sippins n'a jamais vu, dans le caissier-forban, qu'un concurrent qui voulait lui chiper un fantôme !

— Et Gilchrist essaya d'effrayer son ancien patron pour avoir les coudées franches à Seven Oaks, j'imagine, dit Tom Wills. Il rechargeait nuitamment l'arme du tireur automate dans le but de supprimer les gêneurs éventuels, et de se livrer ensuite, en toute liberté, aux recherches nécessaires pour retrouver le butin de Rochester.

— C'est tout à fait cela, Tom, approuva Harry Dickson.

Et comme une petite histoire d'amour s'est glissée dans cette aventure du prestigieux détective, nous ne pouvons faire autrement que d'annoncer au lecteur le mariage de Miss Phyllis Everts avec Mr. Broskin. Elle lui donna le foyer dont rêvait ce célibataire autrefois endurci, et l'égaya d'une fille et de deux garçons.

Mr. Pettygrom obtint le non-lieu désiré et fut réhabilité le jour même où Gilchrist partit pour les galères à perpétuité. Mais il refusa de rentrer en fonctions, puisqu'il reçut en cadeau de Mr. Derrick la propriété de Seven Oaks. Il n'y retrouva pas les bijoux perdus, mais il écrivit une vie romancée de Rochester, suivie de l'histoire du tireur automate, ouvrage qui lui rapporta des droits d'auteur énormes.

Ainsi cette histoire s'achève sur le bonheur de pas mal de braves gens, comme toutes les histoires qui se respectent.

FIN

LA NUIT DE BARCELONE

1. Le récit de Rodney Larkins

Harry Dickson, le célèbre détective, écoutait attentivement le récit plein d'épouvante que lui faisait le jeune officier de marine.

Il l'interrompait à peine, juste pour poser quelques brèves questions, puis il le laissait poursuivre son histoire.

C'était un grand garçon blond, d'un blond frisant le roux, au teint rose comme une jeune fille, les yeux bleus et candides, aux muscles allongés, preuve d'une puissance physique élégante mais certaine.

Il avait allumé cigarette sur cigarette, les oubliant dès les premières bouffées, si grande était sa nervosité.

Le S.S. « Durward », où je navigue comme second, disait-il, est un cargo mixte. C'est-à-dire qu'il est aménagé pour prendre quelques passagers de première classe. De nos jours, on use beaucoup de ce genre de navigation, ceux-là surtout qui veulent vivre un peu la vie des marins et qui affectionnent les traversées un peu longues. Le « Durward », pourtant, ne prend ce genre de passagers que pendant la belle saison. Mais, l'année dernière, il dérogea à cette coutume et embarqua cinq gentlemen pour un voyage de Londres à Barcelone.

C'étaient des jeunes gens frais émoulus de l'université d'Oxford, tapageurs, un peu légers mais très bons garçons dans le fond. Je me liai d'étroite amitié avec eux, dès le premier soir, à la table du mess, car moi-même j'ai fait des études à Oxford avant d'entrer dans la marine marchande.

Ils étaient si charmants, si avenants, si prodigues, surtout, en copieuses rigolades que, bientôt, tout l'équipage les idolâtra, depuis le capitaine, un vieux dur-à-cuire, boucané à tous les autans de la terre, jusqu'au dernier des donkeymen des soutes, en passant par la revêche stewardess Miss Clinch. J'en arrive maintenant à mon histoire, si fantastique et tellement incroyable que j'ai quelque honte à vous la raconter comme une réalité et non comme une fiction digne d'un nouvel Edgar Poe.

C'était dans les premiers jours de mars, par un temps franchement mauvais. Notre rafiot roulait et tanguait à qui mieux mieux et, dans le golfe de Gascogne, nous essuyâmes une tempête telle que le vieux lui-même songeait plus à lire et à relire la prière des agonisants qu'à

manœuvrer.

Nous arrivâmes à Barcelone par une pluie d'enfer et nous nous mîmes à quai dans le vieux port.

Vous connaissez ce sinistre endroit.

Des quais en bois pourris, dévorés par le taret et blindés d'interminables générations de mollusques, des darses envasées où dorment des tartanes centenaires qui ne prendront jamais plus le grand large et des felouques que le dernier équipage déserta il y a plus d'un siècle.

Au loin, le rocher de Montjuich plonge dans la mer.

Le capitaine du « Durward », qui possède une part dans le navire, choisit ce lieu d'accostage parce que les frais de quai y sont bien moins élevés que dans le nouveau port, et qu'il décharge presque toujours son fret sur les allèges et les péniches qui vont vers l'intérieur ou remontent vers les Baléares.

À partir de Gibraltar, la traversée avait été monotone et les provisions du bord, mal calculées au départ, avaient été trop largement entamées. On avait eu la malchance d'embarquer, lors de la brève escale à Gibraltar, un baril de bœuf salé qui s'avéra gâté et des volailles étiques qu'on dut jeter aux poissons. Nos passagers furent trop heureux de pouvoir enfin descendre à terre pour y faire bombance. Ils m'invitèrent et, le soir même, nous quittâmes le bateau. J'étais nanti d'une permission de nuit de la part du capitaine.

Ce fut le plus âgé du groupe, Sir Manfred Joyce, qui se mit à notre tête.

« Je connais une adresse », nous avait-il dit mystérieusement, et il ne voulait rien dire de plus.

La pluie tombait à torrents. Elle eut tôt fait de transpercer nos imperméables. C'est sans doute à cause de cette pluie diluvienne que je ne fis pas attention, comme il l'aurait fallu, à la route suivie et que je serais bien en peine aujourd'hui de la retrouver.

Nous pataugeâmes dans la boue épaisse d'infâmes ruelles torves et, bientôt, Sir Joyce reconnut qu'il avait perdu son chemin et qu'il ne s'y retrouvait plus. À ce moment, un jeune moine croisa notre chemin et Joyce s'adressa à lui pour lui demander la route à suivre.

Le jeune homme, dont le visage était profondément enfoui sous une cape noire, secouait la tête au fur et à mesure que notre ami parlait, et cela d'une façon si ambiguë qu'on n'aurait pu dire s'il comprenait ou s'il ignorait ce qu'on lui demandait. Enfin, il fit signe de le suivre.

Il contourna le mur d'un immense monastère plongé dans les plus profondes ténèbres et s'engouffra enfin dans une ruelle, si noire que nous eûmes l'impression d'entrer dans un bain d'encre.

Mais la venelle s'élargit peu à peu et nous passâmes devant les

deux lampes d'un calvaire, les seules lumières rencontrées sur notre route.

Enfin, nous débouchâmes sur une sorte d'esplanade aux arbres trapus et nous vîmes, dans le fond, luire la douce lueur de vitraux colorés.

C'était une vieille maison, de style mauresque dans sa plus grande partie, précédée d'un haut perron. Le vitrail luisait au-dessus de la porte, que barraient de lourdes ferrures. Le moinillon gravit lestement les marches, tira un pied-de-biche qui pendillait dans l'encoignure et s'enfonça dans la nuit, avant que nous eussions le temps de le remercier.

La pluie était si drue, si rageuse et une si vilaine tramontane s'était mise à souffler que nous étions contents de trouver un abri, quel qu'il pût être.

Nous n'avions pas entendu le coup de cloche, mais il devait avoir retenti quand même car, au bout de quelques secondes d'attente, la porte fut ouverte toute grande. Nous vîmes devant nous un admirable hall, éclairé par trois lampes arabes et feutré de lourds tapis persans. À l'instant même, l'averse devint si violente que, sans une ombre d'hésitation, nous nous élançâmes à l'intérieur.

Joyce passa en tête. J'étais le dernier et, derrière moi, la porte se referma.

C'est alors que nous nous aperçûmes que cette porte s'était ouverte et fermée sans le secours de personne.

Joyce fit quelques pas dans le hall, s'avança jusqu'à une double porte immense, dont il écarta les battants, et poussa le nez à l'intérieur.

« Personne », murmura-t-il avec autant d'étonnement que de dépit.

Nous étant rapprochés, nous vîmes une superbe salle à manger d'un goût oriental, mais mitigé ou, si vous préférez, doublé d'un confort très moderne. Ted Asworth, qui était des nôtres, découvrit les bouteilles, la glace, les confitures, les pâtisseries et il se mit à applaudir.

Il est temps, maintenant, Mr. Dickson, qu'en ouvrant une courte parenthèse, je vous présente mes amis.

Joyce et Asworth, dont je viens de vous parler, Alfred Quincey, baronnet, Tim Preston, le poète, Philip Glade : tous jeunes gens d'excellente condition, également beaux et de commerce agréable.

Philip Glade, qui était un peu le mentor de la troupe, exprima quelques scrupules quant à la libre disposition des boissons et des victuailles, mais Asworth déclara qu'on payerait le prix qu'il faudrait et qu'au cas où l'étrange maison resterait sans amphitryon visible, ces prix seraient fixés de commun accord et le montant abandonné sur la

table avec une lettre d'excuses et de remerciements, ainsi qu'il sied à des gentlemen dignes de ce nom.

On but d'excellentes liqueurs de grandes marques, on dévora les gâteaux, qui étaient délicieux, et Preston, ayant déniché une guitare, chanta de jolies chansons des îles... Il avait une très belle voix, ce garçon.

On commençait pourtant à s'ennuyer quelque peu et même à se sentir mal à l'aise depuis que Joyce avait ouvert la porte et crié à diverses reprises :

— Il n'y a donc personne ici ?

Seul l'écho lui répondait en un caverneux murmure.

Quincey débouchait les bouteilles de champagne – il y en avait plusieurs qu'on avait fini par découvrir dans un magnifique bahut rempli de riches cristaux – quand un bizarre carillon retentit au-dessus de nos têtes. Nous vîmes alors, dans un angle du plafond, une série de tubes en argent vulgairement appelés sonnerie japonaise qui s'agitaient au gré d'un mince cordon de soie.

— Qui peut bien nous appeler ? s'écria Joyce.

Mais ici encore sa question resta sans réponse.

Le sage Glade finit par déclarer qu'on pouvait le savoir facilement ; il suffisait de suivre le cordon de soie, qui devait fatalement aboutir à la personne qui venait de lancer l'appel.

C'était trop juste ; nous nous mîmes à chercher avec fièvre, et je vous avoue que ce ne fut pas chose aisée. Le cordon suivait l'angle du plafond et des hautes murailles, se cachait dans leur ombre, rejoignait des coudes de métal au tournant des corridors et finissait par grimper à l'étage.

La maison était sombre mais non sans lumière, car, de place en place, brûlaient toujours les belles lampes mauresques à l'huile parfumée.

À l'étage, nous suivîmes un long corridor, blanc comme celui d'un couvent.

Le plancher était en bois noir ciré, luisant comme un miroir de ténèbres. Enfin, nous vîmes le fil de soie s'enfoncer dans le mur, au-dessus d'une porte basse et aussi noire que l'Erèbe.

Joyce frappa et, cette fois-ci, la réponse vint. Une voix très claire, au timbre froid mais superbe, une voix de femme pourtant, nous donna l'ordre d'entrer.

Nous restâmes un moment tout interdits avant d'y obéir. Obscurément, chacun d'entre nous regrettait de voir s'évanouir le mystère de la maison inoccupée. Joyce s'y décida pourtant et ouvrit la porte.

La première impression qui nous frappa fut celle d'une blancheur fantastique. On se serait cru transporté, par magie, dans la vastitude

polaire.

Les murs étaient blancs, le tapis fait de peaux d'ours blancs réunies pour ne former qu'une seule et immense fourrure neigeuse. Les fauteuils étaient recouverts de housses de soie immaculée. Dans le fond de la pièce, se trouvait un large lit bas, polaire, qu'on aurait pu prendre pour un banc de neige. De nombreuses lampes brûlaient d'une flamme aveuglante derrière des globes opalisés.

Nous dûmes un instant fermer les yeux pour échapper à cet afflux de clarté filiale, puis les rouvrir lentement pour nous y habituer quelque peu.

Alors, on vit l'habitante de la chambre blanche.

Elle était étendue sur le lit et l'on ne voyait que son visage car sa robe légère était d'une blancheur éblouissante comme tout le reste, et l'on aurait dit une tête coupée gisant sur une plaine hivernale.

Mais quelle tête, Mr. Dickson !

La plus merveilleuse qu'il fût donné de voir à un mortel. Des yeux immenses, noirs et brûlants, une bouche comme un fer rouge, une courte chevelure d'ébène. Lentement, cette énigmatique créature se leva. Elle n'était pas très grande, mais sa longue robe à traîne la faisait paraître immense.

Elle se dressa et salua avec une courtoisie exquise.

— J'attendais... dit-elle en espagnol.

— Madame, commença Joyce, et il débita une série de balbutiantes excuses.

— J'attendais quelqu'un, continua-t-elle. Peut-être l'un de vous, mais certainement pas tous ensemble. Vous avez eu bien du plaisir en bas et, si vous le voulez, j'aimerais vous voir continuer cette petite fête ici même.

— Pourquoi... dit Asworth, qui était le plus insolent du groupe, pourquoi n'êtes-vous pas venue voir ce qui se passait dans votre maison, madame ?

— Mademoiselle, rectifia-t-elle, puis elle expliqua : Je ne pouvais quitter cette chambre. Tel le veut le sort, que j'ai un peu forcé d'ailleurs, en sonnant. Maintenant, monsieur l'impudent, allez donc chercher ce qui reste de bouteilles dans les buffets.

Il y en avait encore beaucoup, si bien que je dus l'aider. Nous fîmes même plusieurs voyages. La glace était rompue.

Ah, quelle hôtesse enjouée !... Elle se moqua gentiment de notre poète, Tim Preston, en lui montrant comment il fallait jouer de la guitare.

Et quelle voix !... Elle nous chanta de merveilleux airs catalans dont nous n'avions aucune idée.

Je dois vous avouer que cette fête tourna bientôt à la bacchanale, sans toutefois perdre en correction, car nous étions tout de même des

gentlemen.

Tout à coup, Asworth s'écria :

— Belle dame, dites-moi qui vous attendiez ?

— Mon mari, dit-elle simplement.

— Mais il n'y a pas une heure, vous avez affirmé être demoiselle !

— Je ne mentais pas..., car j'attendais l'inconnu qui doit m'épouser cette nuit. Ne prenez pas cet air ahuri, cher monsieur, il ne vous avantage pas le moins du monde. Les tarots ont parlé : ces cartes mystérieuses m'ont affirmé que cette nuit j'épouserais l'homme qui viendrait dans cette chambre. Je n'aurais garde de désobéir aux tarots !

— Mais alors, dit Asworth qui était passablement ivre, vous épouserez l'un de nous ?

— Vous étiez six à entrer dans cette chambre, dit-elle gravement.

— Qu'est-ce à dire ? s'écria Preston.

— Il y a des pays où un homme a le droit de prendre plus d'une épouse. Je suis, moi, d'un pays qui ne m'interdit pas de prendre plusieurs maris !

Un froid tomba entre nous, mais, ne l'oubliez pas, nous étions tous ivres à ce moment, d'autant plus que nous venions de boire une étrange liqueur ambrée, au goût d'encens et de rose, qui nous montait terriblement à la tête.

— Nous vous épouserons tous ! s'écria Asworth.

— C'est bien ainsi que je l'entends, répondit-elle froidement.

Chose singulière, personne ne songea à protester, pas même le sage Philip Glade.

— Il faudrait un pasteur, murmura Asworth, qui décidément s'emballait sous les fumées d'une formidable ivresse.

— Inutile, dit la bizarre créature, votre parole de gentlemen suffit, et puis certain rite que je dois vous imposer. Je commence par Mr. Joyce.

Et, par six fois, s'accomplit le même étrange rituel.

— Manfred Joyce, sur votre parole de gentleman anglais, déclarez-vous prendre pour épouse dona Mercédès Jésusita Iruguen ? Jurez !

— Sur ma parole, dit sourdement Joyce.

La jeune femme écarta légèrement la chemise de Joyce, prit une petite lampe mauresque en métal coloré et l'approcha de son cou.

Notre ami réprima difficilement un cri de souffrance.

— Vous êtes mon époux, dit gravement dona Iruguen.

Puis, ce fut le tour d'Asworth et des autres. Je passai le dernier.

Alors elle leva sa coupe remplie de la capiteuse liqueur d'ambre :

— À la vôtre, mes époux !

À l'instant même toutes les lumières s'évanouirent.

— Non, s'écria Glade, c'est une farce inconvenante ! Nous sommes tous ivres morts. Comment avons-nous pu nous prêter à une telle comédie ?

À tâtons, l'un de nous avait retrouvé la porte et l'avait ouverte : une des lampes du corridor jeta une faible clarté sur nos visages désespérés.

— Madame ! s'écria Glade, madame Iruguen !

— Vous pourriez aussi bien dire madame Glade ou Larkins, se moqua Asworth.

Mais, il n'y eut aucune réponse.

Glade arracha une lampe à la muraille et quelques-uns d'entre nous l'imitèrent. Dans la chambre blanche, on ne trouva aucune trace de la belle créature. Nous nous mîmes alors à fouiller toute la maison.

Une grande déception nous attendait. Nous ne trouvâmes que des chambres vides, poussiéreuses, ignoblement sales. Seules les deux pièces où nous étions venus étaient meublées. Dona Iruguen avait disparu comme une ombre. Dehors, une tempête violente sévissait et sa fureur croissait de minute en minute.

N'empêche, nous avions hâte de quitter ces lieux.

Nous nous enfûmes littéralement sous l'averse, au milieu du fracas de la foudre et du tonnerre. Je ne sais trop comment nous avons retrouvé le vieux port, mais ce fut avec une joie indescriptible que nous vîmes enfin luire les feux de position du vieux « Durward ».

Nous convînmes, de commun accord, de ne souffler mot à personne de notre sottie aventure.

Vraiment, Mr. Dickson, nous fîmes fête au vieux. C'est avec délice, que nous humâmes la fumée de son affreux tabac de marin et avec joie que nous dégustâmes l'immonde lavasse que Miss Clinch nous avait servie en guise de thé de Chine.

Dans le décor vulgaire de l'unique salon du bord, nous étions bientôt tentés de croire que nous avions tous fait un mauvais rêve identique.

Mais une petite brûlure dans le cou, en forme de croix de Lorraine, nous obligeait, hélas, à admettre le contraire.

Nous avions tous, bel et bien, sur notre honneur de gentlemen anglais, épousé l'étrange dona Mercédès Jésusita Iruguen !

2. La destinée des Anglais

Rodney Larkins soupira, passa son mouchoir sur son front baigné de sueur et reprit son récit, sur un signe d'encouragement du détective :

Le lendemain, complètement dégrisés, nous nous tenions l'un devant l'autre, honteux et contrits. Ce fut Philip Glade qui nous secoua.

— Il faut tirer cette histoire au clair, dit-il, des gentlemen ne jonglent pas ainsi avec leur parole d'honneur.

Ils descendirent à terre, Joyce, Asworth et lui, et explorèrent le vieux port dans ses moindres recoins, mais nulle part ils ne découvrirent la mystérieuse maison de l'épousée.

Le lendemain, les autres se joignirent à eux, ainsi que moi, et nous ne fûmes guère plus heureux.

Notre séjour à Barcelone tirait à sa fin, sans qu'aucune lumière ne pût être faite sur le mystère de cette nuit d'ivresse.

Je possédais quelques connaissances à Barcelone, entre autres un employé de la mairie du quartier maritime. J'allai le trouver et, sans lui parler de notre stupide aventure, je lui demandai si le nom de dame Mercédès Jésusita Iruguen lui rappelait quelque chose.

Il me regarda avec de gros yeux et s'écria :

— Je vous crois, Larkins ! Et tout le monde à Barcelone vous en dirait autant, mon vieil et ignorant ami.

Il quitta son bureau et revint bientôt avec un paquet de vieux journaux, dont quelques hebdomadaires illustrés.

— Voici la dame ! dit-il, en me montrant un portrait en première page.

Dieu du ciel ! Mr. Dickson, c'était bien elle, dans toute sa fatale beauté. Mais jugez de ma stupeur et de mon épouvante quand j'appris le reste : Mercédès Jésusita Iruguen avait été traduite devant la cour de justice de la ville sous la terrible inculpation de bigamie et d'assassinat. Oui, cette mystérieuse et effroyable créature avait épousé, morganatiquement, deux officiers de la marine anglaise et les avait égorgés !

Elle fut reconnue coupable, condamnée à mort et exécutée : cette magnifique femme avait fini sur l'échafaud, par le supplice infâmant du garrot !

— Et la maison de cette criminelle ? eus-je encore la force de

balbutier.

Mon ami dut se livrer à quelques recherches avant de pouvoir me renseigner à ce sujet. Enfin, il y parvint.

Je dus faire appel à toutes mes forces pour me livrer, à mon tour, à des recherches, sur le terrain cette fois, et j'arrivai à retrouver la venelle, l'esplanade et la maison.

Elle était dans un triste état de délabrement, sale et croulante, abandonnée des hommes comme de Dieu, évitée par les rares passants, maudite.

Je parvins à m'y introduire en escaladant le mur de pierres sèches qui entourait un jardin retourné à l'état sauvage.

Je ne trouvai que des pièces désertes, des murs nus et aucune trace de notre récent passage, mais je reconnaissais la disposition des pièces de cette demeure où nous avions trouvé si mystérieusement asile pendant la fameuse nuit.

Je revins à bord, malade, l'esprit en déroute, juste à temps pour assister au branle-bas du départ.

Mes cinq amis ne retournèrent donc pas à terre et ne revirent pas la maison maudite. J'ajoute que je ne les mis au courant de ma démarche et de ma découverte que lorsque les côtes d'Espagne s'estompaient déjà à l'horizon.

J'en arrive maintenant aux inexplicables terreurs du retour.

Le temps devenait de plus en plus mauvais. Le baromètre avait fait une chute spectaculaire et une forte dépression régnait sur l'Atlantique. Le capitaine décida de supprimer l'escale de Lisbonne, non prévue d'ailleurs, mais qu'on accordait parfois aux passagers.

On venait de doubler le cap Roca quand le drame se produisit.

Après le petit déjeuner, Philip Glade et Asworth s'étaient retirés et je les voyais déambuler de concert sur le pont lavé par les fortes houles. Le visage de Glade était sombre et menaçant, celui d'Asworth, fiévreux et désespéré. Ce dernier marchait tête nue dans le vent, avec des gestes fous.

Je me tenais devant l'habitable, à mon poste, mais, de temps en temps, le vent m'apportait des bribes de leur conversation.

— Il faut avertir le capitaine, disait Glade.

— Jamais, grondait Asworth, je l'aime... vous m'entendez... je l'aime !

— Vous êtes un fou, sinon un criminel, répondit durement Glade.

Vers midi, la tempête s'enfla au point que tout le monde dut quitter le pont, hormis l'homme de barre.

Ce fut lui qui poussa le cri d'alarme :

— Un homme à la mer !

Tout le monde se rua sur le pont... Hélas, ce fut pour voir une petite forme humaine s'agiter à deux cents brasses à bâbord, au milieu

des hautes lames furieuses, puis disparaître avant même que la manœuvre des canots de sauvetage pût être commencée. Pendant trois heures, le steamer resta sur place à tourner en rond, dans le futile espoir de retrouver au moins le cadavre... le cadavre de Philip Glade.

Je devais prendre le quart de minuit et, à huit heures, je m'étais retiré dans ma cabine pour prendre quelque repos. On frappa à ma porte, c'était Asworth. Je fus effrayé de lui voir un visage si décomposé.

— Larkins, dit-il, ne me dites rien, je vais mourir... Oui, je vais me tuer, je dois me tuer : c'est moi qui ai poussé Glade à la mer.

— Malheureux ! m'écriai-je avec horreur.

— Taisez-vous... elle me tient ! Je ne pourrais plus vivre sans elle, et elle... Oui, Larkins, je crois que vous avez raison. Cette femme est un démon, l'enfer l'a rendue au monde des vivants, mais je l'aime... et Glade allait la trahir.

Je me suis jeté sur lui, mais il était plus rapide que moi : déjà il courait sur le pont... Je ne l'entendis pas tomber à la mer, mais, dans la dernière clarté du jour, je vis sa tête apparaître au loin sur la crête d'une vague. Je n'ai parlé de son suicide qu'à Joyce... Il m'a jeté un regard bizarre et sombre, mais n'a pas répondu.

C'est à peine si nous nous adressâmes la parole pendant les derniers jours du voyage et l'attitude de mes compagnons me parut singulièrement guindée.

Nous entrions dans la Manche. Au petit jour, les passagers nous quittèrent à Southampton. Le soir même, le « Durward » repartait pour Londres.

La tempête s'était calmée et l'équipage, fourbu par les dures journées qu'il venait de vivre, prenait enfin un peu de repos.

Repos qui m'était refusé, car des idées étranges, incohérentes se levaient en une tempête autrement redoutable sous mon crâne en feu.

La soirée était relativement calme, je me tenais appuyé contre la lisse de bâbord, observant les feux de la côte, comptant machinalement les occultations des phares et essayant de prendre quelque intérêt aux manœuvres de nuit d'une petite escadre de torpilleurs.

Tout à coup, je sentis une présence à mes côtés. À quelques yards à ma gauche, une forme souple frangée de rouge sombre par la lueur du fanal de bâbord, se tenait également penchée à la rambarde.

Lentement, elle se tourna vers moi et je reconnus...

Oui, Mr. Dickson, je la reconnus... la femme-démon : dona Mercédès Jésusita Iruguen, la femme criminelle, morte de la main du bourreau catalan et... ma femme de par la loi rigide de l'honneur !

Horrifié, je restai là, incapable d'esquisser un geste, quand d'un pas félin elle s'approcha de moi. Je vis son visage pâle et magnifique,

ses yeux de velours.

— Larkins..., murmura-t-elle de sa voix chaude, Rodney, mon époux...

Et soudain, je compris l'atroce jalousie d'Asworth, la mort de Glade, la sombre réserve des autres.

— Vous... vous étiez donc à bord, balbutiai-je.

— Je suis partout, répondit-elle d'une voix vibrante et cruelle, partout. Comprenez donc qu'il n'y a ni distances ni espaces humains pour moi.

— Alors, c'est vrai que...

— Rien n'est vrai sinon que je t'aime, mon Rodney...

Je suis un homme faible, un homme lâche, Mr. Dickson. Une sombre joie m'envahit à la pensée que les autres n'étaient plus à bord et que moi seul, j'avais droit à l'amour de cette énigmatique et effroyable créature.

Je ne soufflai mot de sa présence à bord, et je la revis plusieurs fois avant notre arrivée à Lower Pool, mais sans jamais découvrir l'endroit où elle se cachait, bien que le vieux « Durward » n'ait eu aucun secret pour moi. À Londres, je la cherchai en vain.

Et les mois passèrent. Elle avait disparu de ma vie, mais non de mes pensées et..., laissez-moi vous en faire l'aveu, de mon cœur...

L'officier de marine s'était tu et il semblait attendre la réponse de Dickson, comme un condamné attend une lourde sentence.

Celle-ci ne vint pas, pourtant, car le détective se mit à poser quelques questions, d'une voix sèche d'homme d'affaires.

— Et Manfred Joyce ? demanda-t-il.

Rodney Larkins hocha la tête.

— Vous lisez en moi, Mr. Dickson, dit-il, confus. Je me suis, en effet, mis à la recherche de mes compagnons de voyage. Ce n'était pas chose aisée, car ils étaient riches et pouvaient se permettre tous les déplacements, tandis que moi je ne disposais que de rares congés pour les rechercher. Le « Durward » devait d'ailleurs aller en cale sèche et désarmer pour quelque temps. Je pris temporairement du service sur un cargo de petit tonnage entre Londres, la Hollande et la Belgique, engagement qui me donnait une semaine de liberté sur quatre.

Les trois compagnons restants s'étaient dispersés à travers l'Angleterre et ce fut tout à fait par hasard que je rencontrai Tim Preston.

Je lui demandai aussitôt des nouvelles des autres et il fit beaucoup de difficultés, pour répondre. Enfin, il m'informa que Manfred Joyce s'était marié dans une ville de l'Ouest et que, le mois même de son mariage, il avait trouvé la mort dans un accident d'automobile.

Harry Dickson l'interrompt, un vague sourire sur les lèvres.

— Je suppose que Sir Quincey n'a pas tardé à convoler en justes noces, lui aussi, n'est-il pas vrai ?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai, Mr. Dickson, et lui aussi a disparu !

— Avez-vous pris des renseignements sur leurs femmes ?

— Oui, mais ici également je me heurte à l'étrange... Les deux mariages ont été célébrés par des pasteurs de rencontre, avec des licences un peu hâtivement délivrées. Les noms de ces dames ne m'ont rien appris, l'une s'appelait Gladys Smitherson et l'autre Marthe Robertson. Je n'ai pas retrouvé leurs traces.

— Elles ne formaient qu'une seule et même personne, je suppose, déclara le détective. Mercédès Jésusita Iruguen sera venue leur rappeler la promesse d'une nuit et tous deux étaient des gentlemen. Cette double veuve n'aura pas oublié d'arranger ses petites affaires, avant la mort de ses maris.

— C'était la conviction de Preston et, à présent, il n'a plus qu'une idée : échapper à ce sort matrimonial.

— A-t-il réussi ? demanda Dickson.

— Heu... je le crois bien, car je sais qu'il est allé rejoindre son frère en Australie. Mais la dernière fois que je l'ai vu, il était fort taciturne et avait un air non seulement préoccupé mais réellement terrifié.

— Et maintenant, dit le détective, parlez-moi de vous-même, Mr. Larkins. Quand avez-vous revu la dame Iruguen ?

— Hier soir, Mr. Dickson, hier...

Le vieux « Durward » a fait peau neuve et s'apprête à repartir pour l'Espagne, oui, pour Barcelone. Elle était à côté de moi sans que je l'eusse vue venir. J'aurais voulu crier, mais c'était comme si on avait poussé une poire d'angoisse tout au fond de ma gorge. Un charme diabolique émane de cette créature !

— Je viens te rappeler ta promesse, Rodney, dit-elle. Je veux que notre situation soit régulière à présent. Tu m'épouseras devant la loi et devant un pasteur.

— Tu en as fait autant avec les autres, malheureuse ! m'écriai-je. Elle ne le nia pas.

— Mais toi, c'est autre chose, je t'aime... Des autres, je n'ai convoité que la fortune, tu la partageras avec moi.

— Ainsi, tu veux me faire complice de tes crimes ? m'écriai-je, horrifié.

Elle se contenta de rire amèrement, mais ne démentit pas ma terrible accusation.

— Je t'aime, cela doit te suffire.

Un épais brouillard montait de la rive et envahissait le pont du « Durward ». Elle y disparut comme une ombre et, de nouveau, j'eus

beau chercher par tout le navire, je ne la trouvai point.

— Très bien, répondit Harry Dickson, pourriez-vous m'obtenir un engagement de deuxième officier à votre bord ?

Larkins réfléchit.

— Le rôle d'équipage est au complet, mais je pourrais m'entendre avec le nouveau timonier en second, Jack Campbell, un brave garçon à qui j'ai déjà rendu maintes fois service. Il pourrait tomber brusquement malade et je proposerais, au pied levé, un remplaçant au capitaine.

— Quand part le « Durward » ?

— Demain, à l'aube.

— Alors arrange-moi cela, Larkins. Voici d'ailleurs des papiers en règle au nom de William Stephenson. Si tout va selon nos désirs, à demain !

3. Le lieutenant Stephenson

Le lieutenant Stephenson prit la place de Jack Campbell qu'une brusque crise de malaria gardait à terre.

C'était un excellent marin, et le capitaine du « Durward » félicita Rodney Larkins de son choix.

Le cargo n'avait pas pris de passagers ; la saison ne le permettait pas encore, et puis, nul amateur ne s'était présenté. Les cales furent bourrées de diverses marchandises, de rails et de machines agricoles, chargement habituel du « Durward ».

Stephenson était un garçon peu liant, mais correct et serviable tout de même. Avec ses gros favoris, il avait l'air d'un officier de la marine de guerre du bon vieux temps et cela rehaussait fort son prestige auprès de l'équipage. Malgré sa réserve un peu hautaine, il trouva grâce devant le vieux, qui l'invitait plus qu'à son tour à se rafraîchir, dans son salon, et lui laissa faire tous les calculs de position à sa place.

Même la méticuleuse Miss Clinch lui fit quelques avances amicales, dues sans doute à son grand air, alors qu'elle ne ratait aucune occasion de se rendre désagréable vis-à-vis de Larkins et des autres.

Miss Clinch, parpaillotte convaincue, dont la ferveur religieuse sentait même quelque peu le fagot, se réjouissait d'avoir enfin à son bord, un gentleman correct qui ne devait pas courir le guilledou à chaque escale. Et bientôt, elle le prit pour confident.

Stephenson-Dickson connut bientôt tous les potins du bord.

Le capitaine était un vieux soûlard sans éducation, mais très honnête, il fallait le dire, toutefois son manque d'égards envers les dames ne pouvait lui être pardonné, selon la rigide Miss Clinch.

Quant au lieutenant Larkins...

La stewardess renifla de toutes les forces de son nez rouge et ses yeux myopes lancèrent des éclairs derrière les lunettes rondes.

— Larkins ? Un cachottier... Tenez, Mr. Stephenson, que je vous fasse une confidence. Larkins a une mauvaise conduite ! Ce n'est pas à moi de faire la police à ce bord, mais j'ai le droit de me sentir froissée de certaines choses très inconvenantes qui s'y passent. Je ne veux pas m'en ouvrir au capitaine, parce que cet homme grossier me traiterait de vieille folle !

« Eh bien... Larkins cache quelqu'un sur le « Durward ! ! »

— Un passager clandestin ? demanda sévèrement Stephenson.

— « Une » passagère clandestine, Sir, une femme ! Une traînée ramassée à Londres sans aucun doute.

— C'est inimaginable, répliqua l'officier avec énergie, avez-vous vu cette créature, Miss Clinch ?

— Cela, je ne puis le dire, mais j'ai entendu sa voix dans la cabine de cet officier de douteuse conduite. Oui, Sir, j'ai entendu hier soir une voix de femme chez lui, une voix qui disait des choses... c'est affreux, Sir, ces deux êtres éhontés parlaient d'amour !

Parler d'amour devait être un terrible forfait aux yeux de cette femme sans âge, serrée dans son vêtement étriqué, et qui, entre deux services, se plongeait dans la lecture de sa bible.

— J'examinerai cela, dit Mr. Stephenson.

— Je vous remercie, Sir, je n'en attendais pas moins d'un homme bien élevé comme vous. Mais ne parlez pas de moi ni de ce que je vous ai confié ; je ne suis qu'une très modeste employée ici, et je ne retrouverais pas vite une place, si je venais à être remerciée.

Cette nouvelle dérouta et attrista le détective ; il commençait à croire que Rodney Larkins ne jouait pas franc jeu. Il abattit ses cartes.

Larkins était de quart à la nuit tombante, comme on achevait la traversée du golfe de Gascogne. Dickson le rejoignit et lui dit brusquement :

— Elle est à bord, Larkins !

— Qui... qui ? s'effraya le jeune homme.

— Qui d'autre que dona Iruguen ?

Malgré l'obscurité, le détective vit son compagnon blêmir.

— Allons, continua brutalement Harry Dickson, vous manquez de sincérité. Je sais qu'elle est venue chez vous hier soir !

Larkins étouffa un sanglot.

— C'est vrai... oh, Mr. Dickson, ne soyez pas trop dur avec moi. D'un côté, je voudrais venger mes pauvres amis, et d'un autre côté, je sens que je l'aime. Cette femme doit avoir vendu son âme au diable ou avoir passé quelque pacte avec lui, car elle apparaît et disparaît comme elle veut. Elle n'appartient pas à notre monde. Mais elle me tient sous son charme. Je regrette de vous avoir raconté ma terrible aventure.

— Il y a des morts à venger, répliqua Dickson avec sévérité, et je le ferai, même si je dois vous arrêter comme complice de cette criminelle. Mais je ne crois nullement à son essence supraterrrestre, m'entendez-vous !

Et toute la nuit, Harry Dickson fouilla le navire dans ses moindres recoins, mais nulle part il ne trouva trace de l'énigmatique et polyandre créature.

Le lendemain, le détective ne parut pas au déjeuner ; il se fit

excuser auprès du capitaine, disant qu'il souffrait d'un violent accès de migraine, et il appela Larkins auprès de lui pour s'entendre sur la marche du cargo. Rodney alla le trouver sur l'heure ; il le trouva étendu sur sa couchette, le front bandé.

— Larkins, dit Harry Dickson d'une voix mal assurée, je ne suis plus un inconnu pour elle. Lui avez-vous parlé de ma véritable identité ?

Le jeune homme se redressa, une flamme dans les yeux.

— Jamais, Mr. Dickson, je vous le jure sur mon salut éternel, si toutefois je puis encore y aspirer. Je ne l'ai même plus revue et je ne la retrouve nulle part, bien que le vieux « Durward » ne soit pas une boîte à surprise.

— Je vous crois. Eh bien, Larkins, elle a failli m'avoir ! Tudieu... quelle poigne ! Un coup d'espar sur la tête ! J'ai entendu craquer mon crâne, mais le coup a dévié suffisamment pour me laisser la vie sauve. Je n'ai plus rien à vous dire, mon pauvre ami.

Larkins poussa un cri de colère.

— La gueuse ! Que je la revoie et je la tue !

Harry Dickson esquissa un faible sourire et ne répondit pas.

Le voyage se poursuivit sans autre événement notable.

Stephenson reprit son service jusqu'au jour où, au large de Gibraltar, la tempête éclata.

En toute hâte, le « Durward » se réfugia dans le havre le plus proche, mais son pavillon flottait à mi-mât : le lieutenant Stephenson avait été enlevé par une vague de fond et dormait à présent dans la grande tombe marine !

*

Barcelone, un soir de tempête.

Rodney Larkins se disait qu'elle était en tous points semblable à celle de l'an dernier. La mort de Harry Dickson l'avait profondément bouleversé et il s'en accusait amèrement.

Le « Durward » était à quai dans une darse du vieux port. L'équipage dormait, peu soucieux d'aller à terre par cette nuit infernale ; le capitaine, aux trois quarts ivre, sommeillait dans son salon, entre une bouteille de whisky et un verre à moitié vide. Larkins poussa la porte de sa cabine ; il avait une valise dans la main. Sur le pont, il regarda fixement dans la nuit et vit que l'homme de quart se tenait à l'arrière, roulé dans son épais ciré. Un instant plus tard, l'officier sauta sur le quai et s'éloigna à grands pas sous la bourrasque. Arrivé au bout du quai, il se retourna une dernière fois. Longuement, il regarda la forme trapue du vieux cargo, sa cheminée mangée de sel, ses lourds mâts, et une larme monta à ses yeux.

Rodney Larkins s'en allait, il quittait le « Durward » sans espoir de retour : il désertait le bord !

Où allait-il ? Il n'osait se l'avouer à lui-même. Il avait pris la résolution de ne pas séjourner à Barcelone, mais de gagner Lisbonne par chemin de fer et de s'y embarquer comme matelot pour l'Amérique du Sud.

Il voulait fuir le terrible fantôme de Mercédès Iruguen... mais au fond de son cœur il savait bien qu'il irait plutôt à sa recherche et qu'il se mentait à lui-même.

Il n'avait plus revu la mystérieuse passagère clandestine, mais il sentait qu'elle était là... et il savait bien que fatalement ses pas le conduisaient vers la sombre maison où il avait vécu l'effrayante aventure d'un soir, qui avait coûté la vie à ses amis de jadis.

Tout comme en cette soirée, la pluie tombait à torrents et le vent mugissait sinistrement au fond des ruelles sans lumière.

Il erra quelque temps, tournant en rond, revenant au même endroit, quand soudain il fut en face de la venelle. Il se mit à courir.

L'esplanade était là, sous ses arbres dénudés, gémissant dans les rafales.

Et tout au fond se dressait la maison dans toute sa noirceur.

Mais, au-dessus de la porte de chêne, le vitrail de couleur luisait dans une douce clarté intérieure.

Elle était là... toute proche !

Larkins franchit le perron, tira le pied-de-biche et, comme l'autre soir, fatal entre tous, la porte s'ouvrit.

Les lampes arabes brûlaient dans leur tranquille lumière ; l'officier vit la porte de la salle à manger et la poussa.

Tout était en place comme pour la bacchanale d'autrefois. Les meubles, les fauteuils profonds, les tapis, les bouteilles de liqueur sur la table. Rodney Larkins but une énorme gorgée d'alcool brûlant. Le carillon japonais sonna comme un prélude de harpe.

Elle était là... Elle l'appelait... dans la chambre blanche !

Comme un fou, il s'élança dans le hall, trouva l'escalier tortueux, puis le grand couloir blanc de l'étage.

La porte de chêne noir faisait tache sombre dans cette blancheur.

Larkins se rua contre elle, l'ouvrit sans frapper.

— Bonsoir, Larkins !

La chambre blanche était devant lui, avec toutes ses lampes allumées, mais le marin perçut un détail choquant : cela sentait... la fumée de pipe !

Et soudain, avec un cri de stupeur, il reconnut dans la personne qui s'avavançait vers lui en souriant ironiquement : Harry Dickson !!

— Mr. Dickson, cria-t-il... vous êtes vivant ?

Le détective se mit à rire.

— Tout ce qu'il y a de plus vivant, mon cher, aussi vivant que peut l'être un homme qui a nagé pendant une heure dans une mer en furie et qui, arrivé à Gibraltar, a fait par chemin de fer, le voyage vers Barcelone.

« Cela m'a permis d'arriver bien avant le « Durward » en cette prodigieuse cité, et d'y faire quelques enquêtes profitables.

— Mais elle... Mercédès Iruguen ?

— Elle viendra, soyez-en certain, mais seulement quand je le voudrai. Il y a des amis qui lui ont fait perdre un peu de temps, qu'elle a dû juger pourtant bien précieux.

— J'espère, balbutia le jeune homme, qu'il ne lui sera pas fait de mal ?

— Pas fait de mal..., gronda Harry Dickson. Imbécile... savez-vous bien que si elle était arrivée ici avant moi, vous seriez à cette heure où sont Glade, Asworth et les autres ? Oui, je crois qu'elle vous a aimé, mais le désir de l'impunité lui aurait fait oublier son amour. Elle a senti que, tôt ou tard, et disons même très tôt, un officier de marine anglais serait retourné vers l'honneur. Que Rodney Larkins n'aurait pu vivre avec un tel remords sur la conscience. Alors, votre compte était bon, mon gars !

Rodney baissa la tête.

— Où est-elle, Mr. Dickson ?

Le détective dressa l'oreille : un moteur trépidait dans le silence de la nuit et, tout à coup, un bruit de pas cadencés retentit dans le corridor, tandis que des voix d'hommes s'élevaient.

— Mr. Dickson !

— Présent, je descends, répondit le détective, attendez-moi dans la salle à manger, mes amis !

Il fit signe à Larkins de le suivre ; en passant par le corridor, il étendit la main vers le mur et arracha une large bande de papier blanc :

— Des écrans en papier, mon cher, rien de tel pour transformer en un tournemain, un sale corridor suintant la crasse en un corridor propre comme vous le voyez. Oui mon gars, tout ici est de la bonne mise en scène : cela se place et s'enlève comme un décor de théâtre. Et maintenant, entrons en scène pour le final.

Ils descendirent l'escalier et entrèrent dans la salle à manger.

Larkins vit quatre agents de la police du port de Barcelone encadrant une forme affalée dans un des fauteuils.

Il vit une femme dont un lourd voile noir masquait les traits.

— Mercédès ! s'écria-t-il avec un accent de profonde douleur.

Harry Dickson poussa un petit ricanement et brusquement arracha le voile.

Larkins poussa un cri de stupeur.

— Miss Clinch !

— En effet, dit le détective.

— Mais qu'est-ce que cette damnée stewardess vient faire ici ?

— Mon Dieu, dit Harry Dickson, elle venait vous remettre en mémoire qu'il y a un an vous l'avez épousée, tout comme Manfred Joyce et les autres.

— C'est fou ! s'écria Larkins.

— Cela en a bien l'air, ricana Dickson, mais voici les preuves du contraire. Il y a une fable du grand La Fontaine qui parle du geai paré des plumes du paon. Miss Clinch a mis cette fable en scène, mais... à rebours.

Harry Dickson arracha brusquement la perruque poivre et sel, et une courte et superbe chevelure noire apparut. Délicatement, il enleva une paire de sourcils broussailleux et deux arcades d'ébène parurent, tandis que les yeux, délivrés de leurs lunettes, jetaient de magnifiques feux sombres.

— Et le reste n'est que maquillage, expliqua le détective, du maquillage en laideur, mon garçon.

— Miss Clinch..., sanglota Larkins.

— Pardon, dites plutôt dona Esmeralda Iruguen, sœur jumelle de Mercédès Iruguen, condamnée à mort et exécutée pour meurtre de deux officiers de la marine anglaise.

« Esmeralda s'était juré de venger la mémoire de sa sœur sur tous les marins anglais qui lui tomberaient sous la main.

« Elle devint Miss Clinch, stewardess qui se trouve mêlée à de nombreuses disparitions d'officiers de notre marine marchande survenues ces derniers temps.

« Mais dona Esmeralda aimait aussi l'argent et elle joua l'effroyable comédie qui lui valut, outre une quadruple vengeance, la fortune de deux de ses victimes.

« Elle avait un complice à Barcelone, son plus jeune frère, un affreux sacripant que la police recherche pour nombre de meurtres. C'est le moinillon qui vous a conduit ici, l'année dernière. C'est lui, également qui agençait de la sorte cette maison, quand il savait que sa sœur criminelle arrivait à Barcelone et qu'elle se disposait à y « travailler ».

« Comprenez-vous maintenant comment elle apparaissait et disparaissait à bord du « Durward » sans laisser de trace ?

« Elle est vraiment très forte et elle me prit même dans ses confidences : j'ai failli y couper. Mais je savais qu'il était *impossible* que la femme mystérieuse ne fût pas à bord, incarnant un personnage qu'on y croisait tous les jours. Après un tri consciencieux, je suis fatalement arrivé à elle. Le coup de l'espar m'ouvrit quelque peu le crâne, mais tout à fait les yeux. Étendu sur mon lit de souffrance, une

odeur têtue de curry m'entourait... et cela venait de mes cheveux. Une main ayant trempé assidûment dans ce condiment aromatique avait dû manier le lourd morceau de bois.

« Or, la spécialité de notre stewardess, c'était précisément le curry de mouton, il était vraiment délicieux...

« Mon pauvre Larkins, il est désolant, ne trouvez-vous pas, qu'une si prodigieuse aventure se termine par... une recette de cuisine !

FIN

[1] Rappelons que Kuerten, le vampire de Dusseldorf, fut exécuté à Cologne par une guillotine plus que centenaire.

[2] *Ceci se rapproche d'un fait absolument authentique. En l'année 1895, fut révélée l'existence de deux lucifériennes ennemies, Sophie Walder et Diane Vaughan, dont l'influence désastreuse se faisait sentir à travers le monde. Le 22 janvier 1897, une commission religieuse siègea, à Rome, sous la présidence de l'évêque Mgr Lazzarchi, qui n'osa pas trancher la question, et où l'existence de ces deux diablesses ne fut pas précisément admise, mais où elle ne fut pas non plus niée. Note de l'auteur de Harry Dickson (French Series).*